

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

DEC 13 1903

L'Année linguistique

PUBLIÉE

SOUS

les auspices de la Société de Philologie

(*Organe de l'œuvre de saint Jérôme*)

TOME I. — 1901-1902



PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1902

L'ANNÉE LINGUISTIQUE

'RIMEURS.

L'Année linguistique

PUBLIÉE

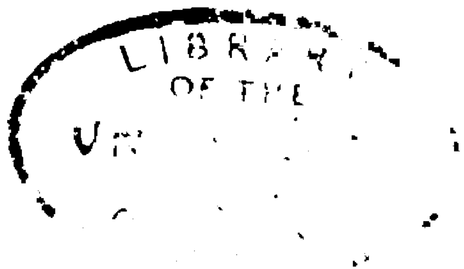
SOUS

les auspices de la Société de Philologie

(*Organe de l'œuvre de saint Jérôme*)

TOME I. — 1901-1902

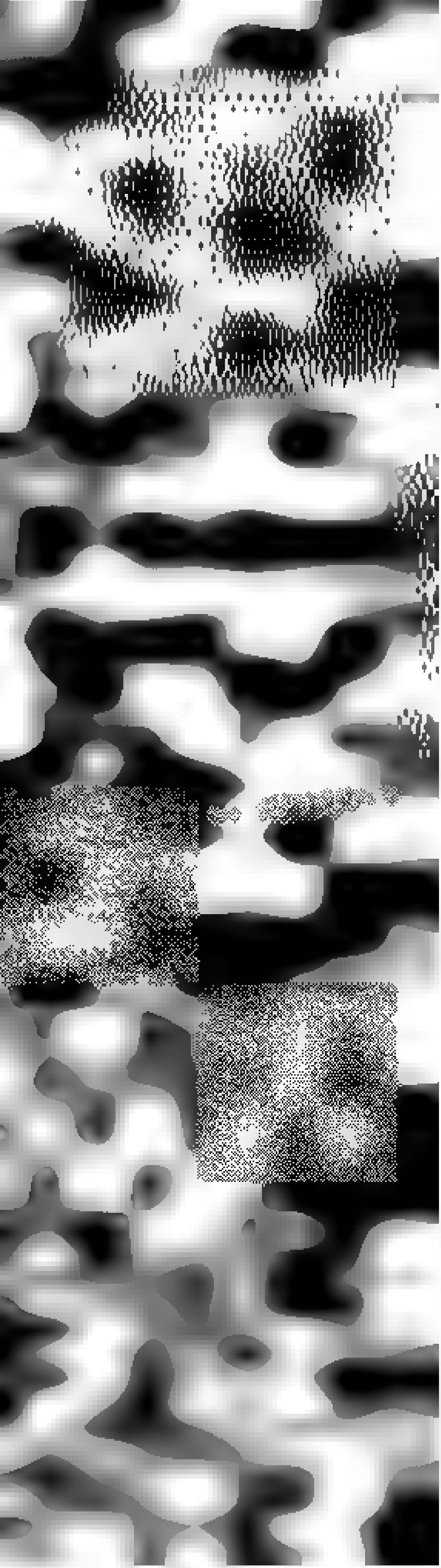



LIBRARY
OF THE

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, 11

—

1902



P2
A6
v.1-2
MAIN

INTRODUCTION

Voici assez longtemps déjà qu'ont commencé à paraître les Années scientifiques, littéraires, philosophiques *et même* politiques. *Rien d'analogue n'avait, que nous sachions, été envoyé encore dans le domaine de la science des langues, et c'est ce qui nous a suggéré l'idée d'entreprendre la présente publication.*

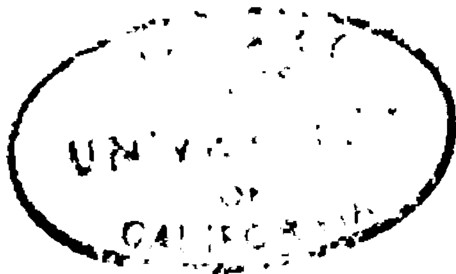
Elle comportait, au reste, des difficultés d'un ordre véritablement spécial. Sans être ce que l'on appelle, dans toute la rigueur du terme, un homme universel, tel savant par exemple, pourra parfaitement être au courant des découvertes faites depuis un certain laps de temps, tout à la fois, dans les domaines de la chimie, de la physique, de l'astronomie, etc. Aussi, ne s'étonnera-t-on pas de voir les publications annuelles traitant de cet ordre de connaissances être l'œuvre d'un seul homme.

Il en va tout autrement pour ce qui concerne l'étude des langues. Nul ne peut se flatter de connaître également bien les idiomes Indo-Européens, Sémitiques, Américains,

de contrôler
née linguis-
'un certain
singulière-
ırds, amène

auprès des
ıcomplet. Il
ntage, pour
ıeillir avec
les volumes
des travaux
guistique et

EY.



L'ANNÉE LINGUISTIQUE

LANGUES LATINES

I

L'année linguistique 1898-1899 n'aura pas été très féconde sous le rapport du latin : et c'était à prévoir. Après la publication coup sur coup des deux grands ouvrages de M. *Stolz* [1] et de M. *Lindsay* [2], il fallait laisser aux latinistes le temps de se recueillir, de faire le compte des résultats acquis, de mesurer le chemin parcouru, avant de continuer leur route. Aujourd'hui, tous les matériaux ont été réunis, et le vocabulaire latin n'a plus guère de secrets à livrer. On pourrait attendre beaucoup d'une nouvelle découverte épigraphique ; mais les archéologues de l'Italie ne sont pas favorisés par le sort autant que leurs confrères de la Grèce ; les documents qu'ils mettent au jour n'ont qu'une faible valeur linguis-

1. *Historische Grammatik der lateinischen Sprache* (Einleitung, Lautlehre, Stammbildungslehre) en deux parties, 1894 et 1895.
2. *The latin language*, traduit en allemand par H. Nohl, 1897.

l'inscription récemment découverte au
naître au début quelques espérances,
ıser déjà bien des déceptions[1]. Elle est
ne haute antiquité : l'emploi de l'écri-
edon, la forme des lettres, empruntées
l alphabet étrusque, la séparation des
oyen de trois points, tout l'indique
les plus anciens documents qu'ait four-
e l'Italie. Elle a été trouvée à Rome
lein forum, et devrait par conséquent
dèle de pur latin; enfin elle est gravée
teté parfaite, qui exclut toute erreur de
eureusement, la pierre qui la porte (une
orme de tronc de cône) a été brisée en
ıx, dont un seul a été retrouvé : chaque
suite incomplète. Voici le résultat du
t :

ce... { quoi ho.......
.......akros es
edsor.......... }

ce... { ......iasias
recei lo....
......euam.
quos ri..... }

ription a fait l'objet d'un travail détaillé, publié
degli Scavi du mois de mai 1899, auquel ont
G. Boni, Gamurrini, Cortese et L. Ceci.

3me face...
..........m kalato
rem hap..........
...........giod iouxmen
tacapia dotau............

4me face. .
m.i.te.ri..........
........m quoiha
uelod nequ.......
.........od iouested

Enfin, on lit, dans un angle, à la base :

..........oiuouiod

On a peine à reconnaître du latin dans ce texte informe. M. L. Ceci s'est efforcé de l'interpréter, mais il semble qu'il ait été moins préoccupé d'expliquer les formes existantes que de combler les lacunes du texte, pour en donner une traduction intégrale. La reconstitution est tellement conjecturale qu'elle ne prête même pas à la discussion. Quant à l'interprétation des mots conservés, elle n'est pas toujours très heureuse. C'est par exemple une fâcheuse idée que de couper en deux un des rares mots clairs de l'inscription : *iouxmenta* (= *iumenta* ?) est un bel archaïsme et confirme la vieille étymologie des linguistes ; *ioux menta* n'est pas du latin, et M. Ceci se donne bien de la peine pour expliquer le prétendu mot *ioux*. D'ailleurs l'interprétation tout entière est le résultat d'un travail considérable; on reste étonné devant l'érudi-

par M. Ceci, devant la hardiesse de ses
ons étymologiques, devant l'ingéniosité de
èses ; on regrette seulement qu'il ait obtenu
si mince, après avoir dépensé une somme
digne d'être employée à une meilleure

: œuvre de courage qu'a entreprise M. *Theo-*
essayant une nouvelle interprétation du
.rvales [1]. Après les travaux de MM. Büche-
Edon et Pauli, on pouvait croire la
glée. Mais M. Birt critique les résultats
anciers, en réservant toutefois quelques
pour la lecture, sinon pour l'interpréta-
. Bücheler. Son travail est considérable ;
mots un à un, les étudie dans leur forme,
sens, dans leur emploi syntaxique, fait
a phonétique préhistorique et l'accentua-
ive : avec une rare conscience il oppose
: toutes les hypothèses contradictoires
it lui ; il en présente lui-même un grand
ii ne sont pas toujours d'accord entre elles
'ute longuement. Une œuvre critique aussi
ourrait n'aboutir à aucune conclusion ;
clut pourtant, et propose pour le chant des
ecture suivante :

vallied dans l'*Archiv für Lateinische Lexicographie*,
Wœlfflin. Tome XI, pp. 149-196.

Enós Lasés iuuáte (3 fois).
Neuel uérue Mármar síns incúrrere ín pleóres (*id.*)
Satúr fù fere Márs. Limén, Salí ; sta, ueruer. (*id.*).
Semúnis sali térnei áduocápit cónctos. (*id.*).
Enós Marmór iuuato. (*id.*).

D'autres latinistes trouveront peut-être cette reconstitution hasardée, et seront tentés d'en essayer une nouvelle. Ils devront toujours, en tout cas, se reporter au long article de M. Birt, qui leur fournira tous les éléments de la question.

Plus court, mieux ordonné et plus concluant est le mémoire lu par M. *Bréal* au Congrès des Orientalistes[1] de Paris sur l'origine de la loi osque de Bantia[1]. On sait que la fameuse *tabula Bantina* présente sur l'un des côtés un document en langue osque, sur l'autre une inscription latine. Les deux textes n'ayant rien de commun, il s'agit de savoir lequel est le plus ancien. Jusqu'à présent la question semblait tranchée en faveur de l'inscription osque, qu'on faisait remonter jusqu'à l'an 570 de Rome (183 av. J.-C.), tandis que l'inscription latine serait antérieure d'une vingtaine d'années seulement à l'ère chrétienne. Pour d'excellentes raisons, tirées du caractère des deux documents, M. Bréal croit, au contraire, que l'inscription en langue osque est la plus jeune des deux

1. Publié dans les *Mémoires de la Société de Linguistique* de Paris, Tome XI, p. 1 et ss.

et qu'on doit la placer dans les premières années du premier siècle de l'ère chrétienne. Il démontre de plus que le document n'a pas été écrit à Bantia, mais qu'il a dû être envoyé de Rome comme une sorte de rescrit du municipe de Lucanie, et qu'il a sans doute pour auteur un Romain. Ces conclusions, fondées sur une argumentation aussi ingénieuse que solide, peuvent être considérées comme définitives.

II

L'histoire de la dérivation latine n'est pas encore faite; mais elle est en train de se faire. C'est un des chapitres de la linguistique, qui, après avoir été longtemps négligé, semble aujourd'hui attirer particulièrement l'attention des latinistes. Depuis que M. Stolz a publié la seconde partie de son livre, où se trouvent réunis, sinon coordonnés, une foule de matériaux précieux pour l'histoire des suffixes latins, la tâche est évidemment devenue plus aisée. Mais si M. Stolz a ouvert la voie, il faut se féliciter que d'autres s'y engagent à sa suite et reprennent dans le détail les problèmes dont il fournit les éléments. Il faut féliciter aussi les Indogermanische Forschungen. Le périodique de M. Streitberg vient de publier deux dissertations fort remarquables, présentées à deux grandes universités comme travaux d'habilitation, et

toutes deux relatives à la formation des suffixes latins.

L'une[1] est de M. *Max Niedermann*, dont l'éloge n'est plus à faire, et comprend cinq articles de longueur inégale, où se retrouvent les qualités de méthode, de précision, de finesse déjà souvent appréciées. Tout d'abord, l'auteur, réfutant une ancienne théorie de M. Osthoff (Das Verbum in der Nominalcomposition, p. 121), soutient avec une grande vraisemblance que le suffixe *-do-* ne contient pas la racine *dō-* ou *dhē-* comme le prétendait son illustre devancier, mais représente une dérivation indo-européenne, dont plusieurs autres langues ont conservé la trace. Au contraire, ce sont des racines verbales qui se cachent, selon M. Niedermann, dans les suffixes *-ēdula*, *-ōso-* et *-ulento-*, développés d'abord dans des mots comme *ficēdula* « mange-figue », *hircōsus* « qui sent le bouc », *uinolentus* « qui sent le vin ». Dans le suffix *-eio-* des noms propres comme *Afreius*, *Pompeius*, etc., M. Niedermann voit la trace d'un ancien ablatif : soit *Serueius*=**Seruēd-io-s*. L'hypothèse est ingénieuse, et l'auteur fait preuve d'une telle érudition, qu'on hésite à n'être pas de son avis. Toutefois, malgré l'autorité de M. Von Planta, derrière laquelle il s'abrite, il ne réussit pas, sur ce dernier point, à entraîner tout à fait la conviction.

1. *Studien zur Geschichte der lateinischen Wortbildung*, Indog. Forsch., XI, p. 221 et ss.

ation [1] est de M. *Ferdinand Sommer*,
ıne minutieuse recherche sur le pro-
andais. Elle est plus longue que celle
nn, et traite d'une seule catégorie de
marquent le comparatif. La question
ıosait pas ici, car ces suffixes ont une
do-européenne. L'intérêt du travail
ur développement dans l'histoire du
r les nombreuses confusions analo-
:s ils ont été soumis, d'étudier en
problèmes de phonétique et de
ls soulèvent. C'était une tâche fort
Sommer a rempli avec tout le talent
endre d'un ancien élève de M. Thur-
.il est divisé en deux parties à peu
remière, après quelques mots sur le
ɜlius), est consacrée aux suffixes en
e)ro-), la seconde au suffixe *-ios-*.
est toujours très précise; les ques-
avec une grande netteté, les diverses
:s jusque-là sont l'objet d'un examen
:s conclusions sont en général très
pourrait seulement reprocher à
lonner trop d'importance aux petits
il opère sur des formes isolées, sur

nssuffixe im Lateinischen, Indog. Forsch. XI,
à part a paru avant le périodique).

des catégories spéciales, il risque ensuite de commettre des erreurs en généralisant ses conclusions. C'est par des prodiges de subtilité qu'il réussit à concilier toutes les contradictions des faits. Mais cette conciliation n'est-elle pas bien factice, et n'y aura-t-il pas toujours des lois qu'il faudra se résoudre à ignorer? On peut toutefois admettre les conclusions de M. Sommer sur le suffixe *-istero-* (p. 27); sur *-āst(e)ro-* (contamination de *-istero-* et de *-ātro-*, p. 31); sur l'*ĭ* me *morĭturus*, *orĭturus* (bien subtil cependant, p. 43); sur *mŭlier* (p. 54); sur *mālo* (p. 56); sur *tenus*, *secus* (pp. 59 et 66); sur le groupe *-dj-* (p. 78 et suiv.); sur *nimis* (p. 95). Le travail contient à la fin quelques étymologies dont on devra tenir compte; mais on retiendra surtout la théorie de la syncope exposée p. 4 et p. 35. M. Sommer établit que la syncope d'une voyelle brève en seconde syllabe se produit toujours quand la ou les syllabes qui suivent valent plus d'une more; toutes les exceptions doivent s'expliquer par l'analogie. A vrai dire, cette théorie, qui n'est peut-être pas définitive, n'est pas précisément nouvelle. M. Von Planta l'indique brièvement dans sa grammaire des dialectes osco-ombriens (I, p. 215, n. 2); mais M. Sommer ne devrait pas ignorer qu'elle a été soutenue en 1893 à la Société de linguistique de Paris, par M. Barbelenet, car le renseignement se trouve chez Lindsay (p. 207 de la trad. Nohl). La même théorie a d'ailleurs été reprise

et complétée par M. Meillet dans son compte rendu du livre de M. Solmsen (*Revue bourguignonne de l'Enseignement supérieur*, année 1895, p. 224).

A propos de l'histoire des suffixes latins, il convient de signaler encore, outre la fin du long travail de M. *Zimmermann*[1] sur les noms propres, où se trouvent au moins réunis de nombreux documents, trois intéressants articles de M. *Prellwitz* sur les suffices *-ārius*, *-eus* et *-tūrus*[2]. Le premier serait issu du locatif pluriel *-āsi* (cf. gr. -ασι), attesté à côté de *-ābus* dans les formes *devas*, *corniscas*, *foras*, *alias* (cf. Brugmann, Grundriss, II, p. 704). Le suffixe *eus* (des mots *igneus*, *ferreus*, etc.), viendrait d'un locatif singulier en *-ei* avec addition du suffixe *-os*. Enfin, M. Prellwitz, réfutant les théories de MM. Postgate (Indog. Forsch., IV, 252), Brugmann (Grundriss, II, p. 1268) et Krestchmer (Journal de Kuhn, XXXI, 463), dérive le suffixe *-tūrus* du génitif singulier des thèmes en *-tu-*. Il compare une phrase sanscrite comme *tato dīkshitah pāmano bhavitoh* « dann ist der geweihte (der gefahr ausgesetzt) krätzig zu werden » à la phrase de Sénèque (Epist. 9, 14) : *sapiens non uiuet, si fuerit sine homine uicturus*, « der weise wird nicht leben wenn er der gefahr ausgesetzt ist, ohne einen mens-

1. *Spuren indogermanischer Namengebung im lateinischen* (dernier article), dans les Beiträge de Bezzenberger, XXV, p. 1 et ss.

2. *Beiträge zur indogermanischen Wortbildung* dans les Beiträge de Bezzenberger, XXIV, p. 94 et ss.

chen zu leben ». Comme la construction sanscrite est postérieure au Veda (suivant Whitney, Grammaire sanscrite, § 984), il faut croire qu'elle s'est simultanément développée dans les deux langues.

III

L'ouvrage de M. *Mohl*[1] est assurément le plus important qui ait paru cette année; on pourrait dire qu'il fait époque, si la prodigieuse quantité de questions qui y sont soulevées y trouvaient une solution. Tout ce qui de près ou de loin se rattache à l'histoire du latin vulgaire est touché dans ce livre de 340 pages, où il y a un travail considérable, où toutefois, malgré la clarté et l'agrément du style, on a peine à suivre la pensée de l'auteur. Il est à prévoir que M. Mohl déconcertera un peu les philologues habitués à la netteté et à la précision. Certes, on ne pourrait lui adresser le reproche fait plus haut à M. Sommer d'enfermer dans une méthode trop rigoureuse la multiplicité des faits : l'excès de rigueur n'est pas son défaut. Soit qu'il plane dans les généralités, soit qu'il parcoure le domaine des faits, il donne à sa fantaisie trop libre carrière; sans doute on est émerveillé de la

1. *Introduction à la Chronologie du latin vulgaire*, par F.-G. Mohl, Paris, Bouillon, 1899 (Bibliothèque de l'École Pratique des Hautes-Études, nº 122).

ivers pays romans, et évoluant en vertu de lois étiques et d'habitudes morphologiques nettement minées. C'est simplement le développement rique de la langue latine dans les différentes ns de l'empire romain et durant toute l'histoire ome jusqu'au démembrement de l'empire, rd en dehors de l'idiome littéraire du Latium, sous son influence et sa direction ».

somme, le grand mérite du livre est dans les de détail ; M. Mohl en est prodigue, il en jette and nombre à travers son ouvrage, sans en tirer urs le parti qu'elles comportent. Sur une quane points particuliers de phonétique ou de morgie romane, il présente des hypothèses ingées qui, développées davantage, pouvaient devenir des. Il n'est que juste de faire cette remarque ; I. Mohl peut s'attendre à retrouver ses propres dans bien des livres futurs, classées, mises au et développées, sans que les auteurs prennent être le soin d'en indiquer l'origine.

IV

mi les laborieux travailleurs qui exploitent le p vaste et ingrat de la phonétique latine, il iter avec honneur M. *Theodor Birt*, qui vient blier sur la valeur phonétique de *h* en latin, un

long et substantiel travail, après lequel on ne trouvera guère à glaner [1]. Non que les conclusions de M. Birt soient absolument convaincantes : bien des gens les jugeront paradoxales. Elles contredisent à la fois les témoignages des grammairiens anciens, et l'enseignement ordinaire des linguistes modernes (Seelmann, Stolz, Lindsay, etc.). On connaît les données du problème : la gutturale aspirée indo-européenne est devenue spirante devant voyelle, puis a abouti à une simple aspiration, laquelle a fini par disparaître. Le tout est de savoir à quelle époque chaque modification s'est produite. Selon M. Birt, l'orthographe archaïque atteste la prononciation spirante de l'*h*, et cela est confirmé par la métrique, puisque aussi bien dans les saturniens que chez Plaute, l'*h* a la valeur d'une consonne. Pour le saturnien, M. Birt est formel (p. 54 et p. 208); pour la versification de Plaute, il est bien forcé de reconnaître qu'à côté des 300 cas étudiés par lui, où l'*h* a la valeur d'une consonne, il y en a beaucoup d'autres où l'*h* n'a pas de valeur du tout ; mais il croit pouvoir les écarter en déclarant que la technique du poète aime à varier les valeurs prosodiques (seine Technik liebt geradezu die Variirung der prosodischen Werthe, p. 91) et il conclut malgré tout à la « nécessité » de supposer un « h

1. *Ueber den Lautwerth des spiritus* H. (Beiträge zur lateinischen Grammatik, IV) dans le *Rheinisches Museum*, tome LVI, pp. 40-92 et 201-247.

fortis » dans la langue de Plaute (p. 92). Bien plus, dans la seconde partie de son travail, se basant sur les variantes orthographiques des manuscrits et des inscriptions (confusion de *c*, de *h* et de *ch*), il va jusqu'à soutenir que « l'h fortis », de Plaute est encore intact au temps de Sedulius et de Cyprien, et qu'il y a jusqu'à cette époque dans la prononciation populaire de l'*h* une continuité non interrompue (p. 221). Sans doute, dans certains cas, l'*h* semble n'avoir que la valeur d'une aspiration, et M. Birt les énumère soigneusement, mais il les attribue à des influences dialectales (ombriennes surtout) et croit que si la langue littéraire ne donne aucune valeur à l'*h* dans la versification, c'est qu'elle subit l'influence du grec. Il y aurait beaucoup à dire sur les conclusions du savant auteur, et même sur sa méthode. Refaire la phonétique latine au moyen de la tradition manuscrite et des fautes de copistes qu'elle nous a transmises paraît une tâche bien décevante. Repousser le témoignage formel des grammairiens est également dangereux. Enfin il ne faut pas abuser de l'influence grecque : on ne voit pas trop comment Virgile aurait modifié sa prononciation de *h*, parce que les Grecs possédaient un esprit rude, étant donné qu'ils avaient sans doute à cette époque dans leur χ une spirante gutturale. M. Birt avait peut-être prévu toutes ces objections ; il n'en a que plus de mérite d'avoir soutenu bravement sa thèse, mais il ne devra pas s'étonner de rencontrer des lecteurs incrédules.

Ce n'est pas précisément un bon sujet que l'étude du changement de *d* en *l* reprise dernièrement par M. *Petr* [1]. Cet éternel problème reste toujours ouvert, et le restera sans doute longtemps. Ex nihilo nihil : M. Petr aurait dû méditer ce vieil adage. Les éléments de la question ont été réunis par M. Conway (Indog. Forsch., II, 157) dont le seul tort avait été de conclure : en supposant le phénomène non pas latin, mais sabin, il se dispensait de l'étudier, puisque la littérature sabine nous fait défaut et que, d'autre part, les emprunts d'une langue à une autre sont absolument arbitraires. M. Petr croit pouvoir préciser les choses : selon lui, le changement de *d* en *l* se produirait seulement devant voyelle palatale (*e* ou *i*) : on pense tout de suite à *odor*, *olere* qui est un bel exemple, mais on se rappelle aussi *lacrima*, *calamitas* à côté de *dacruma*, *cadamitas* ; M. Petr n'ignore pas que ces derniers mots violent sa règle, et c'est pourquoi il les écarte, en supposant une origine différente à chacun de ces doublets. Ce procédé laissera peut-être subsister certains scrupules dans l'esprit du lecteur.

M. *Ceci* s'est occupé du sort de la diphtongue *ou* en latin [2] : frappé des contradictions que présentent des

1. *Ueber den Wechsel der Laute d et l im lateinischen* (Beiträge de Bezzenberger, XXV, p. 127 et ss.).

2. *Studj Latini* dans les Supplementi Periodici all Archivio Glottologico Italiano. Sesta dispensa, p. 19.

mots comme *cōntio* (= *couentio*) et *nūntius* (= *nouentios*), *Rōma* (= *Srouma*) et *Rūmina*, *Rūminalis*, *ōpilio* et *ūpilio*, etc., M. Ceci suppose que l'accent donne la raison du phénomène : * *Sróuma* doit devenir **Rūma* et **Sroumānos* doit devenir *Rōmānus*. Mais, dira-t-on, le nom de la ville est Rōma ? — Justement ; **Rūma*, forme régulière, est devenue *Rōma* par analogie de *Rōmānus*, parce que le nom de peuple est plus fréquemment employé que le nom de ville. En revanche, *Rūminalis* est issu de *Rūmīna* qui avait l'accent sur l'initiale. De même *Nōla* (= **Nūla*) a été refait sur *Nōlānus*, comme *Bōlae* (= **Būlae*) sur *Bōlānus*. *Nūceria* (*Nouceria* C. I. L. I, 551) est dû à l'influence de *nux*, comme *Lūcanus* à celle de *lux* ; *Lūcilius* doit son *ū* à *Lūcius*, et inversement *glōria* et *ōtium* doivent leur *ō* à *glōriōsus* et *ōtiōsus*. L'analogie explique encore plusieurs autres violations de la règle. Cette hypothèse est ingénieuse, mais elle soulève quelques difficultés ; on peut surtout lui reprocher de faire intervenir l'accentuation de l'époque impériale dans la phonétique préhistorique.

Très suggestives sont les courtes observations présentées par M. *C. Darling Buck* (de Chicago) sur l'orthographe latine[1]. Elles sont le fruit de longues recherches opérées dans les inscriptions et les meilleurs manuscrits. Sur l'assourdissement du *b* dans

1. Dans la *Classical Review*, XIII, pp. 116 et 156.

absens, *obtineo* (prononcés *apsens*, *optineo*), sur la valeur de l'*u* consonne dans *uultus*, *seruus*, sur la prononciation *ecus*, *secuntur* à l'époque classique, etc., rien que de très judicieux. Dans l'assimilation en cas de composition, M. Buck montre qu'il y a surtout un fait psychologique : l'assimilation est régulière quand le simple s'est perdu et que le préfixe n'est plus senti (*polliceor*, *polluo*), ou quand le sens du composé s'est spécialisé (*intellego*) ; autrement on a *interlino*, *interloquor*, etc. M. Dorsch avait jadis publié à ce sujet un copieux travail (Prager Philologische studien, I, 1887) mais où il se bornait à l'étude de Plaute et de Térence. M. Buck a le mérite de donner des conclusions plus générales, puisqu'il a entrepris la même recherche sur une beaucoup plus vaste étendue.

Bien qu'il soit surtout philologique et intéresse en particulier la métrique, l'étude de M. *Ch. E. Bennett* sur l'ictus dans la prosodie latine mérite d'être mentionné ici [1]. M. Bennett insiste d'abord sur cette idée fort juste que l'habitude de leur versification nationale conduit trop souvent les philologues allemands ou anglais à méconnaître la véritable nature du vers latin. Le vers latin est mesuré ; la quantité en est le principe fondamental et l'accent n'y joue aucun rôle. L'ictus ne saurait donc être une intensité ; aucun témoignage

1. *What was ictus in Latin Prosody*? dans l'American Journal of Philology, XIX, p. 361 et ss.

ancien ne le donne d'ailleurs comme tel; c'est simplement, dans cette alternance de brèves et de longues qu'est un vers latin, la « quantitative prominence » qui appartient à la syllabe longue en tant que longue. Dans le détail, cette théorie donnerait lieu sans doute à quelques discussions : dans son principe, elle paraît très solide, car elle repose sur une connaissance très exacte des faits.

V

Enfin, il y a lieu de mentionner, parmi les travaux étymologiques disséminés çà et là :

De M. *Brugmann* (Indog. Forsch., IX, pp. 346 et 354), de courtes observations sur les mots : *pinguis*, qu'il faut décidément rattacher au sk. *pīvān*, gr. πιϝών; *crimen*, qui n'aurait rien de commun avec *cernere*, *dis-crimen*, etc., et serait apparenté au visl. *hrina*, vha. *scrian* « schreien »; *multiangulus*, dont l'*i* viendrait de *triangulus*.

De M. *Stolz* (Indog. Forsch., X, p. 78), une argumentation ingénieuse, mais fragile, relative au mot *glōria*, qui ne viendrait pas de **cloṷesia*, comme on l'enseigne généralement, mais serait apparenté à un

adjectif *glāris* glos. μυθολόγος ; on aurait *glōria*, *glāris* comme *(g)nōscere*, *gnārus*.

De M. *Niedermann* (Indog. Forsch., X, p. 256), une note sur le mot *bucētum* et (Archiv für lat. Lexicogr., XI, p. 271) sur le mot *lupana* issu de *lupanar* ; enfin dans les Beiträge de Bezzenberger (XXV, p. 76-88) un article d'*Etymologische Miscellen* : 1° *Zur altitalischen Ortsnamenkunde*, où sont expliqués les mots *Callifae* (*Aquae*), *Fagifulae* et *Formiae*; 2° sur le mot *aliēnus* = **ali-ies-no-s* ; 3° sur le mot *būfo* « crapaud » rapproché du v. pruss. *gabawo*, vsl. *žaba*, all. *quappe* ; 4° sur *inuleus* rapproché de l'arm. *ul* = **onlos* ; 5° sur *pertica* = lit. *kartis* « strange », irl. *celtair* « lance » ; 6° à propos des mots *sibilus*, *sibilare* ; 7° sur l'explication par une loi de M. Grammont du mot *tenebrae* ; enfin 8° sur le mot *uafer* = lit. *gudrùs*, *gùdras* « rusé ».

De M. *Sommer* (Indog. Forsch., X, p. 216), une étude sur le mot *mille*, qui serait issu d'une « feminische Zusammenrückung » **smī gʒhlī*, « eine Tausendheit ». Quelques considérations phonétiques et sémantiques accompagnent cette étymologie hardie, sans parvenir peut-être à la rendre très vraisemblable.

De M. *Zimmermann* (Arch. für lat. Lexicogr., XI, p. 268), une hypothèse ingénieuse sur *Titus* « Sohn » et *Titus Tatius* « Papas Sohn », ainsi que sur les

noms propres en *-ar* (comme *Caesar*) qui contiendraient la racine du grec ἄριστος.

De M. *Osthoff* (Beiträge de Bezzenberger, XXIV, 189), un rapprochement du latin *(h)auēre* et du sanscrit *havate*. Dans le même périodique (t. XXIV, pp. 109 et 177), M. Osthoff a publié un long article sur les termes de magie (Allerhand Zauber etymologisch beleuchtet), où le latin tient une place notable.

De M. *Prellwitz* (Beiträge de Bezzenberger, XXIV, p. 216), une note sur les noms propres *Iūturna* et *Turnus* rapprochés du lituanien *tarnas* « serviteur ».

De M. *Zupitza* (Beiträge de Bezzenberger, XXV, pp. 94 et 99), deux étymologies très séduisantes : *supare* présenterait la forme réduite de la racine sanscrite *vap* « disperser » précédée de la préposition *(k)s-* (cf. *super*=*(K)super*) ; enfin *ausculto* contiendrait un verbe **-cultare* « incliner, tendre » parent du v. islandais *halla* « neigen ».

De M. *Stowasser* (Wiener Studien, XXI, p. 144), des étymologies d'une ingéniosité inquiétante : *quidam*, *quondam*, contiendraient la 1re pers. sing. d'un subjonctif **dam* de la racine *dhē-* (cf. *crēdam*) ; qu'on imagine la conversation suivante : Venerunt ad flumen — Quod? — Dam (= Könnt' ich schon angeben !), on aura *quoddam*. Enfin, *menetris*, forme citée par

Priscien comme une faute pour *meretrix*, serait un emprunt au grec μενετρις, qui n'existe pas.

De M. *Bréal* (Mémoires de la Société de Linguistique) de fines observations de sémantiques sur les mots *petere*, *cēdere* (X, 60), sur la propagation des suffixes à propos de *cornua* (X, 67), sur les mots *odi*, *celebrare* (XI, 121), *longus* et *largus* (XI, 125).

De M. *Edwin Fay* (Mémoires de la Société de Linguistique, XI, p. 22), un article intéressant, bien que peu original, sur *fas*, *fanum* et leurs congénères.

J. Vendryès.

LANGUES ROMANES

I. — Introduction.

Avant d'analyser le mouvement scientifique de l'année 1898, je crois utile, pour le début de cette publication, de jeter un coup d'œil sur les principaux foyers d'études de la linguistique romane et de rappeler à nos lecteurs les noms des philologues les plus illustres et des périodiques les plus importants.

En France, presque toute l'activité est concentrée à Paris, où professent M. Gaston Paris, le maître incontesté de la science romane, MM. Paul Meyer, Antoine Thomas, F. Brunot, Morel-Fatio, Sudre, etc. : l'excellente revue trimestrielle de la *Romania* (depuis 1872), est largement ouverte aux travaux des savants français et étrangers. La *Revue hispanique*, de M. Foulché-Delbosc, publie les études des hispanistes français et transpyrénéens. La dialectologie française, représentée surtout par M. Gilliéron, et par M. l'abbé Rousselot, que la phonétique expérimentale nous a quelque peu enlevé, a beaucoup perdu depuis la disparition de la *Revue de patois gallo-romans* que

le *Bulletin de la Société des parlers de France* n'est point parvenu à remplacer [1]. — A Lyon M. Clédat et à Montpellier M. Chabaneau et M. Grammont dirigent le premier, la *Revue de philologie française et provençale*, les seconds, la *Revue des langues romanes*, également ouvertes aux études dialectologiques. Citons encore à Toulouse les *Annales du Midi*, plus historiques que linguistiques, fondées par M. Thomas, continuées par M. Jeanroy.

Parmi les autres pays romans, l'Italie est certainement le mieux représenté par MM. Ascoli, Crescini, Gorra, Mazzoni, Pio Rajna, etc. Cependant aucune grande revue de philologie romane n'a réussi à y vivre longtemps. En revanche, la dialectologie italienne possède une magnifique publication, l'*Archivio glottologico* (Turin). Enfin deux bons périodiques surtout littéraires, sont le *Giornale storico della letteratura italiana* et le *Giornale dantesco*.

L'Espagne est pauvre, sans revue intéressante, et n'offre guère que le nom de M. Menendez Pidal. En Portugal travaillent MM. J. Leite de Vasconcellos et Moreira. L'Amérique espagnole a M. Hanssen (Santiago) et a donné à Paris M. Cuervo. A Bucarest, M. O. Densusianu donne une impulsion énergique aux études de philologie roumaine.

1. Avant la fondation de la *Revue des patois gallo-romans* (1887-90), la *Romania* publiait des études dialectologiques.

Hors du domaine roman, l'Allemagne a une pléïade de savants de premier ordre, MM. Behrens, Förster, Gröber, Horning, Suchier, Tobler etc. ; il faut y joindre les universités allemandes d'Autriche, avec MM. Meyer-Lübke, Mussafia et Schuchardt, et de Suisse, où professe M. Morf. La meilleure revue de philologie romane, après la Romania, la *Zeitschrift für romanische Philologie,* est dirigée par M. Gröber. Rappelons encore les *Romanische Forschungen,* la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur,* à la fois linguistique et littéraire, et deux périodiques uniquement consacrés à des comptes rendus, le *Romanischer Jahresbericht* et le *Litteraturblatt für germanischen und romanischen Sprachen.* Des travaux intéressants paraissent aussi dans les bulletins des universités et des séminaires.

L'université suédoise d'Upsal est devenue un centre important de philologie romane, grâce à la haute compétence et à l'activité de M. Wahlund. L'Angleterre semble se désintéresser presque totalement des langues néo-latines. Au contraire les universités slaves de Bohême, de Pologne, de Bessarabie et plusieurs universités américaines commencent à former des philologues de valeur, et à élaborer d'intéressants travaux.

II. — Études relatives à l'ensemble des langues romanes.

1° Travaux généraux. — Le *Grundriss der romanischen Philologie*, vaste répertoire de la philologie romane, sera bientôt achevé, grâce à l'intelligente et active direction de M. Gröber. Le tome premier a entièrement paru depuis quelques années : je rappelle qu'il contient l'introduction, un historique de la philologie romane, l'étude des sources, une esquisse des langues préexistantes sur le domaine roman, et enfin les monographies, confiées à des spécialistes, des langues romanes et de leurs dialectes. Le tome II, encore inachevé, débute par un travail sur la versification romane : il est consacré à la littérature latine du moyen âge, et surtout aux diverses littératures romanes.

Deux fascicules ont paru en 1898, relatifs à la littérature française et à la littérature roumaine. Comme cette partie du *Grundriss* n'intéresse pas directement la linguistique, nous ferons seulement quelques remarques. La littérature française, composée par M. Gröber, sera un ouvrage très riche et très bien documenté, si l'on en juge par ce premier volume de près de 250 pages, qui nous conduit à peine au XIIIe siècle. Toutefois, sans entrer dans des discus-

sions de détail, l'œuvre semble un peu touffue, et souvent mal proportionnée. L'auteur a presque escamoté la période antérieure au milieu du XIIe siècle : à peine quelques lignes sont consacrées à l'important poème de *Saint-Alexis* (p. 443), deux pages seulement au *Roland* (463-5), et vingt-huit pages au contraire à la légende d'Arthur (495-523) : il y a un manque d'équilibre évident. M. Gröber ne semble pas avoir suffisamment dégagé les grandes lignes, ni assez mis en relief les œuvres capitales : entraîné par la curiosité exégétique, il a trop versé dans la compilation. Par une réaction exagérée contre les excès de la rhétorique, on oublie trop, de nos jours, surtout en Allemagne, que les questions de style font partie intégrante de l'histoire littéraire : la littérature philologique, réduite à des analyses, à des commentaires paléographiques et historiques, ne nous donne qu'une image bien incomplète des productions d'un peuple. — Et pourquoi M. Gröber, dans une trop courte introduction, a-t-il ramassé les lieux-communs, qui traînent depuis un demi-siècle dans tous les gymnases et séminaires germaniques, sur la mobilité des Gaulois, leur manque de résistance, leur découragement facile, avec des citations de César à la clef ? Croit-il expliquer ainsi l'origine de l'épopée française, même en ajoutant que les sentiments virils y ont été apportés par les Francs ? Il y avait mieux à dire

comme le témoignent les pages lumineuses par lesquelles M. Gaston Paris ouvre son excellent manuel de la *Littérature française au moyen âge*.

L'autre fascicule, dû à M. Gaster, conduit la littérature roumaine jusqu'au début du XIX[e] siècle. Conçu dans le même esprit que le précédent, cet ouvrage consciencieux rendra de grands services lorsqu'il sera achevé : il suffit en effet de parcourir la bibliographie placée en tête, pour voir combien sont rares les travaux concernant la littérature roumaine.

Le tome III de la *Grammaire des langues romanes* de M. Meyer-Lübke est impatiemment attendu, et paraîtra prochainement. Les deux premiers volumes de cette œuvre capitale, qui refait l'entreprise de Diez après un demi-siècle de travaux et de perfectionnements, ont paru dans le cours de ces dernières années (Phonétique et Morphologie).

2° MONOGRAPHIES. — M. Parodi apporte une intéressante contribution à la phonétique du latin vulgaire dans un important travail dont la *Romania* [1] vient de commencer la publication : *Du passage de* V *à* B *et de certaines perturbations des lois phonétiques dans le latin vulgaire*. L'auteur veut expliquer pourquoi, dans les langues romanes, certaines formes semblent supposer un *b* ou un *v* originaire, alors qu'à l'inverse le latin classique avait *v* ou *b*. S'occupant

1. 1898, p. 177 à 240 (A suivre).

d'abord du latin vulgaire, il montre l'invraisemblance de l'assertion de Seelmann et de Stolz, d'après laquelle, au IIIe siècle, *v* et *b* seraient phonétiquement confondus dans toutes les positions. Après avoir accordé que, dès le Ier siècle, *b* intervocalique était devenu *v*, il examine le traitement de ces deux consonnes, initiales ou appuyées. Il remarque que, dans cette position, le changement de *b* en *v*, d'après les inscriptions, peut être considéré comme négligeable, tandis que la graphie *b* pour *v* est très fréquente, et demande une explication phonétique. Il propose la loi suivante : après une consonne, *v* devient *b* en latin vulgaire (ceci avait déjà été proposé pour *rv*, le groupe le plus fréquent) ; à l'initiale, *v* reste intact quand le mot précédent se termine par une voyelle, et se change en *b* s'il est précédé d'une consonne : cette loi de phonétique syntactique, bientôt détruite, surtout hors d'Italie, par l'analogie qui aurait restauré le *v* dans tous les cas, aurait laissé de nombreuses traces dans les langues romanes, et expliquerait ainsi l'hésitation entre *b* et *v*, qu'on observe souvent. Cette théorie ingénieuse soulèvera sans doute de vives objections chez les latinistes et les romanistes : il serait trop long de la discuter ici. — Dans une seconde partie, M. Parodi recherche dans les langues romanes actuelles tous les exemples qui peuvent être considérés comme les résidus de la loi posée plus haut. L'auteur est très bien rensei-

sur les dialectes italiens. Il n'en est pas de ıe, malheureusement, quant au Midi de la ce, pour lequel il reconnaît d'ailleurs lui-même insuffisance d'information : M. Parodi n'a pas ;arde que, par une loi récente, beaucoup de ces ctes — comme le gascon au moyen âge — gent *v* en *b*[1] *dans toutes les positions*; tous ces ıples, assez rares il est vrai, sont donc suspects *ori*; beaucoup même, absolument faux, corres-.ent à des types provençaux, vellaviens, etc. ıe connaissent que le *v*.

. Geijer, dans des Mélanges publiés par la ·té néophilologique de Stockholm[2], a donné une ·e étude comparative de l'article dans les langues .nes.

Étymologies. — On se bat toujours autour de *re—aller*, sans être arrivé encore à un résultat aisant. M. Schuchardt[3], M. Förster[4], M. Wulff[5] ·ssayé de justifier par de nouveaux arguments et :lasser la série déjà posée en 1879 : *andare*,

Ou en un son intermédiaire que les publications locales , toujours par un *b*.

Studier i modern språkvetenskap, Upsal, 1898. Le recueil se ıe par une bibliographie fort utile des ouvrages suédois, ısés dans ces dernières années sur la philologie romane et nique.

Zeitschrift für romanische Philologie, XXII, III, p. 393-400.

'd, *ibid.*, p. 263-73 et 509-20

Romania, 1898, p. 480-1.

andar, *anar*, *aler*>*ambulare*. Mais ces raisonnements ne sont pas très solides : il semble que ce malheureux verbe ait le don de faire errer les philologues les plus pondérés et les plus illustres. A quoi bon invoquer comme intermédiaire, avec M. Wulff, l'*l* gras, « vibrante apicale cacuminale », fabriquer comme M. Förster d'invraisemblables *ammunare* mal étayés par des arguments défectueux de phonétique expérimentale, ou dire à la suite de M. Schuchardt due le groupe *m'l* n'appelle en wallon aucune consonne intercalaire ? Le problème subsiste intact, comme l'a excellemment montré M. G. Paris, avec un scepticisme salutaire que je ne saurais trop recommander aux romanistes : « Reste à expliquer comment dans aucune des langues romanes les mots semblables à *ambulare* (et *ambulare* lui-même au sens d'*ambler*) n'ont subi de transformations pareilles à celles qu'on suppose pour *ambulare* au sens d'*aller*, ces transformations étant dans chaque langue également, mais différemment, exceptionnelles »[1]. Et j'ajouterai, avec mon savant maître[2], qu'aucune tentative n'a encore pu rattacher scientifiquement le français *aller* à ses congénères romans.

M. Th. Braune vient de terminer[3] sa *Nouvelle*

1. *Romania*, 1898, p. 481 (Note sous l'article de M. Wulff).
2. *Id.*, *ibid.*, p. 626-7 (Compte rendu de la *Zeitschrift für rom. Phil.*).
3. *Zeitschrift für rom. Phil.*, XXII, II, p. 197-216.

tion à la connaissance de quelques mots romans e germanique. C'est le seul travail d'ensemble ce sujet depuis l'ouvrage de Mackel [1]. Les tions de M. Braune, précises et toujours au t des progrès de la science, peuvent générale-tre considérées comme définitives. Elles consti-. un point d'appui des plus solides pour celui ıdra reprendre l'étude des éléments germa-en roman. Le présent numéro contient les *ba-vautrer*.

gnaler, de M. Ascoli, une note sur *talentum*, des gloses irlandaises du VIIIe-IXe s., publiée dans l'*Archivio glottologico* [2], puis édité à part n, — quelques étymologies de M. Meyer-[3] et de M. Schuchardt [4], qui refuse, à tort re, de rattacher *toccare* à un radical germa-et préfère le considérer comme le dérivé de atopée *toc*.

TUDES CRITIQUES. — M. Mussafia continue à pour la plus grande utilité des romanistes, les s rendus critiques, pleins d'observations du ut intérêt, qu'il a composés au jour le jour à on de la publication de divers textes romans.

1 *germanischen Elemente in französischen und provenzalischen.*
ta dispensa, p. 31-6.
itschrift f. rom. Phil., XXII, I, p. 2-8.
, XXII, III, 393-400.

Les lecteurs retrouveront dans ce quatrième volume [1] toutes les qualités de sûreté et de finesse de l'illustre professeur.

La thèse remarquable, soutenue il y a quelque temps par M. Grammont, *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*, vient de faire l'objet d'un compte rendu magistral de M. Gaston Paris [2]. Le célèbre philologue, après avoir montré la concision laborieuse du travail, fait quelques judicieuses observations. M. Grammont a eu le tort de n'établir qu'implicitement la *nécessité phonétique* de la dissimilation. Le principe auquel il rattache ce phénomène, la *loi du plus fort*, n'est pas suffisamment défini. L'excessive rigueur des lois conduit à des divisions arbitraires, par exemple à l'égard de la consonne initiale, traitée, suivant les besoins de la cause, soit comme intervocalique, soit comme appuyée. Toutefois, malgré quelques autres critiques de détail (p. 86-90), M. Paris reconnaît la haute valeur de l'œuvre : l'auteur a montré le premier que la dissimilation est soumise à des lois, et ne doit pas être considérée « comme une sorte de terrain vague, où l'on rejetait pêle-mêle une masse de faits que n'expliquaient pas les lois ordinaires ». Une liste d'exemples romans

1. *Zur Kritik und Interpretation romanischen Texte.*
2. *Journal des Savants*, 1898, p. 81-97.

nouveaux (p. 94-7) constitue un *addendum* nécessaire à l'étude de M. Grammont.

III. — Français et Provençal.

TRAVAUX GÉNÉRAUX, MONOGRAPHIES, ÉTYMOLOGIES, ÉTUDES CRITIQUES. — Les *Essais de philologie française* de M. A. Thomas, couronnés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, constituent certainement le plus important ouvrage de linguistique romane qu'ait vu paraître l'année 1898. C'est un recueil de mélanges philologiques et d'étymologies, dont la plupart avaient paru séparément dans la *Romania*. Je vais tâcher d'analyser brièvement cet ouvrage si riche et si précieux. — La première étude est un exemple frappant des résultats merveilleux que peut donner la méthode linguistique aux mains d'un philologue consommé : l'auteur nous montre que le nom du pays de *Comenge* ne peut être issu directement de *Convenae* d'après les lois de la phonétique gallo-latine; cette évolution suppose que la population indigène était basque, car seul le basque change *v* en *m*. — Étudiant la loi de Darmesteter en provençal, M. Thomas montre qu'elle ne doit pas être appliquée avec une rigueur aveugle : elle a été incessamment entravée par des réactions psychologiques, qui expliquent les exceptions apparentes. De nombreux exemples de noms de rivières en *-ain*, savam-

ment interprétés, prouvent que nous sommes en présence du suffixe germanique *-ân* bien connu en vieux français. La dérivation fournit encore la matière de deux dissertations remarquables : la dérivation des noms composés, beaucoup plus considérable que ne l'avait cru Darmesteter ; et la dérivation à l'aide des suffixes vocaliques atones, complément indispensable aux résultats consignés par M. Meyer-Lübke dans le tome II de sa grammaire : j'appelle surtout l'attention sur la formation savante (manifestée en provençal, au masculin, par la conservation de *i* posttonique) qui s'est superposée de bonne heure à la formation populaire. Une étude pénétrante sur l'origine du parfait provençal en *-et* nous donne enfin la solution de ce difficile problème auquel s'étaient achoppé tant de philologues : le moule de cette flexion provient sans doute de *cantavi*, mais influencé, quant au vocalisme entier et au *t* de la troisième personne, par *dedi* et *steti*. Nous constatons ensuite les restes du celtique *broga* en roman, des emprunts curieux du basque au gascon. Puis de lumineuses études sur des noms de lieux : bévues issues de fausses interprétations (VIII Le drame de *Glaizé* et le *cadenas* du Lot), survivance d'un comparatif latin dans *Courtisols*, rattachement sûr du *plomb* du Cantal à *pom* (pommeau), représentant de *Judaicas* dans la rue Joutx-Aigues de Toulouse, restitution du prototype d'Arles en latin vulgaire (*Arlate*). La

signature d'Anne de Russie, publiée par M. Couderc, fournit à mon savant maître une donnée inattendue pour l'histoire de l'*e* muet français : la transcription par ъ de l'*e* de *reina* semble bien établir, en effet, que *e* protonique était déjà assourdi en France au XIe siècle. — Je signalerai seulement, faute d'espace pour les détailler, les comptes rendus critiques si suggestifs des ouvrages de MM. Lanusse (L'influence du dialecte gascon sur la langue française, de la fin du XVe siècle à la seconde moitié du XVIIe, 1891), Devaux (Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge, 1892), Rousselot (Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin, 1892), Ernest Dupuy (Bernard Palissy, 1894), Michel Bréal (La Sémantique, 1897) : dans les sujets les plus divers, après des spécialistes éminents, M. Thomas, avec sa pénétration consommée, apporte toujours une contribution sûre et féconde. Une notice sur M. Gaston Paris clôt la première partie de l'ouvrage. — Les cent étymologies qui suivent sont considérées presque toutes par les philologues comme de l'acquit scientifique : c'est le plus bel éloge que je puisse en faire. Ce résultat est dû à deux qualités maîtresses de l'éminent romaniste : un instinct heureux, un flair d'étymologiste qui le met rapidement sur la bonne piste ; et surtout une prudence, toujours en garde contre les hypothèses aventureuses, grâce

à laquelle il ne se met en campagne qu'après s'être armé de preuves irrésistibles. Je noterai spécialement quelques études qui m'ont particulièrement frappé : l'excellente monographie de *aise* = *ădjacens*, si remarquée lors de son apparition dans la *Romania*, — *bécharu*, emprunté au provençal, où il est un dérivé de bec, — *besoche*, nullement apparenté à *viduvium*, mais produit indigène de *bisŏcca*, — *chevène*, représentant exact de *capitĭne* (pour le classique *capitóne*), — *cormoran*, dont le second élément, enfin déterminé grâce aux anciens textes, se rattache à *mare* pourvu du suffixe germanique *ing*, — *éclaircir*, pr. *esclarzir*, dû, comme beaucoup de verbes analogues, à une dérivation vulgaire *ĭcīre* modelée sur *ĭcāre*, — *fourgon*, qui n'a rien à voir avec *fourche*, mais provient, suivant les dialectes, d'un des deux verbes *fŏricare* ou *fūricare*, — *goupillon*, anciennement *guipillon*, (rad. germ *wipp-*), influencé sur le tard par *goupil*, — *lente* et *tertre*, dont les variantes patoises nous font soupçonner la richesse des formations analogiques en latin vulgaire, — *lui*, et it. *lei*, prov. *leis*, représentant le premier un ancien datif populaire *illui*, les seconds un génitif *illaeius*, dont la genèse est scientifiquement établie, — *prunelaie*, à l'occasion duquel M. Thomas cite de nouveaux exemples de dissimilations, et établit l'existence de courants contraires à ceux que M. Grammont a voulu un peu imprudemment canaliser, — *regain*, anciennement *-gaïm*,

gain, et produit, comme le pensait déjà
'adjonction du suffixe *-īmen* au radical
waid-, — *rainceau* et *ruisseau*, que la
ne peut expliquer que par une finale
– *usine*, *vignoble*, *vilbrequin*, pour les-
eur rectifie les anciennes étymologies
établit sûrement les prototypes *oficina*,
, *wimpelkin*. En appendice sont étudiés
mots italiens d'origine française. — La
r scientifique de cet ouvrage est encore
ar l'agrément de l'exposition, le relief du
ours piquant, imprévu, charmeur :
; conserve heureusement les traditions
es grands romanistes français.

ons pas les étymologies sans signaler la
: étude de M. G. Paris sur *poulie* [1] : ce
ttache, non à une racine germanique,
l'avait cru longtemps, mais à un type
e. Pour expliquer *parpaing*, M. Paris
endium au *perpaginem* de M. Thomas :
est trop délicate pour oser la trancher
ıccord de ces deux maitres.

.egnaud, le latiniste et helléniste bien
roposé quelques étymologies françaises
ermanique [2] : mais les rapprochements

, 1898, p. 481-9.
philologie française et provençale, t. XII, II, p. 105-

qu'il fait avec les dialectes germaniques, toujours intéressants, sont en général très hardis et malheureusement peu sûrs.

En Allemagne, signalons les recherches très intéressantes de M. Förster sur to-le *bibelot* [1], et les étymologies de M. Horning [2] relatives au français classique et aux dialectes de l'est : le savant professeur s'est rencontré avec M. Thomas pour l'étymologie du mot *râle* (famille de *racler*).

M. A. Lindström nous a donné avec *l'analogie dans la déclinaison des substantifs latins en Gaule* [3], une étude très fouillée, plus importante, je crois, par les nouvelles voies sur lesquelles elle appelle l'attention des romanistes, que par les résultats d'ores et déjà obtenus. En étudiant l'histoire des flexions casuelles, génériques et numérales, l'auteur cherche à déterminer, avec plus de précision qu'on ne l'avait tenté jusqu'ici, la part exacte des évolutions purement phonétiques, et des développements dus à l'analogie. A l'origine, des conditions phoniques légèrement dissemblables, telles que la présence d'un *s* final, d'un *ō* au lieu d'un *ŭ* (influence déjà observée dans des mots isolés), auraient amené une assez grande différenciation, bientôt unifiée par

1. *Zeitschrift f. rom. Phil.*, XXII, 263-73 et 509-20.
2. *Zeitschrift f. rom. Phil.*, XXII, p. 481-91.
3. Upsal, 1896-8.

les actions morphologiques. M. Lindström veut expliquer ainsi des problèmes restés insolubles, tels que la genèse du suffixe *-arius* : la tentative est prématurée, car il aurait au moins fallu faire rentrer dans l'un des quatre processus phonétiques (*arius*, *ariu*; *arii*, *ariōs*) l'évolution réalisée dans des mots isolés, tels que *vair*. En général, les conclusions auxquelles aboutit le philologue suédois, ne sont pas suffisamment étayées et reposent trop souvent sur des conjectures. Mais je tiens pour bonne la méthode d'investigation, et je rejette absolument l'objection *à priori* de M. Herzog [1], d'après lequel l'absorption d'une série par une série concurrente est invraisemblable. Car des faits exactements analogues s'observent dans les patois actuels, où des séries entières de pluriels distincts originairement des singuliers (ou inversement) ont totalement disparu devant l'autre forme numérale; les anciens textes provençaux renferment des phénomènes semblables [2]. Mais ces recherches exigent une grande circonspection.

La *Zeitschrift für romanische Philologie* a commencé la publication d'un long travail de M. O. Dittrich *sur la composition des mots d'après le français*

1. *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, XX, 8, p. 342.
2. Cf. ma *Phonétique du patois de Vinzelles*, p. 63, n. 2.

moderne littéraire[1]. Cette étude, consacrée à un sujet qui n'a plus été traité dans son ensemble depuis Darmesteter, procède d'une ample information et promet beaucoup. L'introduction dégage la psychologie du procédé de composition ; j'en extrais ces quelques lignes de conclusion [2] : « La composition est une fonction ni analytique ni synthétique, mais analytico-synthétique... L'existence d'un composé date du moment où l'agglutination est commencée; le mot reste composé pour le sens linguistique (Sprachgefühl) aussi longtemps qu'il est possible d'y discerner au moins l'un des éléments composants ; si ce n'est plus possible, le mot devient simple, c'est-à-dire que l'agglutination est devenu synthèse. » Ces remarques me semblent très justes. Une seule objection : le sentiment de la composition peut être conservé alors même que les deux éléments ont disparu de la langue à l'état isolé : dans ce cas il n'est plus vrai de dire que l'on peut discerner « au moins l'un des deux éléments composants » en tant que mot vivant; et pourtant — j'en ai l'exemple dans des dialectes soustraits à toute influence littéraire — de tels mots peuvent être traités à tous égards comme des composés (double accentuation, détermination du genre, formation du plu-

1. XXII, III, p. 306-330 et IV, p. 441-464.
2. P. 313.

Il y a là un problème fort délicat, diffi-
ıdre par la logique abstraite. — Le travail
par l'étude des substantifs qui est à peine

étude sur *seul* a été donnée par M. Clé-
teur distingue *seul* qualificatif (il se pro-
et déterminatif (seul il se promène, cad.
à se promener). Elle est suivie d'un petit
M. Bastin sur la locution *seul à seul* (Id.,

ions verbales figées de la langue française, de
rg (Upsal, 1898), concernent un point
de notre syntaxe moderne. L'auteur éta-
assification de ces locutions (est-ce que,
que, soit que...) et fait l'historique du

recueil déjà mentionné [2], M. Wahlund a
ı article fort suggestif aux modernismes
ste : l'éminent professeur d'Upsal, qui con-
lleusement le mécanisme et le vocabulaire
le plus *fin de siècle*, a étudié une centaine
nations nouvelles. Deux monographies
res traitent également des questions de
ou de morphologie françaises : -IME,
ançais (E. Staaf); *altération et chute de r*
ndersson).

phil. fr. et pr., XII, 1, 65-71.
i modern språkvetenskap.

A propos du *Chemin de vaillance de Jean de Courcy*, qu'il analyse et dont il donne des extraits, M. A. Piaget s'occupe de l'hiatus de l'*e* final des polysyllabes aux XIV[e] et XV[e] siècles [1]. Les conclusions générales de son travail se ramènent à deux chefs : 1° à l'hémistiche du décasyllabe et de l'alexandrin, l'hiatus est courant du XIV[e] au XVI[e] siècle — 2° ailleurs il constitue une licence, rare chez les poètes de métier. De nombreuses corrections apportées par les éditeurs pour supprimer l'hiatus, sont fautives et doivent être rejetées.

M. Constans, qui prépare une édition du Roman de Troie, vient de réunir l'ensemble de ses recherches sur la langue de cet important poème [2] : ses déductions sont exactes, et les résultats qu'il présente peuvent être considérés comme à peu près assurés.

En appendice de l'édition des poètes de la Pléiade, M. Marty-Laveaux examine *la langue de la Pléiade* [3]. Cette étude très complète embrasse les théories littéraires et linguistiques des Pléïadistes, — leurs emprunts à l'antiquité, aux langues étrangères, aux dialectes, au vocabulaire technique, plus rarement au moyen âge, — la sémantique (un peu vague, comme la plupart des travaux similaires), —

1. *Romania*, 1898, p. 582-91.
2. *La langue du roman de Troie*, Paris, 1898.
3. Paris, 1896-8.

la prononciation et l'orthographe (à laquelle le savant éditeur semble attribuer une importance linguistique exagérée), — la morphologie et la syntaxe. Un index copieux clôt cet utile volume.

Qu'on ne s'étonne pas de nous voir mentionner la *note sur le néologisme chez Victor Hugo*, de M. Huguet [1] : car le trésor verbal de l'illustre poète est trop riche pour ne pas tenter les romanistes. L'auteur, afin de dissiper dès l'abord un préjugé assez courant, nous montre par des exemples l'aversion de Victor Hugo pour le néologisme : le chef de l'école romantique est toujours resté « d'accord avec la logique de la langue ». Après avoir classé les vocables nouveaux que le maître emploie, M. Huguet établit que la plupart d'entre eux, tirés du fonds indigène, sont dus à des procédés bien français de dérivation et de composition ; les emprunts étrangers, grecs, et même latins, sont rares : je crois que l'on pourrait encore réduire ces derniers en rangeant, en toute logique, dans les dérivés français, les mots formés par l'adjonction de suffixes savants, d'origine latine, mais adoptés par notre langue depuis plusieurs siècles. Enfin de nombreux mots, qui semblent au premier abord des néologismes, se retrouvent dans l'ancienne langue, à laquelle Victor Hugo peut

1. *Revue de philologie française et provençale*, III, p. 186-229 et IV, 241-74.

les avoir empruntés; beaucoup, appelés par la couleur locale, l'antithèse, un jeu de mots, ne sont que des créations accidentelles, composées pour les besoins d'un passage spécial.

Je veux enfin signaler l'*Esthétique de la langue française*, de M. Remy de Gourmont [1], œuvre surtout littéraire, mais qui témoigne de solides connaissances linguistiques. L'auteur examine, surtout au point de vue externe, l'acclimatation, l'absorption par une langue des termes étrangers : pour ne pas enlever au langage son esthétique propre, sa saveur indigène, il recommande, outre la modération de l'emprunt — conseil platonique, — l'adoption de la prononciation populaire (créée aujourd'hui, malheureusement, par le journal, et basée ainsi sur des signes visuels bien mauvais), et la sanction d'une orthographe française, qui sera, pour ainsi dire, la lettre de naturalisation du mot. Je crois qu'il serait préférable, avant d'accueillir définitivement un vocable, de laisser à l'oreille du peuple le temps d'être éduquée par la prononciatiou des classes lettrées, qui ont l'incontestable avantage d'avoir appris le mot par l'audition et non par une orthographe souvent dénuée aujourd'hui de toute valeur phonique.

2° DIALECTOLOGIE. — Depuis que la *Revue des*

1. Paris, 1898. Des extraits avaient paru auparavant dans la *Revue blanche*.

patois gallo-romans a cessé de vivre, la dialectologie a peu produit. Mais il ne faut pas nous en plaindre, car une œuvre capitale s'élabore, l'*Atlas linguistique de la France* de M. Gilliéron, où le savant professeur consignera les résultats fructueux de ses patientes recherches et de sa longue expérience, et fixera les règles de méthode à suivre dans ces études si délicates.

Un article cependant à signaler dans la *Romania* : *encore manducatum-manducatam*, de M. Gauchat [1], utile contribution à l'étude du traitement de *a* après les palatales dans la région dite franco-provençale.

Le numéro du *Bulletin de la société des Parlers de France* qui a vu le jour cette année (nº 10-12), contient un intéressant rapport de M. Thomas sur une mission philologique (continuée par M. Teulié) : il s'agissait de déterminer la limite de *c*, *g* explosifs devant *a*, depuis la Gironde jusqu'à la Haute Auvergne. Le savant professeur a constaté que les limites phonétiques sont souvent fort délicates à tracer, à cause de la réaction réciproque des patois voisins. Il a reconnu également combien il serait erroné de se fier aux noms de lieux pour établir de semblables caractères. Des travaux tels que celui de M. P. Meyer, publié par la *Romania* il y a quelques années au sujet de cette même limite, ne sauraient

1. 1898, p. 270-86.

donc constituer que des jalons provisoires pour guider l'explorateur. — Le même numéro contient une note de M. Ducamin sur trois représentants méridionaux du suffixe *-ĭcă* (**artīca*, **bodīca*, **marrīca*), et une curieuse communication de M. Fourès sur le parler créole d'Haïti.

Dans la *Revue de philologie française et provençale* (XII, I, p. 1-44), M. Vignon étudie dans la région lyonnaise le pronom *on*, et ses représentants (1[re] ou 3[e] pers. pl. seule ou accompagnée de pronom, tournure impersonnelle, réfléchie). Il est regrettable que ces matériaux n'aient pas été recueillis directement : l'emploi d'un questionnaire, toujours dangereux, offre peu de garanties.

Divers textes patois (tradition orale) ont été publiés par la *Revue des langues romanes* et le *Bulletin de la Société des parlers de France*.

3° ÉTUDES CRITIQUES DE MANUSCRITS ET DE TEXTES, ÉDITIONS, ADAPTATIONS. — MM. Mazzoni et Jeanroy ont signalé [1] un nouveau manuscrit du *Roman de Troie* et de l'*Histoire ancienne avant César*, Paris, Bibl. Nat., nouv. acq. fr. 6774). Ce manuscrit (dont ils donnent des extraits), d'écriture et de provenance italiennes, date de la seconde moitié du XIV[e] siècle : il n'appartient pas à la meilleure famille des manuscrits du poème, et se présente sous un aspect assez mutilé.

1. *Romania*, 1898, p. 574-8.

M. Stengel commence dans la *Revue des langues romanes* (1898, p. 349-80) une étude sur le chansonnier de Bernart Amoros. L'original, qui existait encore au XVIe siècle, est aujourd'hui perdu : nous n'avons plus qu'une « copie partielle et vicieuse » (dénommée *a* par Bartsch), actuellement à Florence.

De M. Paul Meyer, je signale une excellente *Notice sur un légendier français du XIIIe siècle* (Paris, 1898), classé, fait assez rare, selon l'ordre de l'année liturgique. Donné par six manuscrits, il semble avoir été traduit d'un légendier latin dans la seconde moitié du XIIIe siècle. — Dans la *Romania* (1898, p. 93-137), l'éminent directeur de l'école des Chartes a publié une étude d'ensemble, qu'on peut considérer comme définitive, sur *la traduction provençale de la légende dorée*. Cette traduction a passé par trois états successifs, dont les deux derniers n'avaient pas encore été signalés. Un fragment, que M. P. Meyer a découvert à Forcalquier et dont il donne un facsimilé, doit être rattaché au premier état.

Les deux principales éditions de l'année 1898 sont les *Fables de Marie de France*, publiées, avec introduction, notes et glossaire, par M. K. Warnke dans la *Bibliotheca normannica* de M. Suchier (Halle), — et les *Chansons et dits artésiens*, de MM. Guy et Jeanroy, accompagnés d'une introduction, d'un index des noms propres et d'un glossaire. Ces deux publica-

tions ont une grande valeur scientifique. A la dernière, il est indispensable de joindre les critiques et corrections proposées par MM. Gaston Paris et Mussafia dans le compte rendu de la *Romania*.

Dans les grandes revues ont paru : *Le Chapel des trois fleurs de Lis*, poème inédit de Philippe de Vitri, donné à la Romania (1898, p. 55-92) par M. A. Piaget, — une *Parabole des trois amis* en vieux français, publiée avec glossaire par la *Zeitschrift für romanische Philologie* (XXII, I, 49-96), — des *Chartes du XIIIe siècle* tirées de l'hôpital de Seclin (Nord) [1], — et enfin quelques textes dialectaux édités par MM. Dottin et Pélissier dans la *Revue de philologie française et provençale*.

M. W. Hertz a publié, avec une étude critique sur la légende, une adaption très bonne et littéraire de *Parzival* (Stuttgart, 1898). — Dans le même ordre d'idées, M. Clédat vient de terminer *Erec et Enide* [2], traduction en vers de huit pieds volontairement archaïques, coupée par des analyses.

4° GRAMMAIRES ET DICTIONNAIRES. — La *Grammaire de l'ancien français* de Schwan, revue par M. Behrens, a vu paraître son deuxième volume, la morphologie (Leipzig). C'est un bon manuel, remis au courant et inspiré par le grand ouvrage de

1. *Revue des langues romanes*, 1898, p. 381-401.
2. 1898, III, p. 161-82.

ke : on lui a reproché quelques inexac-
ıe surabondance de détails un peu
ın livre didactique.

ire de l'ancienne langue française, après
defroy, pousse jusqu'à la lettre C la
son supplément. Poursuivi toujours
ıe méthode, cet ouvrage, qui a donné
gtemps à de vives critiques malheu-
:s, n'en reste pas moins un répertoire
:re vieux vocabulaire.

:er Littré, bien vieilli et souvent con-
naire général de la langue française,
ır Darmesteter et poursuivi par
et Hatzfeld, sera, nous l'espérons,
achevé : l'année 1898 a déjà vu
e P. J'attends, pour l'apprécier dans
la fin de cette œuvre magistrale, à
ninents romanistes auront collaboré.
ent, par le large accueil fait aux mots
haïques et récents, par la classification
ns, par les étymologies prudentes et
peut augurer, sans être fin prophète,
ıccès de ce livre consciencieux et excel-

ıe, M. E. Levy poursuit jusqu'à la
ıpplément au dictionnaire de l'ancien
ié par Raynouard au commencemnnt
un ouvrage sérieux, riche en maté-

riaux, mais qui est loin d'avoir épuisé la mine
culable du vocabulaire de la langue d'oc [1].
semble — l'œuvre de Raynouard étant aujou
si manifestement insuffisante — qu'il aurait
valu faire table rase, et reprendre l'entreprise
fondements.

IV. — Espagnol et Portugais.

Les autres langues romanes sont beaucoup
favorisées que le français par l'attention des
logues. La péninsule ibérique, en particulier, s
effrayer les travailleurs. Il est juste de recon
que les conditions de travail n'y sont pas
comme en France ou en Allemagne : l'accè
bibliothèques et des manuscrits est parfois sin
rement rebutant. Aussi apprendra-t-on avec
que M. Menéndez Pidal vient de commencer le
logue de la bibliothèque royale de Madrid, si ri
encore peu explorée : ce premier volume a trai
chroniques générales d'Espagne jusqu'au milie
XVI[e] siècle.

Parmi les rares monographies consacrées
questions grammaticales, il n'y a guère à gla

1. Dès l'apparition des premiers fascicules, M. T
publiait une copieuse liste d'additions.

›odes que l'étude de M. son Munthe [1] sur
e *régime direct en espagnol*, et celle de M.
ur les pronoms possessifs des anciens dialectes
Santiago de Chili). A Paris, M. Cuervo
.es *recherches sur l'ancienne orthographe et pro-*
castillane [2] : il traite spécialement, cette
ssimilation des sons insolites dans les mots
atin.

riste de constater qu'aucun Espagnol ne
e l'histoire linguistique et de la dialecto-
on pays, presque vierges encore et si pleines

:ugal est mieux partagé. La *Revue hispanique*
:ette année encore des *notes philologiques* de
te de Vasconcellos (p. 417-29), petites dis-
fort suggestives, et d'intéressantes *étymolo-*
'aises de M. J. Moreira (p. 430-4).
ulché-Delbosc a édité deux textes fort
: *las coplas del provincial*, satire castillane
nde moitié du xv[e] siècle, en grande partie
: déjà étudiée par M. Menéndez y Pelayo,
romance retrouvé de 36 vers, sur la légende
s de Lara, dont M. Menéndez Pidal, avec
›onheur, avait tenté la reconstitution.

r i modern språkvetenskap, Upsal.
hispanique, 1898, p. 273-313.
hispanique, 1898, p. 252-66.

Cette année, M. Menéndez Pidal donne à la *Revue hispanique* (p. 435-69) une étude fort instructive sur *le poème du Cid et les chroniques générales d'Espagne* : les chroniques doivent servir à corriger le texte du poème, et leur édition critique doit précéder celle de l'épopée.

Toujours infatigable, M. Cuervo a revu la *Grammaire de la langue castillane* de Bello (destinée spécialement aux Américains) et en a fait un excellent manuel. Il continue en même temps son remarquable *Dictionnaire de la langue castillane,* œuvre considérable, de très haute valeur, où est décomposée et analysée scientifiquement toute la syntaxe castillane.

V. — **Italien et rhéto-roman.**

Pour expliquer les finales toscanes *-no, -ono,* on a longtemps hésité entre une influence analogique, et l'épenthèse vocalique phonétique. M. Förster [1] soutient résolument la première hypothèse, qui semble, en effet, préférable. A l'appui de son affirmation, il cite les formes du latin archaïque *danunt* (Plaute), *prodīnunt* (et tous les composés de *ire*) : sur leur modèle, on aurait formé dans le latin vulgaire d'Italie **amanunt*, etc. Encore une explication qui vien-

1. *Zeitschrift f. rom. Phil.*, XXII, IV, p. 521-5.

onfirmer les théories récentes d'après lesquelles
:ines du latin vulgaire plongent souvent dans
gue préclassique.

contributions étymologiques et lexicologiques de
lvioni [1] nous amènent à la dialectologie, tou-
très en faveur auprès des romanistes italiens.
les deux fascicules de l'*Archivio glottologico* qui
aru cette année (5ᵉ et 6ᵉ dispensa), je relève
essais de toponomastique, recherches fort utiles
p négligées chez nous. Le premier et le plus
tant, de M. S. Pieri [2], concerne la vallée du
io et de la Lima : c'est un excellent travail,
de tous les éloges que lui a décernés M. Ascoli
a préface. Trois mille noms de lieux sont ana-
et classés suivant leur origine. L'essai de topo-
stique sicilienne, de M. C. Avolio [3], conçu
it un plan analogue, a peut-être moins de pré-
, mais constitue cependant un travail de valeur.
leux consciencieuses études sont suivies d'in-
rès commodes.

Bonelli poursuit [4], sans les terminer encore,
cherches sur le maltais : il donne divers textes
dialecte si curieux.

d. *ibid.*, p. 465-80.
)*uinta dispensa*, p. 1-241.
esta dispensa, p. 71-118.
d., p. 37-70 (Cf. 4ᵃ *disp.*, p. 53-98).

M. Crescini a publié [1] une très intéressante notice au sujet d'un *manuscrit inconnu d'un des poèmes italiens sur sainte Marguerite d'Antioche*. — En Suède, M. Linder a édité une *Plainte de la Vierge en vieux vénitien* : précédée d'une introduction linguistique et littéraire, l'édition est bonne ; mais tous les manuscrits n'ont pas été consultés.

Les dialectes roumanches n'attirent plus l'attention des linguistes comme il y a quelques années. Je n'ai guère à signaler, en 1898, que le Nouveau Testament, traduit en ancien haut engadinois, dont M. J. Ulrich poursuit la publication dans la *Revue des langues romanes* (1898, p. 239-71).

VI. — **Roumain.**

Je mentionnerai d'abord une bibliographie de l'ancien roumain (1508-1830) dont MM. Ioan Bianu, bibliothécaire de l'Académie royale, et Nerva Hodcs viennent de nous donner le premier fascicule (Bucarest, 1898) : elle sera fort appréciée des travailleurs.

A Bucarest aussi s'inaugure, sous la direction de M. O. Densusianu, un périodique intéressant, l'annuaire du séminaire d'histoire de la langue et de la philologie roumaine. Le savant professeur y publie

1. Padoue, 1898.

: quatre études : une vie de sainte Basile,
on du psautier de Voronet, un essai de
tique, et une dissertation sur *steaua* =

ıaire roumain de Leipzig publie avec son
annuaire la première livraison d'un *atlas
du domaine daco-roumain*. Malheureuse-
œuvre, qui aurait été de première utilité,
ırée, et repose sur une exploration hâtive
nte.

Rudow, dans une étude consciencieuse [1],
it de *nouveaux documents pour les mots rou-
rine non turque*. Il s'occupe des termes dia-
partenant au domaine roumain en dehors
grie. Son travail comprend jusqu'à présent
A—D.

Albert DAUZAT.

[1] *ift für rom. Phil.*, XXII, II, p. 217-42.

LANGUES CELTIQUES

I

Le celtique est un des domaines indo-europ
où le travail est à l'heure actuelle le plus actif
plus fructueux. S'il manque encore aux besoins
débutants et des profanes un certain nombre de li
essentiels, comme une grammaire scientifique e
dictionnaire du vieil irlandais, ou un précis élén
taire qui mette à la portée de tous les princi
résultats de la grammaire comparée des langues
tiques, c'est que des besognes plus pressantes
occupé le zèle des travailleurs. Comment song
des œuvres d'ensemble, ou de vulgarisation, qu
il reste encore tant de découvertes à faire ? Le c
sant doit être à la fois philologue, littérateur, h
rien autant que linguiste, et son activité est solli
à la fois dans beaucoup de sens.

Cependant, au premier rang de ses préoccupati
reste toujours la publication des documents in
et l'étude philologique des textes précédemn

édités. C'est une double besogne à laquelle M. *Whit-*
kes s'emploie depuis près d'un demi-siècle
ne activité infatigable ; et cette année encore
orte à la philologie celtique un contingent
ix. A côté de lui, M. *Kuno Meyer* a droit à la
aissance des celtisants pour ses publications si
es et ses traductions si exactes. Un grand
e d'autres savants fournissent leur contribu-
ersonnelle à l'édition de nouveaux textes ; qu'il
de nommer ici MM. *Stern*, *A. Nutt*, *Douglas*
Lloyd, *Stewart Macalister*, *T. Hudson Williams*,
. *Craigie*, *Dottin*, etc., pour l'irlandais ; MM.
Ernault, *Rhys*, *Anscombe*, *P. Le Roux*, *P. Le*
ır, etc., pour le brittonique. Les publications de
vants philologues ont paru pour la plupart
la Revue celtique, la Zeitschrift für Celtische
ogie et les Annales de Bretagne. Depuis trois
n recueil spécial s'est ouvert aux travaux de ce
: l'*Archiv für Celtische Lexicographie* publié par la
n M. Niemeyer, à Halle, forme un complément
ux à la Zeitschrift publiée par le même édi-
Le nom seul des deux rédacteurs, M. *Whitley*
et M. *Kuno Meyer*, est une garantie de la
r du périodique. Il faut mentionner tout parti-
ement le long travail lexicographique entrepris
I. *Kuno Meyer* sous le nom de *Contributions to*
Lexicography ; l'auteur range par ordre alphabé-
tous les mots connus de lui, qui ne sont conte-

nus ni dans le lexique des Irische Texte de M. \
disch, ni dans le glossaire des Passions and Hon
de M. Atkinson; on jugera de l'importance du tr
par le fait que les 80 premières pages ne contien
de mots que de A à AL- (*Almont*). Cette vaste p
cation, bien que faisant partie de l'Archiv, paraît
une pagination spéciale.

L'année 1899 a vu paraître la onzième livra
du grand ouvrage de M. *Holder*, *Alt-celtischer Sp*
schatz. On ne peut que signaler ici cette import
publication, qui embrasse tous les mots de *Med*
non à *Nōrici*. L'ouvrage est bien connu de tous
qui s'intéressent aux études celtiques, et il s
superflu d'en faire un nouvel éloge.

On connaît l'importante découverte faite
novembre 1897 à Coligny (Ain) des fragments
calendrier gaulois. L'émotion produite a été co
dérable ; elle commençait à peine à se calmer,
M. *Thurneysen* la ranimait par la publication
important article[1], où tous les éléments du
blème sont soumis à une critique minutieuse. Le
vail du savant professeur de Fribourg est le
complet et le plus détaillé qui ait paru sur la q
tion ; comme il est en même temps le dernier
date, et qu'il résume les essais antérieurs, il me

1. *Der Kalender von Coligny* (Zeitschrift für Celtische P
logie, II, 523-544).

›nné six courtes notes très intéressantes :
lation d'une sourde finale à la sonore ini-
›t suivant en vieil irlandais; sur le sort
opn, *upn* devenus *ōn ūn*, tandis que les
ı, *epn*, *ipn* deviennent *ăn ĕn ĭn* sans allon-
ıpensatoire ; sur la chute du *p* intervoca-
l'enclise après la particule interrogative *co*
ıu'après *ind* ; sur les préfixes *arn*- issu de
nme *superne* de *super*, et *eb* (dans *eblim*
e ») = *abhi* ; enfin sur l'étymologie du
igim « ich wimmele ». En somme, beau-
›ses en peu de mots.

ois de Jubainville recherche l'origine de
en irlandais [2]; il montre que ce procédé
on, étudié récemment par M. Sommer
für Celtische Philologie, I, p. 177-231)
ırticulier au celtique ; qu'on le retrouve
ıent en latin (*ob uos sacro* ; cf. Gaidoz
VI, p. 89) et en sanscrit (*sám agním indate*
tney, § 1081), mais encore et surtout en
Homère l'infixation se produit dans un
bre de cas déterminés, que M. d'Arbois
ze, et étudie minutieusement. Une série

ı, XVIII-XXIII, dans la Zeitschrift de Kuhn
73-276.

*ion du substantif et du pronom entre le préfixe et le
rchaïque et en vieil irlandais*, dans les Mémoires
le Linguistique, X, p. 283-289.

d'ingénieuses remarques termine le travail; il convient de signaler la dernière où l'auteur enregistre une observation de M. Meillet relative à l'infixation du pronom atone en lituanien (*sùkas(i)*, mais *nesì-suka*).

M. *Ascoli* publie quelques courtes notes[1] : sur le participe passé de la rac. **ueid-* **uid-* en irlandais; sur les divers sens du lat. *talentum*, qu'il ramène à deux, d'après l'irlandais *talland*, attesté dans trois gloses anciennes; enfin sur les mots *fochroib* (*im fochróib ba chian* « o da vicino o da lontano » Saint-Gall, 151 v°, 2) et *foniliud*.

A côté de ces doyens des études celtiques, se place avec honneur M. *Zimmer*, dont les innombrables travaux sont depuis longtemps connus et appréciés. Il semble qu'après avoir fourni sur le domaine irlandais une si brillante carrière, M. Zimmer tende aujourd'hui à élargir le champ de son action en y joignant le brittonique. Il vient en effet de publier sur l'origine et l'emploi de la particule relative galloise *or a*, *ar a*, *ar* un long article du plus haut intérêt[2]. Réfutant la théorie de S. Evans et de Rhŷs, suivant laquelle la forme primitive de la particule

1. *Noterelle Irlandesi*, dans les Supplementi Periodici à l'Archivio Glossologico Italiano, VIta Dispensa, p. 30-31 et 119-121.

2. *Grammatische Beiträge*, I. *Ueber Ursprung und Gebrauch der Kymrischen Relativpartikel* or a, ar a, ar. (Zeitschrift für Celtische Lexicographie, II, 86-123.)

représenterait *a* (pron. relatif) + *ry* (par-
ıle), M. Zimmer prouve par d'excellentes
or a est la forme la plus ancienne ; que
la contraction de *o* (préposit. signifiant
article démonstratif) ; enfin que dans la
· a le pronom relatif est exprimé par l'*a*
ue cet *a* est absent devant la forme relative
dans *ar yssyd*) et en cas de négation (*ar*
welsei ef o helgwn (Red Book, I, 1, 20)
ıc : « Et de ceux qu'il avait vus de chiens
:n fait de chiens de chasse) ». Reste une
:ulté que M. Zimmer résout d'une façon
sante dans la seconde partie de son étude :
s'explique la variante *ar* à côté de *or* ? Le
ıoricain possède une préposition *a* qui
pour le sens à la préposition galloise *o* ;
/ Stokes a déjà expliqué cette différence en
ın double traitement de la forme préhis-
: ; soit *áp(o)*, *(a)pó* suivant l'accent (cf. en
o et *po-situs*). M. Zimmer accepte cette
et l'étend au gallois ; à l'intérieur même
Galles, et à toutes les époques de la
rencontre des confusions de *a* et de *o* dues
ıtes dialectales (ainsi *ys iawn a beth*, pour
:st une juste chose » dans le Red Book I,
n paret pour *odan* « de sous le mur » dans
k I, 66, 14). Aujourd'hui encore, dans le
es, on emploie la forme *a* (*á*) de la prépo-

sition *o*. C'est par une confusion de deux formes dialectales que s'explique *ar a* à côté de *or a*, et surtout *ar ni* en cas de négation. Tel est ce remarquable travail, dont un résumé ne peut donner qu'une faible idée; comme dans tous les articles de M. Zimmer, on y trouve soulevées, discutées, tranchées avec l'autorité d'un maître, une foule de questions connexes au sujet, et touchant à toutes les branches des études celtiques.

M. *Pedersen* n'a donné cette année à la linguistique celtique qu'une série, d'ailleurs abondante, d'étymologies variées au cours d'un article publié dans la Zeitschrift de Kuhn [1], et une observation de syntaxe [2] à propos de la locution du nouvel-irlandais : *tá sé 'n-a righ* « il est roi », m. à m. « il est en roi »; cf. la locution galloise *Arthur sydd yn frenin*. M. Pedersen recherche les origines de cette construction dans le passé de la langue irlandaise; il montre que si elle n'existe pas à proprement parler dans le vieil-irlandais, au moins elle y est déjà contenue en germe. Il va sans dire que ce court travail ne saurait faire oublier le magistral ouvrage de l'an dernier sur l'aspiration en irlandais. M. Pedersen vient justement de publier [3] un résumé, en allemand, de la première

1. Zeitschrift de Kuhn, XXXVI, p. 75 et ss.
2. *Tá sé 'n-a righ* (Zeitschrift für Celtische Philologie, II, 377-381).
3. Dans la Zeitschrift für Celtische Philologie, II, 193-204.

on livre; cela sera accueilli avec joie par
tisants auxquels la pratique du danois n'est
re. M. Strachan a fait suivre ce résumé de
observations qui ont toute la valeur d'un
ginal.
ssi de l'aspiration irlandaise que M. *Thur-*
ité récemment dans un article de la Zeit-
Celtische Philologie, mais seulement de
après les particules verbales préto-
savant professeur expose la règle suivante,
e de nombreux exemples : « Stehen Prae-
oder die Verbalpartikeln *ro*, *no* vortonig
telle vor Verbalformen, ohne dass ein Pro-
ixum hinzutritt, so werden folgende Kon-
ur aspiriert in denjenigen Relativsätzen,
Verbum simplex die relativen Verbalfor-
-*s* -*te*) verlangen würden ». Ainsi on a
ad chi et *ad ci* « il voit », *for chain* et *for*
seigne », *do choid* et *do coid* « il alla », etc.
concerne la négation, la règle est fort
Die Negation *ni* aspiriert niemals, ausser
as Pronomen infixum der 3 Sg. Neutr. in
ommen hat ». A la fin de ce remarquable
uteur, corrigeant une opinion émise par
Grundriss de M. Brugmann (II, p. 1354;

iration nach vortonigen Verbalpartikeln im Altiris-
h., II, 73-80).

s, 2e éd., p. 246) montre que dans les vieilles gloses (au moins dans celles de Würzbourg) il y a une différence d'emploi très nette entre les désinences *-me* et *-mi* à la première personne du pluriel ; la première s'emploie dans les phrases relatives, la seconde dans tous les autres cas. Si la désinence *-mi* se rencontre parfois (déjà dans le ms. de Würzbourg) avec un *t* final (*-mit*), c'est qu'elle a subi l'analogie de la 3e personne du pluriel où la désinence ordinaire est *-it* (*berit*) par opposition à celle de la forme relative *berte*. Toutes ces discussions sont des modèles d'exactitude, et les solutions se présentent avec la netteté et l'élégance que M. Thurneysen sait donner à tous les travaux. Il faut encore citer du même auteur une courte critique [1] du travail de M. Zupitza paru dans la même Zeitschrift (I, 466) sur le rapport des mots *reicc* « vente » et *creicc* « achat » avec les verbes correspondants *renim* et *crenim*. Il montre que le jeune auteur avait été quelque peu aventureux en comparant le lituanien *perkù* « j'achète », et en tirant le mot *reicc* « vente » d'un primitif **pr̥knā* « achat » avec influence analogique de *renim*. Les mots *reicc* et *creicc* sont tout simplement faits sur le modèle de *icc* « paiement d'une dette ».

M. *Strachan* se consacre tout spécialement à l'étude de l'irlandais, et ses travaux, fondés sur une connais-

1. *Reicc und Creicc* (Z. C. Ph., II, 81-82).

ieuse des textes, se recommandent tou-
ır exactitude. Cette année, M. Strachan
x courts articles dans la Zeitschrift für
'hilologie. Le premier [1] est destiné à
légende : l'imparfait irlandais possédait,
ains celtisants, à côté de la 3[e] pers. du s.
-ad (*nocarad*) une forme absolue en *-aid*
. Windisch avait expliqué cette préten-
absolue comme un présent historique :
:anetai, comme *-canad* = **caneto* (Z. de
/II, 157). M. Strachan prouve par un
ntif des textes, qu'il faut revenir à l'ex-
M. Windisch et que l'existence d'une
ıe à la 3[e] pers. de l'imparfait doit être
nme un mythe. Dans un autre article [2]
le même périodique, M. Strachan a
'tain nombre de notes grammaticales :
s. s. de l'indicatif en *nd*. 2. Le prétérit
3. La 3[e] pers. sg. du prét. passif en *-ta*,
3[e] pers. sg. du prét. actif en *-ta*, *-tha*, *th*.
s. sg. du prét. passif en *-as*. 6. Les pro-
. 7. Les formes absolues au présent et au
'rbes composés. 8. *no-* combiné avec les
posés. 9. La 3[e] pers. sg. en *-is* dans les

'led *absolute form of the irish imperfect*. (Z. C. Ph.,

ical Notes (Z. C. Ph , II, 480-493)

verbes composés. 10. La 1[re] pers. pl. en *-bair*.
ces articles, surtout les n[os] 6 et 7 plus développ
les autres, contiennent de précieuses référer
seront consultés toujours avec utilité. Mais ce n
là que des glanures, ramassées dans les heu
loisir du laborieux travailleur qu'est M. Str
L'étude sur les voyelles finales dans le Félire
guso [1] et surtout celle qui est relative au verbe
tantif sont de première importance. On com
remarquable travail de l'auteur sur le verbe dépc
il trouvait dans la présence ou l'absence de f
déponentes un critérium sûr pour détermine
des textes irlandais; ce critérium lui avait p
d'établir que le Félire Oenguso était plus
qu'on ne le supposait. Il arrive aujourd'hui
conclusion analogue en examinant non plus la
phologie, mais la versification de l'ouvrage; la
en effet, exige assez souvent des corrections
additions qui restituent la forme ancienne des
irlandais corrompue par les copistes postérieur
remarquera l'excellence de la méthode suivi
M. Strachan, ainsi que le soin minutieux
dépouillements, dont les copieuses listes qu'il
peuvent donner idée. L'étude sur le verbe su
tif dans les vieilles gloses irlandaises, est plus i

1. *Final Vowels in the* Félire Oenguso (Rev. Celt., X
et 295).

le comprend deux parties : la pre-
. l'énumération des formes d'après
., la seconde à la discussion des
formes soulèvent, suivant qu'elles
pules et substantives, uniquement
iquement copules. C'est un travail
plus haute valeur, et qui épuise
estion ; il servira nécessairement
; travaux futurs sur le verbe sub-
dans les langues celtiques.

de M. Strachan, MM. *J. Loth* et
sacrent exclusivement à l'étude du
Revue Celtique [2] a publié de
de courtes notes parmi lesquelles il
ler particulièrement celle qui se
ie galloise *duch* expliquée comme
te (soit **doucset*) du verbe dont l'in-
mener » (l. c., p. 79); ailleurs
t professeur de Rennes, à propos
expose que dans la composition
il faut supposer qu'un préfixe
avait devant consonne la forme
nt voyelle : **ad-bwys* aurait donné
-*bwys* devait aboutir à *affwys*; cf.

'erb in the old-Irish Glosses (Transactions
g. Society, 1899), 82 pages.

XX, 76-79 et 202-208, sous le titre de

nyth =**nidd-dos*. De même pour *daffar* = **do-a*
par et non **do-ad-par*. Toutes ces remarques sont
judicieuses. Mais le principal travail publié
M. Loth cette année consiste en des recherches
lectales bretonnes [1]. Dans trois différents artic
l'auteur étudie le breton de l'île aux Moines (golfe
Morbihan) et donne successivement un glossaire
formes particulières à ce dialecte recueillies de
bouche d'une vieille femme du pays, une liste
noms propres de lieux et de personnes de l'île ; e
une courte note sur le breton de Beuzec-cap-Siz
Les travaux de ce genre sont fort arides, mais pa
culièrement utiles, et on peut être sûr de leur ha
valeur quand ils sont entrepris par un maître com
M. *Loth*.

M. *Ernault* est assurément le linguiste d'Eur
qui connaît le mieux les dialectes bretons dans l
infinie diversité ; ses articles sont toujours bourrés
faits et attestent une richesse d'information vraim
incroyable. Sans parler de quelques courtes notes é
mologiques [2], il vient de consacrer au breton t
importants articles. Le premier [3] et le plus co
puisqu'il ne contient que 12 paragraphes, est rel

1. *Recherches dialectales bretonnes* dans les Annales de
tagne, XIV, pp. 83, 284 et 411.

2. Sur les mots *concoez*, *raoulbin*, *ranvesken* et *teilek* (I
Celt., XIX, 319 et 361).

3. Dans la Revue Celtique, XX, 199.

chute de *-er* final en breton ; l'auteur ajoute
ues exemples à ceux qu'il avait déjà fournis, et
quelques questions accessoires. Le second,
:oup plus considérable, a paru dans les Annales
etagne [1], et traite de l'épenthèse des liquides ; à
dire, l'article contient plus que ne promet le
: en cinquante petits paragraphes on trouve
tieusement étudiés des faits très variés d'assimi-
ı, de dissimilation, d'analogie, d'étymologie
aire, etc., aussi bien que d'épenthèse à propre-
parler ; n'est-ce pas même un abus de langage
.e parler de l'épenthèse de l'*r* à l'initiale dans
:en (p. 561) ou à la finale dans *paterour* (p. 560) ?
ımme le travail est considérable, mais il prête
lques critiques. Le procédé qui consiste à hacher
/eloppement, à briser l'exposition en un grand
ıre de petits morceaux épars, est extrêmement
nt pour le lecteur : on cherche en vain un fil
ıcteur auquel se rattacher, on a peine à décou-
e lien qui enchaîne toutes ces discussions de
; on apprend beaucoup de faits particuliers,
on est incapable de dégager du travail une idée
ale. Si une pareille méthode est au moins dan-
se quand il s'agit de faits très particuliers,
ıe ceux étudiés dans l'article en question, que
orsqu'on la trouve appliquée à l'exposé d'une

.'*Épenthèse des Liquides en breton* (Ann. de Bret., XIV, 513).

recherche morphologique ? Le besoin de classer s'impose si fort, les catégories se présentent si naturellement à l'esprit, qu'on est choqué de voir l'auteur éparpiller sa matière, et augmenter à plaisir la complexité des faits. C'est pourquoi le dernier article, et le plus long, de M. Ernault sur l'infinitif breton [1], malgré la quantité considérable de matériaux qu'il fournit, ne laisse pas d'encourir de graves reproches. Puisque l'auteur distingue cinq espèces morphologiques d'infinitifs, pourquoi ne pas diviser son sujet en cinq parties, au lieu de le morceler en 74 petits paragraphes sans cohésion ? Assurément, l'art des transitions a perdu de sa vogue depuis l'Art Poétique de Boileau ; encore ne faudrait-il pas donner au lecteur le spectacle d'un « beau désordre », qui n'est peut-être pas un « effet de l'art ».

M. *Zupitza* est un nouveau venu dans les études celtiques ; mais il y a montré dès le premier jour une puissance d'assimilation, une richesse d'érudition, une sûreté de coup d'œil qui font déjà de lui un maître. Pour ses débuts, il avait lancé coup sur coup dans la Zeitschrift de Kuhn quatre articles fort remarqués (t. XXXV, pp. 253, 263, 265 et 444); cette année, il publie dans la Zeitschrift für Celtische Philologie un travail sur *I* et *J* en celtique, dans la

1. *L'Infinitif breton* dans la Zeitschrift für Celtische Philologie, II, 382 et 494.

Zeitschrift de Kuhn une étude sur les dérivés celtiques des nasales sonantes indo-européennes, et un autre sur le redoublement des consonnes en irlandais, enfin dans les Beiträge de Bezzenberger une liste d'étymologies, aussi copieuse que variée, dont un maître éminent, M. d'Arbois de Jubainville, vient de faire un brillant éloge (voir Rev. Celt., XX, p. 392). Il convient de s'arrêter un peu sur ces travaux. La question du *j* initial [1], en indo-européen, forme un délicat problème; deux traitements différents sont attestés par le grec qui a ἧπαρ (sk. *yákṛt*), ἅγος (sk. *yajñás*), ἥβα (lit. *jëga*) en face de ζυγόν (sk. *yugám*), ζειαί (sk. *yávas*), ζέω (sk. *yásyati*). On pourrait être tenté de voir dans ce double traitement un phénomène propre au grec. M. Zupitza montre que le phénomène doit être reporté à une époque beaucoup plus ancienne, puisqu'on en retrouve la trace très nette en v. irlandais : *ughaim* (=ζυγόν), *emuin* (=sk. *yamás*), *eorna* (= sk. *yávas*) en face de *hicc* (= sk. *yáças*), *hîth* (=sk. *yūṣas*), *hi* (=sk. *yas*). Faut-il donc admettre en indo-européen deux sortes de *j* à l'initiale? M. Zupitza croit plutôt être en présence d'un fait de phonétique syntaxique : c'est une pure affaire de sandhi, et cela explique que le traitement irlandais ne coïncide pas pour les mêmes mots avec le traitement grec. Cette hypothèse paraît fort accep-

1. *I und J im Keltischen* (Z. C. Ph., II, 189-192).

table, et résout le problème d'une façon très sat...
sante. La question des nasales voyelles en cel
est sans doute plus compliquée, car M. Zupi
laisse sans solution [1]; il a du moins le mérit
réunir tous les exemples dans les deux sens
soutient d'ordinaire que *m̥*, *n̥* sont représenté
em, *en* en irlandais, et par *am*, *an* en brittoniq
montre que plusieurs exemples sûrs attestent le
tement *am*, *an* également en irlandais. De ce
article on retiendra surtout un bon nombre d
mologies nouvelles en général fort ingéni
(quelques-unes sont contestables, comme cell
buinne = sk. *bindú-* dont l'*i* viendrait de *sin*
L'article précédent, sur *Trn̥t* et *Tr̥nt*, bien qu
linguistique générale, en contient aussi un très g
nombre, que l'on devra tenir en considération ;
tefois, M. Zupitza aurait pu se montrer plus sévè
conserver dans ses cartons quelques rapprochem
vraiment trop hasardés (par ex. irl. *corr* « Spi
et gr. σκορπίος ; écoss. *grioman* « lichen » e
jr̥mbhiṇī, nom de plante); il est de ceux qu
laissant de côté les épis mal venus, ont encore
jolie gerbe. Son travail sur le redoublement des
sonnes en irlandais [2] est surtout philologique, et

1. *Excurs zu m̥ n̥ im Celtischen*, à la suite d'un travail d
guistique générale intitulé *Trn̥t und Tr̥nt* (Zeitschrift de I
XXXVI, 54-74).

2. *Ueber Doppelkonsonanz im Irischen* (Zeitschrift de I
XXXVI, 202-245).

labeur considérable. M. W. Stokes avait
(Zeitschrift de Kuhn, XXIX, 375 et Phil. soc.,
. 297) que la loi d'assimilation de l'*n* des
accentués à l'occlusive finale de la racine,
ée déjà pour le germanique, s'étendait à l'ir-
M. Zupitza reprend cette thèse en détail ; il
ue les réserves formulées par MM. Thurney-
rugmann sur la découverte de M. Stokes
u moins exagérées ; ses conclusions sont fon-
un examen minutieux de la question depuis
s les plus anciens jusqu'aux documents four-
les dialectes modernes. L'article, cela va sans
ntient aussi bon nombre d'étymologies.
tza a la passion de l'étymologie, et son der-
cle s'intitule tout simplement *Etymologien* [1].
que y occupe une place considérable ; on y
'explication des mots irlandais *loss* « queue »,
« fero, sustineo » *áge* « membre », *gobél*
ras », *traig* « pied », *dergnat* « puce », *féig*
, etc., des mots gallois *cyfludd* « empêche-
llym « aigu », *chwarddaf* « je ris », *gwyw*
», *llith* « appât », *nithio* « vanner », *tarr*
», *cern* « mâchoire », *ffwdan* « ardeur » *dera*
: », etc. Il est impossible de suivre ici l'au-
s les nombreux détours où il entraîne le lec-
: étymologies, fondées sur une connaissance

; les Beitrage de Bezzenberger, XXV, 89-105.

minutieuse de la littérature, sont en général très satisfaisantes ; même quand elles n'entraînent pas la conviction, elles s'imposent à la réflexion.

III

Il y a lieu enfin de mentionner en terminant un certain nombre de travaux qui sans être proprement linguistiques se recommandent cependant pour plusieurs motifs à l'attention des linguistes : travaux d'histoire et de littérature, où sont étudiées les diverses manifestations du génie celtique. Au premier rang des savants qui n'ont pas voulu se cantonner dans la grammaire, il faut citer M. *d'Arbois de Jubainville*, dont la féconde carrière est autant d'un historien et d'un juriste que d'un linguiste et d'un philologue. Comme pour témoigner de la diversité de ses goûts et de l'activité toujours souple de son intelligence, il a donné cette année, en dehors de ses travaux linguistiques, deux articles historiques [1] et un gros volume sur les rapports de la civilisation homérique et de la civilisation celtique. Cet ouvrage, qui forme le tome VI du Cours de Littérature Celtique,

1. *La famille homérique et la famille celtique* (Revue historique, XIII, 433-456), et *Les nombres 3 et 9, 7 et 50 dans la littérature homérique et chez les Celtes* (Revue des traditions populaires, XIII, 289-298).

comprend cinq chapitres. Le premier, précédé d'une préface pleine de charme et d'humour, forme l'introduction et présente les observations préliminaires ; le second compare la société celtique à la société homérique ; le troisième roule sur la religion, et le quatrième sur la famille ; enfin le cinquième et dernier est consacré à la guerre. La conclusion du livre est que « les Gaulois, pendant les trois siècles qui ont précédé notre ère, et les Irlandais, tels que nous les dépeint leur littérature épique la plus ancienne, mise par écrit dans le moyen âge, étaient à peu près au même degré de civilisation que les Grecs et les Troyens de l'époque homérique environ 800 ans av. J.-C. ». A vrai dire, on retrouve dans l'ouvrage beaucoup d'idées que l'auteur avait déjà exposées plus ou moins brièvement dans les volumes précédents de son Cours, ou qui étaient contenues en germe dans différents articles ; elles ont ici l'avantage d'être longuement développées et mises en valeur. De plus, l'auteur a le talent de les rajeunir en y introduisant quelque élément nouveau, ou seulement en leur donnant le charme d'un style tout à la fois naïf et enjoué. D'ailleurs, que de remarques intéressantes on recueille chemin faisant ! Que d'idées fines, que de rapprochements ingénieux on rencontre ! sur les druides et les moines d'Irlande et leurs rapports respectifs ; sur la conception de l'autre monde dans la Grèce et chez les Celtes, sur l'idée de justice,

tout à fait absente de la morale des Celtes, et naissant à peine chez Homère ; sur l'idée de la mort et les modes de sépulture dans les deux peuples ; sur les sacrifices humains, sur les superstitions attachées à la droite et à la gauche, aux nombres, etc... ; sur la polygamie, la polyandrie et le droit relatif au mariage, sur le respect de la femme bien plus grand dans la civilisation homérique que chez les Celtes, etc. On trouve dans ce livre une foule de détails curieux, topiques, puisés aux sources mêmes, et choisis avec un goût parfait. Toutefois, le dernier chapitre sur la guerre paraîtra peut-être le plus intéressant de l'ouvrage ; c'est d'abord le plus nouveau, et qui contient le plus d'inédit ; c'est ensuite celui où l'auteur, élargissant un peu le cadre du livre, a fait place à d'autres civilisations que celles de la Grèce. Les comparaisons avec les Germains, par exemple, viennent soutenir heureusement l'intérêt. Il est peut-être regrettable que dans les premiers chapitres l'auteur s'en soit tenu trop strictement à son programme, et n'ait pas jeté un coup d'œil sur la civilisation germanique, ou consulté plus souvent l'Altindisches Leben de son confrère M. Zimmer : du moins un pareil regret pourra naître dans l'esprit du lecteur. Et cela est fort excusable : le charme du récit est si pénétrant, la grâce en est si attrayante, qu'on se laisserait volontiers conduire par l'auteur dans des régions plus lointaines, afin de prolonger l'entretien.

t recommander aux celtisants le petit livre de
eanor Hull, sur la légende de Cuchullin[1] ;
ıe collection de textes irlandais, traduits en
relatifs à la légende du célèbre héros : les
ıx sont en général bien choisis, ils sont tirés
plupart des grands récits épiques du moyen
traduits des traductions françaises ou alle-
de la Revue celtique ou des Irische Texte.
ge contient une introduction intéressante et
· à lire, sans être très originale : on y traite
:tère des légendes irlandaises, de leur forma-
leur développement, des influences diverses,
ièrement chrétiennes, qu'elles ont ressenties.
ıde de Cuchullin forme l'objet d'une partie
, où la comparaison avec le soleil, tirée des
Lectures de M. Rhŷs, est poussée peut-être
loin. Un appendice termine le volume : les
es auront profit à le consulter, et les renseigne-
ju'il leur fournira les consoleront peut-être
contrer dans l'introduction des phrases
celle-ci : « The greek word γῆ for « earth »
sanscrit *go* for « cow » were probably iden-
'p. LXIX, n. 1).
que plutôt liturgique, l'article de M. *H. J.*

1. *Cuchullin saga in Irish Literature*, by Eleanor Hull. Nutt. 1898, LXXVIII-316 p.

Lawlor[1] mérite d'être mentionné ici ; il est relatif à un ancien office en usage dans les couvents de l'Irlande, dont le détail a été conservé dans la 2e Vision d'Adamnan (Leabhar Breac f° 258). Il s'y trouve quelques rapprochements avec d'autres textes irlandais, notamment avec le Liber hymnorum.

Il n'y a qu'à signaler les articles suivants, qui n'ont pas d'utilité immédiate pour le linguiste.

J. Beloch, Die Bevölkerung Galliens zur Zeit Caesars (Rhein. Mus. LIV, p. 414-445), où l'auteur fait surtout preuve d'une excellente méthode historique.

I. C. Stern, Iolo Goch (Zeitsch. f. Celt. Phil. II. 162-188) ; jolie étude sur le fameux poète gallois de ce nom, à propos de l'édition de ses œuvres publiée par M. Ch. Ashton en 1896.

F. Lot, Nouveaux Essais sur la provenance du cycle arthurien (Romania, tome XXVIII) ; réponse courtoise à un article injurieux de M. Brugger ; l'auteur soutient que les lais français de Marie de France sont d'origine galloise plutôt qu'armoricaine ; les conclusions sont assez modérées, et partant très admissibles.

Le même M. *Ferdinand Lot* a publié dans la Revue Encyclopédique (n° du 5 novembre 1898) un long article intitulé : *Les Celtes*, et qui est bien le

1. *Note on an Irish Monastic Office* (Hermathena XXIV, p. 212).

r résumé qui existe, de cette vaste question ; la
ique n'y tient évidemment qu'une place fort
:; mais, par sa clarté, sa méthode, la sûreté
informations et le nombre de ses renseigne-
bibliographiques, l'article mérite d'être recom-
à quiconque s'intéresse à l'histoire des Celtes

J. VENDRYÈS.

LANGUES GERMANIQU

Volumes. — L'événement le plus re
peut-être de l'année linguistique 1898-18
sixième édition du dictionnaire étymolog
langue allemande de M. Kluge. Ce dictic
effet, ne semblait pas préparé à fournir un
carrière, malgré les mérites exceptionnels
et les rares qualités de l'ouvrage. Sa na
semblait devoir restreindre son extension.
lui-même l'avait compris ainsi et il avait
exactement les raisons de cette opinion
introduction. Si l'étymologie allemande
pouvait être basée autant que la frança
langues de civilisation, elle aurait été a
longtemps des mêmes sympathies. Et il
l'étude du vocabulaire allemand ne peut
s'arrêter au moyen-haut-allemand, se
ancienne de notre langue qui soit acc

en plus, le vieux haut-allemand, étage le plus
ıi nous soit attesté littérairement, ne suffit
rarement à l'étymologiste qui sait juger à
l'importance de la linguistique pour la con-
de la langue allemande. C'est-à-dire, en
|ue le Dictionnaire étymologique conçu par
était, non pas un dictionnaire vieux-haut
mais un lexique indo-européen : et c'est un
.do-européen, fragmentaire à la vérité, qui
ıériter une sixième édition. Il est juste d'ajou-
liatement que s'il l'a méritée, elle n'a pas
ı son profit : rien des 57 pages ajoutées à
me édition n'a été consacré à l'indo-euro-
germanique ou même proprement à la lin-
; et une courte préface de l'auteur nous
ıoi. C'est parce que les recherches étymo-
ne visent pas toujours à découvrir les
imitives ; que leur but propre est de déter-
·igine géographique et historique du voca-
t tandis que jusqu'alors M. Kluge semblait
ıné le principal de ses soins aux mots
ı lexique allemand, à la comparaison des
ndo-européens, bref à la linguistique ; on
ıtroduire dans la nouvelle édition de son
ıaîtresse une quantité d'emprunts très
l'origine transparente dont il s'efforce de

déterminer philologiquement la date d'entrée en usage. C'est ainsi que sous la lettre E se trouvent dans la nouvelle édition 49 mots qui étaient passés sous silence dans les précédentes : les uns, comme Empfindsam, Erbschleicher, Erdbeere, parce qu'ils étaient facilement décomposables, et que leurs éléments figuraient en bonne place ; les autres comme Echo, Eklatant, Elegant, Element, Engagieren, Esplanade, Extravagant, parce que leur origine est transparente ; d'autres enfin, comme Ehrbartät pour la raison majeure que leur qualité de mot allemand était au moins douteuse. D'ailleurs, ces mots nouvellement introduits ne sont traités que philologiquement : M. K. ne donne même pas leur sens ; il n'indique que le domaine auquel ils ont été empruntés ; la date approximative de leur apparition en allemand, et, lorsqu'il lui est possible, les étapes de leur propagation. Ce sont là d'ailleurs les mêmes notions dont il a enrichi les articles anciens, qui sont restés au demeurant sensiblement les mêmes au point de vue linguistique. Ainsi, pour en donner quelques exemples au hasard M. K. enseigne comme auparavant (s. v. *Bad.*) que la racine du mot allemand *Baden* est la même (* *ba-*) que celle du slave *banja* alors qu'il semble bien établi pourtant que la forme remarquable * *banea-* est particulière préci-

ıgues romanes divergentes là encore
ılneum). De même M. K. dans cette
n comme dans les précédentes se
er la moindre importance à l'accen-
enne : parfois il la laisse complète-
omme dans *ŭsis* (s. v. *Esche*) *tánkus*
(s. v. *Schwester*) ; parfois il la met cor-
.i sur *mótė* (s. v. *Mutter*) parfois enfin il
ent comme sur *snẽgas* (noté *snėgas* s. v.
me l'on regrette qu'au point de vue
. K. présente encore le mot *Esche*
isolé : l'arménien *haçi* lui correspond
ıent (cf. Hübschmann Arm. Gr.). En
jasika et lit. *ŭsis* ne sont pas compa-
signifiant *Espe* et *ŭsis*, *Esche*. De
ıudrait pas laisser croire qu'il n'y a
ogie proposée de *ge* (v. s. *v.*) que le
forcé avec *com* : M. Meillet (M. S.
comparé avec v.-sl. *za*, arm. *z*, et
doit être mentionnée puisqu'elle est
iquement correcte. De même encore
ı'est pas si isolé : le v. irl. *bé*, tout
qu'il est, autorise, au moins, un
st difficile de séparer de la racine ger-
s- — Enfin si le mot *Thräne* est à rap-
pɔ et de *lacruma*, il est à remarquer

aussi qu'il en diffère remarquablement par l'initiale, et que celle-ci ne se retrouve sous la même forme que dans les mots arméniens *artausr*, *artasukh* (cf. Meillet I. F. V. 331. Hübschmann Arm. Gr. n° 61.) Quant aux mots qui apparaissent pour la première fois dans la nouvelle édition, M. K. a soin d'indiquer dans un tableau placé en tête du livre quels sont les dictionnaires qui lui ont permis de faire leur historique : à ceux qui ne sont pas linguistes de contrôler leur valeur et de chicaner M. K. sur ses données. Elles paraissent plus sûres que les rares indications linguistiques qui s'y mêlent. En effet, *Droschke* ne saurait venir du pol. *drożka* qui n'existe pas : ni de *doróżka* qui est la forme correcte. Le russe *drożki* (et non *droški*) semble bien être le mot emprunté par les Germains (cf. Grot. Archiv. für sl. phil. vol. VII). Le mot français *étappe* n'existe pas non plus ; c'est *étape* que l'on écrit. En revanche le sens de *fürstlicher Palast* pour *hôtel* est le vieux sens français du mot : il n'est pas d'origine allemande. Il n'y a pas enfin de mot tchèque *colesa* (s. v. *Kalesche*) c'est *kolesa* qu'il faut lire.

Toutes ces menues critiques, faites un peu à l'aventure, n'ont rien d'une discussion : mais elles éclairent bien ce qui a été dit au début, que la sixième édition du remarquable dictionnaire de M. K. se dis-

tingue par une tendance nouvelle ; que la part de la linguistique ne s'y est pas accrue : que celle de la philologie au contraire a gagné de toutes les notes que M. K. a prises au cours de ses études du vocabulaire haut-allemand. Aussi son œuvre, sans perdre mais sans gagner non plus aux yeux des linguistes, se rapproche-t-elle du gros public en devenant de plus en plus un « dictionnaire allemand. »

L'apparition récente du second fascicule de la grammaire de vieux-suédois de M. Noreen clôt la phonétique de ce dialecte et donne une preuve nouvelle de la science et de l'érudition de l'auteur. L'on sait, en effet, à quel point la phonétique germanique en général est ardue ; combien le vocalisme et le consonnantisme y sont bigarrés jusqu'au sein des différents dialectes ; combien sont variées les lois qui s'y enchevêtrent ou s'y succèdent. Il suffit d'ailleurs pour se rendre compte de ce caractère anarchique de la phonétique germanique de comparer la confusion d'une grammaire v. h. allemande on a.-saxonne, à la belle ordonnance d'un manuel de v.-slave, par exemple. Quoi qu'il en soit, il semble bien que parmi ses congénères même, le v.-suédois occupe, sous ce rapport, l'un des tout premiers rangs ; et pour 155 pages de phonétique du vieil-islandais et du vieux-norvégien, M. Noreen nous donne 279 pages de phonétique suédoise et gottlandaise. C'est que ces langues nous offrent l'application de toutes les lois

phonétiques déjà observées en vieux-norvégien, plus un certain nombre d'autres; et que la dialectologie fort riche du v.-suédois n'a de pendant ni en v.-norvégien, ni en vieil-islandais.

Malgré cette étendue et cette confusion dans la matière à traiter, M. Noreen s'en est rendu maître; et il a su disposer, sur plan parallèle à celui qu'il a suivi dans l'ordonnance de sa grammaire du vieil-islandais, la presque totalité des faits phonétiques si variés et si nombreux. Cela n'a pas été sans quelques répétitions, ou même quelques obscurités dans le détail; les lois formulées ne serrant pas toujours les faits d'assez près. Mais l'ordonnance générale est remarquablement claire. Il convient pourtant, tout d'abord, de signaler que la grammaire suédoise est considérée comme la seconde partie d'un volume dont le manuel islandais forme la première moitié, c'est-à-dire que rien n'y est répété des définitions ou notions générales déjà données, ainsi, par exemple, p. 1 sur les différences entre les dialectes norrois oriental et occidental; p. 29 sur les runes; p. 54 sur l'umlant; cela peut paraître gênant au premier abord, pratiquement cela n'a pas d'importance : le vieux-suédois n'est pas affaire de débutant et ceux-là seuls peuvent l'aborder qui ont passé par l'école du vieil-islandais. L'indication des sources et documents est faite avec une sûreté connue des lecteurs du manuel islandais; elle est suivie d'une caractéristique des nombreux

dialectes du vieux-suédois, tels qu'ils nous sont attestés par les différents documents, qui est des plus précieuses dans sa précision concise. L'exposé de l'alphabet runique est accompagné d'un développement fort utile et fort clair sur la valeur des différents caractères. Le chapitre sur la prononciation ramène à nouveau la question de l' *l* « cacuminale » scandinave dont M. N. a traité spécialement dans le vol. V (pp. 320 sq.) des Indogermanische Forschungen. Il convient de rappeler à ce propos que la plupart des dialectes i.-européens présentent au moins quelques traces de la prononciation cacuminale de l'*l* (conf. M. Meillet, M. S. L., vol. VIII, p. 298-299). Les paragraphes concernant l'accent sont excellents et sont ici vraiment à leur place, car, comme le dit M. N. lui-même (Altisländische Gr., p. 31) on n'a aucun renseignement un peu précis sur l'accentuation du groupe scandinave *occidental*, et l'on ne peut que *supposer* qu'elle était identique à celle du plus ancien *suédois*. A propos de la question de l'*umlaut*, si important dans tout le groupe germanique, il est à noter que l'umlaut par *R*, régulier en vieil-islandais est sporadique et rare en vieux-suédois (v. p. 60). Il y a là une divergence intéressante pour l'histoire du phonème assez mystérieux noté *R*. Un phénomène curieux, déjà signalé dans la grammaire v.-islandaise (pp. 74-75) a été réduit en loi par M. N. au paragraphe 91 (p. 85) de sa phonétique vieille-

suédoise : il s'agit de la réduction des diphtongues et longues à *a*, *i*, *u* dans les syllabes atones. Ce fait a été expliqué phonétiquement par M. Meillet dans un article des M. S. L. (XI, 165 seq.).

Un autre fait curieux et inattendu en germanique est l'harmonie vocalique, dialectale, il est vrai, et rare, mais indéniable (pp. 124 sq.) que l'on pourrait croire due à une influence finnoise. Enfin, pour quitter le vocalisme, il convient d'appeler l'attention sur les faits très intéressants de *balance vocalique*, sur l'explication desquels M. N. se montre d'ailleurs assez réservé. Le consonantisme est infiniment moins varié, mais il est d'autant plus clair. On y relève avec intérêt la différence de traitement des groupes *consonne* + *R* et *consonne* + *r*, qui illustre bien l'instabilité des phénomènes de transition. Le traitement de *t* et de *k* en syllabes atones est aussi à noter : il semble en effet bien confirmer la définition d'après laquelle l'accent d'intensité comporte deux éléments essentiels : la force du souffle et l'énergie de la résistance opposée. Dans ce cas, étant donnée l'échelle *t*, *d*, *đ* où les phonèmes se suivent selon leur moindre force d'occlusion, le traitement v.-suédois est tout à fait celui que l'on doit attendre. De même l'on doit attendre que le *p*, occlusive radicalement différente du *t* et du *k*, puisqu'elle est bilabiale et privée de la spirante sonore correspondante soit placée à part et traitée d'autre façon.

Ces quelques notes suffisent sans doute à laisser entrevoir tout l'intérêt du nouvel ouvrage de M. N. Quant à sa compétence, l'éloge n'est pas à en faire. En effet, si M. Axel Kock, auquel M. N. lui-même fait la plus large part dans les notes comme dans le texte même de sa grammaire, ne travaillait pas sur le même domaine, l'on pourrait dire que M. N. n'a pas d'émule sur le terrain du v.-suédois.

Outre les nombreuses rééditions de manuels anciens l'année linguistique écoulée a vu la naissance d'un nouveau manuel[1]. MM. Bethge, Bremer, Dieter, Hartmann et Schlüter ont publié chez Reisland, sous la haute direction de l'un d'eux, F. Dieter, les phonétiques du pregermanique, du gotique, du v.-norrois, du v.-anglais, du v.-saxon et du v.-h. allemand. Ce nouvel ouvrage, venu après les discussions et les recherches fécondes provoquées tant par les grammaires publiées chez Niemeyer que par l'*Abriss* de Noreen, le *Grundriss* de Paul et la *Grammaire* de Streitberg, tâche d'être enfin purement dogmatique : il marche sur les traces de la grammaire allemande de Wilmanns et tend à rendre les mêmes services. De fait la forme y est généralement très dogmatique : entre temps cependant les auteurs donnent leur avis

1. Laut und Formenlehre der altgermanischen Dialekte. Zum Gebrauch fur studierende dargestellt von R. Bethge, O. Bremer, F. Dieter, F. Hartmann, und W. Schlüter; Herausgegeben von F. Dieter. 1 Halbband. Leipzig, chez Reisland 1898.

propre sur une question controversée et le défendent. C'est que de fait aucune science ne se prête moins à une exposition dogmatique précisément que la linguistique; et qu'aucun dialecte n'a de phonétique si anarchique ni si obscure que le germanique. Cependant un peu d'enseignement dogmatique est un aide précieux pour tout débutant : ce serait envers les brillants manuels de M. V. Henry ingratitude pure de la part d'un Français que de le nier. Aussi est-il à souhaiter seulement que le nouveau manuel des dialectes germaniques exerce une influence analogue à celle qui a fait la réputation des « Grammaires » de de M. Henry, et contribué à celle de livres allemands comme la *Urgermanische Grammatik*, de Streitberg.

ARTICLES. — M. Axel Kock a publié dans les *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur* (vol. XXIII, 3e cahier) trois articles où l'on retrouve avec plaisir sa forte érudition, son indépendance et son ingéniosité.

Le premier est consacré à l'examen de l'opposition de v. isl. *bundinn* et de got. *bundans*, c'est-à-dire à la présence exclusive de la voyelle *i* dans les participes passés et dans certains substantifs (tels que *óþinn*) des langues scandinaves en face de l'usage constant de la voyelle *a* dans les mots correspondants des autres dialectes germaniques. Cette opposition est d'autant plus curieuse que les langues scandinaves se servent

simultanément d'une syllabe de dérivation *-an* : ainsi dans le v.-suédois *bundan* (gerbe). M. Noreen avait déjà été frappé de l'état qui vient d'être signalé et il avait tiré de certains faits dialectaux modernes une explication assez hasardée [1]. Il attribuait, en effet, gratuitement au norrois le plus ancien des formes dialectales modernes telles que *byríñi* (= v.-isl. *bundit*), *grevi* (= v.-isl. *grafit*), et posait une alternance *bundinn* : **byndinn* où le suffixe **-inn* serait un héritage du germanique; la forme **byndinn* correcte phonétiquement, et la forme *bundinn* enfin due à l'influence des cas où l'*u* primitif n'aurait pas été altéré par l'umlaut. De fait un suffixe germanique *-in* existe bien dans certans mots scandinaves, mais toujours transmis très correctement, avec umlaut de la voyelle radicale (ainsi v.-s. *ypin*, ouvert). Au contraire le suffixe *-inn* des participes non seulement ne provoque pas l'umlaut de la voyelle précédente, mais agit sur elle de la *même* façon que *a* : ainsi dans des formes telles que *brostinn*, *borinn* des verbes *bresta* et *bera*. M. Kock ne voit plus dans ces conditions qu'une solution possible : l'*a* est devenu *e* puis *i* dans les finales en question. Il rappelle à ce propos, avec beaucoup de justesse, le changement *a*>*i* de la finale ouverte inaccentuée des abstraits norrois du type *Sturla*, *Ella*, etc.; le passage de *e* à *i* dans les syl-

1. Arkiv for nordisk filolog, I, 150 sq.

labes radicales en germanique commun (**ƀenđan* —> **ƀinđan*—) ; enfin la fermeture de *æ* en *e* devant les groupes *u+consonne* en vieux norvégien. Et il formule la loi suivante : *dans les syllabes atones, et devant n+consonne a est devenu i en passant par e en scandinave commun.* Les cas où la finale *-an* est conservée, c'est-à-dire ceux des adverbes comme *útan* et *ofan*, des acc. sing masc. d'adjectifs comme *blindan*, des substantifs fém. en *-an* comme *skipan*, et des neutres comme *gaman* sont ceux où l'*n* était final ou suivi de voyelle.

Le second article de M. Kock, qui fait immédiatement suite à celui qui vient d'être analysé, n'est pas moins remarquable. Il lui est d'ailleurs rattaché de près phonétiquement : car, tandis qu'on vient de voir un groupe *n+consonne* amener dans les syllabes atones la fermeture de l'*a* en *e* puis en *i*, on voit maintenant une nasale *n* ou *m*, retarder l'ouverture de l'*u* en syllabe radicale. Et cela a quelque importance car dès lors la loi de l'umlant par *ă̄*, *ŏ̄*, *æ* n'est plus pregermanique comme on l'enseigne couramment. Elle ne l'est d'ailleurs pas pour d'autres raisons encore : il ne paraît pas, en effet, qu'aucun mot norrois révèle le moindre umlaut par *ǣ* pregermanique ; quelle qu'ait été la désinence d'un mot tel que *fluti*, *floti*, elle a eu l'un des trois vocalismes *ǣ*, *o* ou *a* ; et la forme *fluti* reste obscure à moins que l'on n'admette que le changement est relativement récent.

Kock le date de l'époque de la chute de l'*a* comment atone. Dans la suite il se demande si phonèmes environnants n'ont pas exercé une ence déterminante dans le choix entre les lles *i* et *o* qui se sont trouvées alterner dans les digmes. Examinant à ce point de vue le dialecte sénté dans le Code de l'Uppland, il constate que nt l'*a* en général et l'*r* cacuminal en particulier, que devant *lm lk* c'est l'*o* qui tend à subsister ; is que l'*u* reste maître après *b*, *f*, *m* et le *g* labia- Les mêmes règles s'appliquent au v.-islandais.

près avoir étudié dans un *Excurs* le sort de la thongue germanique *eu* dans les langues scandi- s et avoir établi qu'elle devient normalement *iū* e *iō* ne lui répond que devant *m*, devant voyelle, a finale (en v.-isl. aussi devant les dentales et les identales) M. K. passe dans son troisième article ude de l'umlaut de *i* devant *a*. L'existence défi- e de cet umlaut a été établie par Paul dans ses äge (VI, pp. 82 sq.), mais la loi n'en est pas e définie. M. Kock, partant des langues scandi- s, croit pouvoir en nier l'existence en pregerma- e, et en affirmer les caractères isolés suivants : mlaut de la voyelle *i* est scandinave commun ; est provoqué par l'*a* long ou bref ; il ne s'exerce tonique que si celle-ci est brève, et n'est pré- de *k* ni de *g*.

Hirt a publié cette année un assez grand

nombre de notes variées, parmi lesquelles se trouvent des articles plus développés et plus importants : ainsi dans le 2e fascicule du vol. XXIII des *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur* les numéros I et VI de la série de sept notices intitulées *Grammatisches und etymologisches*. Le n° I (Zum Ablaut der set-wurzeln) se rattache directement à un autre article du même auteur paru dans les IF VII, 138 sq. et traite des racines udātta. Il est basé sur deux prémisses également indémontrables et inacceptables : d'abord celle de la préexistence de formes pleines telles que **erē *elē* qui ne nous sont attestées par rien et dans lesquelles M. H. est obligé d'admettre une réduction *nécessaire* et inexpliquée soit de la première soit de la seconde tranche vocalique ; ensuite celle d'une influence de l'accent sur l'ablaut, contredite par les témoignages les plus anciens (conf. M. Meillet, *Recherches sur l'emploi du gén.-acc. en v.-slave*, p. 178 sq). A la suite de ces hypothèses M. H. énumère un certain nombre d'étymologies, les unes anciennes, les autres nouvelles, qui permettent d'établir les différentes formes qu'il suppose aux racines udātta. Ainsi il s'efforce d'établir par une première série d'exemples que les racines dissyllabiques de degré **trā*, **ptā* ont une finale vocalique dans les langues européennes aussi bien qu'en indo-iranien, et que les éléments consonantiques qui les obscurcissent ne sont que des suffixes. C'est là une hypo-

vainei peu clair de l'aveu même de M.
k.(Dict. étym. got.) *vai+nei* : on sait qu'au
J. Grimm (Grammaire, III, 295) et L.
iot. Sprache, § 470) coupait *vain+ei*. Mal-
ıt le composant *nei* dans la supposition de
reste aussi obscur que le mot *vain* dans l'hy-
.e ses prédécesseurs. Puis M. L. propose de
la famille de got. *hairus* et de sansk. *çâru*
.είρω, l'allemand *herb* (**herw*) et, avec un *s*
grec σκέραφος et le v.-h.-all. *skeran* : il en
. contraire lit. *kirwis*, *kerpù* ; sansk. *kṛpaṇa*
κρπός. Enfin il s'attaque à nouveau à l'éty-
très difficile de *haban* ; il soutient en effet
de traitement de la sourde aspirée en latin
manique, d'après les égalités sansk. *phena*,
feim, latin *pumex* ; sansk. *ratha*, grec
-h.-all. *rad*, lat. *rota* ; sansk. *kakhati*, grec
v.-h.-all. *huoh*, lat. *cachinnus*. D'autre part
haban, *hafjan* de *capere* à cause du sens et
la possibilité d'un emprunt de *habere* par
diaire de la langue juridique et administra-

e titre de *Grammatisches und Etymologisches*
a publié, dans le vol. XXIII des *Beiträge zur*
der deutschen Sprache und Litteratur, outre
cles développés, cinq petites notices de con-
varié. La première (Zur vertretung der labio-
ɔmbat l'opinion de M. Zupitza sur le traite-

ment de gh^{x} initial en germanique; M. H. y affirme sa foi dans le rapprochement bien connu got. *warms*, sansk. *gharmás*, grec θερμός. La seconde (zu den *t*- presentien) donne pour origine au suffixe *-t* des présents germaniques tels que got. *staudan*, le *-t* du préterit : le got. *staudan* serait issu de la contamination d'une forme primitive en *-n* (conf. v.-h.-all. *sten*) et du prétérit got. *stōþ*. Malheureusement cette explication néglige les beaux exemples relevés par Brugmann (II, 1039) d'accord morphologique entre le latin et le germanique : lat. *plectō*, v.-h.-all. *flĭhtu*, grec πλέκω ; lat. *pecto*, v.-h.-all. *fihtu*, grec πέκω, lit. *peszù*. M. H. n'aurait pas dû les oublier après les avoir rappelés lui-même en tête de sa notice. D'une façon analogue à celle dont il explique got. *staudan* il cherche à rendre compte du got. *fraliusa* en face du grec λύω : la contamination serait, cette fois, partie de l'aoriste sigmatique répondant à ἐλύσαμεν. La troisième note (Zur chronologie germanischer lautgesetze) traite des dates attribuées aux principaux changements phonétiques du germanique (confusion de *o* et *a* ; et de *ō* et *ā*, première mutation consonantique). M. H. s'efforce d'y démontrer comment les vieux emprunts au celtique ne sauraient prouver ce qu'on leur demande. Et il invoque l'exemple contemporain des langues letto-slaves : v.-h.-all. *Walha* correspond au latin d'origine gauloise *Volcae* comme le lit. *ãsilas* au pol. *osioł* : cela est fort

eu probant présenté sous cette forme.
eilles substitutions de sons prouvent
e l'emprunt a eu lieu pendant le temps
iétique qui a exclu un phonème est
ieur, si le fait est bien phonétique.
ote (Zum spirantenwechsel im gotis-
ır la loi exposée par Thurneysen dans
Forschungen, vol. VIII, pp. 208 sq.,
la restreindre aux cas où l'accent
l'initiale dès l'époque indo-euro-
suppose que le *ton* primitif et l'ictus
t pu, sur un point au moins exercer
, et se succéder dans le même rôle. A
ne note, M. H. affirme qu'en gotique
dis que *rz* devient *r* par assimilation
admet donc, *à priori*, et sans tenir
objection si forte de M. Meillet
, 135) que la loi de Verner est
ale ; il admet de même que l'accent-
ç qui légitime la forme gotique *akrs*
e l'état i.-européen, et il oublie bien
: sansk. *ájras*. Pour *hōrs*, *skeirs*, etc.,
e été à propos de discuter l'explication
g (cf. *Gotisches Elementarbuch*, p. 57).
résultat obtenu par M. H. ne vaut
ceux auxquels ont abouti ses prédé-
ot *wair* lui reste pour compte. La
e enfin (Etymologien) propose une

série de seize rapprochements étymologiques incertains et pour la plupart conditionnels de l'aveu même de l'auteur.

Dans le même volume des Beiträge (fascicule 3), M. Helm s'efforce de dater le changement de *e* en *i* devant *nh*. Malheureusement sa démonstration est réduite à l'opposition des deux noms propres *Tulingi* (Caesar : de Bell. gall. IV, 15) et *Tencteri* (idem de Bell. gall. IV, 1). M. H. rejette le premier en tant qu'exemple et fait grand cas du second ; les raisons de sa préférence sont ténues, et le fait le plus clair est que de pareils noms propres, si mal transmis, sont bien sujets à caution.

Plus bas, M. Hoops s'étend longuement sur le mot *meerrettich*, et sur le sens du premier composant *meer-*. Il montre fort bien le peu de valeur qu'il faut attribuer à l'anglais horse-radish et rétablit l'explication *meer-* = v.-h.-all. *mari* dont le sens exact n'est pas celui de l'allemand moderne *meer*, mais bien celui qui est établi par la comparaison des dialectes germaniques: V. frison. *mar* (fossé, mare) ; v.-hollandais *naer* (lac, marécage) ; anglais *marsh*; bas-allemand *marsch* (marécage) permettent en effet de conclure au sens de « bassin, lac, marais ».

M. Napier, enfin, examine la forme anglo-saxonne *werewulf* (au lieu de *werwulf*) qui avait déterminé Kögel (*Beiträge*, XXI, 574) et (Kluge après lui Étym. Wörterb. s. v.) à séparer *wer-* du got. *wair*

(homme) pour le rapprocher de got. *wasjan* (vêtir). Il établit que *were* se trouve pour *wer* employé isolément et dans le sens de « homme, mari » sous l'influence des disyllabes tels que *here*, *mere*, etc. L'étymologie nouvelle devient dès lors inutile.

Dans le volume suivant (XXIV) du même périodique, M. Schönbach étudie la formation de l'imparfait du subjonctif dans le dialecte *grossier* (pourquoi ?) de la Haute-Bavière et des districts autrichiens voisins : cette formation consiste en l'addition d'un suffixe *-ad*. M. Sch. rapproche cet *-ad* des terminaisons en *-ht*, *-cht* relevées déjà par Weinhold (*Bair. Gr.*, § 305). Il rappelle à ce propos : 1° que la désinence de la seconde personne est généralement *-t* et rarement *-st* en haut-bavarois; 2° que la voyelle s'explique fort bien par l'action analogique des verbes primitivement en *-ô-*, puisqu'ils ont été de tous les plus résistants; 2° que la valeur incertaine des graphies *-ch-*, *-h-* dans les désinences *-cht*, *-ht* peut avoir été celles de signes d'allongement; qu'enfin, 4°, le suffixe adjectival *-ht* est aujourd'hui en bavarois *-d*.

La notice suivante est de M. Uhlenbeck. Partant de l'étymologie donnée par M. Berneker (I. F. VIII, 283 sq.) du v.-h.-all. *ëbur* il examine d'abord l'hypothèse de M. Meillet (I. F., V, 332 sq.) sur le *v* de v.-sl. *veprĭ*; et ensuite la séparation tracée entre *ëbur* et lat. *aper* par M. Berneker. A propos du premier

point il invoque contre l'explication de M. Meillet le fait qu'il n'y a pas d'exemples de *v* initiaux conservés dans les dialectes yougo-slaves devant *o* simple. Cela est juste et M. Meillet l'avait dit lui-même (p. 332). Ce qui est moins juste c'est de séparer d'une part le traitement de *ą* initial (qui équivaut phonétiquement à *ǫ*) de celui de *o*, et d'autre part celui de *i* de celui de *o* en même position : car enfin un parallèle comme celui de tch. *jíti*, serbe *ìdēm* ; tch. *vůje*, serbe *oje* est plus que fortuit. Enfin il n'est que légitime d'observer soigneusement la différence de *w* et de *v* : le second n'est que le représentant *moderne* du premier, pour lequel le v.-sl. n'avait pas de graphie. Pour le second point il faut donner raison au droit bon sens de M. U. Il est inutile et contraire à toute méthode de séparer *ëbur* de *aper*.

Robert GAUTHIOT.

LANGUES ETHIOPIENNES[1]

Le Dr Conti Rossini a envoyé au Congrès des Orientalistes, tenu à Paris en septembre 1897, un rapport sur le progrès des études éthiopiennes jusqu'à la fin de cette année[2]. Dans les pages qui vont suivre, comme suite au rapport en question, je donnerai la liste de tous les écrits relatifs aux langues et littératures ge'ez, tigray, tigrè et amharique dont j'ai pu avoir connaissance[3].

Bibliographie. — L'ouvrage le plus important dans ce genre est le catalogue, publié par M. L. Goldschmidt, de la collection des manuscrits éthiopiens

1. Ce mémoire a été traduit en français du texte italien de M. I. Guidi.

2. Rapport sur le progrès des études éthiopiennes, depuis le dernier congrès (1894-1897). Actes du 11e congrès international des orientalistes. IV, sect. p. 27.

3. Les quelques écrits qui seront notés avec un astérisque sont ceux que je n'ai pas eus sous les yeux en faisant ce travail.

rvés à Francfort[1]. Ils ne s'élèvent pas à plus de -trois, mais quelques-uns, on le sait, sont de e valeur, spécialement pour l'histoire d'Abyssi- 'auteur offre une description spéciale de chaque scrit. Il en est (comme celui du *Háwi*) dont il e de longs extraits. Le catalogue en question ıríchi de cinq appendices : le 1er sur l'identité uvrage intitulé *Zēnā Ayhud* avec le *Yosipon* ou *ıides hébr.* : le 2e contient la liste des patriar- d'Alexandrie : dans le 3e est publié un texte it de l'arabe « Le colloque de Moïse ». Quant , de grande importance, sinon d'une rigoureuse tude, il fournit cinq listes de rois abyssins rele- dans les manuscrits de Francfort ; dans le 5e et er nous trouvons une sorte de table d'orienta- ›our Aksum et les provinces circonvoisines.

rtainement mieux eût valu avoir des extraits des s ouvrages et spécialement des chroniques, que lu *Hāwı* ; M. Goldschmidt n'en a pas moins ren- ı grand service aux études éthiopiennes en dé- ıt avec exactitude une collection connue jus- ce jour uniquement par la notice imparfaite

)ıe abessinischen Handschriften der Stadtbibliothek zu ùrt am Main (Rüppel'sche Sammlung) nebst Anhängen uszügen verzeichnet und beschrieben von Lazarus Gold- lt, Berlin Calvary, 1897 in-8º di IV. 107 pag. Recension Stumme. Litter Centralbl. 1898, p. 1009.

qu'en avait donnée M. Rüppel (Reise in Abessinien II, 113, 186, s.-336, s., 403, s.).

Dans le catalogue, les noms propres sont donnés tantôt sous leur forme occidentale, tantôt sous la forme éthiopienne. Cela peut engendrer quelques incertitudes : p. ex. Abrocorus (Prochore), Herjacos (Cyriaque), Basileus (S. Basile), Antonius (Antonin), Marja Walda Abu Safin (Mu'āwiya b. Abî Sufyān). Je noterai encore entre autres choses : le 3, I est la poésie bien connue « Tabiba tabibān » ; les proverbes (p. 15) suivent naturellement l'ordre des LXX, tout à fait différent du masorétique : p. 23-4 *ab walîq*, père et maître; p. 53, vers la fin, vraisemblablement correspond au (chap.) VIII, 26, des *Actes des Apôtres* ; p. 66 *Sarasa* est exact « procedit » ainsi que *issamay* p. 16, 27, etc., etc.

Dans l'annotation amharique vers la fin de la page 70 il faut corriger : *ičagē gazt*. (Rās Gabriē a donné aux dabtaras de l'église de l'Assomption qu'il a bâtie, Sābrān, etc. L'Ečagē a menacé l'excommunication afin que cela soit maintenu, et il en est témoin Ras Haylu.)

La petite collection de manuscrits d'Upsala, qui n'a pas beaucoup de valeur, a été décrite avec soin par M. K. V. Zetterstéen[1]. M. Perruchon[2] a examiné

1. Die abessinischen Handschriften der Kgl. Universitäts-bibliothek zu Upsala Zeitschr. D. M. G. 1899, 508-520.

2. Études Éthiopiennes. Journal asiatique, IX, 358.

et résumé plusieurs ouvrages d'hagiographie d'histoire, etc., qui ont paru en France, en Angleterre et en Italie. Moi-même j'ai publié une revue critique de l'ouvrage « Alexander the great » publié par M. le Dr Budge[1]. M. le Dr Conti Rossini[2] nous fait connaître huit manuscrits qu'il a tout récemment recueillis dans l'Abyssinie, c'est-à-dire un géographique, trois contenant des prières et quatre contenant les histoires de la vie des saints ou *Gadl*. Ces *Gadl* étaient presque tous inconnus jusqu'à présent en Europe. Ce sont le G. Filippos (de Dabra Bìzen), le G. Yohannes, le G. Hanānyā et le G. Sādeqān, c'est-à-dire l'histoire des hommes justes qui sont venus sous Gabra Masqal, curieux pendant des fameux neuf saints, le G. Yonās et le G. Gabra Mantas Qedus.

Grammaire. — Ici nous devons enregistrer un ouvrage important, la 2e édition de la grammaire éthiopienne par M. Dillmann[3]. La 1re édition fut publiée

1. E. A. Wallis Budge. The life and exploits of Alexander the great... Wiener Zeitschr. für die Kunde des Morgenl. XI, 279-287.

2. Studí e ricerche sull' Etiopia. Bollettino della Società geografica italiana, febbrajo 1900.

3. Grammatik der äthiopischen Sprache von Dr August Dillmann weiland ord. Professor der Theologie in Berlin. Zweite verbesserte und vermehrte Auflage von Dr Carl Bezold ord. Professor der orientalischen Philologie in Heidelberg. Leipzig, Tauchnitz, 1899, in-8o, XIX-488 p. et 9 tables.

en 1857 et l'auteur, presque jusqu'à sa mort, faisait constamment des additions et des corrections à son livre, certainement en vue d'une édition nouvelle que la mort ne lui a pas permis de publier. Ses héritiers ont chargé de cette publication M. le professeur Bezold, qui a accompli sa tâche avec beaucoup de soin et d'habileté. On peut bien déclarer cette édition un ouvrage amélioré et augmenté; mais selon la volonté des héritiers, aucun changement substantiel n'a été fait dans le livre en question qui conserve ainsi son caractère primitif. Cela certainement n'a pas empêché M. Bezold d'y ajouter quelques annotations utiles.

En fait de grammaire amharique M. Perruchon a publié une revue du *Manuel pratique de la langue abyssine* de M. Mondon-Vidailhet[1]. Celui-ci a publié ensuite une deuxième édition augmentée et corrigée de son Manuel[2]. M. Perruchon a encore écrit un

1. Le manuel pratique de langue abyssine (amharique) de M. Mondon-Vidailhet par J. Perruchon, élève diplômé de l'École pratique des Hautes Études. Paris, impr. veuve Albouy, 1898, 8°.

2. Grammaire de la langue abyssine (amharique) par C. Mondon-Vidailhet, conseiller d'État de l'empire d'Éthiopie, membre de la Société asiatique de Paris, chargé du cours d'abyssin à l'École des langues orientales vivantes. 8°, Paris, imp. nat., 1898.

Recension par M. J. Perruchon dans la Revue sémitique, 1899, p. 285.

aperçu grammatical sur la langue amharique [1] et M. le Dr E. Littmann a fait d'importantes et larges études sur les pronoms et le verbe de la langue tigrè [2].

Moi-même j'ai lu, au Congrès des orientalistes tenu à Paris [3], une courte note sur l'étude de la langue amharique.

Bible. Après la publication de l'ouvrage *Veteris Testamenti Aethiopici, tomus quintus*, par M. Dillmann, aucun autre de ce genre n'a paru, quoique plusieurs livres de la Bible soient encore inédits et parmi ceux qui sont publiés, comme les Évangiles, il y en a dont on désire une édition critique; exception est faite pour le Dr Kramer, qui a commencé à publier le livre du prophète Zacharie [4].

Le P. Méchineau [5] a résumé d'une manière très

1. *Aperçu grammatical de la langue amharique par J. Perruchon* (Extrait du Muséum), Louvain, Istas 1899, in-8° de 34 p.

2. Die Pronomina im Tigre von Enno Littmann; Das Verbum der Tigrésprache von Enno Littmann (Zeitschrift für Assyriologie, XII 188-230, 291-316, XIII 133-178, XIV 1-102).

3. Lo studio dell' amarico in Europa. Actes du onzième congrès des Orient.

4. Kramer Fr. Osw. Die äthiopische Uebersetzung des Zacharias. Text z. erst. Mal hrg. Prolegomena, Commentar, Eine Vorstudie z. Geschichte u. Kritik des Septuaginta Textes. Heft. I, 1898. Ackermann. u. Glaser.

Recens. Theol. Litteraturz. 20. 533.

5. Études publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus, 1897, III 721, IV 229, 358.

instructive les dernières études faites sur la traduction éthiopienne de la Bible, et il a écrit aussi sur le canon que les Abyssins ont accepté et sur le texte qu'on a suivi dans la traduction. Les parties les plus anciennes de celle-ci remonteraient au IV[e] siècle, c'est-à-dire peu de temps après l'introduction du christianisme dans l'Abyssinie; parce que, dit le P. Méchineau « une Église ne va pas sans la traduction des Écritures ».

Mais qu'il nous soit permis d'observer que l'introduction du christianisme ne signifie pas la conversion de tout le pays ; et pour la première et petite communauté, laquelle, probablement était composée particulièrement de marchands grecs, dans un pays où la langue grecque était, pour ainsi dire, le langage littéraire et officiel, le besoin d'une traduction en langue ge'ez pouvait bien n'être pas senti, de même qu'il est arrivé dans d'autres pays. D'autre part, il faut observer que si la traduction des Évangiles eût été faite à l'époque de saint Frumence, elle aurait été faite sur le texte alexandrin bien plus que sur le texte syro-occidental. La partie de l'étude du P. Méchineau qui concerne particulièrement la Bible est précédée d'un abrégé de l'histoire de la conversion de l'Abyssinie, de notices générales sur le pays et des listes de ses rois. Parmi ces dernières il publie une liste importante qui était encore inédite, c'est-à-dire celle qui se trouve dans l'*Historia da*

a Alta, du P. d'Almeida, ouvrage qui est
pour sa plus grande partie inédit.

s apocryphes et pseudo-épigraphes. Dans un très
olume, l'infatigable Dr E. W. Budge a donné
éthiopien du *Gadla Hawāryât* ou Actes apo-
des Apôtres [1].

ypte chrétienne avait développé de plusieurs
un cycle de légendes apocryphes concernant
tres, qui s'était accru peu à peu et avait formé
dans lequel est exposée la prédication et dé-
nartyre de chacun des Apôtres. Ce livre fut
de l'arabe en éthiopien, certainement avant
1379, avec le titre *Gadla Hawāryāt*. De cet
: il existe plusieurs manuscrits, particulière-
Londres dans le British Museum : mais il
qu'en grande partie ils contiennent le même
ndis que le Cod. or. 683 du British Museum
re un peu. M. Budge a publié le texte de ces
légendes analogues selon le Cod. or. 678 du
useum avec lequel correspond la plus grande

.hafa gadla hawāryāt. *The contendings of the Apostles histories of the lives and martyrdoms and death of the ostles and Evangelists. The ethiopic text now first edited scripts in the British Museum with an english translation.* Wallis Budge. M. A. Litt. D. D. Lit J. S. A. etc., ne ethiopic text. London Frowde, 1899, in-4° di XXII-

. Literature 1899. 87, pag. 625 (published by the

partie des mss., et pour quelques pages il a donné les variantes qui sont dans le Cod. or. 683.

Peut-être on aurait désiré que les autres mss. eussent été collationnés au moins dans les passages douteux, pour savoir p. ex. quels mss. ont à la page 5 la bonne leçon ba'mīn basellāsē qedest ab; si tous ont p. 8, mesmā^c pour mesmā^{c}a ; 7 qāl pour qāla; 10, ^{c}abiy pour 'abiya; 9, 6. 10, 2. kuillu pour kuello, ainsi que (page 287) comment est écrit le nom hakit (cf. von Lemm, klein. kopt. Stud. 5), etc.

De même dans le ms. suivi par M. Budge à la page 8, 5 manque le numéro 70 qui non seulement est dans le ms. 683, mais est encore supposé à la page 9, 3. Les variantes aussi (non pas celles qui regardent seulement l'orthographe) du ms. 683 nous feraient connaître entièrement la double forme que le *Gadla Haw.* semble avoir dans la littérature ge'ez.

Mais en tous cas on voit aisément la grande utilité de l'édition faite par M. Budge, si on considère que cet ouvrage important n'était connu que d'une manière très imparfaite et seulement par la traduction de M. Malan. (*The conflicts of the holy Apostles.*)

Les erreurs d'impression qui sont dans le texte peuvent être corrigées très facilement par le lecteur lui-même.

Le D[r] E. Littmann a traduit [1] le texte éthiopien du

1. *Das Buch der Jubiläen* in *Kautzsch Die Apocryphen und Pseudoepigraphen des Alten Testaments.* II, 31-119. Freiburg, Mohr.

Livre des Jubilés ou *Parva Genesis* (mashafa kufâlē) sur l'édition de M. Charles, joignant à sa traduction non seulement une introduction savante, mais aussi des notes abondantes et très utiles qui éclairent la critique même du texte.

Un article de M. Lawlor parle des anciennes citations du livre d'Enoch [1]. M. Basset, le savant directeur de « l'École des Lettres » d'Alger, dans le 9e volume de son ouvrage « Les *Apocryphes éthiopiens* », a donné la traduction de l'Apocalypse d'Esdras (le IVe livre d'Esdras), faite sur le texte qu'avait publié M. Dillmann dans les « livres Apocryphes [2] ».

Le livre a une préface sur les études qui en ont formé l'objet dans ces dernières années et particulièrement sur les traductions (syriaque, arabe, éthiopienne, arménienne); après il y a un résumé bien utile des visions, et on rappelle l'influence qu'a exercé ce livre sur Colomb lui-même, qui en a tiré des arguments pour prouver l'existence d'un nouveau monde. Cette traduction est encore enrichie par des notes qui signalent les passages dans lesquels le

1. **Early citations from the Book of Enoch. Journ. of Philol.* XXV, 164, 225.

2. Les Apocryphes éthiopiens traduits en français par René Basset, directeur de l'École supérieure des lettres d'Alger. IX, 8o petit, 139 pag.

Recens. E. Doutté, Bulletin de la Soc. de géographie et d'archéologie de la province d'Oran, avril-juin 1899.

ge'ez s'éloigne des autres traductions, et p
quelles est relevée l'utilité du livre de M. Bass

Dans un appendice on trouve les chapitres a dans la version latine, plus récents que le re livre, dont l'original grec, maintenant perd monte à la fin du Ier siècle de l'ère chrétienne.

Pour le Colloque de Moïse voir plus hau page 110.

Livres de liturgie. — Très nombreux so ouvrages ge'ez pour les offices divins et que uns d'entre eux ont été publiés (pas toujou un point de vue et avec une méthode scienti mais plusieurs sont encore à publier.

M. Touraeff a fait paraître l'*Horloge de l'églis sine* [1] et pour son travail il a consulté les man de Saint-Pétersbourg, Berlin, Londres et Pa grâce à ses recherches il a trouvé que l'horloge sin a deux types principaux : l'un qu'il appelle à cause de sa plus grande ressemblance avec l'h Cophte, et l'autre qui est plus rempli et plus et qui s'approche mieux de l'horloge de l'église doxe. Mais dans deux mss. de Londres il a

1. Часословъ Эѳіопской церкви Издалъ и велъ на основаніе нѣсколькихъ рукопис тураевъ. (Mémoires de l'Acad. impér. des sciences d Pétersbourg, VIII, Ser. cl Hist. phil., I, 7, Pétersbourg in-4°, VII-1175 pag.)

tout à fait différent des deux dont nous
ler et qui semble être non pas une tra-
un ouvrage éthiopien original. De ce
raeff n'a pas pu tenir compte dans l'édi-
l serait certainement bien important
pour vérifier si ce livre est bien le
es que la Chronique abrégée (Basset,
histoire d'Éthiopie) nous dit avoir été
Georges de Gāsïččā, contemporain du
ion (1314-1343). Cette édition avec
parat de critique dont elle est enri-
ı utile pour les études liturgiques, et
aussi adjoint une traduction russe, de
ıx qui connaissent la langue russe, qui
ont bien plus nombreux que ceux qui
le ge'ez, peuvent profiter de ce livre.
éanmoins ne semblent pas toujours très
ex. 4, 10. Wakuello, 19 manfas 8. 7,
yehipo, 12 wayārheq, 13 warasseyani
12, 3 qedusān 'ebaya ; le fekkārē 8. 3.
de l'arabe معنى) est le titre du pre-
qui est justement récité au commence-
us cas il ne peut pas signifier любяй.
eff a aussi publié [1] quelques courtes

ie стихи въ честь апостоловъ dans les
г. отдѣл. Р. Археол. Общества, t. XII,

strophes en l'honneur des Apôtres, tirées du ms
du British Museum. Ces strophes dérivent du
Hawāryāt précité, et M. Touraeff nous en a
avec le texte une traduction en langue russe. E
ici le ms. ne semble pas toujours très corre
ex. : 12 yāʿqob, ʿuqani, 22 awhazat 2; y
sādeq, 53 sarāhna 55 ʿuqani (pas exactement
etc.

Dans la strophe en l'honneur de saint An
rime semble en indiquer les parties; André
et l'aîné pour être disciple à Lui (au Christ, cf
I. 35) quoique couronné de canitie a combat
jeune homme, etc.

La strophe en l'honneur de saint Marc, à la
manque la rime, semble aussi incorrecte.

Un article du Pr. Funk [1] traite de la liturgi
tenue dans le can. XXI des *statuta apostolorum*,
par Ludolf (*Comm.* 324).

L'auteur, après avoir rappelé les avis de MM.
sen, Kleinert, Probst, etc., démontre comment
liturgie ne peut absolument remonter à l'épo
laquelle quelques-uns voudraient la rapport
qu'elle est plus récente que les *Constitutiones*
licæ. Ici je noterai en passant que ces statut
traduits de l'arabe; et sur ceux-ci nous espéro

1. *Die Liturgie der äthiopischen Kirchenordnung in Theol*
talschrift, 1898, p. 513-547.

cevoir prochainement des renseignements du Rév. G. Horner.

Finalement, par les soins de M. Fessehá Ghiorghis, vient de paraître un Psautier avec les cantiques et autres prières [1], et particulièrement le Weddāsē Māryām et l'Anqasa Berhān.

Hagiographie. — M. Esteves Pereira, connu parmi les plus savants éthiopisants, nous a donné l'édition de deux ouvrages hagiographiques. Le premier [2], publié en collaboration avec M. L. Goldschmidt contient l'histoire de la vie de Daniel de Scété, traduite en langue éthiopienne d'un texte arabe maintenant perdu ou bien inconnu.

Dans la préface sont recueillies et examinées les notices qu'on a de plusieurs Daniels, supérieurs du couvent de Scété. Celui dont on donne la vie semble avoir vécu au VIe siècle.

Le texte édité avec soin est tiré d'un ms. unique de Berlin et la traduction est suivie de notes savantes qui, toutefois, se rapportent naturellement en grande partie plutôt à l'Égypte chrétienne qu'à l'Abys-

1. Mazmurāt zadāwid wamahāley wasalotāt zanabiyāt wamahāleya Salomon wawedāsē 'egze'etna māryām mesla anqasa berhan. Rome, 1891 (= 1898), in-16 de 362 p.

2. *Vida do abba Daniel do Mosteiro de Scetė. Versão ethiopica publicada par Lazarus Goldschmidt e F. M, Esteves Pereira S. S. G.* L. Lisbona 1897, 8° di XXII, 58 pag. Recens. Prætorius Litt. Centralbl., 1898, 365, Chabot, Revue crit., 1898 (23, p. 423).

synie. Comme corrections du texte je
entre autres celles-ci : 107 līqa, 187 ȝ
247 wa'etu dabraka (et retourne à ton r
273 nafâs, 280 tašahaleni, 285 abbasku, e

Mais sur Daniel de Scété, M. L. Clu
renseignera mieux dans la *Revue d'Orient*

Nous devons au même M. Pereira [1]
lente édition des textes éthiopiens concer
toire des martyrs de Nagran suivie de lo
sertations sur les points historiques qui se
à cette histoire.

L'auteur parle d'abord des guerres q
lieu entre l'Éthiopie et les Himyar au c
ment du vie siècle; il examine ensuite la
Siméon de Bêth Aršâm qui est le docum
ancien sur les martyrs de Nagran, et n
un résumé des observations de M. Hal
l'authenticité de cette lettre, qui aurait
posée sous le règne de Justinien et même

Ensuite M. Pereira examine le texte gr
tyre de saint Arétas et le texte éthiopi
d'un original arabe maintenant perdu

1. *Historia dos martyres de Nagran. Versão ethiop* *por Francisco Maria Esteves Pereira* S. F. G. L Lisb di LVIII, 198 pag. Recens. Nöldeke. Gött. Gel. Anz Cf. Halévy, un dernier mot sur la lettre de Siméon scham (Revue sémitique, 1900, 88-95).

inconnu; il parle des mss. qui contiennent ce dernier et des autres textes éthiopiens qui ont leur source dans cette narration, et notamment l'Antiphonaire et le Synaxaire, et après cela l'auteur parle du roi Kālēb, de ses monnaies, etc.; la lecture k'lyb est difficilement exacte.

Suit la traduction de la lettre de Siméon et du martyre de saint Arétas, et après cela vient la partie principale du livre, c'est-à-dire le texte éthiopien selon les mss. de Paris et de Londres avec l'addition des Antiennes des martyrs de Nagran, les articles du Synaxaire et l'histoire de Kālēb par le P. D. Almeida, et le P. Mendez (Tellez).

M. le Prof. Fell en avait déjà fait connaître la narration éthiopienne (Zeitschr. d. D. M. G. XXXV 1, s.) en ayant édité de nombreux extraits, mais nous devons bien nous réjouir qu'elle soit maintenant publiée intégralement. A peine est-il nécessaire d'ajouter que soit le texte, soit la traduction sont conduits avec beaucoup de soin et de précision, et que l'on doute à peine quelquefois sur la leçon, p.ex. : 81 'anse' o? 83,3 walazani 104, 10 astaᶜasabu. Ne possédant pas de texte arabe nous ne savons pas si le traducteur a toujours bien compris l'original.

Le récit des martyrs de Nagran appartient au groupe le plus ancien des légendes des *Gadla sāmaᶜtāt*. L'auteur de la traduction n'est pas connu, mais je crois très probable qu'elle puisse être attribuée

directement ou indirectement au métropoli
Salāmā, principal instaurateur de la littérature
'ez; la langue en est polie et élégante.

Je profite de cette occasion pour exprimer ic
doute que le nom Alfarnā, cité à la fin de la lettr
Siméon et dans lequel M. Halévy propose de
une corruption du mot *Al Abraha*, ne soit a
chose que le grec Ὀλοφέρνης.

M. le Dr Conti Rossini a publié [1], avec la pr
sion et la doctrine qui lui sont particulières, l'ho
lie de Johannes, évêque d'Aksum, en l'honneur
Garimā, un des fameux neuf saints de l'Abyssi
Ce Johannes était un étranger, un cophte qui, d
l'année 1480, fut nommé évêque d'Aksum et pr
blement fut élu après métropolitain. Le texte
donné selon les deux mss. qui nous le conserv
celui de Paris et celui de Berlin, avec une préface
contient des notices sur la personne, l'âge et
ouvrages de Johannes, de même qu'un résumé
l'homélie; quelques notes suivent.

Le Dr Budge auquel nous devons l'édition de
de textes éthiopiens, syriaques, cophtes, etc., a pu
un ms. appartenant à Lady Meux of Theob
Park, à la munificence de laquelle nous sommes re

1. L'Omilia di Yohannes, vescovo di Aksum, in onor
Garima. Dans les actes du onzième congrès international
orientalistes, IV sect., p. 139.

vables de cette édition [1]. Ce ms., du XVIIe siècle, contient l'histoire de la vie de Mabā'a Seyon ou Takla Māryām (contemporain du roi Zar'a Yāqob 1434-1468) et celle de ʿAbd-al Masih o Gabra Krestos. Ce dernier est évidemment saint Alexis, l'homme de Dieu, et, en publiant sa vie, M. Budge y a ajouté les variantes du ms. du British Museum.

La correction dans le texte et dans la traduction laisse parfois quelque peu à désirer, mais l'importance vraiment extraordinaire de cette publication se trouve dans la reproduction en couleurs des peintures très nombreuses dont le ms. est orné, et dans la reproduction phototypique des peintures que M. Budge a tirées des manuscrits du British Museum. C'est la première publication par laquelle on peut avoir une large connaissance de l'art en Abyssinie, et avec raison M. Budge nous expose aussi des considérations sur l'influence de l'art italien qui se révèle d'une façon manifeste dans quelques figures comme p. ex. dans le Crucifix.

1. *Lady Meux manuscripts n° 1. The lives of Mabā Seyôn and Gabra Krestos. The ethiopic text edited with an english translation and a chapter on the illustrations of ethiopic mss. by E. A. Wallis Budge.* M. A. Litt. D. D. Lit. f. S. A. W. Griggs, London, LXXXIII, 144, 65 pag. (avec 92 planches coloriées et 33 phototypies). Cette édition est tirée à 300 exemplaires seulement et hors du commerce. Recension par M. Charles dans Hennanthena, vol. X, n° XXV, p. 397.

Cette édition, par les planches qui l'accompagne par son papier, les types, la reliure, est d'une t magnificence qu'elle dépasse facilement toutes autres parues jusqu'ici.

Canons et lois. — Je fais mention ici de mon é tion du *Fetha Nagast* que j'ai présentée au Congrès Paris de 1897 [1] et de la traduction que j'ai publ en juin 1899 [2]; en outre un article de M. Eurin sur la primauté du pape [3] après ledit code, et livre (?) de M. D. Stefano [4], et enfin trois articl sur l'Église d'Abyssinie, sa constitution, etc., t du manuscrit qui contient la deuxième partie enc inédite de l'ouvrage bien connu de M. Arn. d'Abbadie *Douze ans dans la haute Éthiopie.*

Histoire. — L'ouvrage le plus important pour l'l

1. Il Fetha nagast o legislazione dei Re, codice ecclesiasti civile d'Abissinia pubbl. da Ign. Guidi (Pubblicazioni scientif dell' Instituto orientale di Napoli, t. II, Roma. Casa edi italiana, 1897, in-8o gr. de IX-339 pag.

Récens. Fell, Litt. Rundschau für d. kath. Deutschl: XXIII, 369.

2. Il Fetha Nagast... tradotto ed annotato da Ignazio Gu (Publ. scientif., etc., t. III, Roma 1899, 8o gr. de XVI pag.

3. Der päbstliche Primat und das abessinische Gesetzl der Könige. Theol. prakt. Monatschr. VIII, 447.

4. Il dritto penale nell' Hamasen (Eritrea) e il Fetha Na; Firenze, Bemporand.

5. L'Éthiopie chrétienne. Études publiées par des Père la Compagnie de Jésus, 1897.

toire de l'Abyssinie est le فتوح الحبشة dont M. Basset est en train d'achever l'édition et la traduction, mais il suffit d'en avoir fait mention puisqu'il ne fait pas partie de la littérature ge'ez [1].

M. Perruchon a continué dans la *Revue sémitique* [2] sa publication de la chronique abrégée selon le ms. 143 de la Bibliothèque nationale de Paris, nous donnant l'histoire des règnes de Fāsiladès (1632-1667), Johannès (1667-1682); il a publié aussi la vie du patriarche Cosma tirée du synaxaire éthiopien [3]. En outre, il a publié quelques textes amhariques qui se rapportent à l'histoire toute récente de l'Abyssinie [4], et des légendes aussi en langue amharique sur le roi David II ou Lebna Denghel [5] (1508-1540), ses entreprises contre l'Égypte, les reliques qu'on lui envoya de Jérusalem, etc.

Je dois aussi rappeler deux notes du même M. Perruchon [6] dont la première mentionne les tri-

1. *Histoire de la conquête de l'Abyssinie...*, par René Basset. Paris, Leroux, 1897.
2. Notes pour l'histoire de l'Éthiopie. Revue sémit., 1897, p. 360-372 ; 1898, p. 84-92; 166-176.
3. Revue sémitique 1898, p. 87.
4. *Notes pour l'histoire de l'Éthiopie contemporaine.* Revue sémitique 1899, p. 251-259-364-369.
5. Légendes relatives à David II (Lebna Dengel), roi d'Éthiopie : texte amharique et traduction. Revue sémitique, 1899, p. 157-171.
6. *Deux notes éthiopiennes...*, par J. Perruchon (Zeitschrift für Assyriologie, XII, 403-408).

bus des Apôtres, et l'autre nous dc
spirituelle à partir de saint Antoir
l'Abyssinie, et un extrait de la
d'Alexandrie Jean, écrit en arabe, r
à l'Abyssinie [1].

A l'édition de l'histoire des Gal
là) faite par le regretté M. Schlei
Littmann a donné des contribution
il enregistre notamment les vari
Vienne, que M. Schleicher n'avait

M. E. Pereira a publié [3] la vie de
insérée dans l'histoire de l' « Ethi
P. d'Almeida en l'accompagnant d'
notes savantes ; une note [4] sur l'ide
sée de deux noms propres qu'on t
toire du patriarcat Alexandrin avec
et la chanson ge'ez amharique e

1. Extrait de la vie d'Abba Jean, 74e pat
relatif à l'Abyssinie. Revue sémitique, 1899,

2. *Zu A. W. Schleicher's Geschichte de
mann* (Zeitschr. für Assyriol., XI, 389-400)

3. *Vida de Takla Haymanot pelo P. M
Companhia de Jesus* publicada per Francisco M
Lisbonne, 1899, in-8o de 26 pag.

4. Sur l'*identification des mots* ﺻﺪﻣﻪ ﺍﻟﻜﻲ
Jean, 74e patriarche d'Alexandrie avec le *Bu*
de M. F. M. Esteves Pereira. Revue scienti
269, cf. *ibid.*, 95-98.

laude [1]. Le texte de cette chanson était déjà
mais l'auteur l'a enrichi de renseignements
iques, d'une traduction et de notes très utiles
l'intelligence de ce texte difficile ; mais on ne
'end pas pourquoi dans plusieurs endroits il
s suivi la traduction déjà publiée par M. Prae-
dans la « *Ambarische Sprache* ». Je noterai sur
nt, relativement au v. 19, que ânāfara signifie
r des coups de cornes en l'air, à la manière
ıreau lorsqu'il s'apprête à lutter ; la chanson dit
que Claude comme un buffle qui donne des
, en l'air, ou comme le lion qui rugit, se tenait
t hâtait la lutte sitôt que la terre « se séchait
ui, à son avantage » c'est-à-dire jusqu'à ce que
passée la saison des pluies.

le Dr Conti Rossini nous a donné un court
ɪien important tableau de la littérature éthio-
:, dans lequel nous pouvons voir un premier
'une histoire systématique de cette littérature.
: dernière note maintenant sous presse et con-
les indications bibliographiques, complétera
ail [2].

Л. Esteves Pereira, qui l'a enrichie d'une pré-

[1] *ançâo de Galavdivos* rey de Ethiopia, in-8°, 14 p.
[2] ote per la storia letteraria di Abissinia (Compte rendu
cadémie des Lincei. Ser. V, vol. VIII, p. 197-220,
ı.

face, de notes et de documents, nous sommes redevables d'une nouvelle édition de l'ouvrage de Michel de Castanhoso [1] très important pour l'histoire de l'Abyssinie. Parmi les documents publiés par M. Pereira on trouve (D.V.) le texte ge'ez et la traduction portugaise d'une lettre envoyée par le roi Claude au roi Jean III de Portugal.

Le même M. Conti Rossini, dans un article déjà mentionné [2], a écrit sur les antiquités axumites et y a joint une petite carte archéologique et une autre géographique de la région du nord de l'Abyssinie au xve siècle.

Le voyageur Avedic de Baltasar nous donne des notices sans importance sur l'Abyssinie [3] de la fin du xviie siècle ou du commencement du xviie. Le P. Alishan nous a donné la traduction de ce texte.

M. le Dr P. Peragallo [4] a publié deux documents abyssins traduits en langue portugaise, dont le premier n'est autre chose que la Confession bien connue

1. Dos feitos de D. Christovam de Gama, tratado composto por Miguel de Castanhoso publicado por F. M. Esteves Pereira S. S. G. L. Lisbona, 1898, in-8°, xcvii-153 p.

2. V. *supra*, p. 112, n. 2.

3. Un viaggiatore armeno traverso l'Abissinia. Atti dell' Istituto veneto. Sez. VII, t. VIII, 2 pag. 1220-1229.

4. Documenti Abissinici tradotti in portoghese. Communicazione del socio corrispondente D. Prospero Peragallo. Bulletin de la Société de géographie Italienne. Sez. III, vol. X, p. 217-224.

du roi Claude dont le texte ge'ez est imprimé dans
t. de J. Ludolf, p. 237.
:ionnerai aussi un article publié par moi
es des métropolitains abyssins [1].
ehā Gheorghis a traduit de l'arabe dans la
Tigrè et publié une histoire des Arabes et
ens [2]; il est aussi l'auteur d'un écrit en
nharique sur l'Éthiopie ancienne et mo-

— Le P. Pereira a publié [4] un article sur
dans l'Abyssinie avec d'abondantes notices
ement sur les chasses célèbres que faisaient
Abyssinie. Comme curiosité littéraire je
version ge'ez de quelques chansons alle-
tc., faite par M. le Dr E. Littmann [5].
nombreux articles et des livres écrits par
geurs et autres écrivains qui décrivent

dei metropoliti di Abissinia (Bessarione, 1899).
ʿarabīñā 'etgalbata qeyā qadāmot ʿarāben 'enkʰāb
bata tarik 'agbāsen galbāti'u feseha giyorghis. Storia
e degli Egiziani tradotta in lingua Tigray. Roma,
italiana 1897, in-8° di 44 p.
fitañaytunā huālañāitu ityopyā L'Etiopia antica e
ma, Casa editrice italiana, 1899, in-8° de 20 p.
bante em Ethiopia por Francisco Maria Esteves
o de 16 p.
āta ge'ez targuama wadarasa 'eno litman (Munich,
, in-8°, p. 16). M. Littmann a écrit aussi une espèce
qāma en ge'ez.

quelques parties de l'Abyssinie, s
état actuel. Mais, en faisant abs
valeur, il faut reconnaître que ces
raient pas être mentionnés dans u
d'ouvrages sur la langue et la littér
nie.

Rome, 15 janvier 1900.

REVUE DES ÉTUDES BASQUES

(1891-1899)

L'ouvrage que l'on doit signaler en premier lieu, et qui est évidemment l'un des plus importants de ceux qui ont paru depuis dix ans, c'est l'*Essai d'une bibliographie de la langue basque* que j'ai publié en 1891 à la librairie Maisonneuve (gr. in-8° de (viij)-xLviij-471 p. et xxiv ff. pour douze titres de livres reproduits en héliogravure) et auquel j'ai donné en 1898 un supplément de (iv)-xxiv et 299 p. numérotées de 521 à 819. C'est une œuvre certainement imparfaite et défectueuse, malgré le labeur pénible qu'elle m'a coûté depuis trente-cinq ans déjà; mais c'est un livre que j'ai fait *con amore*, et avec patience. Il m'a consolé de bien des ennuis et m'a permis de longues espérances. Les critiques qui en ont paru ont été trop bienveillantes; j'aurais préféré des corrections et des rectifications. L'Institut de France, avant même son achèvement, a bien voulu couronner cet ouvrage que j'avais présenté au concours pour le

t. Il n'est pas encore entièrement terminé ;
dans un an ou deux, faire paraître les
rales et, par la même occasion, un dernier
t rectificatif. Tel qu'il est, l'ouvrage se
le trois parties principales : livres et bro-
ations et références (c'est-à-dire livres où
tion même accessoirement de la langue
rticles de journaux et revues. J'y ai joint
notice sur l'histoire de l'imprimerie et
irie à Bayonne, ainsi qu'une note sur
nanuscrits intéressants et peu connus.
aie surtout travaillé sur place et consulté
possible les livres originaux, j'ai utilisé
i avait été déjà publié sur ce sujet par
l'Abbadie, *Fr. Michel*, *Pierquin de Gembloux*,
, *A. de Soraluce*, *Gustave Brunet*, *Allende*
d'autres encore. J'ai trouvé des additions
des corrections importantes à apporter à
en parcourant les deux *Catalogues de la*
du prince L.-L. Bonaparte dus à la patience
[. *Victor Collins* (Attempt at a Catalogue,
es, Sotheran and C°, 1894, xij-718 p., gr.
numéros basques ; — Catalogue of dupli-
London, 1895, 56 p. : 600 numéros dont
s qui ont été vendus les 18 et 19 février
it produit seulement 22 livres sterling).
t de ces catalogues est d'avoir été faits à la
l'auteur s'en excuse avec une bonne grâce

charmante. On sait que les doubles seuls ont été vendus publiquement au détail. La collection entière existe encore, intacte, et je crois savoir que les intentions du prince seront respectées en ce sens que sa bibliothèque ne sera pas dispersée. Tout au plus pourrait-on la vendre par grandes catégories, le basque en un seul bloc par exemple. Souhaitons qu'elle soit acquise par un établissement public qui puisse en faire profiter tous les travailleurs[1].

M. H. Schuchardt, le romaniste bien connu, a bien voulu rendre compte de mon supplément dans la *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* (n° 6 de 1898), et M. E.-S. Dodgson a éprouvé le besoin de publier, dans le *Bulletin de la Société de Borda* de Dax (tirage à part, Dax, 1899, 11 p. in-8°, et un feuillet supplémentaire d'errata), une critique de ce même supplément. Quelques-unes des observations de M. Dodgson sont justes et exactes; mais le ton général de sa brochure est inadmissible. On ne saurait tolérer qu'un amateur, dont les publications n'ont point une valeur transcendante, s'érige en contrôleur général des études basques et, nouveau don Quichotte, se fasse le redresseur des torts de ses contemporains. Quand on se montre aussi maladroit et aussi impertinent, on aurait tort de solliciter l'indulgence ou l'assistance du monde savant.

1. Elle a été vendue, en 1901, à la Bibliothèque Newberry de Chicago.

Mais il y a quelque chose de plus désagréable que les critiques malveillantes, c'est de voir des travailleurs improvisés s'emparer, impudemment ou naïvement, du fruit de vos recherches. Il a paru à Barcelone, en 1898, un gros volume pet. in-4°, imprimé avec ce mauvais goût qu'on rencontre trop souvent en Espagne, et qui a pour titre : *Catalogo de obras euscaras... arreglado para uso exclusivo de su autor* G. de SORARRAIN, xviij-493 p. L'auteur, en indiquant ma *Bibliographie* à sa place chronologique, dit que c'est le travail qui lui a servi de base pour la rédaction de son catalogue. J'ai le droit de trouver que la base a été un peu large, car M. de Sorarrain a purement copié et fait siens tous mes titres, mon ordre chronologique, mon système de numérotage, mes notes souvent abrégées mais toujours littéralement traduites (même des indications comme celle-ci : « renseignement fourni par M... »). Vit-on jamais plagiat mieux caractérisé ? Je l'ai signalé dans la *Revue de linguistique* (t. XXXII, 1899, p. 197-200) ; j'ai même voulu intenter une action judiciaire, mais on m'a fait observer que les juges espagnols étaient parfois difficiles à convaincre, que l'auteur était mort et que l'ouvrage avait été publié par son fils dans un sentiment très respectable de piété filiale, qu'aucun exemplaire n'avait été directement mis en vente... Je n'avais plus qu'à protester devant le monde savant contre de pareils procédés, ce que je fais encore aujourd'hui.

Le premier livre que nous avons à signaler, en dehors de la Bibliographie, est une grammaire publiée à Bilbao en 1891, à la librairie Astuy, et dont l'auteur s'intitule avec une légitime fierté « le premier professeur de langue basque de Biscaye ». Ce livre a pour titre « *Gramatica Euskara* formada y traducida por Resurreccion Maria de AZKUE, presbitero ». C'est un gr. in-4° de 401 p. à deux colonnes. La colonne de gauche contient le texte basque de l'ouvrage, car il paraît que l'ouvrage a été primitivement composé en basque ; la colonne de droite, la traduction espagnole. Il peut sembler étrange *à priori* qu'on ait eu l'idée de faire une grammaire basque, non élémentaire, non populaire, mais scientifique ou pour mieux dire raisonnée, et qu'on l'ait écrite en basque ; car à quels lecteurs était destiné ce livre ? Il y a bien peu de Basques qui aient pu y comprendre quelque chose. Et du reste, à nous étrangers, à nous linguistes, beaucoup de passages sont singulièrement obscurs. M. de Azcue a dû forger à peu près tous les mots techniques ; et il a été obligé d'en donner, à la fin du volume, la liste avec les prototypes espagnols. En tête est un court avant-propos où nous retrouvons cette affirmation, aujourd'hui plus que jamais naïve, que le basque est un idiome *sui generis* et que les Basques sont une nation absolument originale. Or, en réalité, les Basques, quoi qu'on en ait dit, n'ont absolument rien d'original que leur langue

et celle-ci est un idiome agglutinant, partiellement incorporant, avec des traces de polysynthétisme, tout à fait analogue au finnois, au turc, au magyare, au tamoul, à l'algonquin.

Je ne saurais discuter ici les définitions et les classifications de M. Azkue. Elles sont fort ingénieuses pour la plupart, mais il est trop évident que l'auteur n'est pas au courant des procédés et des méthodes de la science moderne; et, d'autre part, il a une tendance naturelle aux subtilités, aux distinctions, aux catégories, aux minuties métaphysiques. Pour lui, la grammaire est « l'art d'étudier le langage »; et il divise la grammaire en trois parties : 1° formation des mots, subdivisée en *prosodie* et *orthographe*; 2° agglutination; 3° mutuation. La prosodie, pour M. de Azkue, est simplement la prononciation. Ce qu'il appelle l'agglutination, c'est à la fois la dérivation et la composition; quant à la mutuation, c'est-à-dire la manière dont les mots doivent se comporter les uns vis-à-vis des autres, c'est tout bonnement notre syntaxe. Je ne suivrai pas l'auteur dans tout le détail de son étude un peu trop minutieuse, je le répète; je voudrais seulement dire quelques mots des chapitres relatifs à la déclinaison et à la conjugaison. Tout ce qui regarde la déclinaison est compris sous la rubrique « agglutination et circonstances de relation » qui sont « simples et composées, locales, animées, matérielles et verbales-nominalisées ». Les

simples sont au nombre de vingt : *k* (actif), *n* (gén.), *i*, *gan*, *gandik*, *gana*, *gananz*, *ganaino*, *gaz*, *kin*, *ko* (de), *n* (loc.), *tik*, *ra*, *rantz*, *raino*, *z*, *tzat*, *gaitik*, *ko* (pour), *arte*. Cette énonciation suffit pour montrer que M. de Azkue n'est pas linguiste et ne sait pas ce que c'est que la méthode analytique, car, au premier coup d'œil, ces vingt dérivatives simples se réduisent à dix ou onze ; les autres sont dérivées de celles-là ; et enfin, la dernière *arte*, est un substantif indépendant ; mais il faudrait ajouter les autres dérivatives que M. de Azkue appelle « relatives locales », *a*, *ik*, *ta*, etc. Tout cela est fort peu clair et trop compliqué. N'est-il pas plus commode de dire : la déclinaison basque s'opère par des suffixes dont le nombre est illimité et dont quelques-uns ne s'emploient que dans des circonstances déterminées ? Les discussions que M. de Azkue entreprend avec MM. *Campion*, *Van Eys* et le prince *L.-L. Bonaparte* ne portent pas et démontrent une fois de plus l'incompétence linguistique de l'auteur. Il prétend par exemple réfuter victorieusement une assertion de M. Campion en affirmant que la langue basque est trop noble, trop belle et trop parfaite pour être un produit inconscient et spontané de l'organisme humain.

Quant au verbe, le travail de M. de Azkue n'embrasse pas moins de 140 pages (145 à 285). C'est une étude très complète et très soignée, mais à laquelle on peut faire tout d'abord les deux mêmes re-

proches que l'on doit adresser à tout l'ouvrage : excès de divisions et abus des infiniment petits, méconnaissance des données de la linguistique. Le commencement est une petite dissertation, un peu ridicule, sur le verbe basque « prodigieux et divin », qui est comparé à la mer immense et aux grands phénomènes de la nature, incompréhensibles et inexplicables ! L'auteur donne ensuite du verbe une définition parfaitement inexacte : « un mot qui exprime l'existence » ; c'est pourquoi il n'accorde, en principe, au basque qu'un seul verbe proprement dit, le verbe substantif, le verbe *izan* « être », et à cette occasion, il affirme une fois de plus que la langue basque n'a ni irrégularités ni exceptions, ce qui ne veut rien dire. L'analyse de la conjugaison est faite d'une façon à la fois si minutieuse et si peu méthodique qu'on se perd à travers ces catégories et ces tableaux, et qu'il serait à peu près impossible à quelqu'un qui ne serait pas déjà au courant de se rendre compte des éléments du verbe basque. Le tableau qu'en donne M. de Azkue n'est ni exact ni complet ; c'est comme sa reconstitution du présent de l'indicatif de « être » : *nai*, *ai*, *dai*, *gaiz*, *zaiz*, *daiz*. J'ai démontré, il y a déjà longtemps, que ce doit être : *niz*, *kiz*, *diz*, *gizaz*, *zizaz*, *dizaz*. Mais, pour M. de Azkue, le radical ou, pour employer sa propre expression, le noyau du verbe *izan* est, non pas *iz*, le seul logique, mais *au*, *eu*, *endu*, *ei*, *endi*, où je retrouve au moins trois

radicaux secondaires n'ayant rien de commun avec *izan*. En dehors de la conjugaison périphrastique qui est générale, M. de Azkue ne reconnaît que vingt-neuf verbes conjugables, et il morigène Lardizabal d'en admettre d'autres, ajoutant toutefois que peut-être y en avait-il un plus grand nombre jadis. Je me borne à renvoyer l'auteur à Liçarrague et à Oihenart : il y trouvera beaucoup de verbes simples qui manquent à son tableau de la page 156. Du reste, pour faire voir à quel point il pousse l'esprit de système, il suffit de citer ce passage : « à mon avis, tous les verbes conjugables ont été dérivés du verbe *izan*. Quoique je ne puisse pas démontrer comment ils ont été dérivés, je crois que je sais pourquoi ils l'ont été de *izan*. Il y a beaucoup de choses qu'on ne peut pas démontrer et qu'on ne peut davantage nier. C'est ce qui arrive avec les mystères... ». Cet argument, emprunté au catéchisme, n'est-il pas irréfutable ? Un peu plus loin, cherchant à expliquer l'idée de temps, il fait de la haute philosophie métaphysique et se prévaut de l'autorité de Balmès ! Le temps, dit-il, peut être considéré de deux façons : dans les choses c'est la succession de ces choses mêmes ; dans l'entendement, c'est la perception des relations entre l'être et le non être. Heureux qui peut comprendre un pareil galimatias !

Les Espagnols aiment malheureusement beaucoup trop ce genre de travail. J'ai sous les yeux un traité

assez considérable dont son auteur, D. Vicente Aguirre, médecin titulaire d'Eibar, a bien voulu m'adresser un exemplaire : *Tentativas de reconstruccion de nuestro lenguaje natural* (Eibar, imp. Orué, 1898, [ij]-vj-407 p., pet. in-4°). Ce serait évidemment perdre son temps que faire une critique minutieuse de ce volume. Il suffirait, pour faire juger de sa valeur, d'en citer par exemple le dernier paragraphe où il est dit que la consonne *l* est un cri universel d'allégresse, témoin le basque *alai*, *leloa*, le latin *alacritas*, le cri populaire *tralala*, l'*alleluya* hébreu, etc.

Avec *M. Johann Topolovšek*, nous entrons à pleines voiles dans le domaine de la fantaisie. Son volume, *die baskoslavische Spracheinheit* (Vienne, Karl Gerold, 1894, in-8°, xlvij-256 p.), défie toute critique. Ce n'est qu'une longue série de mots comparés les uns aux autres et classés suivant de prétendues lois phonétiques ; le tout a pour but de démontrer que le basque et le slave ont une seule et même origine. Je n'ai pas qualité pour apprécier la valeur du vocabulaire slave ; mais les mots basques ne sont pas toujours authentiques. Je ne reconnais point par exemple *cepois* « tronc » emprunté paraît-il à Larramendi où je ne l'ai pas retrouvé. *Pake* ou *bake* « paix » n'est que le latin *pacem*, de même que *phunzela* est une simple altération du français *pucelle*. Du reste, à la façon de tous les étymologistes, M. To-

polovšek arrange les mots à sa guise; il dit que *aiskora* « hache » est pour *saikora*, ce qui lui permet d'en rapprocher le slovène *sekira*, le serbe *sjekira*, le petit-russe *sokyra* et le russe *sokera*; mais *aizkora* vient probablement de *aitz* « roche, pierre », et en tout cas rien ne démontre que *aiz* y soit pour *zai* primitif.

Plus sérieux est l'ouvrage posthume de M. *Georg von der Gabelentz*, publié par M. le comte *de Schulenburg*: *die verwandtschaft des Baskischen mit der Berbersprache Nord-Africas*, Brunswig, chez Richard Sattler, in-8°, vij-285 p. et 4 tableaux). Il y a dans ce livre quelques observations linguistiques intéressantes et quelques rapprochements dignes d'attention; mais, outre que le vocabulaire n'est pas toujours rigoureusement exact, que prouvent des comparaisons de mots souvent fort dissemblables d'ailleurs ou de significations sensiblement différentes ? Est-il possible par exemple d'admettre une parenté quelconque entre le basque *manthar* « chemise de femme » (angl. *shift*) et le kabyle *amsil* « drap, linge » ? Au surplus, l'ouvrage de M. de Gabelentz n'est qu'un vocabulaire comparatif et de pareils vocabulaires n'ont jamais rien prouvé. Il y avait mieux à faire; on aurait pu signaler certaines constructions d'allures sémitiques, la ressemblance évidente des pronoms personnels avec ceux des sémites et des khamites, la conjugaison incorporante du régime, la distinction dans le verbe du

la personne interpellée; on aurait pu rappe-
les analogies anthropologiques qu'on a cru
constater entre les Basques et les Kabyles;
t pu enfin parler de la ressemblance de car-
actères celtibériens avec plusieurs signes des
critures libyques; et l'on a récemment rap-
e ces écritures des *graffiti*, si ce mot nous
is, tracés sur des rochers par les vieux habi-
la France sud-occidentale.

urait compris que ces analogies fussent si-
quoique leur importance soit secondaire
s ne prouvent en aucune façon la parenté des
et des Berbères. Elles n'ont point échappé
C. *Uhlenbeck* qui a publié, sous le titre de
studien, un fort intéressant travail aux p.
des Mémoires de la royale Académie des
de Hollande (3e série, 8e vol. 2e livr., 1891).
nbeck, qui ne parait avoir connu que les
de *G. de Humboldt*, de *Charencey*, *Phillips*,
, *Bonaparte* et *Arno Grimm*, montre que s'il
analogies entre le basque et les langues
griennes, il y en a aussi avec les idiomes
ns, polynésiens et khamitiques; mais il y a
graves dissemblances, et aucune parenté
bable, quoique le basque soit plus rapproché
to-sémite et de l'indo-européen que de l'ou-
ois.

noire de M. Uhlenbeck est surtout consacré

à la phonétique ; ses observations auraient gagné à être plus étendues, car il n'a évidemment pas eu un assez grand nombre de documents à sa disposition, et il y aurait beaucoup de choses à ajouter. Par exemple le mot *arpegui* ou *aurpegi* « visage » est certainement une altération de *ahozbegi* « de la bouche aux yeux ». Aux exemples de *h=k* primitif, on aurait pu ajouter ces remarquables pronoms *kau*, *kori* (pr. *hau*, *hori*) des vallées bas-navarraises espagnoles et les formes telles que *baitaiz* « parce que tu es » pour *bai-haiz*, de Liçarrague (Nouveau Testament de 1571) qui démontrent péremptoirement que *haiz* était jadis *kaiz*, car *h* n'aurait pas été durci en *t* après *bai*. Je ne crois pas à l'étymologie *Biarritz* « deux chênes » (*bi*, *aritz*) ; les Basques disent toujours *Miarritze*. Je ne connais pas le mot *eztor* avec le sens de « pasteur ». La parenté de *otso* « loup » et *potcho* « chien » me paraît extrêmement douteuse. Dans *zakur=chakur*, *zuri=churi*, *zuzen=chuchen*, il n'y a pas seulement phénomène phonétique, mais le changement de *z* en *ch* y correspond à une nuance diminutive très sensible. J'arrête ici ces observations qui n'ôtent rien au mérite du travail de M. Uhlenbeck, mais je rappellerai que, dès le mois d'avril 1870, j'avais publié, dans la *Revue de Linguistique*, un travail sur la phonétique basque où j'avais indiqué la plupart des mutations relevées par M. Uhlenbeck.

Après ces études phonétiques, M. Uhlenbeck expose

:ncipaux suffixes ou préfixes qui servent à la dé-
ɔn des racines ; il en reconnaît douze princi-
: *a* (*e*, *o*)—*i*—*u*—*ka*—*t* ou *d* avec une voyelle
— *n*, *ñ*, *na*, *ina* — *ar*, *ur*, *ri* — *la* (*le*) — *ta*,
ıffixes et *ma*—*sa*, *za*, *so*, *zo* préfixes. Il cherche,
comparaison des divers mots, à découvrir leurs
sa indiquerait « conjonction », *ba* « instru-
moyen », etc. Et pour conclure, il passe en re-
dix racines basques et leurs dérivés : *aro*
ıps », *ardo* « vin », *ardura* « souci », *ordu*
ıps », *orde* « place », et peut-être *arrain* « pois-
, *ardi* « brebis », *arrano* « aigle », se rattache-
à une racine *ar* qui aurait la signification de
r, couler, glisser » et que l'auteur rapproche de
ine aryenne *r*, *or*, *ar* « se mouvoir, se lever,
ordre, etc. ». Beaucoup de ces rapprochements
ces dérivations sont discutables, mais c'est sû-
ıt là la voie où il faudra chercher quand on vou-
river à l'analyse définitive et sérieuse du voca-
e euscarien.

emin faisant, M. Uhlenbeck dit quelques mots
question ibérienne. Il lui paraît qu'en général
actère basque des inscriptions et documents ibé-
s est assez douteux, quoique cette parenté soit
e vraisemblable par un certain nombre de mots.
ommencement de cette petite discussion, il
at la proposition de voir dans *Accetania*, *Carpe-*
etc., un suffixe *eta* qui signifierait « place, loca-

lité ». Ce suffixe, dit-il, n'existe pas. Phillips y a vu le suffixe locatif *etan*, mais *Van Eys* explique cet *etan* par **ekan* dont la forme primitive serait quelque chose comme **harekan*. Il n'est pas possible d'accepter ces explications; l'étymologie *etan=arekan* est vraiment trop compliquée. D'autre part, le suffixe de localité *eta* existe parfaitement avec son synonyme *aga*, et ils ont l'un et l'autre la signification incontestable de « multitude, abondance »; cf. les noms propres *Harrieta* « les pierres », *Zumarraga* « les Ormes », *Ezpeleta* « les Buis », *Liçarraga* « la Fresnaie », etc. J'ai d'ailleurs entendu, à Saint-Pée-sur-Nivelle, en 1875, des paysans appeler *Bisustiak* un canton boisé que le cadastre, fait en 1808, désignait sous le nom de *bisustieta*. Il n'est pas douteux non plus qu'il y ait un rapport de parenté entre cet *eta* et le suffixe locatif *eta*. On constate quelque chose d'analogue dans les noms des maisons qui rappellent ceux de leurs propriétaires : *Dagieubaita* « la maison Dagieu », *Lafitenea* « la maison des Lafite », ce qu'on exprimerait, dans la conversation courante, par les formes *Dagieubaitan*, *Lafitenean*.

Mais la question de grammaire basque la plus importante qui ait été discutée depuis 1890 est incontestablement celle de la nature exacte du verbe transitif. En 1885, M. *Friedrich Müller,* pour faire comprendre la conjugaison périphrastique du basque, observait que si « je vais » se rend exactement par

« je suis en aller », « tu me portes » doit se dire né-
ment « je suis en porter par le moyen de toi »
lire « je suis porté par toi » (Grundriss der
vissenschaft, t. II, p. 18). En 1888, M. *H.*
rdt affirmait nettement le caractère passif du
ansitif basque ; il étendait cette particularité
e caucasique (*Litbl. f. germ. u. rom. Phil.*,
p. 229). De son côté, M. *V. Stempf*, de Bor-
reprit la question dans une brochure de 15 p.
n feuillet supplémentaire, qu'il publia en
(la langue basque possède-t-elle, oui ou non,
e transitif? 24 déc. 1890), et dont il fit pa-
n même temps une traduction allemande
die baskische Sprache ein transitives Zeit-
er nicht ? den 26 ten dec. 1890 ; 16 p. in-8°).
t de départ de sa discussion est la constata-
l'existence de deux nominatifs en basque :
l'homme » et *gizonak* « les hommes », su-
verbe intransitif ; *gizonak* « l'homme » et *gizo-*
hommes », sujets du verbe transitif. Ce der-
t M. Stempf, est proprement un instrumen-
reuve de ce fait est donnée par des expres-
mme la suivante : *Iangoikoak emanik* qu'on
guère rendre autrement en français que
par Dieu ». M. Stempf va plus loin et, ra-
tous les verbes à « être », il explique *dut*
» par *da-ukan-t* « il est -eu- à moi », et *da-*
il l'emporte » par *da-eraman* « il est empor-

Trois ans après, M. *Schuchardt* faisait paraître dans les *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences de Vienne,* classe philosophique-historique, vol. XIIIe, 2^a^ livr., un mémoire de 82 p. in-4° intitulé *Ueber die Entstehung der Bezugs-formen des baskischen Zeitworts,* dont il a donné un résumé dans les procès-verbaux des séances. Dans cette brochure, M. Schuchardt confirme sa théorie, en la précisant : « le basque n'a pas de verbe actif », et il rend *nakarzu* « vous portez moi » par « je suis porté par vous ». J'ai critiqué cette manière de voir dans la *Revue de linguistiqne,* (t. XXVII, 1894, p. 95-110) et M. *Schuchardt* m'a répondu aux p. 533-538 de la *Zeitschrift für roman. Philologie* du Dr Gustave Groeber (*das baskische Zeitwort und Julien Vinson*) ; à cet article, j'ai répliqué en janvier 1895 (*Revue de linguistique,* t. XXVIII, p. 73-86) et M. Schuchardt a repris la parole six mois après dans la même *Revue,* t. XXVIII, p. 200-209. J'ai arrêté la discussion pour le moment, mais je compte bien la reprendre prochainement.

Je ne saurais évidemment exposer ici tous les arguments pour ou contre la théorie proposée. Il suffira d'insister sur ce point que l'un des arguments principaux invoqués à son appui est l'absence absolue d'accusatif en basque et la présence au contraire de deux nominatifs dont l'un sert uniquemment de sujet aux phrases actives. Ce second nominatif, pour M. *Stempf,* M. *Schuchardt,* M. *Giacomino* et d'autres,

n'est pas autre chose qu'un instrumental : *gizonak* n'est plus « l'homme (actif) » mais « par l'homme ». Aussi *gizonak egina* signifie-t-il tout naturellement « fait par l'homme » ; de même *nik yo dut* doit-il être traduit « il a été battu par moi » et non « je l'ai battu ». Il m'a semblé, et je le crois encore, que l'erreur des partisans de cette théorie est facile à reconnaître ; je l'ai dit dans les articles cités plus haut et je l'ai répété dans un travail sur *Les constructions participiales dans les langues modernes de l'Inde* (Centenaire de l'École des langues orientales vivantes, 1795-1895]; Recueil de Mémoires publié par les professeurs de l'École. Paris, impr. nat., M.DCCC.XCV, in-4°, p. 127-144). On s'est surtout préoccupé de cette double forme nominative, et il a paru tout naturel de faire de l'une un instrumental. Si *nik ikusia* doit être traduit « vu par moi », il faut de *nik ikusi dut* faire « il a été vu par moi » au lieu de « je l'ai vu ». Mais je préfère traduire *nik ikusia* « ce que j'ai vu », trouvant là un nouvel exemple de ces constructions participiales familières aux langues de l'Inde, par laquelle on évite l'emploi des pronoms relatifs. En tamoul, *puli kon'd'a vîran* peut avoir les deux sens de « l'homme qui a tué le tigre » ou « l'homme qu'a tué le tigre » parce que *puli* peut être à la fois nominatif et accusatif, mais *nân kaṇḍa puli,* avec *nân* nominatif, ne peut avoir d'autre sens que « le tigre que j'ai vu » ; on pourrait dire en basque *nik ikusi tigrea.*

J'avais à ce propos cité l'exemple de l'hindoustani où la tournure passive est devenue pour ainsi dire la règle, en ce qui concerne le passé du verbe transitif. Au lieu de dire « le roi a regardé sa fille », l'hindou contemporain dira « par le roi sa fille vue », *râjâ nê apnî bêṭî dêkhî*; et cet usage est tellement entré dans les habitudes que les Indiens regardent *râjâ nê* comme un nominatif actif. L'erreur est évidente, et il suffit, pour l'établir, de mettre en avant la construction impersonnelle *râjâ nê apnî bêṭi kô dêkhâ* « par le roi à sa fille vu ». On voit que c'est ici tout le contraire du basque. M. Schuchardt m'a répondu que précisément le cas était le même, le *râjâ nê* hindoustani correspondant parfaitement à l'*errege-k* basque. Mais, en hindoustani, la construction passive, exclusivement limitée au passé actif, est toute moderne, d'ordre purement syntactique; tandis qu'en basque, on voudrait l'étendre à l'ensemble du verbe transitif et en faire une loi essentielle et organique. Cette théorie d'ailleurs n'explique point les irrégularités de la conjugaison basque.

Dans la même étude, M. *Schuchardt* s'occupe des formes de tutoiement dites « formes allocutives »; il y voit des datifs *éthiques*, tandis que je préférerais y voir des vocatifs. Le même savant avait précédemment publié trois importantes études sur le vocabulaire basque : *Romano-baskisches*, *Germanische Wörter in baskischen*, et *Baskisch und germanisch* (*Beiträge zur*

Geschichte der deutschen Sprache, XVIII, p. 397-400, p. 531-534, et XIX, p. 537-543). Les deux derniers articles répondent à deux observations de M. Uhlenbeck dans le même journal (XVIII, p. 397-400, et XIX, p. 326-329). M. Schuchardt a fait paraître depuis, toujours dans le recueil du Dr Gröber, une étude fort importante *Zur iberischen, romano-baskischen, ibero-romanischen* dont nous reparlerons plus loin (t. XXIII, p. 174-200).

Pour en revenir aux œuvres d'ensemble, aux ouvrages généraux, il faut certainement ranger dans la catégorie des bons livres, des livres consciencieux et utiles, celui de M. l'abbé *Ithurri*, curé de Sare, qui n'est pas encore achevé et dont la plus grande partie a été publiée après sa mort : « *Grammaire basque*, dialecte labourdin, Bayonne, impr. Lamaignère, 1895 (et ann. suiv.), in-8° de viij p. préliminaires et 120 p. (c'est tout ce qui a paru jusqu'à ce jour) ». L'auteur n'est pas un linguiste et il n'est pas au courant des méthodes et des habitudes de la science ; mais il a lu beaucoup et c'est un excellent observateur, doué d'un grand bon sens naturel et d'un sentiment très exact des choses. Son ouvrage est net, précis et clair ; il ne fait ni dissertations prétentieuses, ni tirades enthousiastes. Il a le très grand soin de relever, en notes, les passages des écrivains dont il invoque le témoignage ; c'est grâce à cette excellente précaution que j'ai rencontré, avec un très grand plaisir, une

très curieuse forme de verbe attributif avec la première personne régime incorporée : *bere amari guziak eman* giotza *umetzat* « *il nous a* tous donnés *à* sa mère pour enfants » (Méditations, 1809, p. 267). Ce *giotza* « il a nous à lui » n'avait encore été signalé par personne, et on n'avait relevé des formes analogues que dans Liçarrague. M. Ithurri a assez bien analysé les éléments formatifs du verbe ; il a le courage de reconnaître à *zu* « vous sing. » son caractère formel de pluralité, et il fait tout naturellement de *dago*, *dakusa*, etc., des verbes simples. J'aurais néanmoins bien des remarques à faire sur la transcription, parfois peut-être un peu compliquée ; sur la déclinaison, où les « cas » ont des noms bizarres : élatif, sociatif, prolatif, et autres ; sur la prononciation du *y* semi-voyelle assimilée à un *d* mouillé, notamment ; — p. 4, je remarque ceci : « Les auteurs du XVI[e] et du XVII[e] siècles remplacent quelquefois par *o* la lettre *a* ou *e* qui précède la dernière lettre du suffixe » ; on est un peu étonné que M. Ithurri n'ait pas remarqué les trois formes de l'article : *gizona*, *gizonor*, *gizonori*, dérivés des trois pronoms démonstratifs. Ce qui est dit du pronom relatif (p. 20) est très exact, mais on aurait pu ajouter que ce pronom relatif est une invention moderne due à l'imitation des langues romanes, une adaptation du pronom interrogatif.

Il a paru à Bayonne, à l'imprimerie Lamaignière, en 1899, un *Vocabulaire trilingue français-espagnol-*

basque (vij-224 p. in-8°) dû à un frère des Écoles catholiques, M. Michel Elissamburu, en religion Frère Juvénal-Martyr. Le vocabulaire est suivi de verbes conjugués, de modèles de lettres, de proverbes, d'abréviations commerciales, etc. L'auteur a prétendu faire un livre pratique ; à ce point de vue, l'ouvrage peut évidemment rendre des services, mais au point de vue scientifique il n'offre que peu d'intérêt. Il a pourtant sa place marquée dans toutes les bibliothèques basques.

En revanche, on ne peut guère regarder que comme une curiosité la petite grammaire biscayenne de Mikoleta qui était conservée manuscrite au *British Museum* ; elle offre cet intérêt que les imparfaits et les conjonctifs en *an* final s'écrivent par *a* sans *n* ni même sans tilde. C'est un calque banal des livres classiques latins ou espagnols auquel l'auteur a joint un court vocabulaire et quelques dialogues. Il s'appelait D. Rafael de Micoleta et était de Bilbao, où il vivait; son manuscrit remonte au milieu du XVII[e] siècle, à 1653. En 1880, M. *Sampere y Miquel*, directeur de la *Revista de ciencias históricas* qui se publiait à Barcelone, reçut une copie de ce manuscrit et l'inséra dans le numéro de son journal portant la date de novembre 1880 (t. II, p. 122-155). Ayant eu quelques raisons de supposer cette édition incorrecte, M. *E.-S. Dodgson* se procura une nouvelle copie de l'ouvrage et la fit imprimer avec soin à ses frais, à

Séville, chez M. Fr. de P. Diaz, en 1897 (36 p. pet. in-4°, deux cents exemplaires). Malheureusement le goût le plus pur n'a pas présidé à cette réimpression; le titre est fort laid et la brochure est ornée de figures bizarres : un hibou, un lézard, une tête de nègre, un acrobate et un singe, une araignée ! Ce dernier signe fait involontairement penser à certaine phrase d'argot par laquelle on prétend caractériser un regrettable état d'esprit. M. Dodgson a publié, dans la *Revue de linguistique* (t. XXXI, 1898, p. 35 à 41), et dans les *Notes and Queries* (p. 109 et 201 de 1899) d'intéressants détails sur Mikoleta et sur le manuscrit du British Museum. M. *Dodgson*, d'ailleurs, est un basquisant aussi désordonné que peu méthodique; ses contributions, pour employer un mot à la mode quoique peu français, sont innombrables; elles remplissent les journaux de Paris et de la Province, les journaux anglais, allemands, italiens, espagnols, irlandais et d'autres peut-être encore. Je choisis parmi les plus importants de ces articles. Il a donné à la *Revue de linguistique* (t. XXV, 1892, p. 164-180) un fragment de la pastorale de sainte Hélène : il s'agit ici non pas de la mère de Constantin, mais d'une sainte Hélène, fille de l'empereur Antoine dont la légende fait partie de la Bibliothèque bleue. Dans la même *Revue*, il a commencé (t. XXIII, 1890, p. 167-262; t. XXIV, 1891, p. 43; t. XXXI, 1898, p. 126-156, 272-295 ; t. XXXII, 1899, p. 23-81, 247-260) l'ana-

lyse du verbe de Liçarrague : formes employées dans les épîtres de saint Pierre et dans l'évangile de saint Marc. On sait que le Nouveau Testament traduit par Jean de Liçarrague de Briscous et imprimé à La Rochelle en 1571 par ordre de Jeanne d'Albret est l'ouvrage le plus important que nous possédions pour l'étude historique du basque. Le travail de M. Dodgson a été continué dans les *Actes de la Société philologique* (deux articles où sont relevées les formes verbales des trois épîtres de saint Jean et des deux épîtres de saint Paul à Timothée (1892, p. 117-160; 1896, p. 211-266), et dans le *Bulletin de la Société des sciences et arts* de Bayonne (1898, p. 161-179, les formes verbales de l'épître à Tite, sous ce titre inexact : *le verbe basque trouvé et défini*, article tiré à part en 19 p.); il a aussi publié à part, en 1899, avec un titre passablement fantaisiste, une étude analogue sur l'épître de saint Jacques (Chalon-sur-Saône, imprimerie Bertrand, 40 p. in-8° et 1 f. supplémentaire, avec cette double épigraphe : « *han hi ! hon ! han ! hi hon !* (Molière) » et *Hirea dena, hirea dela* « que ce qui est à toi soit à toi (Esaü) » ; c'est toujours la même analyse extrêmement minutieuse. Il aurait mieux valu ne rien publier avant d'avoir étudié tout le verbe de Liçarrague et donner alors, en une seule fois, tous les exemples de chaque forme ; mais M. Dodgson, on ne saurait trop le dire, manque toujours d'ordre et de méthode. Son travail

sur les *Inscriptions basques*, qui a paru dans le *Boletín de la real Academia de la Historia*, Madrid (1895 et 1896) est d'un intérêt beaucoup moindre. Les neuf dixièmes de ces prétendues inscriptions sont des enseignes de boutiques, des *tituli* sans aucun intérêt et sans aucune prétention littéraire, des annonces sans la moindre valeur scientifique.

M. *Dodgson* a également publié dans la *Revue de linguistique* (1894, p. 150-159, 345-349; 1897, p. 313-326 ;1898, p. 35-41) un petit vocabulaire espagnol-basque qu'il a trouvé écrit à la main sur les gardes d'un exemplaire du *Dictionnaire* de Larramendi, et deux notes sur le biscayen du milieu du XVIIe siècle, à propos du catéchisme de Capanaga (1656) dont il a publié une nouvelle édition. M. Dodgson a aussi réimprimé, en 1898, à Tolosa, chez Eusebio Lopez, le curieux traité du P. Cardaberaz *Eusqueraren berri onac*, qui avait vu le jour à Pampelune en 1761; on a qualifié cet ouvrage de « Traité de rhétorique basque ». M. Dodgson y a ajouté 25 pages de son crû, où l'on trouve un peu de tout et où il me reproche notamment de n'avoir pas mentionné dans ma Bibliographie la traduction en basque de Salinas, par D. Gabriel Menendez de Luarca, du catéchisme d'Astete; ce reproche est mal fondé, car l'ouvrage figure, sous le n° 67, à la p. 198 de mon livre.

Un travail plus original et plus scientifique de

Dodgson a été lu à la *Philological Society* de
res le 11 février 1898 (imprimé à part en 11
-8°, avec 3 p. d'additions, paginées 12 à 14, pu-
; postérieurement); il est relatif à *The construc-
f eya with the conjunctive verb in old basque* ; j'en
ıdu compte dans la *Revue critique* (n° du 20 juin
, p. 493-494) et dans la *Revue de linguistique*
XXI, 1898, p. 390-391).

rmi les travaux auxquels nous reprocherons
ours une méconnaissance trop grande de la mé-
: scientifique, et où nous trouverons toujours
ıence de l'*a priori*, nous devons mettre au pre-
rang ceux de M. *Hyacinthe de Charencey* qui est
ıskarisant de vieille date. Il y a environ qua-
ans qu'ont paru ses premiers travaux. A part
ques excursions dans le domaine propre de la
maire, p. ex. une *phonétique souletine* (*Revue de lin-
que,* 1890, p. 293-311; 1891, p. 72-88 et 144-
toutes les études de M. de Charencey portent
le vocabulaire basque. Ses communications
ongrès des catholiques en 1891 (11 p. gr. in-8°),
1897 (18 p., gr. in-8°); celles au Congrès pour
ıcement des sciences à Pau en 1892 (17 p.) et
·deaux en 1896 (12 p.), ses articles dans les *Mé-
s de la Société de linguistique* ou les *Bulletins* de la
e Société (1893-1894, p. 118-135 et 218-237;
. p. cl-clv; 1895, p. xlvj-lv et 230-259; 1878, p.
:lix); dans les *Mémoires de l'Académie de Caen*

(1894, 71 p.); dans les *Comptes-rendus des Assises* de Caumont (1897, 9 p.) et dans la *Revue de linguistique* (1895, p. 339-347; 1897, p. 281-310; 1898, p. 319-343; 1899, p. 332-335), sont presque uniquement consacrées à des recherches étymologiques. Qu'il s'agisse de noms d'animaux, des noms de jours ou de mois ou des affinités du basque avec divers idiomes des deux continents, M. de Charencey paraît n'avoir qu'une seule préoccupation : démontrer, à grand renfort d'étymologies hasardées et de rapprochements aventureux, que presque tout le vocabulaire euskarien est emprunté. Les idiomes de l'Amérique du Nord, les langues ougro-finnoises, le germanique, le grec, le latin, les patois populaires s'y voient confondus dans une vaste *olla podrida* passablement indigeste. Rien de moins méthodique et de moins vraisemblable que ces hypothèses. Combien il est fâcheux que tant de qualités d'analyse, tant de facultés d'observation n'aient pas été employées à des études plus positives !

Je suis obligé d'exprimer presque le même regret au sujet des recherches d'un modeste et très érudit travailleur, M. J.-B. Darricarrère, capitaine des douanes à Bayonne, qui, dans un mémoire, d'ailleurs fort intéressant (*La langue basque et les idiomes aryens*, Bayonne, 1898, xij-55 p. in-8°), voudrait prouver, après Chaho, la parenté du basque et du sanscrit. Toujours le manque de méthode ! Ainsi,

M. Darricarrère, de ce que « pierre » se dit en basque *harri*, y voit une racine commune *kar*, *khar*; et de *harri* il dérive *arroka* « roche » ; mais *arroka* est indubitablement *roc*, *roche*, *rocher* avec préfixation euphonique de *a* (comme de *i* dans *hirrisku* « risque »). Que de temps, que de travail perdus pour soutenir une cause qui ne saurait même utilement être discutée !

Dans les *Annales du Midi* (Toulouse, 8e année, n° 29, janvier 1896, p. 83-88), M. *A. Thomas* a proposé, lui aussi, quelques étymologies basques. Il ne s'agit ici que d'emprunts possibles au roman; et plusieurs des propositions de M. Thomas sont admissibles. Mais je persiste à penser que nous ne connaissons pas encore assez la grammaire basque pour avoir le droit de faire des étymologies, ni même rechercher les parentés ou les affinités.

M. *G. Giacomino* a cependant examiné, dans les suppléments périodiques à l'*Archivio glottologico italiano* (Sér. gén., II, p. 15 à 96), les rapports entre le basque et le vieil égyptien. Il signale d'abord les dissemblances que présentent les deux langues, puis leurs ressemblances qu'il exagère d'ailleurs un peu. On ne saurait nier que le système grammatical de l'euskara a quelques analogies avec celui des langues khamitiques ou même sémitiques, mais aller plus loin et conclure à une parenté originelle me semblerait excessif. Ainsi, M. Giacomino prend une peine

énorme pour identifier les noms de nombre basques et égyptiens ; sa démonstration est tout à fait insuffisante. *Bat* « un », *sei* « six », *zazpi* « sept » peuvent, à la rigueur, être rapprochés de *vat* copte et égyptien *uat*, *soû* c. et *sas* é., *sasse* c. et *sekef*, *sefek* é. Mais le reste ? M. Giacomino trouve dans le vieil égyptien des traces du système quinaire et du système vigésimal seul usité chez les Basques ; il y explique *cinq* par « une main », *dix* par « la moitié du corps », et *vingt* par « corps entier », c'est-à-dire « mains et pieds ». Il voudrait retrouver les mêmes étymologies en basque : « cinq » y commençant par *b* (*bost*, *bortz*), ce *b* peut représenter *bat* « un » ; — dans *amar* « dix », le *ma* radical n'est pas éloigné de l'égyptien *met* « milieu, demi », etc : le parti pris où l'*a priori* est ici trop évident. Plus sérieuse peut-être est la discussion de « neuf » et « huit » basques, *bedezatzi* et *zortzi* ; le suffixe final est le même, et *bed* rappelle volontiers *bat* « un » ; serait-ce donc « un de moins, deux de moins (que dix) » ? M. *Stempf* a montré depuis longtemps dans l'*Euskara* de Berlin, que le radical *zor* paraît avoir un sens dualistique ; cf: *sortze* « action de naître » rapproché de *erditze* « action d'accoucher » où le radical *erdi* est incontestablement « demi, milieu » et peut-être a eu le sens primitif de « diviser en deux ». Ce sont là des observations très remarquables, mais la discussion est à peine ouverte et qui oserait prononcer définitivement dans l'état actuel de la science ?

M. Giacomino admet sans discussion la théorie passive du verbe basque.

Je viens de parler du journal l'*Euskara*. Je ne connais pas beaucoup de collections plus intéressantes que les dix-sept numéros de ce journal, fondé à Berlin, exclusivement pour l'étude du basque, par un groupe de travailleurs modestes et patients. Le premier numéro parut le 1er octobre 1886 et le dernier dix ans après, le 15 juillet 1896. On y trouve des discussions importantes sur divers points de grammaire, entre MM. *J. Vinson*, *W.-J. Van Eys*, le prince *L.-L. Bonaparte*; de précieuses notes bibliographiques de MM. *J. Vinson*, *Th. Linschmann*, *K. Hannemann* ; une remarquable étude sur la musique basque de M. *W. Brambach*; des articles très consciencieux, mais à mon avis trop peu probants, sur les Ibères et la question ibérienne; des fragments de Dechepare analysés et traduits par M. *Van Eys*; un commencement de réimpression de l'Évangile selon saint Jean de Liçarrague; des critiques littéraires très consciencieuses, d'excellentes notices bibliographiques et des *varia* fort curieux. Quel dommage qu'on n'ait pu continuer cette publication et qu'on ne puisse espérer la voir reprendre un jour!

C'est qu'il y a bien des choses médiocres ou insignifiantes dans les journaux et revues ordinaires.

Le *Gentleman's Magazine* d'avril 1896, p. 356 à 366, a publié un petit mémoire de M. *T.-L. Phip-*

son sur « *les Basques, leur pays et leur origine* ». Écrit sur des réminiscences d'un voyage fait quarante ans auparavant et sur de rapides lectures plus récentes, le travail de M. Phipson n'est qu'un aperçu fort incomplet et fort inexact. Sa conclusion est que les Basques ne remontent, comme race; qu'à l'invasion musulmane et que leur langue est seulement un vieux patois espagnol. Chemin faisant, l'auteur propose quelques étymologies abracadabrantes : *makila* « my killer », *escuara* « school », *du* « to do », par exemple. Il a même la naïveté de regarder la romance bien connue « Quand on est Basque et bon chrétien » comme une chanson populaire basque.

Il n'y a rien à dire d'un vocabulaire polyglotte publié à Londres, en 1899 par M. Ernest Pearson (*A study in philology*, xij-115 p. pet. in-8°) où le basque, rapproché du zoulou, du dakota, du chaldéen, contribue à prouver l'unité originelle du langage humain. Bien supérieurs sont les deux articles de M. *G.-E. Broade* dans la *Leisure hour* (mai 1897, p. 450-454, et juin 1897, p. 500-503), le premier relatif aux Basques, à leur histoire, leurs mœurs, leurs origines ; le second s'occupant uniquement des proverbes basques.

M. l'abbé *F. Haristoy* a commencé dans le Bulletin de la Société Ramond de Bagnères-de-Bigorre (1895, p. 131-162) la publication d'un travail de feu M. le capitaine *Duvoisin*, sur le verbe basque; c'est

simplement une série de paradigmes avec quelques citations d'écrivains basques et quelques observations sur le *Verbe* du prince L.-L. Bonaparte.

Dans le même recueil, de 1895 à 1899, M. *W. Webster* a entrepris la publication d'une grammaire basque composée, il y a deux cents ans environ, par un ancien moine basque, *Pierre d'Urte*, originaire de Saint-Jean-de-Luz, converti au protestantisme et réfugié en Angleterre. Ce travail est intéressant et contient d'utiles observations encore exactes aujourd'hui. Le même écrivain avait laissé en manuscrit un dictionnaire latin-basque dont M. Webster a publié les vingt-cinq premières pages dans le *Bulletin de la Société des sciences et arts* de Bayonne (1895, p. 541-564). M. l'abbé Haristoy, dont je rappelais le nom tout à l'heure, a, dans le *Bulletin de la Société de Borda* (Dax, 1895), porté le dernier coup aux prétendus chants historiques des Basques célébrant la défaite des Cantabres par Auguste et le massacre par les Gascons de l'armée de Charlemagne. Ce sont des compositions tout à fait modernes et fort médiocrement écrites.

Dans le *Bulletin de la Société Ramond*, de Bagnères-de-Bigorre (t. XXXIII, 1898, p. 107-114), M. Emm. Contamine de Latour a parlé de la célèbre chanson *Guernikako arbola*. Il y aurait beaucoup à dire sur cet article où notamment les textes basques sont trop incorrects et les traductions trop peu littérales. D'autre

part, M. E.-S. Dodgson a cru devoir publier de nouveau le soi-disant *Chant de Lelo* que G. de Humboldt avait imprimé en 1817 dans ses additions au Mithridate d'Adelung. Humboldt l'avait emprunté à un recueil conservé à Marquina. M. Dodgson a recherché ce recueil, a repris le morceau et l'a fait exactement imprimer à Durango (typ. Elosu) en une page pet. in-4° sur papier fort. Ce document est évidemment une composition purement littéraire, œuvre de quelque amateur du XVIe siècle.

Ce qu'on possède de plus anciennement authentique en fait de documents basques, ce sont les quelques mots cités dans le fameux codex de Compostelle. On a recherché ce qui pouvait se trouver d'analogue dans d'autres récits de voyage. M. *de Bonnault d'Houet* a signalé un petit vocabulaire recueilli en 1726 par un pèlerin picard (*Revue de linguistique*, 1891, p. 184-189), et M. *Th. Linschmann* a reproduit des notes analogues prises vers 1499 par un certain chevalier Arnold de Harff dont le journal avait été publié à Cologne en 1860 (*Euskara*, de Berlin, 15 décembre 1891; *Revue de linguistique*, 1892, p. 95-96). M. *E.-S. Dodgson* a relevé des citations du même genre dans la *Cosmographie* de P. Merula qui date de 1505 (*Revue de linguistique*, 1895, p. 264-268).

La langue basque a joué un rôle important dans les trois sessions de Pau (1892), Bordeaux (1895)

et Tunis (1896), du Congrès pour l'avancement des sciences : MM. *J. Vinson*, *Dr Larrieu*, *Guilbeau*, l'abbé *Inchauspe*, *de Charencey*, *Lœwy d'Abartiague*, y ont vivement discuté l'origine, les affinités et la géographie de l'euskara.

Il n'y a rien à retenir de certaines plaquettes publiées en Biscaye, par exemple celles de M. *Arana y Goiri* (Prefacio, 1896, 32 p. in-8 ; — lecciones de ortografia, 1896, 305 p. petit in-8°) ou celle qui prétend enseigner le basque en 120 leçons (El euskara en 120 lecciones, 1896, 147 p. in-8°).

Deux romans : l'un, par un inconnu qui paraît avoir vécu ce qu'il raconte (*don Ignacio*, Paris, 1893, 420 p.), nous ramène aux émotions de la dernière guerre carliste et nous fait un tableau peu flatté des mœurs du clergé basque espagnol. L'autre, de Pierre Loti, *alias* Julien Viaud, empreint d'un mysticisme faux, se meut dans un cadre poétique également faux, et prétend nous initier au caractère et au moral du Basque (*Ramuntcho*, 1897, 351 p.). A propos de ce dernier ouvrage, je me borne à indiquer un article, *Au pays de Ramuntcho*, par un jeune poète Bayonnais, M. Louis Labat, dans la *Revue hebdomadaire* (Paris, Plon, n° 49, 7e année, 5 novembre 1898, p. 102-118, avec quatre gravures) qui n'est d'un bout à l'autre que l'éloge certainement excessif de ce mauvais roman, ridiculement loué dans le *Temps* du 21 mars 1897 et dont j'ai cru devoir faire une critique minu-

tieuse dans l'*Avenir* de Bayonne (n[os] 18 et 20 janvier 1898; article reproduit dans la *Revue de linguistique*, t. XXXI, 1898, p. 269-279).

Dans l'*Annuaire* du petit séminaire de Saint-Pé, M. l'abbé *Cazauran* a commencé une fort bonne étude des anciens catéchismes de la région pyrénéenne dont beaucoup ont compté de nombreuses éditions basques.

On sait combien sont nombreux les Basques qui sont allés chercher fortune en Amérique. L'un d'eux, M. *J.-P. Goytino*, a eu l'ingénieuse idée de fonder, en leur honneur, un journal basque à Los Angeles, en pleine Californie. Ce journal, dont la rédaction était fort variée et où il y avait une partie littéraire assez soignée, a vécu plus de deux ans : le premier numéro avait paru le 14 juillet 1893. Un autre journal, l'*Euskalherria*, paraissait à Buenos-Aires, depuis 1897; il a cessé de paraître et a été remplacé par un autre, dirigé par M. J. Sescosse, qui a pris pour titre le mot basque *Haitza*; le premier numéro a paru le 16 juillet 1899. Depuis le 17 novembre 1898, il paraît à Bayonne un journal républicain hebdomadaire qui s'appelle également *Eskual-herria*.

L'origine ou l'histoire des Basques continue à préoccuper certaines personnes. M. W. Lœwy (d'Abartiague), qui avait proposé en 1895 au Congrès pour l'avancement des sciences (2[e] session de Bordeaux) de regarder ces montagnards comme les

derniers représentants des Atlantes, a publié à Biarritz, en 1899 (7 p. in-8° non chiffrées), une intéressante notice bibliographique sur *l'Atlantide*, et M. le marquis de Folin a fait paraître, également à Biarritz (15 p. in-8), une note intitulée *Altlantes et Basques*. D'autre part, M. Adrien Planté, président de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau, ancien magistrat, a fait à Saint-Jean-de-Luz, le 16 août 1897, une conférence sous ce titre : *Les Basques ont-ils une histoire* ? qui a été imprimée à Ligugé par les soins de la *Société d'ethnographie nationale et d'art populaire* (29 p. in-8°). Il y aurait beaucoup à discuter dans cette brochure qui a pour base, pour point de départ, l'hypothèse d'une race basque civilisée, puissante, étendue, ayant résisté aux Romains, etc., et qui constituait ce qu'on a appelé le peuple Ibère. Or, je suis de plus en plus persuadé que ce mot Ibère n'est qu'une expression géographique conventionnelle ne correspondant aucunement à une unité réelle. Dans les *Proceedings of the Canadian Institute* (new series, vol. 2, part. I, n°7, febr. 1899, p. 13), M. le professeur A. Macallum, au cours d'un Mémoire sur les monuments préhistoriques de la Bretagne, rappelle que les prétendus Ibères sont censés avoir occupé la Corse, l'Espagne, la Gaule, les Iles Britanniques, etc., et qu'il n'y a, dans cette vaste région, ni unité de race, ni unité de mœurs, ni unité de langue.

La question ibérienne, un peu délaissée depuis

quelques années, a été reprise. Une vive impulsion lui a été donnée par l'ouvrage magistral de M. *Émile Hübner* (Monumenta linguae ibericae, Berlin, G. Reimer, 1893, v-cxliv-264 p. et une carte). Dédié à la mémoire de G. de Humboldt, il comprend une préface, une table générale, des prolégomènes, la description des médailles puis des inscriptions, et enfin des tables : mots ibériques, noms géographiques, noms de dieux et de déesses, noms d'hommes et de femmes; il se termine par une carte géographique montrant la répartition des documents originaux.

Dans ses prolégomènes, M. Hübner fait d'abord l'historique de la question, il rappelle les noms de tous ceux qui s'en sont occupés même accessoirement : je le remercie de la bienveillance avec laquelle il a cité le mien, ainsi que de l'approbation qu'il donne à mes conclusions. Il examine ensuite les travaux des principaux écrivains qui ont cherché à déchiffrer ces légendes désignées depuis longtemps en Espagne sous l'appellation de *desconocidas*. Puis il aborde à son tour la solution du problème : il montre que l'alphabet ibérique dérive incontestablement de l'écriture phénicienne, et que les légendes les plus anciennes, celles de l'Espagne ultérieure, se lisent de droite à gauche tandis que toutes les autres doivent être lues de gauche à droite. Il étudie alors chaque lettre à son tour pour en déterminer la

valeur d'une façon positive et définitive. Quant à la langue que ces inscriptions ont conservée, M. Hübner rappelle qu'on en connaît d'autres spécimens, grâce aux noms géographiques et à certains mots cités par les auteurs grecs et latins; il en donne la liste. Peut-être conviendrait-il d'y ajouter au moins une partie des mots espagnols qui ne sauraient être rattachés ni au celte, ni au phénicien, ni au latin, ni au gotique. La langue ibérique peut être regardée comme la seule répandue dans toute la péninsule et au sud-est de la Gaule; elle diffère absolument des langues indo-européennes : les mots y sont longs, mais on n'a pu encore reconnaître avec certitude les éléments dérivatifs des formes grammaticales. C'est à peine si l'on peut conjecturer que le radical *ared*, *areth*, *arc*, *areq*, etc., qu'on retrouve au commencement de plusieurs inscriptions, doit avoir un sens analogue à la formule latine *hic est situs* (ou *sita*) « ci-gît ».

Si j'étudie la langue ainsi en partie restituée, si je prends notamment pour points de départ de mon étude les quelques inscriptions en lettres latines dont la lecture n'est pas douteuse; si je tiens compte de l'omission possible des voyelles, fréquente d'ailleurs dans les écritures d'origine phénicienne; je ne puis, avec la meilleure volonté du monde, y rien trouver de basque. Je citerai, par exemple, l'inscription suivante de Lamas de Toledo, près Vizeu : *Rufin*(us) |

et | *tiro scrip* | *servnt* | *veamnicori* | *doenti* | *anucom* | *lamaticom* | *crouceaimaca* | *reaicoi petravio* (*e*)*t* | *adom porcomioveas* | *caeilobricoi.*

Le document le plus intéressant de toute l'épigraphie ibérienne est la fameuse lame de plomb de Castellon. Longue de 0^{m} 435 millimètres et large de 0^{m} 04 centimètres, elle a été trouvée sur une hauteur appelée Puchol, près de Castellon de la Plana, dans un *tumulus*, au mois d'août 1851. Conservée maintenant au Musée archéologique de Madrid, elle est en parfait état, très lisible, et comprend 153 caractères formant 21 mots séparés les uns des autres par trois points verticaux. Voici la lecture de M. Hübner : (*Z*)*irtaims. airieimth. sinektn, urcecerere. aurunikiceai. asthkiceaie. ecariu. aduniu. kduei. ithsm. eosu. shsinpuru. krkrhniu. qšhiu. iithgm. kricarsense. ultthcraicase. argtco. aicag. ilcepuraaies. iithsĭniecarse.* S'appuyant sur le fait que cette lame de plomb a été trouvée dans un tumulus, au milieu de sépultures anciennes, et aussi sur la présence du mot *argtco* qui paraît avoir un sens tumulaire, M. Hübner suppose que cette inscription contient quelque loi funéraire ou quelque formule d'exécration, car les Grecs et les Romains avaient coutume de mettre dans les sépultures de pareils documents transcrits sur des lamelles de plomb.

Le recueil de M. Hübner reproduit 75 inscriptions dont 17 en caractères latins. Elles sont souvent in-

plètes; il y a, parmi elles, deux ou trois anneaux nétal, un plat rond, un vase sans pied, quelques ues; deux ou trois sont bilingues, mais leur défectueux rend cette circonstance de peu de ice.

es légendes monétaires, prenons-en deux pour nples : celles de Narbonne lues *Nerbencen*, et s de Sagonte lues *Arsesacen*, *arsecede*, *arse*. Quant noms propres provenant soit d'inscriptions vo-s, soit de citations dans les auteurs classiques, je ai les dieux ou déesses *Andero*, *Candiedo*, *Veto*, *tiviacus*, *Manedica*, *Tricoria*; les noms d'hommes femmes *Aletea*, *Talevus*, *Venica*, *Letondus*, *Inder-* Parmi les mots indigènes cités par les anciens ont plusieurs sont certainement inaltérés, notons « bière, boisson », *cetra* « bouclier », *asturco* neval, poulain », *dureta* « siège de bois ».

le demande à tous ceux qui parlent le basque, le comprennent, qui l'ont étudié : y a-t-il dans cela des traces quelconques de basque ? le basque t-il fournir quelque indication, peut-il aider en i que ce soit à l'interprétation et à l'intelligence es inscriptions, de ces légendes, de ces mots iso- La réponse ne saurait être douteuse.

eaucoup de comptes rendus du livre de M. Hü-r ont déjà paru : dans la *Revue de linguistique*, par (1894, p. 247-253, et 1897, 112-125), dans la *ue critique*, par M. *d'Arbois de Jubainville* (1894,

p. 228-231), dans la *Classical Review* (1894, p. 357), par M. *R.-S. Conway*, dans le *Boletin de la real Academia de la Historia* (oct. 1894) par le Père *F. Fita*. M. *de Charencey* vient de s'en occuper dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* (avril 1898, p. CIX-CXIX) : il n'y a pas lieu de s'arrêter à cet article qui est une suite d'étymologies le plus souvent extrêmement fantaisistes et hasardées.

Parmi les divers comptes rendus du livre de M. Hübner, je retiens d'une façon particulière ceux de M. Schuchardt dans la *Zeitschrift für romanische philologie* du Dr G. Gröber (t. XXIII, p. 174-200) et de M. Claude Giacomino dans les *Supplementi periodici all' Archivio glottologico italiano* (t. IV, 1897, p. 1-20; t. VI, 1898, p. 1-18).

J'ai déjà parlé plus haut d'un article où M. Giacomino comparait le basque au vieil égyptien. On a pu voir, par cet article, que M. Giacomino appartient à l'École que j'appellerais étymologique, c'est-à-dire à l'École qui se préoccupe avant tout d'établir des parentés linguistiques. Le procédé est fort simple : on explique un texte quelconque au moyen du dictionnaire, sans se préoccuper du sens le plus naturel et le plus ordinaire des mots, sans savoir s'ils appartiennent à tel ou tel dialecte, et en prenant les plus grandes libertés avec la phonétique, la grammaire et la syntaxe. C'est ainsi que M. Giacomino, qui ne met pas un seul moment en doute l'ibérisme

du basque, s'efforce, dans les deux articles précités, d'expliquer par le basque les deux inscriptions n°s LV et XXII du recueil de Hübner.

Le n° LV est un anneau d'or où est une inscription en caractères gréco-latins que M. Hübner lit **BHωE-KOENBNOΔM | XOMOKMEN·PΔEOM**. M. Giacomino y voit *Betecoenbnodmχomokmen. rdeom* dont il fait, en substituant les lettres sans doute omises, *Betecoen beno damukho mokmen ardeom*, et il traduit : « pensiero di verace rimpianto in eterno ». Pour justifier cette traduction, il analyse successivement tous les mots. Il rapproche *ardeom*, qu'il assimile à *artean*, de *betecoen* et traduit *betecoen artean* par « in eterno ». Pour lui, *beno* est « vero, verace », *damu* « pena, afflizione » ; *kho* est une terminaison ayant le sens de « di quella guisa », et enfin il suppose que *mokmen* « pensiero, ricordo » serait formé de la dérivative *men* et du radical de *mokok*. Mais *betecoen artean* ne saurait signifier « in eterno », même si on lisait *beticoen artean* qui voudrait dire « parmi ceux de toujours », et quel dialecte disant *kho* pour *ko* ne prononcerait pas *bethicoen* ? D'autre part, *damu* n'est certainement que le latin *damnum*. Enfin, *mokmen* n'existe pas et ne saurait exister. L'inscription « souvenir de vraie douleur dans l'éternité » se dirait aujourd'hui, en labourdin : *egiazko doluko bethiko orhoitzapena*, car « vrai » se dit *egia* et non pas *beno*. La lecture et la traduction de M. Giacomino sont donc absolument fantaisistes.

Il en est de même, à mon avis, pour ce qui concerne le n° XXII, c'est-à-dire l'inscription de Castellon dont j'ai donné ci-dessus la transcription. M. Giacomino l'interprète ainsi qu'il suit : « dono di libazioni, dono di vittima, vogliate, o parenti tutti, portare, consacrare ai congiunti, precedenti e seguenti (ascendenti e discendenti); purificatevi con lustrazione, tremate di offenderli con (tristi) fatti, rovistando e imbrattando; di (buona) voglia deh fate di arrecarre, nel funerale dei morti, una testimonianza per illustrarli ». Pour arriver à cette traduction, M. Giacomino a lu, si je ne me trompe : *izirthaims airi emaith sinekiten urce cer ere aurunikiceai asthikiceai ecariu aduniu keduei iitz-eimas eusu sahu sin puru karkarehiniu quŝhiu iithagom karikarsense ultethic raicase argituco aicaq ilcepuraies iithsiniekarse.* Je ne crois pas qu'aucun basquisant comprenne, mais M. Giacomino explique qu'il y a là des modifications euphoniques, des métathèses, etc., etc. Il me paraît inutile de discuter ces fantaisies qui ne tiennent compte ni de la phonétique, ni de la grammaire, ni du vocabulaire basque; cela vaut le *nedhena* (Narbonne) de M. Boudard qui aurait eu le sens de « la (ville) des parfaits » ou « la plus parfaite » parce que *net* en souletin se prend pour « tout à fait ». Mais, en lisant ces deux articles et surtout le dernier, je remarque que le linguiste italien rapproche l'ibère du basque moderne contemporain, et je m'étonne qu'un homme

de la valeur de M. Schuchardt n'ait pas relevé ce qu'il y avait d'aventureux dans ce rapprochement : le basque a certainement changé depuis dix-neuf ou vingt siècles. Je relève à ce point de vue deux détails de l'étude de M. Giacomino. D'abord, il trouve des datifs pluriels en *ai* et *ei* ; or, je ne crois pas que ces deux formes aient pu être jamais concurrentes dans un même texte écrit, car aujourd'hui on dit exclusivement *ai* en guipuzcoan, *ei* en labourdin, *eri* à Saint-Jean-de-Luz, *er* en Soule et *aki* à Irun et Fontarabie : cette dernière forme est évidemment la plus ancienne et c'est celle qu'on devrait retrouver seule dans l'inscription de Castellon. D'autre part, M. Giacomino, et même M. Schuchardt, voient dans *sinekten* l'imparfait *sinegiten* « vous pl. le faisiez » ; mais ils n'ont pas pris garde : 1° que les secondes personnes plurielles basques actuelles sont pléonastiques, qu'elles ont été formées par analogie quand les pluriels normaux sont devenus, à l'imitation du roman, des singuliers défetcueux ; 2° que le *n* final des imparfaits est adventice et relativement moderne ; — de sorte que « vous le faisiez » était anciennement *sinegi* ou *senegi* tout simplement. Enfin M. Giacomino n'a pas pris garde qu'en réalité l'inscription de l'anneau forme deux phrases distinctes, dont la seconde commençant à XO, est gravée à l'intérieur. Les lectures et les traductions de M. Giacomino ne prouvent donc rien et je persiste à affirmer que le basque et l'ibère n'ont rien de commun.

M. Schuchardt est trop bon linguiste et trop bon basquisant pour pouvoir approuver et adopter les explications et les combinaisons de M. Giacomino ; il les réfute au contraire très catégoriquement et en montre magistralement le défaut; cf., par exemple, sa démonstration pour le prétendu *mokmen* qui vaut pour moi le *nedhena* de Boudard. Mais il est d'accord avec M. Giacomino sur le principe et sur le point de départ; il trouve un air basque à beaucoup d'inscriptions; il ne lui répugne pas de voir dans *ecariu* un parent d'*ekhar* « porter », il rapproche *sinekten* et *siniecarse* de *senegiten* « vous le faisiez » et de *senekarten* « vous le portiez », etc. ; mais il ne s'aventure pas à des traductions complètes. Il discute fort savamment des expressions « ibériennes » relevées par M. Giacomino et par M. Meyer-Lübke (dans sa grammaire romane) et il ne retient que l'espagnol *izquierdo* « gauche » (portugais *esquerdo*) qui lui paraît incontestablement apparenté au basque *ezker* de même sens. Il dit à ce propos : « Sollte nicht dies Wörtchen Vinson gegen seine Skepsis in der iberischen Frage etwas skeptischer machen ? » Je réponds sans hésiter : « pas le moins du monde »; il n'est pas démontré que *ezker* soit l'origine d'*izquierdo* et, quant au reste, des ressemblances de physionomie n'ont jamais pu rien prouver. L'erreur des ibéristes est de toujours partir de ce *postulatum* que le basque étant la seule langue originale, indépendante, parlée au-

jourd'hui en Espagne, a dû y être jadis très répandue
et a pu y être littérairement cultivée. Or, ce sont
ıypothèses sans aucun fondement : le basque
ais été une langue littéraire et rien ne permet
e qu'il ait été parlé beaucoup en dehors de
ıaine actuel. A ce point de vue, je prends note
ıe dit M. Schuchardt lui-même : « es ist nun
nicht nur wahrscheinlich dasz im alten Spa-
ben dem Iberischen noch andere ganz verschie-
ırachen gesprochen werden », et je demande
ıi les inscriptions de Castellon ou d'ailleurs
ent pas plutôt dans quelqu'une de ces autres
que dans la langue ibérienne, si celle-ci est
t l'ancêtre du basque. J'accorde évidemment
ırien de ces inscriptions devrait différer beau-
basque actuel, mais cette diversité n'irait
ıte pas jusqu'à la confusion des dialectes, les
s étymologisées, les anachronismes, les bi-
s orthographiques et euphoniques, auxquelles
ıbligé d'avoir recours pour voir du basque
letras desconosidas. Attendons encore.

ɔn côté, M. V. Stempf, de Bordeaux, avait
rché à expliquer par le basque les documents
ens ou ibères. Il ne s'est en aucune façon
ıu caractère extérieur des inscriptions, qu'il a
uniquement en elles-mêmes et pour elles-
Il a d'abord cherché à établir un système de
puis il a transcrit chaque inscription lettre

par lettre et alors, à l'aide du dictionnaire basque, il a cherché à obtenir un sens quelconque. Le principal de ces essais a paru dans la *Revue de linguistique* (15 avril 1897, p. 97-111) et je l'ai critiqué dans le même numéro (p. 112-125). M. Stempf s'y occupait de la lame de plomb de Castellon où il voyait une sorte de poème en prose racontant la pousse du blé, sa réduction en farine, et l'excellence de la viande de porc mangée entre deux tranches de pain; dans d'autres inscriptions (Cf. *Bulletin de la Société Ramond* de Bagnères-de-Bigorre, 1896, p. 210-216), il trouve des formules médicales; d'autres sont pour lui des enseignes ou des indications de locaux. J'ai montré combien ces hypothèses, fort ingénieuses, sont inadmissibles; les lectures sont très discutables, les mots aventureusement expliqués, les phrases incorrectes et bizarres; le sens général incompatible avec la nature de l'inscription. La clef de ces documents est certainement encore à trouver.

Les livres basques, anciens ou modernes, sont presque tous exclusivement religieux, et naturellement catholiques. Dans l'intransigeance de leur foi, les Basques proscrivent impitoyablement les publications qui ont un caractère hétérodoxe. C'est à peine si la traduction du *Nouveau Testament* publiée à La Rochelle en 1571 aux frais et par ordre de la reine Jeanne d'Albret, trouve aujourd'hui grâce à leurs yeux, à cause de son incontestable intérêt pour l'his-

La traduction de la Genèse, extraite de ce volume, a été réimprimée à 2.000 exemplaires, à Londres, par les soins de M. E.-S. Dodgson : *Moisseren lehenbicico liburuä Ieneraçionea edo etórqiä deituä* (London, Trinitarian Bible Society, 1898, in-18 de 136 p. à 2 col.). L'éditeur prétend n'avoir corrigé que quelques fautes matérielles, mais le nom de d'Urte a été totalement omis, ce qui est très regrettable.

Parmi les plaquettes, devenues infiniment rares, qui furent faites pour le peuple, et surtout pour le peuple des campagnes, une des plus intéressantes était une sorte de catéchisme principalement religieux, mais prétendant en outre former une sorte de guide général d'éducation et d'instruction. Il parut en basque, très probablement après le concordat, en une petite brochure de 24 p. in-18 dont il a survécu deux ou trois exemplaires à peine. Je l'ai réimprimée exactement avec une traduction française en regard, dans la *Revue de linguistique* (1897, p. 147-177 et 196-210). Cette brochure est remarquable surtout par la naïveté et la sottise de sa rédaction : on y apprend que le ciel est distingué en firmament et empyrée; que la terre est supportée par l'air et que la terre et l'air sont supportés par les quatre évangélistes; que l'arche de Noé est encore aujourd'hui conservée sur le mont Archeteclin en Arménie, etc. Il n'y a ni lieu d'impression, ni date, ni nom d'imprimeur ou d'éditeur; au bas de la dernière page est

simplement la signature *Beaumont* qui n'apprend rien aux lecteurs. J'ai trouvé, depuis, une brochure française imprimée à Pau chez Véronèse, portant une approbation « *des docteurs en théologie de la Faculté de Paris* », dont l'un s'appelle *Beaumont*; cette approbation est datée du 21 septembre 1802. La brochure forme 12 p. pet. in-12 : elle est signée « par Andrey » ; sur les 75 questions dont elle se compose (et les huit dernières, les seules peut-être qui soient d'Andrey, forment une partie séparée), on en retrouve 67 exactement traduites dans la brochure basque qui comprend en tout 123 questions; les huit dernières n'y sont pas.

On doit à M. *V. Stempf*, de Bordeaux, une réédition du premier livre basque imprimé connu, les *Poésies de B. Dechepare*, qui datent de 1545, beaucoup plus correcte que les deux précédentes. M. Stempf a également publié une traduction complète de ces poésies, en allemand, avec deux vocabulaires analytiques faits avec le soin le plus rigoureux. De son côté, M. *E.-S. Dodgson* a fait paraître en Portugal, à Vizeu, une reproduction, page pour page, du premier livre qui paraît avoir été imprimé en biscayen, le catéchisme de Ripalda traduit en 1656 par M. Ochoa de Capanaga; mais il a apporté à cette utile réimpression l'originalité de son caractère et de ses habitudes. Presque en même temps, je publiais à Paris (75 exemplaires non mis dans le commerce) ce que

j'ai appelé *les petites œuvres* de Silvain POUVREAU : on sait que ce prêtre, originaire du diocèse de Bourges, vint à Bayonne avec l'évêque Fouquet, apprit le basque assez à fond pour pouvoir écrire plusieurs ouvrages : il paraît avoir terminé ses jours à Paris vers la fin du XVII[e] siècle. Il a laissé notamment, en manuscrit, un Vocabulaire basque-français que M. *Van Eys* a beaucoup utilisé dans son *Dictionnaire*.

Comme publications littéraires originales, il n'y a pas grand'chose à citer : quelques brochures politiques antirépublicaines pour la plupart (traduction d'un mandement de 1890 de l'évêque d'Annecy, les écoles d'aujourd'hui, Dieu et les fueros, les bienfaits de la République, etc.), plusieurs pièces de théâtre écrites et jouées à Saint-Sébastien, des paroissiens et des recueils de cantiques, un petit traité d'agriculture, et deux ou trois almanachs. Il a paru cependant quelques livres religieux un peu plus importants : *Rome et Jérusalem* par M. *Ducq* (1891, 422 p. in-8°), *Credo* par M. *Ét. Lapeyre* (1891, 438 p.), *le Calvaire* de Hasparren (1892, 423 p.), *Dimanche* par l'abbé *J.-P. Arbelbide* (1895, 226 p.), une traduction de l'*Imitation de J.-C.* par M. *J. Duvoisin* (publiée après sa mort par M. l'abbé *P. Haristoy*, *Pau*, 1896, 403 p. in-8). Il convient de mentionner également deux jolies plaquettes poétiques, *Maricho* et *Zerura*, dues à la plume élégante de M. *A. Arzac*, directeur de l'*Euskalerria* de Saint-Sébastien, ainsi qu'une tou-

chante épitaphe, *Josecho*, par l'aimable et modeste poète *Lopez Alen*. Pour rendre ce tableau aussi complet que possible, je dois rappeler deux brochures d'un érudit bayonnais, M. *Ch. Bernadou*, *Aspeitia* (1894, 120 p. et xxij p. de musique) et *Zazpiak bat* (1895, 187 p.), rendant compte d'une façon aussi complète qu'intéressante de fêtes locales ayant eu lieu dans le pays basque.

Il faut signaler encore un petit livre, sans grand intérêt apparent, *Elizaco liburu ttipia*, imprimé à Troyes, chez V. Martelet (1897, 336 p. in-18) : composé par M. Durruty, curé de Domezain, il offre un intéressant échantillon du langage de cette région de la basse Navarre; — un compte rendu de la dernière fête organisée par l'association basque, qui a eu lieu à Sare le 13 septembre 1897 (*Revue de linguistique*, t. XXXI, 1898, 193-223); — une sorte d'élégie, par M. Antonio Arzac (*Sufritzen*, Saint-Sébastien, Baroja, 1898, 22 p. in-12) ; — une note sur les fêtes patronales des églises du pays basque, par M. le chanoine G. Adéma (*Eskual herriko Eliza-bestak*, anonyme, s. t. ni d., publiée à Bayonne en 1898, 8 p. pet. in-8°) ; — un sermon en guipuzcoan du sud-ouest, *eracuste caltegarriyen contra* « contre les spectacles dommageables », publié à Cork (Irlande), par M. E.-S. Dodgson, le 23 novembre 1897 (8 p. in-8°, sans titre).

Nous devons enfin mentionner plusieurs publica-

tions de l'infatigable M. Dodgson dans divers journaux de la région pyrénéenne : *le Progrès de Biarritz* nos des 15 et 21 mai 1899 (extraits du livre de 1686 de Gasteluçar), et no du 28 mai suivant (hymne de la Pentecôte en vers basques par M. Dodgson lui-même); l'*Adour de Dax* (no du 31 mai 1899, trois lettres de famille, texte basque et traduction) ; la *Union Vascongada* de Saint-Sébastien (no du 15 avril 1899), hymne à Saint-Ignace de Loyola; no du 4 mai, hymne à saint François Xavier; 9 mai, chant à saint Louis de Gonzague; du 16 mai, hymne au Sacré-Cœur et chant à Marie; 12 avril et 13 octobre 1898, 19 décembre 1899; *la Atalaya* de Santander du 27 août 1898, vers basques composés à Londres, en Espagne et à Berlin par M. Dodgson : ceux de 1899 sont adressés au chien d'un peintre allemand : l'animal aura sans doute été peu sensible à cet honneur, et le moindre os aurait probablement mieux fait son affaire.

Dans le volume publié à Lisbonne en 1893, à l'occasion du centenaire de Camoens (*Pretidas de amor*, endechas de Camões a Barbara escrava, etc., *Lisboa*, impr. nac., (viij)-851-(1)p. gr. in-8°) et qui contient une traduction en diverses langues du sonnet de Camoens à Barbara, on a inséré, aux p. 761-764, une traduction en basque labourdin due à M. Guilbeau de Saint-Jean-de-Luz, et aux p. 765-768 une autre traduction en basque guispuzcoan par le P. J.-I. de Arana.

Quelques mots basques sont cités dans une nouvelle de M. Arthur Chassériau publiée par la *Revue bleue* (nos du 24 septembre et du 13 octobre 1898, p. 385-390 et 433-436) dont le titre même est basque : *hirur desirac* « les trois souhaits ».

On a fait paraître, en 1896, à Saint-Sébastien, le premier volume d'une *Biblioteca selecta de autores vascongados*. Ce volume, qui contient xxiv-184-(vij) p., est consacré à la poésie basque. C'est un recueil de chansons et de pièces de vers, dont fort peu sont vraiment originales et populaires, onze seulement sur soixante-treize. Le reste comprend des vers, plus ou moins intéressants, de plusieurs écrivains modernes, y compris un certain Belzunce que, pour ma part, je n'ai jamais pu identifier. On y a même donné place à l'amplification rhétoricale de E. Garay de Monglave, qui traduite en prose basque à Paris, en 1833, par *L. Duhalde*, d'Espelette, a fait fortune sous le titre de : *le chant d'altabiçar* (corrigé plus tard *altabiscar*), qui est censé raconter la mort de Roland et la défaite des soldats de Charlemagne par les Basques : nous avons rappelé ci-dessus que M. l'abbé Haristoy a décidément fait la lumière sur ce document. Le livre est précédé d'un avant-propos de M. *Benito Jamar* dont le point de départ est absolument faux. Prétendre que la poésie basque a très peu subi l'influence de la civilisation étrangère, c'est émettre une assertion à laquelle le livre même au-

quel cet avant-propos a été mis donne le plus éclatant démenti. On ne saurait trop le répéter : les Basques n'ont rien à eux que leur langue.

Dans les autres volumes de la même collection qui ont été publiés depuis, je ne vois à signaler que les nos 2 et 3 qui, sous le titre de *Literatura*, contiennent des morceaux de prose et de vers par divers auteurs basques d'origine (la plupart de ces morceaux sont en espagnol) et les nos 6 et 7 qui contiennent une réimpression, faite sans aucun soin, de la *Corografia* de Larramendi, ouvrage inédit publié, en 1884, à Barcelone par les soins du Père F. Fita.

Je dois signaler encore, dans l'ordre purement littéraire : les prières de S. Nersés en basque, traduites par feu *A. Chaho* (*Revue de linguistique*, 1891, p. 326-334), un essai de calendrier républicain en basque, découvert par le Dr *F. Larrieu* (*Revue de linguistique*, 1891, p. 1-9), une note sur quelques phrases basques citées par Victor Hugo (*Revue de linguistique*, 1891, p. 184-185), la chanson de Roland, en basque labourdin, par M. *Harispe* (*Revue de linguistique*, 1892, p. 235-238).

En ce qui concerne le *folk-lore*, ou, si l'on préfère l'expression, la littérature orale, populaire, il convient de citer en premier lieu toute une série de publications relatives à la musique basque. Elles ont pour auteur M. *Charles Bordes*, maître de chapelle de Saint-Gervais, à Paris, qui, chargé d'une mission spéciale

par le Ministre de l'Instruction publique, a recueilli de nombreux airs populaires. Il a eu l'excellente idée de se faire aider, en ce qui concerne les paroles, par M. le Dr *F. Larrieu*, de Mauléon. La publication n'est d'ailleurs qu'ébauchée. Elle comprend d'abord dix morceaux, dix cantiques, publiés à titre de livraison-spécimen des *Archives de la Tradition basque* (Paris, 15, rue Stanislas, 1895, 22 p. pet. in-4°), avec musique, textes basques et traductions françaises de ces textes ; puis quatre brochures, dont quelques-unes ont été réimprimées à part sous un autre titre, et qui ont été éditées par la *Schola cantorum*, Société de musique religieuse, en 1896 et 1897 : *choix de mélodies*, *douze Noëls anciens*, *dix cantiques souletins*, les mêmes *cantiques avec accompagnement de piano* (8-12 p., 29 p., 20 p. pet. in-16, 24 p. (24 à 47) et 7 p. gr. in-4°). On peut rattacher à la musique basque une autre publication de M. Bordes : *Trois chansons du XVe siècle* (Paris, 2, rue François-Miron, sd. (1898), 15 p. lith. oblong) ; la première de ces chansons, *une mousse de byscaye*, à trois voix, de Josquin de Près, a un refrain basque : *soaz, soaz ordonarequin*. On sait qu'ici « une mousse » veut dire « une jeune fille », esp. *moza* ; cf. le masc. *mousse* « apprenti matelot ».

Un journal basque de Saint-Jean-de-Luz avait cru devoir réimprimer, en 1892, le *supplément* formé par Oihenart lui-même, en 1665, pour son recueil de *proverbes* qui avait paru en 1657. Ce supplément avait

été déjà réimprimé à Bordeaux, en 1859, par les soins de M. *G. Brunet*. En 1891, M. *V. Stempf* en a donné à Bordeaux même une réimpression figurée; il a commencé aussi la réimpression du grand recueil de 1657. L'article de l'*Eskalduna*, dû au savant abbé *P. Haristoy*, curé de Ciboure, a été tiré à part en une brochure de 24 p. pet. in-8°. M. *Stempf* a également rendu un grand service aux amateurs du *folklore* en publiant le texte des paroles qui accompagnaient la musique des anciennes *danses* basques telle qu'elle fut gravée à Saint-Sébastien par les soins de J.-I. de Iztueta, en 1826 : ce recueil est devenu infiniment rare. On sait d'ailleurs que la censure avait forcé l'éditeur à supprimer certains passages; un journal anglais de 1828 nous en a conservé quelques-uns.

M. *W.-J. Van Eys*, auquel les lettres basques doivent déjà tant, a découvert, au mois d'octobre 1894, dans la Bibliothèque Grand-Ducale de Hesse, à Darmstadt, un exemplaire du premier recueil de *proverbes basques* authentiques qui ait jamais été imprimé. Ce livre avait pourtant été signalé par Larramendi, mais on n'avait pas pris garde à ce passage. C'est une plaquette de 64 p. sans titre, avec cette simple rubrique à la première page : « *Refranes y sentencias comunes en Bascuence, declaradas en Romance, con numeros sobre cada palabra, para que se entiendan las dos lenguas. Impreso con licencia en Pamplona, por Pedro*

Porralis de Amberes, 1596 ». Le recueil contient 539 proverbes, mais trois y figurent deux fois, ce qui réduit à 536 le nombre réel. M. Van Eys l'a fait exactement réimprimer à « Genève, Bâle et Lyon », chez Georg et Cie, en 1896, v-64 p. pet. in-4°. M. *E.-S. Dodgson* a publié, la même année, à Bayonne (4 p. in-4° sur papier jaune), le relevé des formes verbales qu'on trouve dans ces proverbes. Ce qu'on y remarque, en effet, c'est le nombre relativement fréquent des formes simples, non périphrastiques, et l'usage habituel des prétérits en *edi, eza*. M. Dodgson vient de faire paraître, dans un journal espagnol, une critique de cette dernière publication de M. Van Eys; cette critique absolument dépourvue de mesure ne pourra qu'augmenter l'estime du monde savant pour l'éminent basquisant de San-Remo. J'avais rendu compte de sa publication, en parlant d'un recueil publié récemment en Allemagne et où figurent quelques spécimens basques (*Revue de linguistique*, t. XXIX, 1896, p. 201-218).

Depuis qu'en 1891, M. *V. Stempf* et moi nous avons publié, à Bordeaux, le texte complet d'une pastorale, celle de Saint-Julien d'Antioche (242 p. in-12), il n'a guère été question dans les journaux que de la pastorale de sainte Hélène dont M. *E.-S. Dodgson* a parlé dans *the Season de Biarritz* (n° du 23 avril 1896), après en avoir donné un fragment, avec traduction anglaise, dans la *Revue de linguistique* (t.

XXV, 1892, p. 162-180), et de celle d'Abraham qu'un éminent professeur de Bayonne, M. G. Hérelle a vu représenter à Tardets le 29 mai 1899. Il a rendu compte de cette représentation dans *le Théâtre* (n° 21 septembre 1899, p. 6 à 9). L'article, illustré de quatre dessins fort intéressants, est d'ailleurs plutôt une notice générale sur les pastorales, où l'auteur s'est surtout inspiré des travaux de M. W. Webster et des miens. M. Dodgson a cité de nouveau la pastorale basque de sainte Hélène dans un article, signé *Palamedes* qu'il a donné aux *Notes and Queries* (n° du 2 septembre 1899, p. 182 : *S. Helen of England*). Un assez long extrait d'un de mes ouvrages relatif aux pastorales en général et en particulier à celle d'Abraham a été reproduit, sans mon autorisation d'ailleurs, dans un recueil composite publié à Saint-Jean-de-Luz en 1897 : « Les Basques, leur origine, leur langue, leur territoire, leurs mœurs et leurs usages, leurs jeux et leurs divertissements, extraits des ouvrages de Humboldt, Le Play, le général Serviez, Vinson, Elisée Reclus, Francisque Michel, Pierre Loti, résumé de la pastorale d'Abraham, quelques poésies basques (texte et traduction), 56 p. in-8°).

M. *Eug. Rolland* n'a point oublié le basque dans son intéressante *Flore populaire* (Paris, 1896, 272 p. in-8°).

Il faut incontestablement donner place, parmi les

études de Folk-lore basque, à une curieuse dissertation qui a paru tout récemment dans une revue hebdomadaire allemande : *Ueber land und meer* (édition pour l'Autriche-Hongrie), publiée à Stuttgard (81e année, 1898-1899, n° 1, octobre 1892, p. 19-20 et n° 3, p. 52-55). L'article porte pour titre *Hochzeitsgebräuche im Französischen Baskenlande* « coutumes matrimoniales dans le pays basque français », et est signé « P. Kauffmann, Meudon (Seine-et-Oise) ». Le premier numéro est accompagné d'un morceau de musique notée (un *mutchico* ou chant basque) et de six dessins : une jeune basquaise portant sa cruche, un improvisateur chantant des vers aux fiancés, un saut basque, la procession des meubles du nouveau ménage, la rue principale de Saint-Jean-Pied-de-Port et l'entrée de cette jolie petite ville. Le second numéro contient trois morceaux de musique (marche nuptiale, magnificat, danza corda) et neuf dessins : danza corda, la mariée tirant un coup de fusil devant l'église, le cortège nuptial sortant de l'église, la couvade, jeu de la veillée des noces, charivari à une veuve remariée, surprise au lit des nouveaux époux, jugement comique, vue générale de Saint-Jean-Pied-de-Port. Le texte n'est pas à la hauteur des dessins ; il a été écrit à la hâte, sur des observations incomplètes, d'après des renseignements pris au hasard : ainsi, l'auteur y parle de la couvade en traduisant presque littéralement le passage trop connu du *Voyage en Navarre* de Chaho.

article du même genre, mais mieux fait peut-t en tout cas avec moins de prétention, est celui me Élisabeth Stanhope Forbes qui résume en ɔages un séjour à Ascain, au pied de la Rhune *studio*, n° 79, t. XVIII, 16 oct. 1899, p. 25-34; fr. du texte, p. 5-8) : *on the slope of a southern* avec sept gravures et portraits d'après des ıtures » de M. Stanhope A. Forbes (A. R. A.) : eux pont, le village, un berger, une ferme e, Maria (pl. en couleurs), un intérieur, et le ngo. Je dois signaler aussi un article des plus ocres, signé Georges Beaume, qui a paru dans *ue du Palais* (1re année, t. III, 3e livraison, n° 9, ɔvembre 1897, p. 639-669) et sur lequel j'ai fait ues observations dans l'*Avenir des Pyrénées et ındes*, du 23 mai 1899 (article reproduit dans *ue de linguistique* (t. XXXII, 1899, p. 280-284). encore question du pays basque et même des 'ales dans le recueil *La terre de France*, Paris, ulanger (15e livraison, Bayonne).

savant basque, M. Jean de Jaurgain, a étudié int de vue historique *Quelques légendes poétiques ys de Soule*, c'est-à-dire six chansons fort con-qui paraissent avoir été inspirées par des faits M. de Jaurgain s'appuyant sur la précision et dance de ses connaissances historiques et gé-ʒiques locales, apporte aux noms propres de ıansons des corrections fort importantes. Il n'y

a, en revanche, rien de basque dans une peti
cubration de Mme Francisca Sarasate de
Cuentos vascongados, Barcelona, A. Lopez,
(1897), 181 p. in-18, avec portrait de l'aut
qui porte le n° 43 de la *Coleccion Diamante*.

Julien VINSON.

LANGUES DE L'EXTRÊME-ORII

INDO-CHINE

Un géographe du commencement de ce
Ritter, parlant des pays de l'Inde postérieur
caractérisait d'une formule très heureuse, en
qu'ils apparaissent comme une mosaïque à co
variées. C'est qu'en effet, non seulement au pc
vue géographique, mais encore et surtout au pc
vue ethnographique, la multiplicité des dialecte
pauvreté en ce qui concerne les travaux et les
ments qui s'y réfèrent, mettent l'érudit cor
cieux aux prises avec des difficultés presque
montables.

Les principales divisions de l'Indo-Chine,
sait, sont le Tonkin et ses annexes occidenta
Cochinchine française, le Cambodge ; puis, en
vers l'ouest, les États indépendants du Siar
comprennent le Laos septentrional et méridio
royaume de Siam proprement dit et une partie
péninsule malaise. Les Malais forment une
part, probablement originaire de l'Archipel

et leur langue primitive se mélange aujourd'hui de polynésien, de sanscrit et d'arabe. En continuant vers l'ouest, nous rencontrons la Birmanie, le Laos birman, Ava, le Pégou, et une seconde partie de la péninsule malaise, pays sous la domination de l'Angleterre.

Les nations indo-chinoises ressemblent toutes plus ou moins à la race chinoise : elles sont évidemment de même origine et leurs langues laissent transparaître les mêmes caractères distinctifs, les mêmes qualités et les mêmes défauts que les langues monosyllabiques du Thibet et de la Chine. Les langues qui y ont prévalu sont : le birman, le siamois, l'annamite et le cambodgien. Cette dernière, qui est une langue agglutinante et recto-tono, a transmis au siamois un nombre considérable de mots exprimant les opérations intellectuelles ou relatives à la religion, au gouvernement, à l'administration.

On a compté, en Birmanie, jusqu'à dix-neuf dialectes différents, mais présentant tous, en général, les mêmes types quant à leurs origines, de sorte que l'on peut dire que les Birmans ont un langage et une écriture propres, ceux des Maramais, peuple qui devint suzerain du pays au XVIII[e] siècle; leur littérature est, néanmoins, d'une excessive pauvreté.

Le Siam possède une langue distincte du chinois, qui comprend une grande quantité de mots provenant des langues pali, sanscrite et chinoise. Quoi-

qu'elle diffère sensiblement de celle de ses voisins de l'Ouest, les Birmans et les Pégouans, elle ne lui a pas moins emprunté aussi quelques mots. C'est une langue écrite, possédant sa propre littérature qui, il est vrai, n'est pas d'une grande richesse. Elle comprend trois dialectes principaux : celui du Siam proprement dit, dans la région du Ménam inférieur, celui du Laos dans le Ménam central et supérieur et dans le Mékong, jusqu'aux frontières du Tonkin, et enfin le dialecte des Pape et des Lolo's dans le Yunnan.

Les Cochinchinois et les Tonkinois forment un peuple uni par une même langue. Cette langue, monosyllabique, a beaucoup de rapports avec le chinois; aussi a-t-elle pris rang, grâce aux caractères chinois, parmi les langues écrites. Les Chinois ont envahi l'Annam il y a plus de deux mille ans et les colons y enseignèrent naturellement leur langage. Aussi l'annamite nous offre-t-il des renseignements très précieux pour le vieux chinois. On s'est parfois étonné de cette inclination des Annamites pour la langue chinoise, inclination invétérée chez eux comme au Japon et en Corée. Dans cette langue, moitié chinoise, moitié indigène, les mots d'origine indigène sont toujours monosyllabiques; le chinois y est surtout employé dans les termes politiques, en matière administrative, pour les choses concernant l'éducation et le travail. Ce vocabulaire, très riche et

très varié, explique dès lors l'influence prépondérante du chinois sur l'annamite, influence exercée sur tout le territoire et jusqu'aux points les plus retirés de l'Annam ; c'est donc en vain que le français ou l'anglais essaierait de la détruire et même de la modifier. On peut dire que les langues chinoise et annamite ne diffèrent que par la syntaxe, car, si nous les envisageons au point de vue des racines, elles sont évidemment toutes deux identiques. En sa qualité de langue monosyllabique, l'annamite peut revendiquer, comme toutes celles du même genre, la prétention d'être une des plus anciennement parlées.

Après cet aperçu très sommaire que nous avons cru utile de placer en tête de notre travail, nous allons passer en revue les différents ouvrages parus depuis ces dernières années sur les langues indo-chinoises et nous analyserons rapidement ceux qui méritent spécialement d'attirer notre attention.

Nous avons d'abord à signaler un excellent livre : *La formation causative-dénominative indo-chinoise dans ses rapports avec les accents toniques*, dû à M. August Conrady[1]. Il date de quelques années et nous en

ırce que c'est un travail

chinesische Causativ-Denomi-
ıhang mit den Tonaccenten.
in-8°, 208 p.

d'ensemble sur les langues de l'Indo-Chine. C'est une œuvre d'une portée générale et néanmoins pleine d'érudition. On peut dire que c'est une contribution à la grammaire des langues thibétaine, birmane, siamoise et chinoise. Cet ouvrage, d'une très grande valeur scientifique, n'est point fait pour les étudiants; il ne s'adresse évidemment qu'aux sinologues et aux véritables savants, à ceux qui possèdent des connaissances très étendues et très approfondies dans les langues indo-chinoises.

Voici maintenant des travaux d'un caractère moins éclectique. Un dictionnaire scientifique nous faisait défaut jusqu'en ces derniers temps pour l'interprétation des textes siamois. En 1896, nous avons eu enfin celui de Mgr Pallegoix[1], évêque de Mallos, revu par Mgr Vey, évêque de Géraza, tous deux vicaires apostoliques du Siam. Mgr Pallegoix qui, dès l'année 1850, nous avait donné une « Grammaire de la langue Thaï » et un « Dictionnaire latin-thaï », était un orientaliste distingué. Aussi le dictionnaire dont il s'agit, paru après la mort de son auteur, est-il un ouvrage très estimé et qui, désormais, doit trouver sa place dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent à la langue thaï. L'introduction se divise en trois parties : la première est adaptée au français, la

1. Pallegoix (D. J. B.). — Dictionnaire siamois-français-anglais, revu par J. L. Vey. *Bangkok*, impr. de la Mission catholique, 1896, grand in-4°, 1165 p.

deuxième à l'anglais, et la troisième au siamois. A vrai dire, cette introduction est une sorte de grammaire très détaillée de la langue siamoise et qui renferme aussi différents exercices de prononciation. Les caractères romains et siamois y sont juxtaposés, afin que l'on puisse se faire aider, par un indigène, à bien prononcer. Cette introduction se termine par un tableau des monnaies, des poids et mesures en usage au Siam, et par certaines expressions servant à énoncer la division du temps, celle des jours et celle des heures. L'ouvrage est composé de telle façon qu'il peut à la fois servir à un indigène, à un Français ou à un Anglais. Il est divisé, en effet, en quatre colonnes : dans la première se trouvent les caractères siamois; dans la seconde, la prononciation écrite en lettres latines; dans la troisième, l'explication des mots siamois en langue française; dans la quatrième enfin, cette même explication en anglais.

Le nombre des mots qui composent la langue annamite qui est, nous l'avons dit, monosyllabique, devrait, en principe, se réduire aux syllabes que l'on peut former avec les consonnes et les voyelles. C'est dire qu'il serait très limité. N'ayant pas la ressource d'une deuxième ou d'une troisième syllabe à ajouter à la première, les Annamites ont eu recours à des tons différents pour faire signifier à la syllabe des idées différentes. Ils sont arrivés à combiner six espèces de tons qu'ils dénomment simples ou compo-

sés. Les deux variétés comprennent, à leur tour, chacune trois tons spéciaux. En donnant un exemple, pour chacun d'eux, d'un mot se prononçant pareillement et ne différant qu'au moyen de l'intonation, nous comprendrons encore mieux toute l'importance qui réside dans cette particularité.

Les tons simples comprennent : EXEMPLE :

Le ton supérieur.........	*má*, joue.
Le ton moyen...........	*ma*, démon.
Le ton inférieur..........	*mà*, mais, pour.

Les tons composés comprennent :

Le ton ascendant étendu...	*mả*, tombeau.
Le ton ascendant supérieur.	*mã*, cheval.
Le ton ascendant inférieur.	*mạ*, semis de riz.

Nous nous plaisons à constater que les plus récents ouvrages que nous avons eus sur cette langue ont tous été produits par des Français. M. Diguet, chef de bataillon d'infanterie de marine, a fait paraître une seconde édition de ses *Éléments de la grammaire annamite*[1]. Cet ouvrage se divise en neuf leçons : dans la première, l'auteur traite de l'intonation dont l'étude est la pierre d'achoppement et dont nous venons de donner les grandes lignes. La deuxième leçon s'occupe de la prononciation de la langue

1. Diguet (Ed.). — Eléments de la grammaire annamite. *Paris*, Impr. Nationale, 1897, 2e édit., in-8o, 135 p.

écrite appelée *quôc-ngû*. La langue écrite du peuple annamite est, à vrai dire, celle des caractères chinois. Mais les missionnaires portugais, rebutés par la difficulté de l'étude de ces caractères, si nombreux et si compliqués, cherchèrent à représenter les mots annamites en écrivant dans leur propre langue les sons qui y correspondaient à peu près. Ils inventèrent ainsi, à l'aide des accents d'intonation, une écriture conventionnelle destinée, à l'origine, à rendre plus accessible aux Européens l'étude de la langue annamite, et qui, plus tard, fut adoptée par la masse des indigènes, en raison de sa supériorité pratique sur le système des caractères idéographiques empruntés aux Chinois. Cette écriture fut appelée *quôc-ngû*, expression qui, par elle-même, n'a pas grand sens, *quôd* signifiant royaume, patrie, et *ngû*, parler, langue, ce qui nous donne pour les deux mots : langage du pays. Déjà, en 1894, l'auteur avait publié une « Méthode d'enseignement mutuel franco-annamite », dans laquelle il écrivait les mots annamites d'après la prononciation française. Comme il le constate lui-même, cette manière de procéder donne d'excellents résultats pour les Français qui veulent acquérir rapidement une teinte d'annamite et réciproquement ; mais, par contre, cela a le grave défaut de décourager et d'arrêter l'élève dans ses études, à un moment donné. En effet, il lui est impossible de lire les livres écrits en *quôc-ngû* portu-

gais. Sans doute, c'est là une difficulté plus spécieuse, plus apparente que réelle, puisqu'elle n'est pas inhérente à la langue elle-même, et l'on pourrait la corriger facilement en remplaçant le *quôc-ngü* portugais par le *quôc-ngû* français. Mais nous devons cependant en supporter l'emploi tant que les bons livres imprimés en cette langue ne seront pas réimprimés en *quôc-ngû* français. L'objet de la deuxième leçon est donc de nous familiariser avec la valeur des voyelles, des consonnes et des diphtongues de cette langue conventionnelle, qui n'ont pas le même son que dans la langue française. Les sept dernières leçons traitent chacune d'une des différentes parties du discours, article, substantif, verbe, adverbe, etc. Chaque règle est énoncée très clairement en même temps que très simplement et est suivie d'une série d'exemples et de phrases usuelles dont la difficulté est, avec intention, graduée. L'auteur recommande au débutant, qui veut profiter de son livre, d'avoir toujours près de lui un indigène, même illettré, devant lequel il devra lire à haute voix et très lentement les phrases annamites contenues dans les exercices et qu'il a composées à cette intention, jusqu'à ce que ce dernier ait compris et rectifié les fautes d'intonation et de prononciation qui ne peuvent être que nombreuses au début.

Un auteur, qui signe V... (P. G.), mais qu'il serait facile de découvrir sous l'anonymat, nous a égale-

ment donné dernièrement une autre bonne grammaire annamite[1]. Après différentes considérations générales et une étude historique sur l'introduction des Chinois dans l'Annam, introduction pendant laquelle ils communiquèrent leur langage aux Annamites, nous retrouvons, et à peu près dans le même ordre, les mêmes règles que nous avons rencontrées dans la grammaire de Diguet. C'est un livre utile, facile à lire, et pouvant rendre de grands services aux personnes qui commencent l'étude de cette langue.

Quelqu'un a dit : « La grammaire est tout, le vocabulaire n'est rien », ce qui n'empêche qu'un bon dictionnaire, vu surtout la dépense considérable que son impression occasionne quand il s'agit des langues de l'Extrême-Orient, est toujours un très gros événement. Aussi devons-nous signaler avec plaisir celui que M. Jean Bonet, le distingué professeur d'annamite à l'École des langues orientales vivantes, vient de faire paraître tout récemment[2]. « L'ouvrage, dit l'auteur lui-même, renferme, en chiffres ronds, douze mille mots. Sur ce nombre, trois mille seulement environ proviennent de l'idiome primitif; les

1. V. (P. G.). — Grammaire annamite à l'usage des Français de l'Annam et du Tonkin. *Hanoï*, 1898, in-8°, 210 p.

2. Bonet (Jean). — Dictionnaire annamite-français (langue officielle et langue vulgaire). *Paris*, Leroux, 1899 et 1900, 2 vol. in-8°.

autres ont été, au cours des siècles et à mesure des besoins des époques, empruntés à l'immense vocabulaire de la langue chinoise écrite. Ce sont tous ces mots qui, réunis et classés, forment la langue nationale annamite moderne. Les termes provenant de l'idiome primitif sont transcrits en caractères hiéroglyphiques vulgaires formés au moyen de clefs chinoises, et étymologiquement décomposés; les autres, par les caractères chinois correspondants sans aucune altération graphique. Les homophones, très nombreux, surtout dans la langue parlée, ont été séparés les uns des autres, ainsi que cela se doit, et, grâce à la transcription qui les accompagne, chacun de ces mots se présente au lecteur avec sa signification particulière, son sens propre, ce qui rendra désormais toute confusion impossible. Les termes les plus usités sont suivis de nombreux exemples sous forme d'expressions composées, de phrases dialoguées, de proverbes, d'aphorismes, etc. Chaque texte, écrit en lettres latines modifiées par des signes conventionnels, est doublé du texte correspondant en écriture hiéroglyphique. » L'auteur a donné, sous forme d'avertissement grammatical, une courte étude sur l'alphabet et l'écriture en lettres latines. Il a fait un résumé des règles essentielles de la langue vulgaire, résumé qui sera d'un grand secours pour les particularités de l'écriture et de la prononciation, et pour le mécanisme général de la langue. Comme supplé-

ment au Dictionnaire, on trouve une notice sur les divisions politiques et administratives de nos possessions indo-chinoises, avec la nomenclature des noms géographiques par provinces, préfectures et sous-préfectures. Nous n'avions pas encore de dictionnaire annamite-français, embrassant la langue vulgaire (écrite et parlée) et la langue officielle (écrite seulement) et comprenant, avec leur transcription hiéroglyphique respective, tous les vocables usités dans ces deux langues. Nous devons donc accueillir avec contentement l'apparition d'un dictionnaire qui manquait jusqu'ici et qui vient enfin combler une lacune.

Pour terminer notre nomenclature indo-chinoise, il nous reste à parler d'un ouvrage intitulé : *Manuel franco-tonkinois de conversation*[1]. Après avoir passé cinq années en Indo-Chine, le Dr Paul Gouzien, médecin de 1re classe des colonies, a jugé bon d'offrir pour les médecins, ses confrères, ce guide pratique de conversation franco-tonkinoise. Comme il le dit dans son *Avant-propos*, aucun guide pratique n'existait encore pour le médecin, sauf le manuel de conversation des RR. PP. Bon et Dronet, qui contient une partie médicale et dont il s'est d'ailleurs inspiré. L'auteur, pour démontrer l'utilité de son

1. Gouzien (Paul). — Manuel franco-tonkinois de conversation, spécialement à l'usage du médecin, précédé d'un exposé des règles de l'intonation et de la prononciation annamites. *Paris*, Aug. Challamel, 1897, in-8°, 174 p.

livre, dit — ce qui est très juste — qu'en se mettant en relation directe avec son malade, le médecin, tout en épargnant son temps et sa peine, acquerra une notion beaucoup plus nette des cas qui seront soumis à son examen. Il consacre les *Préliminaires* de son ouvrage à l'intonation et à la prononciation annamites (dialecte tonkinois). Un observateur attentif n'a, d'ailleurs, point de peine à passer de ce dialecte à ceux de l'Annam et de la Cochinchine, car les nuances qui séparent ces diverses modalités d'un même idiome sont toutes de surface et n'atteignent en rien le fond même de la langue. Il démontre très bien que le *quôc-ngû* utilise toutes les consonnes de la langue latine, sauf l'*f* qui est en quelque sorte suppléé par le *ph*, le *j* et le *z* dont l'*r* annamite et le *d* non barré rappellent respectivement la prononciation. Une seule lettre, le *d* barré (*đ*), existe supplémentairement dans la langue annamite. Elle se prononce comme le *d* français tandis que le *d* sans barre frise le *z*. Les voyelles sont les mêmes qu'en français, mais la même voyelle, comme nous l'avons vu, peut se prononcer d'une manière sensiblement différente selon le ton auquel elle appartient. Gouzien esquisse d'un trait la physionomie de la langue annamite qu'il reconnaît d'une pauvreté matérielle, insuffisamment rachetée par l'intonation : « Parler, sans trop de hâte, en nasillant souvent, mâchonnant parfois, ânonnant de temps à autre, sans exa-

dans aucun sens; envelopper le tout d'une
de chantonnement continu, en demi-teinte et
non sur le sens même des mots, mais sur leur
r tonale — tel est le caractère du langage parlé
Annam, telle doit être aussi la formule d'une
e diction. » Dans le vocabulaire médical qui
itue la partie importante de l'ouvrage et qui
après les principes de grammaire, tous les
qu'un médecin ou un malade peut avoir occa-
de prononcer se trouvent réunis et méthodi-
ent classés. On y voit, par conséquent, les
ssions d'anatomie et de physiologie, le nom des
es, des maladies, des objets de pansement, des
ıments de chirurgie, des médicaments, etc...,
qu'une foule de phrases concernant la méde-
le médecin, les infirmiers et le malade. En
ıdice, il y a la traduction d'un certain nombre
ots annamites dont le sens n'est pas suffisam-
défini dans le cours du recueil, soit que ces
appartiennent à une expression composée, soit
e qu'ils figurent dans le corps d'une péri-
e. C'est un ouvrage excellent, qui n'a que le
t d'être trop spécial, ce qui ne veut pas dire
grâce aux principes de grammaire et aux phrases
ıreuses de conversation qu'il contient, il ne
: être d'aucune utilité pour celui qui n'appar-
pas au corps de santé.

CHINE

Le peuple chinois, grâce à sa haute antiquité, a été le précurseur des autres peuples de l'Extrême-Orient dans toutes les branches des connaissances humaines. C'est donc à juste titre qu'Ampère a pu dire que la Chine a connu l'écriture et l'histoire à l'époque où les autres peuples en étaient encore à la poésie et au chant.

La langue chinoise est une langue essentiellement monosyllabique et les caractères qui la composent sont indéclinables et inconjugables. Chaque monosyllabe peut changer de valeur grammaticale en changeant de position dans la phrase et devenir ainsi tour à tour substantif, adjectif ou verbe. C'est seulement grâce à la position des mots et à la connaissance des tons que l'on parvient à comprendre la phrase.

Toutes les assertions émises sur la difficulté que présentent les caractères chinois, à cause de leur multiplicité et de leur variété, ont été, en réalité, beaucoup exagérées. Les racines ou signes primitifs, vulgairement appelées *clefs* ou encore *radicaux*, et qui constituent par analogie ce qu'on pourrait appeler l'alphabet chinois, ne sont, en réalité, qu'au nombre de deux cent quatorze. Affirmer qu'il existe tant de milliers de caractères en chinois, c'est comme

si l'on disait qu'il existe tant de milliers de mots dans le dictionnaire français; or, chacun sait que pour parler correctement le français, nous sommes loin d'avoir besoin de tous les mots de notre langue. Aussi, Prémare a-t-il très justement dit : « *Neminem esse qui non possit libros legere et sinice componere, quando semel quatuor vel quinque millia litterarum (aut verborum) bene novit* » qu'il n'y a personne qui ne puisse lire et écrire le chinois, après avoir acquis la connaissance de quatre à cinq mille caractères ou mots.

C'est à Fou-hi, vers l'an 3000 avant notre ère, qu'on attribue l'invention des caractères chinois; mais, depuis cet empereur, la langue chinoise a subi de multiples transformations, à tel point que l'on a compté jusqu'à trente-six le nombre des variétés ou d'espèces de l'écriture chinoise, variétés, il est vrai, que l'on peut ramener à huit types principaux. En laissant de côté la question de l'écriture pour ne considérer la langue qu'au point de vue grammatical, nous nous bornerons à faire observer que la grammaire est extrêmement simple. Dans l'absence de toute inflexion, les rapports des mots ne peuvent être déterminés, comme nous l'avons déjà dit, autrement que par leur *position*. Le verbe, par exemple, doit toujours précéder son régime et suivre son sujet; le génitif se rend ordinairement par l'affixe *tchi* et se place après le substantif, mais, si le sens

est assez clair pour éviter toute équivoque, le génitif ne s'exprime pas (*tiën-tsè*, fils du ciel; *m-à-m* : ciel-fils), etc.

Il y a, en Chine, une diversité de styles qui caractérise toutes les époques et marque avec précision les progrès de la langue et de la littérature :

1° Le *Kou-wen*, ou langue ancienne, qui est la langue savante dans laquelle sont écrits les plus anciens monuments littéraires du pays et notamment les *Kings* ou livres canoniques de la Chine. C'est celle qui contient le plus de mots homophones; elle fut jadis parlée dans une certaine partie de la Chine, mais a cessé depuis fort longtemps de l'être. Cette langue n'est comprise aujourd'hui que par la classe des lettrés et des savants, et reste inintelligible pour le peuple.

2° Le *Kouan-hoa*, ou langue parlée, souvent appelée langue mandarine, bien qu'elle soit la langue chinoise universelle, telle qu'on la parle aujourd'hui dans tout l'Empire et dans toutes les classes. C'est la langue littéraire par excellence : le conte, la nouvelle, le roman, les œuvres théâtrales sont écrits en cette langue. Abel Rémusat, dans ses « Éléments de grammaire chinoise » a noté les différences essentielles qui existent entre la langue ancienne, le kou-wen, et cette langue moderne. Il fait ressortir la concision du kou-wen qui sous-entendait le verbe ou le sujet des propositions, qui ne liait pas celles-ci entre elles

et qui, en résumé, exprimait ses idées avec le moins de mots possible. Le kouan-hoa, au contraire, a remédié aux inconvénients d'un style qui, bien que concis, n'en demeure pas moins trop souvent sentencieux, vague et morcelé. La langue parlée actuelle est plus en rapport avec les besoins de la société.

3° Le *Wen-tchang*, langue intermédiaire entre les deux précédentes. Cependant, elle n'a ni la concision du kou-wen ni la clarté du kouan-hoa. On écrit encore dans cette langue les œuvres d'histoire, de géographie, de haute littérature et de politique.

Quant à la littérature chinoise, on est d'accord pour constater qu'elle sait revêtir les formes les plus variées, les plus simples comme les plus brillantes, et qu'elle embrasse tous les genres. C'est l'une des plus originales que l'on connaisse et la plus riche de l'Asie.

Avant d'aborder l'exposé des ouvrages concernant la philologie, signalons un article de Parker[1], paru dans « *The Chinese recorder* » et dans lequel l'auteur établit comment l'on doit procéder pour étudier la langue chinoise et pour profiter utilement de cette étude. Il faut, dit-il, tout d'abord avoir un maître. Avec des livres seulement, on peut apprendre à la rigueur à lire et à écrire des caractères, mais il est

1. Parker (A. P.). — How to study the Chinese language so as to get a good working knowledge of it. *The Chinese recorder and missionary journal*, 1898, XXIX, p. 1-14.

impossible d'apprendre les sons de ces caractères. Il faut ensuite faire un choix parmi les bons ouvrages sur lesquels on veut étudier. *The analytical reader* de Martin, dont nous parlerons tout à l'heure, est un de ceux qu'il recommande pour apprendre le plus facilement deux mille caractères des plus communs; il vante également le dictionnaire de Giles et celui de Wells Williams. Il faut enfin procéder avec méthode: apprendre tout d'abord les deux cent quatorze clefs qui constituent l'alphabet chinois et qui permettent de chercher tous les caractères dans un dictionnaire. Parker discute ensuite la question de la romanisation du langage chinois. Les différents systèmes qui ont été proposés pour représenter les sons des caractères sont tous, d'après lui, plus ou moins imparfaits, d'abord parce qu'il résultera toujours de ce procédé une fausse prononciation, les sons chinois, sauf pour quelques exceptions, n'ayant pas un son équivalent quand on les écrit en caractères romains dans nos langues européennes. Un autre défaut qu'il fait également ressortir, c'est la lenteur avec laquelle on apprendra un caractère écrit en lettres latines. « Ceci peut paraître étrange, dit-il, sinon paradoxal, mais l'expérience est là qui démontre combien ont toujours été beaucoup plus satisfaisants les progrès de ceux qui ont cherché à associer le son d'un cararactère en étudiant sur le caractère lui-même. » L'auteur termine en invitant l'étudiant qui veut s'exprimer avec facilité en chinois à penser dans cette langue.

Ce travail, relatif à la langue parlée, contient des remarques très justes qu'il nous a paru bon de signaler, parce qu'il sert, pour ainsi dire, de préliminaires à notre travail. Nous allons maintenant passer en revue des travaux plus importants et relativement nombreux sur la langue chinoise et ses dialectes locaux.

La grammaire n'est rien pour un écrivain chinois ; il ne connaît que la syntaxe, l'euphonie et le rythme et c'est tout ce dont a également besoin l'Européen qui veut apprendre le chinois. C'est sur cette question, ou plutôt sur le Rythme dans le chinois, que Franz Kuhnert nous a donné un travail remarquable, en 1897 [1]. Après une longue investigation pour bien expliquer le mot rythme, il nous démontre que le rythme repose sur la langue parlée, ce qui est très vrai, car ni les tons chinois, ni l'accent chinois seuls ne pourraient donner à la langue cette flexion musicale qui la caractérise. Cependant le rythme n'existe pas seulement dans le langage parlé, mais aussi dans la langue écrite : ceci est facile à constater quand on entend un Chinois lire un livre. C'est ce qui explique pourquoi les Chinois ne ponctuent point leurs livres, car, en fait, le rythme indique par lui-même où il est

1. Kuhnert (Franz). — Uber den Rhythmus im Chinesischen. (Sitzungsberichte der Kais. Akad. der Wissenschaften in Wien, Philosophisch-historische Classe). Bd. CXXXIV. *Wien*, 1896, p. 54.

ponctué fictivement. On peut déduire du travail de Kuhnert que celui qui n'est pas musicien, ou du moins qui n'est pas doué du sens musical, aura beaucoup plus de difficultés qu'un autre pour apprendre la langue chinoise. Non seulement les sinologues, mais encore les poètes et les musiciens, auront donc quelque profit à parcourir le livre de cet auteur.

Les questions de phonologie, de prononciation ancienne du chinois, de phonétiques, de migrations des tons dans le chinois moderne, ont été, pendant ces dernières années, le sujet d'études spéciales pour une foule d'auteurs qui nous ont donné des ouvrages ou des articles de revues plus ou moins étendus [1]. Nous citerons, entre autres, les travaux de Timothy Richard, de Volpicelli et de Schaank.

Les Japonais, les Coréens, dit M. Timothy Richard [2], après avoir adopté les caractères chinois,

1. Edkins (J.). — The old language of China. *China Review* XXI, 413-415 ; XXII, 596-598.

Edkins (J.). — Defence of the old chinese pronunciation. *China Review*, XXII, 729-733.

Rosthorn (Arthur von). — Migrations of tones in modern Chinese. *China Review*, XXII, 447-452.

Graves (R. H.). — On the phonetic study of Chinese. *China Review*, XXIII, 32-37.

2. Richard (Timothy). — Non phonetic and phonetic systems of writing Chinese. *The Chinese recorder and missionary journal*, 1898, XXIX, p. 540-545.

les trouvèrent bientôt incommodes et inventèrent chacun une méthode phonétique d'écriture qui leur est propre. Les missionnaires ont également fait usage, sur les côtes de Chine, de Canton à Chang-haï, où le peuple ne parle pas la langue mandarine, des caractères romains pour l'épellation chinoise. Enfin, les Chinois eux-mêmes ont plusieurs fois réfléchi à adopter une nouvelle méthode plus simple pour écrire leur langage. L'auteur voudrait qu'on arrivât aux réformes suivantes : 1° à fixer définitivement un langage modèle-type. Au lieu de représenter chaque dialecte par un mode différent d'écriture et de multiplier ainsi indéfiniment les langages, on devrait unifier les langues de Chine, comme le sont aujourd'hui celles d'Angleterre et d'Amérique, et c'est la langue mandarine, qui est parlée dans les deux tiers de l'Empire, qu'il semblerait le plus raisonnable d'adopter; 2° à trouver une méthode de phonétiques qui soit plus générale que celle de Thomas Wade, comme celle de Morrisson, Williams, Mateer et Baller; qu'on supprimât l'aspiration incommode marquée par l'apostrophe (') qui sépare les lettres d'un mot et qu'on employât, pour les aspirées p, ch, t, k, ..., etc., et pour les non aspirées, b, j, d, g, ..., etc. ; 3° à ce que les mots soient joints ensemble au lieu de les écrire en syllabes séparées. Au lieu d'écrire, par exemple, *Jang Kuei Ti*, en trois mots, on écrirait *Jangkueiti*, en un mot. Ceci aurait,

dit-il, une grande importance en ce que la difficulté qui s'élève de la similitude des sons serait, par ce procédé, réduite à un minimum ; 4° enfin, à avoir un alphabet unique pour les nations occidentales, afin de faciliter aux Chinois l'étude des langues étrangères et d'arriver ainsi à unifier la littérature du monde entier.

Volpicelli, ancien élève du Collège oriental de Naples, aujourd'hui dans les douanes impériales chinoises, fit paraître, en 1896, un mémoire intitulé : *Chinese phonology* [1], dans lequel il donne les anciens sons chinois tels qu'on les trouve dans les tables de Kang-hi et, par une méthode à lui, arrive à cette conclusion que les consonnes et les voyelles de l'ancien langage peuvent être retrouvées et leur existence prouvée.

La nouvelle étude sur la « *Prononciation ancienne du chinois* [2] », qu'il présenta au Congrès des Orientalistes de Paris, contient un long syllabaire hypothétique de la langue ancienne du Céleste-Empire dans lequel les tons sont indiqués à côté de chaque syllabe, ainsi que le numéro de la table de Kang-hi où la syllabe est placée. Il compare ce syllabaire, ou

1. Volpicelli (Z.). — Chinese phonology ; on attempt to discover the sounds of the ancient language and to recover the lost rhymes of China. — *Shanghaï*, 1896, in-8°, 38 p.

2. Volpicelli (Z.). — Prononciation ancienne du chinois. *Paris*, 1897, XIe congrès des Orientalistes, p. 115-190.

plutôt une partie seulement de ce syllabaire, comprenant un peu plus de mille exemples, avec les transcriptions données par Stanislas Julien ; pour cela, il donne, d'après sa théorie, la prononciation à chaque caractère et la compare avec le son correspondant de la syllabe sanscrite. Il donne enfin des exemples de mots sanscrits où se trouve chaque syllabe. Cet arrangement permet de vérifier laquelle des deux romanisations se rapproche le plus des sons sanscrits. Dans ce travail de réduction des tables de Kang-hi en un syllabaire arrangé selon l'ordre de nos alphabets, Volpicelli n'a pu éviter certains duplicata, c'est-à-dire que des groupes de caractères placés dans des tables différentes et ayant pour cela vraisemblablement un son différent, se trouvent avoir le même son d'après sa théorie, ce qui prouve qu'il y a encore bien des difficultés à vaincre avant d'avoir une solution complète.

Après lui, Schaank s'occupa à son tour des anciennes phonétiques chinoises [1]. Il fit paraître, dans le T'oung Pao, une remarquable étude, dans laquelle il consacra la première partie à analyser les travaux faits avant lui sur cette question, notamment ceux d'Edkins et de Volpicelli dont, pour ce dernier, il réfute une à une toutes les théories. Dans la seconde

1. Schaank (S. H.). — Ancient chinese phonetics. *T'oung-Pao*, 1897, VIII, 361-377 ; 457-486 ; 1898, IX, 28-57.

partie, il essaye de rétablir les phonétiques du langage, codifiées dans les Tables de rimes du dictionnaire de Kang-hi, *Kang-hi tse-tien*, communément appelé le « dictionnaire de l'Académie chinoise ».

Au Congrès des Orientalistes de 1897, il a été décidé que les sinologues mettraient à l'étude un système unique de transcription en lettres latines des caractères chinois. M. Maurice Courant a fait paraître depuis [1] quelques réflexions très justes que nous résumons ici : « On peut avoir, dit-il, un seul système pour la transcription de toutes les langues chinoises, comme on en a un pour les langues slaves, comme on a un alphabet pour les langues romanes ; cette unité facilitera la tâche de ceux qui voudront rechercher quelles lois phonétiques et morphologiques agissent dans ce groupe linguistique. Mais, ajoute-t-il, il est impossible d'avoir une unité de transcription, un mot se prononçant différemment selon le dialecte auquel il appartient. » L'auteur serait assez partisan de deux systèmes : l'un très rigoureux, se rapprochant aussi près que possible de la prononciation, servirait lorsqu'il s'agit de morphologie, de phonétique, de linguistique, etc. ; cette transcription serait la même pour tous les peuples qui emploient les caractères romains; l'autre, moins rigoureux,

1. Courant (Maurice). — A propos du « Système unique de transcription en lettres latines des caractères du dictionnaire de K'ang-hi ». *T'oung-Pao*, 1899, x, 53-68.

variant avec le dialecte étudié ainsi qu'avec la langue de l'écrivain, serait employé pour la littérature, l'histoire, la jurisprudence, etc. Nous verrons ce que la commission, nommée en 1897, et dont M. Courant fait partie, décidera à ce sujet, mais nous prévoyons, comme le fait remarquer ce dernier, que l'accord sera difficile parmi les sinologues et qu'il faudra encore beaucoup de temps avant que cette question soit définitivement réglée.

Un ouvrage d'un caractère tout spécial et très intéressant pour la philologie est celui que fit paraître, en 1898, Mgr de Harlez [1] « sur le chinois parlé au VIe siècle avant J.-C., d'après l'Ili ». On s'est demandé souvent, dit l'auteur, à quelle époque la langue chinoise s'est bifurquée et divisée en langage écrit et parlé, dont les différences sont suffisamment expliquées par celle des sons et des caractères. L'auteur ne résout pas la question. Mais il puise, à ce sujet, certains renseignements qui pourront peut-être un jour aider à en retracer l'historique, dans un livre appelé l'*Ili*, qu'il a traduit et dont la rédaction remonte au Ve ou VIe siècle avant J.-C. Cet ouvrage contient un grand nombre de formules destinées à être dites à certaines cérémonies, et non pas à être lues. Il en est ainsi des formules employées pour

1. Harlez (C. de). — Le chinois parlé au VIe siècle A. C. d'après l'Ili. — *Leide*, E. J. Brill., 1898, in-8°, 13 p.

l'imposition du bonnet viril, pour le mariage, de celles employées par le prêtre invocateur, etc. Quand on a lu ces phrases, on voit que la langue de ces formules parlées est la même que celle du texte narratif ou expositif, mais que ces phrases diffèrent beaucoup de l'écrit en ce qu'elles sont d'un style explicite qui exprime toutes les idées au lieu de n'en poser que les jalons. Les prépositions y sont nombreuses, les sujets de verbes également et l'on peut croire que l'on se trouve en présence de monuments de la langue parlée ou qui s'en rapprochent de très près. On voit également que le langage des formules n'a rien des caractères particuliers de l'idiome parlé, ni même de la langue mandarine des temps modernes. L'auteur conclut donc que le langage écrit était le même que le langage parlé au VIe siècle avant notre ère, mais que ce dernier se distinguait de l'autre par un mode d'expression plus complète, afin d'éviter les équivoques et les amphibologies.

Le même auteur nous a donné la reproduction et la traduction du « *Vocabulaire bouddhique sanscrit-chinois* [1] », ouvrage dû à l'initiative de l'empereur Kang-hi et destiné uniquement aux fonctionnaires qui ont des rapports avec les populations de religion bouddhique, pour leur permettre de comprendre la

1. Harlez (C. de). — Vocabulaire bouddhique sanscrit-chinois. *Leide*, 1897, in-8°.

religion de leurs administrés. L'empereur Kang-hi le fit traduire en cinq langues : thibétain, sanscrit, chinois, mandchou et mongol. Il comprend toute une nomenclature de termes bouddhiques, rangés par catégories d'idées. Nous y trouvons les titres complets de Bouddha, c'est-à-dire tous les qualificatifs par lesquels on est convenu de le désigner : le très vénéré du monde, le Maître de la loi, le Déva supérieur des dévas, etc. ; les expressions servant à désigner les deux contemplations, les quatre défauts capitaux, les cinq moyens de connaissance, les dix degrés de l'âme, les douze causes productrices de l'existence, les dix-huit espèces de vide, les quatre-vingts beautés, etc. Dans une seconde partie, se trouvent une foule de termes qui ont été glanés dans différents ouvrages et recueillis à cause de leur importance; ils sont rangés par ordre de clefs. Cette nomenclature est une sorte d'encyclopédie presque complète de la religion de Bouddha. Elle peut être d'une grande utilité pour ceux qui étudient spécialement les textes bouddhiques, car ils y trouveront, sans beaucoup de difficulté, une foule de mots et d'expressions que l'on ne rencontre que difficilement quand on les cherche dans les dictionnaires chinois.

Dans le même ordre d'idées, nous avons eu également la première partie d'une étude que M. Édouard Specht a fait paraître sur « *La Langue des Chinois*

bouddhistes du IVe au Xe siècle de notre ère[1] ». Nous nous réservons de parler plus tard de ce travail et de le juger dans son ensemble; nous voulons seulement dire aujourd'hui un mot sur le but que s'est proposé l'auteur. Quand on étudie la langue chinoise, époque par époque, on est frappé des transformations nombreuses qu'elle a subies. Étudier ces transformations, en chercher les causes et en définir les lois; chercher, en s'appuyant sur les faits historiques du langage, les divers procédés qu'a employés ce peuple de l'Extrême-Orient dans les différentes phases de sa vie, voilà la base, le point de départ de cette étude. « C'est dans cet ordre d'idées, dit l'auteur, que nous avons examiné plusieurs fables publiées par Stanislas Julien, dans sa Syntaxe nouvelle de la langue chinoise. Nous avons relevé dans ces apologues toutes les formes, toutes les constructions de phrases, toutes les lois de position, tout ce qui constitue en un mot la grammaire. C'est donc un inventaire exact des textes chinois appartenant tous à une même époque; ces écrits nous représentent fidèlement un état déterminé de la langue chinoise, du IVe au Xe siècle, période pendant laquelle la littérature bouddhique était en si grande faveur dans l'Empire du Milieu. » Par l'essai de grammaire que donne M. Specht, il

1. Specht (Édouard). — Essai sur la langue des Chinois bouddhistes du IVe ou Xe siècle de notre ère. *Paris*, Ernest Leroux, 1896, in-8°, 1re partie.

démontre que, pendant cet intervalle de six siècles, la langue chinoise est devenue de plus en plus régulière et précise et que les auteurs ont essayé d'employer toujours le même mot dans le même sens pour rendre encore plus claire la langue qui leur avait été transmise.

Jusqu'ici nous n'avons guère signalé que des travaux spéciaux sur la langue chinoise. Nous allons aborder à présent les ouvrages généraux, c'est-à-dire les dictionnaires, les grammaires et les différents manuels composés spécialement pour l'étude du chinois et nous essayerons de déduire la valeur de chacun d'eux.

Williams Martin a donné, en 1897, une nouvelle édition de son *Analytical reader* [1], qui a joui d'une si grande réputation. C'est qu'en effet cet ouvrage est le modèle-type des syllabaires chinois et peut servir indistinctement à l'étudiant européen ou à l'étudiant indigène qui commence l'étude de la langue mandarine. La première partie de l'ouvrage, qui contient l'introduction à la méthode, est excessivement intéressante. La seconde partie, contenant le texte chinois avec prononciation en caractères romains et traduction anglaise, est très habilement rédigée. Le texte contient deux mille caractères, et chaque carac-

1. Martin (Williams). — The analytical reader : a short method for learning to read and write Chinese. *Shanghaï*, Presbyterian mission Press. 1897, in-8o, 204 p.

tère ne se trouve employé qu'une seule fois
an, l'étudiant peut connaître tous les caract
comme ils sont choisis parmi les plus usités,
suivra qu'après une année d'études il conn
dix-neuf vingtièmes des caractères employé
nellement. Dans la troisième partie de l'o
Martin analyse tous les caractères, en faisa
ressortir pour chacun d'eux quel en est le
et quelle en est la phonétique. Les définitio
des modèles de brièveté et d'exactitude. C
pourrait peut-être reprocher à ce recueil, o
ce qui peut être considéré comme un désa
pour les débutants dans l'étude de la langue c
c'est qu'ils sont initiés tout de suite au st
sique et que les caractères servant à la conv
sont laissés de côté. Mais ce défaut peut êt
facilement quand on a pour maître un lettré
Les deux choses importantes à recommander
diants sont : d'acquérir promptement la conn
d'un certain nombre de caractères, en sac
choisir et aller par graduation et, ensuite, de
analyser et écrire systématiquement ces ca
Or, *The analytical reader* fournit les élément
saires pour mener à bien ces deux choses. En
c'est un livre pour les commençants et l'un d
leurs. Il est clair, simple, facile à compren
apprendre et remplit ainsi, par conséquent, le
tions essentielles d'un bon syllabaire.

ır Giles [1] a fait paraître, au commence-
, la quatrième édition de son ouvrage :
ıt a teacher, dont la première édition
1872. Le but de l'auteur, en donnant
t de permettre aux personnes qui s'in-
:hinois de pouvoir acquérir prompte-
naissance superficielle de cette langue,
st parlée dans toutes les provinces du
classe lettrée de tout l'Empire. Çà et
·age, se trouvent disséminées quelques
aires de grammaire, pour que l'étudiant
:ndre facilement les phrases employées
et qui forment le fond de ce livre.
phrase, l'auteur donne les caractères
ılents, leur prononciation en dialecte
ite en caractères romains et leur tran-
anglais. Un vocabulaire alphabétique
; est joint à cet ouvrage, de sorte qu'on
immédiatement la prononciation chi-
s les plus communs et des expressions
;.

Goodrich (Chauncey) [2], l'auteur d'un

ɔert). — Chinese without a teacher. Being a
· and useful sentences in the Mandarin dialect.
ıry. *Shanghaï*, Kelly and Walsh, 4e édition,

Chauncey). — A character study in Mandarin
.betically arranged. *Péking*. University Press.

dictionnaire de poche qui eut un certain re
publié lui aussi, en 1898, un ouvrage sur le
mandarin. Dans une courte introduction,
nous raconte qu'il avait commencé la com
de ce manuel sitôt son arrivée en Chine. Ce
conduisit principalement à faire ce travail, c'e
ne s'agissait pas tant, pour parler la langue
rine, de connaître un nombre colossal de ca
que de savoir bien en employer un nombre r
ment restreint, environ quatre ou cinq m
conformant à cette idée, Goodrich a réuni,
volume en question, une série de phrases, cor
chacune de deux à douze caractères environ
mant des proverbes très connus et des m
pleines de vigueur. Ces phrases, qui ont été
lies à droite et à gauche pendant une période
de trente ans, rendent le petit livre d'un grand
et d'une grande utilité pour ceux qui s'inte
aux choses de la Chine.

Le R. P. Wieger [1] a entrepris un immen
vrage que, dans cette nomenclature, nous n
vons passer sous silence. Il a pour titre : Ruc
de parler et de style chinois : *Han u Han u*
meun. Les six premiers volumes, qui compo
première partie, traitent exclusivement de la
parlée, *Han u jou meun*, et ont paru de 1894

1. Wieger (Léon). — Han u Han weun jou meun,
ments de parler et de style chinois (sous presse).

rononciation, le mécanisme du langage, la éologie, y sont clairement exposés dans un pre- volume ; les autres traitent de la morale et des :s populaires de la Chine ; on y trouve égale- un grand nombre de contes du *Kiao pao tsi*, du *tou ki kouan*, du *Liao tsai tche i* et du *Kouan hou an*. La seconde partie de cet ouvrage, qui com- dra également six volumes, traitera exclusive- du style : *Han weun jou meun*.

rmi les dictionnaires, il nous faut signaler une elle édition du dictionnaire russe-chinois, rédigé archimandrite Palladi et Popoff, de la mission matique impériale à Pékin [1]. Cet ouvrage, en forts volumes, avait paru pour la première fois 388. Peu connu en France où, par suite des oreux dictionnaires dont nous disposons, il n'est 'une grande utilité, il est néanmoins considéré ne l'un des bons dictionnaires chinois et consti- n outil précieux pour les sinologues russes. Les tères sont imprimés en chinois, la prononcia- et l'explication des mots sont données en langue ; il contient un nombre considérable de mots les, triples et d'explications. En plus de la liste eux cent quatorze radicaux placés à la fin de rage, il y a également une liste des caractères

Палладій и Поповъ (П. С.) — Китайско-русскій ірь. — Пекинъ, типографія Тунъ-вень-гуань. in-8°.

difficiles, appelés ainsi à cause de cette bizarrerie que ce sont des mots qu'on ne trouve pas à l'endroit où il semblerait rationnel qu'ils soient placés dans un dictionnaire, parce qu'ils ont plusieurs sens ou dépendent de plusieurs clefs et que l'une de ces clefs a prédominé pour le classement.

Il n'est pas jusqu'au « *Petit guide de poche de la langue chinoise* » de M. Mouillesaux de Bernières [1], commissaire des douanes impériales, à Lungchow, qui n'ait son utilité. Ce petit opuscule, rédigé à l'usage des maîtresses de maison, est fait dans un but pratique. Le plaisir d'un séjour, quelque court qu'il soit, en un pays étranger, est toujours augmenté par la connaissance de quelques mots de la langue. Les jeunes gens même qui viennent en Chine pour y faire une carrière et qui regardent, avec une certaine appréhension, les ouvrages ardus qui leur sont offerts pour les études peuvent s'entraîner d'abord avec celui-ci, qui leur facilitera considérablement leurs premiers pas. Il se compose de quelques exercices élémentaires composés de mots et de courtes phrases chinoises avec traduction française, et de deux petits vocabulaires, l'un français-chinois, l'autre chinois-français, permettant de trouver immédiatement le mot équivalent que l'on cherche.

1. Mouillesaux de Bernières (A.). — Langue chinoise. Petit guide de poche à l'usage des maîtresses de maison. *Tours*, Alfred Mame et fils, 1899, in-16, 80 p.

Enfin, parmi les plus récents dictionnaires chinois, signalons encore celui du Père Angelo Zottoli [1], qui doit couronner son *Cursus litteraturæ sinicæ*. Ce dictionnaire, qui comprendra six volumes, sera le plus considérable qui ait été publié jusqu'ici; actuellement, le premier volume seul est paru.

Le kouan-hoa ou langue mandarine se subdivise en *po-kouan-hoa* qui est la langue du nord, le dialecte de Péking, et en *nan-kouan-hoa* ou langue du midi, qui se parle à Nanking. Ces deux dialectes diffèrent par la prononciation et par les idiotismes; dans le dialecte de Péking, on change souvent le *k*, devant l'*i*, en *ch*, et l'on prononce le *h* comme le *h* aspiré. Nous avons eu plusieurs ouvrages sur ces dialectes.

D'abord, une nouvelle édition du dictionnaire de Poletti [2], du service des douanes maritimes. Ce dictionnaire, composé d'après les radicaux et les sous-radicaux, est alphabétique et contient douze mille six cent cinquante mots. Le ton se trouve indiqué à la droite de chaque caractère, au moyen du sys-

1. Zottoli (Père Angelo). — Chinese-Latin Dictionary, with references and quotations of K'ang-hsi's dictionary.

2. Poletti (P.). — A chinese and english dictionary, arranged according to the radicals and subradicals, new and enlarged edition, containing 12.650 chinese characters, with the pronunciation in the Peking dialect, according to Sir Thomas Wade's system and the pronunciation in the general language of China in Dr William's spelling. — *Shanghaï*, American presbyterian mission press. 1897, in-8° CVI and 307 p.

tème de Thomas Wade, c'est-à-dire par un chiffre. Le dictionnaire contient, en appendice, comme d'ailleurs presque tous les dictionnaires et beaucoup de grammaires chinoises, la liste des mots difficiles.

En 1898, a paru la troisième édition du dictionnaire de Stent [1], revisée par le Rév. D. C. Mac Gillivray. C'est un livre d'une grande valeur et qui, dès la première édition, épuisée en moins de deux ans, a joui d'une grande popularité. C'est un puissant outil pour les étudiants de la conversation mandarine et surtout pour ceux qui apprennent le dialecte de Péking. On peut définir cet ouvrage en disant que c'est un dictionnaire d'expressions. Ce qui fait surtout la difficulté des textes chinois, ce sont les mots doubles et triples et les expressions nombreuses dont la langue est remplie. L'auteur ne prétend pas avoir rassemblé toutes ces expressions, mais il nous donne, dans un ordre alphabétique, environ vingt mille combinaisons provenant des quatre mille deux cents caractères les plus usités, chiffre respectable et très suffisant pour pouvoir aborder et traduire la grande majorité des textes. Les tons sont notés d'après le système de Wade et beaucoup de mots, que jusqu'alors on ne trouvait dans aucun dictionnaire, ont été rassemblés ici. Il contient un index des caractères arrangés suivant les radicaux et le nombre de traits.

1. Stent (G. C.). — Chinese-english vocabulary in the Pekinese dialect. *Shanghaï*, Customs press, 3e édition, 1898, in-8o.

L'omission de cet index dans la première édition s'était grandement fait sentir par tous ceux qui sont familiers avec la prononciation pékinoise. Maintenant l'on peut, dans ce dictionnaire, trouver aussi facilement un caractère que dans celui de Wells Williams. On y a ajouté également plus de cinq mille phrases usuelles avec références aux dictionnaires de Giles et de Wells Williams.

Le baron Vitale (Guido) [1], interprète de la légation italienne à Péking a donné, en langue anglaise, un petit recueil de poésies pékinoises dont nous avons cru bon de dire ici un mot. Ce livre, de la façon dont il est composé, peut rendre de grands services à celui qui étudie la langue chinoise et lui servir en quelque sorte de grammaire. Il contient cent soixante-dix chants d'auteurs inconnus. Ces chants composés, comme le dit Vitale, par des gens qui n'avaient probablement aucune notion des règles de la poésie, sont donc très irréguliers au point de vue de la versification. Ils sont néanmoins charmants et ont séduit l'auteur qui les a rassemblés ; ce sont autant de mélodies et de romances comme nous en fournissait le moyen âge. Le texte chinois est suivi, pour chacune de ces poésies, de nombreuses notes et d'explications, puis de la tra-

1. Vitale (Guido). — Pekinese Rhymes, first collected and edited with notes and translation. *Péking*, Pei-T'ang press, 1896, in-8°.

duction anglaise. A la fin du recueil, un index avec renvoi aux pages, facilite les recherches.

Un livre récent sur le dialecte de Nanking et qui est d'un grand mérite, c'est le syllabaire de Franz Kuhnert [1], l'auteur dont nous avons déjà parlé plus haut. Kuhnert dit que la cause qui l'a surtout décidé à faire ce travail, c'est que jusqu'ici rien n'avait été fait pour faire connaître les nuances qui caractérisent la prononciation correcte du chinois de Nanking et de celui de Péking. Ce travail, qui fait suite aux travaux concernant le langage physiologique de Brücke et de Fleischl aura certainement une grande utilité et facilitera l'étude d'autres dialectes. Kuhnert nous montre comment le chinois de Nanking était beaucoup plus répandu dans le Céleste-Empire que le chinois de Péking, pourtant si cultivé aujourd'hui; il nous montre comment les expressions en pur chinois se sont beaucoup mieux conservées dans le premier dialecte que dans le chinois de Péking qui, dans une forte proportion, a subi l'influence de la langue mandchoue. L'auteur, pour la prononciation des mots de son syllabaire, s'est d'abord adressé à un lettré chinois, nommé Tong, natif de Nanking. Il a contrôlé ensuite chacun des mots en les faisant pro-

1. Kuhnert (Franz). — Syllabar des Nanking dialectes, oder der correcten Aussprache sammt Vocabular zum Studium der hochchinesischen Umgangs-Sprache. *Wien*, Alfred Hölder, 1898, in-8°, 472 p.

noncer par différents habitants de cette même ville. La prononciation donnée a donc beaucoup de chance d'être très correcte, bien qu'il puisse arriver cependant qu'on ait des modifications à apporter, si l'on étend le contrôle à un plus grand nombre de personnes.

Le Père Rabouin qui, pendant trente ans, de 1866 à 1896, date de sa mort, résida en Chine, a laissé un important dictionnaire français-chinois des dialectes de Chang-haï et de Song-kiang [1]. La préfecture de Song-kiang (Song-kiang-fou) renfermant à elle seule 50.000 catholiques indigènes qui ont tous à peu près la même langue, le même dialecte et, d'un autre côté, Chang-haï étant le plus important des ports ouverts au commerce étranger et sa population indigène étant estimée à 410.000 habitants, l'ouvrage du père Rabouin répondait à un besoin particulier. Ce dictionnaire, dont un premier essai avait déjà paru autographié dès 1878, servira également à l'étude comparée des dialectes chinois qui reste encore à faire. En tête du premier volume se trouvent les éléments de grammaire nécessaires à un débutant et, dans le second volume, on a une énumération très complète des termes scientifiques et techniques, des noms propres et géographiques, et

1. R. P. Rabouin. — Dictionnaire français-chinois; dialecte de Chang-haï, Song-kiang, etc. *Chang-haï*, impr. de la Mission catholique, 1894-1896, 2 vol. in-8°, 680 p. + 634 p.

enfin un appendice très intéressant sur les principales différences du langage de Sou-tseû et Zang-zôh, Zong-ming et Haï-men, Tsang-tseû et Kiang-yen, comparé avec le dialecte de Song-kiang et de Chang-haï.

Jusqu'à la dynastie des Song, chaque province avait un dialecte particulier, mais vers la fin du XVIIe siècle, l'empereur Kang-hi décréta l'unité de langage pour tout l'Empire. Malgré cela, les dialectes de Canton et du Fou-kien ont persisté jusqu'à nos jours. Le dialecte du Fou-kien comprend plusieurs variétés qui diffèrent du *kouan-hoa*, non pas seulement dans la prononciation, mais encore dans l'acception des mots et dans la grammaire. Le *kong* est le dialecte principal de la province de Canton : il se rapproche davantage du *kouan-hoa* que le dialecte du Fou-kien. Il en est de même du *hyang-san* ou dialecte de Macao. Dans tous ces dialectes, il est à remarquer que l'intonation devient de plus en plus forte à mesure qu'on s'éloigne de Péking et des provinces du nord.

Après les dialectes de Canton et du Fou-kien, il y a encore les patois, *hiang-than* et les idiomes locaux, *thou-in*. Les uns et les autres sont très nombreux et varient souvent de village à village; parfois ils renferment des mots tout à fait étrangers à la langue commune, de sorte que des habitants d'un même district n'arrivent pas toujours à se comprendre.

Enfin, avant de parler des ouvrages qui nous ont été donnés sur les dialectes et les patois, disons qu'il

existe encore plusieurs autres idiomes en Chine sur lesquels nous n'insisterons pas ici, notamment le *miao-tse*, parlé par les peuplades de ce nom, le *mien-ting*, parlé dans le haut Yun-nan, le *haï-nan* parlé dans l'intérieur de l'île d'Haï-nan, le *lolo* parlé par une population nombreuse dans la partie méridionale du Yun-nan, etc.

J. Dyer Ball a étudié le dialecte de Macao [1]. Son travail n'est guère qu'une esquisse de vocabulaire dans lequel il nous montre les différences qui existent entre ce dialecte et celui de Canton. Le langage cantonais possède sept cent trente-sept syllabes ou mots dont l'auteur donne les signes idéographiques et la prononciation en regard; il nous démontre ensuite que les indigènes de Hyong-san prononcent deux cent quarante de ces syllabes d'un façon toute spéciale. On distingue, dans le dialecte de Macao, onze tons. Ce peuple, en effet, ne connaissant rien des avantages qn'on peut retirer de l'emploi du *g*, du *d* et du *b*, n'a qu'un syllabaire très restreint et, pour exprimer toutes ses idées, s'est vu forcé d'inventer ou de copier les tons en usage chez ses voisins. L'auteur nous dit enfin que ce dialecte, intéressant

1. Ball (J. Dyer). — The Hŏng Shan, or Macao dialect : a comparative syllabary of the Hŏng Shan and Cantonese pronunciations, with observations on the variations in use of the classifiers, finals and other words, and a description of the tones, etc. *Hong-Kong*, 1897, in-8o, 31 p.

à étudier, est parlé par 5.000 habitants portugaise et par près de 240.000 en d trict.

Ball s'est occupé également du dial Son livre : *Easy sentences in the Hakka dia* une nouvelle édition en 1896, est comp différences près, sur le même plan que c avait donné pour le dialecte mandarir quatorze chapitres de phrases comme ciaires, médicales, domestiques, etc., nonciation du dialecte de Hakka en le Cet ouvrage est certainement utile aux qui étudient avec un maître connaissant glais; pour les autres, il ne peut pas r services, attendu qu'il n'y a pas de carac que les tons ne sont pas indiqués et qu de romanisation employé ne peut donne nonciation incorrecte du caractère, donne pas une prononciation défectueu

En 1867, M. Schaank [2] a fait publi tant manuel en langue hollandaise po *Louh-foung*, parlé dans le département de ainsi que dans les districts de Hoeï-

1. Ball (J. Dyer). — Easy sentences in the with an English-Chinese vocabulary. *Hong-K* 1896, in-8°, 57 p.

2. Schaank (S. H.). — Het Loeh-Foeng Dial Brill, 1897, in-8°, 226 p.

Kieh-yang et Foung-chun, tous situés dans la province de Canton. La population qui parle ce dialecte immigra du nord de la Chine et pénétra dans la province de Canton, en passant à travers les parties occidentales du Fou-kien. Ces émigrants, bien que disséminés en différentes parties du globe, envahirent surtout les colonies néerlandaises et plus particulièrement le pays qui forme le département actuel de Sambas, sur la côte occidentale de Bornéo. C'est là, en effet, que le dialecte de Louh-foung est prédominant. Par le long séjour qu'il fit à Bornéo, ainsi que par la connaissance très approfondie de la langue chinoise que lui enseigna M. Schlegel, Schaank a pu faire une étude remarquable de ce dialecte. Son ouvrage l'atteste d'ailleurs, car il renferme non seulement des tables d'initiales et de finales, mais un vocabulaire assez riche et une série de conversations en hollandais et en Louh-foung. La valeur d'un pareil livre est indiscutable et les sinologues avides de recherches intéressantes peuvent y trouver de quoi satisfaire leur légitime curiosité.

Jusqu'en ces derniers temps, nous n'avions presque rien sur la langue lolo. Dans cette langue qui se range parmi celles que l'on est convenu d'appeler *monosyllabiques* ou *isolantes*, le substantif est indéclinable, l'adjectif invariable, le verbe inconjugable, et toutes les règles se réduisent à la syntaxe.

M. Paul Boell [1] nous a fourni à ce sujet un travail, communiqué en 1897 au Congrès des Orientalistes de Paris. C'est un vocabulaire recueilli par lui au Yun-nan en 1892. Bien que très restreint, puisqu'il ne comprend guère que cent vingt mots, néanmoins ce vocabulaire est intéressant à signaler, surtout en présence de la pénurie de détails sur cette langue. Il est écrit dans les trois dialectes (ahsi, nasöpo, ngi-pa) parlés dans la préfecture de Kiu-tsing-fou et comprend également les mots correspondants des vocabulaires de MM. Doudart de Lagrée, Baber et Hosie, les seuls auteurs qui nous aient fait connaître cette langue, avec M. Paul Vial, missionnaire au Yun-nan. C'est un travail qui est de nature à mériter l'attention de ceux qui s'intéressent à l'histoire des peuples primitifs de ces contrées lointaines.

MANDCHOURIE ET MONGOLIE

Nous avons deux mots à dire des études philologiques qui ont été faites récemment sur les langues mandchoue et mongole.

La Mandchourie, on le sait, possède une langue propre, le mandchou, qui existe encore en théorie, pour se conformer aux usages protocolaires, à la

1. Boell (Paul). Contribution à la langue lolo. *Paris*, Ernest Leroux, 1899, in-8°.

Cour de Chine, mais qui tend, en réalité, à disparaître, même sur son terrain d'origine, devant la rapide invasion de l'idiome du peuple chinois, sauf cependant dans la province de Hei-long-kiang, qui est limitrophe de la Sibérie et où l'immigration chinoise ne s'est pas encore fait beaucoup ressentir. Comme le fait remarquer M. Vissière [1], professeur de chinois à l'École des langues orientales vivantes, « indépendamment de quelques amateurs qui se font un point d'honneur de parler et d'écrire la langue de leurs ancêtres, l'étude approfondie du mandchou est devenue la spécialité d'une armée de *pi-tie-che*, fonctionnaires tartares chargés en quelque sorte de prolonger à Péking l'existence de la langue d'État, en traduisant, du chinois en mandchou, des décrets impériaux. S'il est encore parlé, continue le même auteur, dans les provinces de Moukden et de Ghirin, le chinois s'est installé partout auprès de lui et avec une telle importance que ni les missionnaires chrétiens qui circulent dans le pays pour l'évangéliser et qui ont des établissements très nombreux dans l'intérieur, ni les occidentaux résidant dans le port ouvert de *Niou-tchouang* n'éprouvent le besoin d'apprendre autre chose que le chinois ».

L'ouvrage de M. Grube [2], professeur de chinois à

1. Vissière. — Une langue qui s'éteint. *Paris*, Bulletin de la Société d'Ethnographie, 1899, IX, 86-89.

2. Grube (Wilhelm). — Die Sprache und Schrift der Jučen. *Leipzig*, Otto Harrassowitz, 1896, in-8°.

Berlin, sur « *La Langue et l'écriture de*
est d'une réelle importance pour la ph
Joutchen sont ces Niu-tchi, comme
et les Mandchous les appellent, qui on
partie septentrionale de l'Empire chin
repoussé les Song au sud et qui on
empire des Kin dont l'histoire nous a é
par les premiers empereurs de la dynastie
Le langage de ce peuple, si étroitement a
Mandchous et qui a joué un rôle si im
l'Extrême-Orient, nous était absolument
qu'à ces derniers temps, comme nous l
quer Mgr de Harlez dans son ouvrage
et Mandchous », sauf un petit nomb
provenant d'une inscription écrite en c
qui excitait la curiosité de tous sans pou
faire. M. Grube, qui travaillait à déchi
roglyphes, devait être le premier à nou
vocabulaire de ce dialecte, permettant
ces caractères mystérieux. La première p
vrage qu'il offrit au public renferme déj
liste de huit cent soixante et onze m
prononciation et leur signification en c
heureusement, la prononciation donnée
chinois est pour nous quelque peu incer
ajoute à ce travail une liste de cara
d'après le nombre de traits qui les con
une liste alphabétique des termes Jout

un vocabulaire juceno-allemand, dans lequel l'auteur, en rapprochant les termes jucéniques des termes correspondants en mandchou, cherche à montrer la pauvreté de ces deux idiomes. La seconde partie du travail se compose de vingt petits textes chinois et Joutchen, avec transcription et traduction des textes tartares. Ce travail est l'un de ceux qui ont rendu les plus grands services à la littérature orientale et un de ceux qui aideront à trouver la clef des inscriptions Joutchen qui, jusqu'ici, sont restées mystérieuses pour nous.

Le baron Vitale et le comte de Sercey [1] nous ont donné une courte grammaire, faite sans prétention, de la langue mongole, langue qui, contrairement au mandchou, n'a aucune chance de disparaître d'ici longtemps. « Au moment, disent les auteurs dans leur préface, où les vastes espaces, qui forment en même temps l'hinterland de la Chine et de la Russie d'Asie, semblent devoir offrir au voyageur un nouveau champ d'exploration, nous avons pensé qu'il serait intéressant pour ceux qui séjourneront quelque temps dans la Mongolie, comme pour ceux qui la traverseront, de connaître les principaux éléments de la grammaire et de la langue du pays. Mais là s'offrait à nous une première difficulté : le choix du

1. Vitale et de Sercey. — Grammaire et vocabulaire de la langue mongole (dialecte des Khalkhas). *Péking*, impr. des Lazaristes au Pé-T'ang, 1897, petit in-8°, 68 p.

dialecte. Les différentes tribus qui ont élu leu
cile nomade dans ces steppes infinies son
breuses. Ce sont, pour ne citer que les plus
rables, les Alachans, les Bouriates, les Tsal
Horcins, les Ordoz, les Khalkas. Et ces
parlent chacune un idiome différent. Pa
mœurs relativement sédentaires, par la positi
graphique de leur rayon d'action, enfin p
importance numérique, les Khalkas sont ap
entrer les premiers en relation avec les Eur
C'est donc de leur idiome que nous avons re
condenser ici les règles grammaticales. » Les
se sont bornés à un cadre restreint ; ils
simplement préoccupés de la langue parlée,
renoncé à l'emploi des caractères mongols
cherché à établir un système phonétique qui
rendu par l'alphabet latin. L'ouvrage qu'ils n
offert peut être divisé en trois parties : 1° l
maire proprement dite, très claire, très simple
laquelle toutes les parties du discours sont s
ment passées en revue. Dans la phrase mong
place en première ligne le sujet, puis l'attr
le cas régi par le verbe, l'adverbe et la pré
précédée du substantif qu'elle gouverne et
verbe qui, invariablement, doit être placé le
(Exemple : le Ministre donnera certainement d
à cet homme ; *amban ter hunt magd zarlik bo*
à mot : le Ministre à cet homme certainemen

donnera); 2° un vocabulaire français-mongol où l'on trouve une foule de noms de professions, de maladies, de remèdes, de plantes, d'oiseaux, de saisons, etc..., autrement dit, tous les mots qui sont d'un usage journalier; 3° des phrases de conversation pratique ou exercices sous forme de demandes et réponses où les formules d'imitation, de remerciement et les différents mots compris dans le vocabulaire qui précède sont à tour de rôle employés. A l'aide de ce vade-mecum, les explorateurs s'aventurant dans les régions autres que celles habitées par les Khalkas, peuvent se faire comprendre néanmoins de leurs hôtes momentanés. Mais le polyglotte, enamouré de l'étude des langues touraniennes, qui veut connaître à fond la littérature mongole, langue écrite et langue parlée, se voit contraint de n'employer la grammaire de Vitale et de Sercey que pour ses tout premiers débuts, pour compulser ensuite les grammaires et les dictionnaires de Bobrovnikoff, Schmidt, Kovalewski, Golstunski et autres savants.

CORÉE

On peut dire, sans crainte de se tromper, que la langue coréenne est l'une des moins connues, peut-être même la moins connue de toutes les langues de l'Asie orientale. Les Coréens possèdent, contrairement aux Chinois et aux Japonais, un véritable

alphabet, c'est-à-dire une écriture dans laquelle chaque son est représenté par un caractère distinct, à l'instar de nos écritures européennes.

L'alphabet coréen, qui est très facile, se compose de treize voyelles et de quatorze consonnes. On combine les lettres pour en faire des syllabes, on combine les syllabes pour en faire des mots.

La grammaire peut se résumer aux règles suivantes : invariabilité et absence de genres pour les substantifs; invariabilité des adjectifs qui ne s'accordent pas avec les noms qu'ils qualifient; absence du pronom de la troisième personne qui est remplacé par des locutions démonstratives; existence d'une conjugaison négative spéciale, commune à tous les verbes; le qualificatif précède toujours le mot qualifié ; le régime indirect, l'ablatif, le locatif ou instrumental, précèdent l'accusatif ou régime direct ; l'interrogatif se forme ordinairement en employant l'un après l'autre l'affirmatif et le négatif; la plupart des verbes se forment avec des substantifs suivis d'un auxiliaire qui se conjugue.

Le Coréen, comme le Japonais, a trois langages : le langage de la conversation, le langage des livres et le langage chinois. Dans la préface de son *Dictionnaire coréen-anglais*, Gale [1] nous donne les différences caractéristiques de ces trois langages.

1. Gale (James). — A Korean-English dictionary. *Yokohama*, Kelly and Walsh, 1897, in-8°, 1160 p.

Le langage de la conversation n'a pas de littérature. Il s'est transmis depuis l'antiquité. Il n'est pas le même partout : des variations de prononciation se font d'autant plus sentir qu'on s'éloigne de plus en plus de la capitale, où le langage est considéré comme modèle. L'ordre des mots diffère beaucoup du chinois ; généralement, le sujet, précédé de ses qualificatifs, vient tout d'abord, puis les adverbes ou les locutions adverbiales et le verbe à la fin de la phrase.

Le langage des livres ressemble au langage de la conversation, mais il a, de plus, un grand nombre d'*ojosa* ou mots décoratifs qui n'ajoutent aucun sens à la phrase, mais qui sont simplement là pour donner plus d'harmonie ou pour renforcer une expression. La littérature de cette série est relativement limitée ; elle se borne presque à quelques traductions des classiques et à un petit nombre de livres sur la piété filiale. « Le principal défaut que nous trouvons à cette langue, dit Giles, dans l'essai sur la philologie qui précède son dictionnaire chinois, c'est qu'elle soit écrite en monosyllabes détachés, sans indice nous montrant où un mot commence et où l'autre finit, sans un signe de ponctuation, sans majuscules, sans traits d'union, sans une marque quelconque facilitant la lecture. » — « C'est vrai, répond Gale, mais, si les monosyllabes détachés sont nombreux, il y a néanmoins des terminaisons de cas

et de verbes, des conjonctions, des indices de paragraphes, des espaces entre certains mots, etc..., qui remplacent la ponctuation, les lettres capitales et les autres signes. »

Quant aux caractères chinois, ils semblent depuis les temps les plus reculés avoir été associés avec le coréen. A une époque très antérieure, le chinois devint la langue écrite d'État et il continua à tenir cette place jusqu'aujourd'hui. Quand les Coréens lisent du chinois, ils insèrent, à la lecture dans le texte, les conjonctions coréennes et les terminaisons que le sens exige et font voir qu'ils comprennent parfaitement la pensée de l'auteur.

Toutes ces études sur la langue coréenne sont fort bien expliquées dans l'ouvrage, très consciencieusement fait, de Gale. Cet ouvrage, disposé d'après les lettres alphabétiques, comprend deux parties : le dictionnaire coréen-chinois-anglais et le dictionnaire chinois-coréen-anglais. Les caractères chinois et coréens sont très richement imprimés, ce qui rehausse encore la valeur du livre. Enfin, pour que l'ouvrage soit complet, l'auteur y a ajouté une foule d'expressions de province, de termes de politesse, de termes honorifiques, de mots vulgaires, etc. En appendice, il a placé une série de tableaux synoptiques donnant les dynasties du Japon, de la Chine et de la Corée.

Nous avons eu, en 1897, un autre ouvrage sur la

langue coréenne. Il est intitulé : *Corean words and phrases* [1]. « Cet ouvrage, dit l'auteur, qui ne s'est pas fait connaître, sera utile aux résidents étrangers qui n'étudient pas le langage coréen, mais qui, par leur contact journalier avec les indigènes, sont obligés de connaître quelques mots et quelques phrases de ce pays ; aux visiteurs européens qui débarquent dans les ports coréens ou qui voyagent à l'intérieur de ce pays ; aux personnes nouvellement arrivées, spécialement aux missionnaires qui, bien que commençant à étudier le langage de la conversation, ont besoin d'avoir tout de suite un petit dictionnaire de poche leur donnant quelques phrases faciles qui puissent les tirer d'embarras pour les premiers temps. »

L'auteur s'est appliqué à rendre le plus exactement possible la prononciation coréenne en caractères latins. Il y a là une certaine difficulté et même quelquefois une impossibilité matérielle, car l'anglais, comme d'ailleurs le français, ne possède pas les équivalents nécessaires pour pouvoir rendre le son exact du mot coréen. Il n'a été adopté aucune règle pour l'ortographe des mots ; le même mot, se rencontrant plusieurs fois dans le corps du livre, est souvent écrit de plusieurs façons. La raison qui motive cette inconstance est la suivante : c'est que certains mots,

1. Corean words and phrases, a handbook and pocket dictionary for visitors to Corea and new arrivals in the country. *Seoul*, Hodge, 1897, in-16, 145 p.

quand ils précèdent certains autres dans un
se trouvent légèrement altérés en pron
par euphonie ; le caractère coréen *Ernmo*
toujours placé auprès du mot transcrit e
latines, il n'y a, d'ailleurs, aucun risque de
se tromper.

Cet ouvrage, qui ne traite que du lang
conversation, nous donne, dans un style t
de précieux renseignements sur les nuances
apporter un Européen dans ses relations avec
gène. Il lui faut tout d'abord savoir qu'il ex
formes de langages : le langage extrêmement
langage poli et le langage vulgaire. On emp
jours la première forme quand l'on parle à q
de la haute classe de la société, à des sup
parfois à des égaux. On se sert, au contrai
forme vulgaire quand on s'adresse à des i
ou à des domestiques, mais jamais cette f
doit être employée vis-à-vis d'un *Yang-ban*
distingué). Le degré de politesse ou d'im
d'une phrase coréenne réside tout entier da
minaison du verbe qui, comme en latin, s
toujours à la fin de la phrase. Si le ver
phrase se termine en *ta*, il appartient à la fo
gaire, de même que s'il se termine en *rah*.
en *so* ou en *ee-o*, il indique qu'il s'agit de l
forme ou forme polie. Les verbes terminés
simmitah marquent la forme extrêmement
Prenons trois exemples, nous aurons :

Forme extr. polie.	Forme polie.	Forme vulgaire.
Chal hal-*sio*	Chal hah-*o*	Chal hay-*erah*, *rah* ou *ra*.
Iss-*simmitah*	Is-*so*	It-*tah* ou *ta*
Ham-*nitah*	Moro-*Kesso* ou *gesso*	Moo-un-*yah*
		Chew-*getta*.
		Mo-*lah*.

Ce livre, écrit en anglais, peut être utile à ceux qui commencent à apprendre le coréen, mais il rendra surtout de très grands services — et c'est dans ce but qu'il a été fait — aux voyageurs et aux visiteurs qui s'en serviront comme dictionnaire et guide de poche.

JAPON

Contrairement à la langue chinoise qui est, nous l'avons dit, essentiellement monosyllabique, la langue japonaise est agglutinative, polysyllabique et, à ce point de vue, aurait plutôt de vagues ressemblances avec le coréen, le mandchou et le mongol.

La langue parlée ou vulgaire repose sur une grammaire et sur un vocabulaire qui diffèrent, à bien des égards, de ceux de la langue écrite. La connaissance de cette langue ne permet donc en aucune façon de pouvoir lire le moindre journal ou le moindre document japonais. La langue écrite, de beaucoup plus ardue que l'autre, est surtout caractérisée par la grande difficulté qui provient des divers systèmes d'écritures qui la composent.

Deux syllabaires sont surtout employés p:
Japonais :

Le *kata-kana* (écriture fragmentaire), nc
ainsi parce qu'il a été formé à l'origine avec des
ments de caractères chinois. On ne l'emploie
isolément, mais il sert à noter les mots du la
dans les dictionnaires et autres ouvrages de lir
tique et se mêle dans les livres de littératur
signes chinois ;

Le *hira-kana* (écriture facile), appelé sans
ainsi par ironie, parce que les caractères, tracés
façon très rapide, sont d'une assez grande diff
à déchiffrer. Cette écriture est d'un emploi jo
lier au Japon. Les caractères de ce syllabaire s
plus souvent reliés les uns aux autres et formen
foule de variantes dont un Européen ne pe
rendre maître qu'avec beaucoup de pratique ;

Le *sino-japonais*, ou texte mixte, composé er
tie de signes de l'écriture idéographique et en
de lettres des syllabaires kata-kana ou hira-kan
aussi d'un emploi très fréquent ;

L'écriture *sō-syo*, enfin, mal arrêtée, cursive ju
l'impossible, composée de plusieurs systèm
signes sans cesse confondus, infiniment plus co
quée et plus indécise qu'aucune autre écriture
nue, est également d'un usage courant.

Pour être complet, il faudrait encore menti
d'autres syllabaires, tels que le *man-yo-kan*

yamato-kana, le *zvak-seô*, le *bon-zi*, etc., qui sont parfois employés, bien que dans une mesure assez modérée.

Les Japonais entremêlent entre eux, et sans aucune règle, les caractères de deux ou trois syllabaires. Et, comme pour compliquer encore davantage leurs textes, ils ajoutent çà et là des caractères chinois, de sorte que, si l'on considère le nombre relativement élevé des signes de chacun des syllabaires et de leurs nombreuses variations, si l'on songe à l'emploi illimité qu'ils font des caractères chinois et aux excentricités cursives auxquelles ils se livrent, on est forcé d'admettre que la langue japonaise est l'une des plus difficiles, sinon même la plus difficile des langues connues.

Si l'on ajoute à cela que la langue diffère totalement, suivant qu'il s'agit de la conversation ou d'un texte littéraire, que le style épistolaire n'a aucune ressemblance avec le langage diplomatique, que le langage diffère suivant le rang de la personne qui parle, le rang, la qualité de la personne à qui l'on parle, qu'il diffère chez les hommes et chez les femmes, chez les prêtres et chez les laïques, on ne doit pas être étonné que le nombre des japonistes soit encore aujourd'hui si restreint et que la littérature japonaise, l'une des plus riches de l'Asie orientale, ne nous soit que très imparfaitement connue.

Quelques travaux intéressant la linguistique et que

nous allons passer à présent en revu
pendant ces dernières années.

Comment les Japonais lisent-ils les
langue chinoise par des Chinois ou
nais ? Comment lisent-ils les textes ja
tiennent un grand nombre d'express
Telle est la question que pose, avant
M. Maurice Courant [1]. « L'explication
phrase chinoise se borne à l'œil, dit-
chose : quelques petits caractères jet
gauche de la colonne du texte et c'
puisque le Japonais, qui sait sa prop
naît par là même le sens des signes
les quelques caractères notés à droite
indiquant la construction de la phrase
à ajouter au texte, constituent pour l
traduction, si bien qu'il lit en japona
est écrite en chinois. » Guidé par ce
de signes, le Japonais traduit le texte
et donne aux caractères tantôt une v
qui est une traduction, et tantôt une
naise, qui n'est qu'une transcription
exemples, tirés du *Ta-hio*, du *Chi-kin*
ture chinoise et lecture japonaise, tra

1. Courant (M.). — De la lecture japonai
nant uniquement ou principalement des
phiques. *Paris*, Journal Asiatique, sept.-o
Nat., in-8°.

et nombreuses notes, viennent expliquer la façon de procéder. C'est un petit mémoire qui, lu avec soin et réflexion, facilitera beaucoup aux sinologues non japonistes la lecture des textes japonais écrits en caractères idéographiques.

M. Rudolf Lange, professeur de japonais à Berlin, a fait paraître [1], en 1896, un manuel d'enseignement intitulé : *Introduction à l'écriture japonaise.* Il n'existait point jusque-là, sauf en langue anglaise ou encore dans des introductions de grammaires et de dictionnaires, de manuel spécial pour l'étude de cette écriture. L'auteur y a reproduit en fac-similé l'ouvrage *Kanaji ruishu*, composé par Kikuchi Masumi, et qui donne les formes cursives de plusieurs caractères chinois jusqu'à leur forme la plus abrégée, connue sous le nom de *hira-kana*. C'est la difficulté toute exceptionnelle de cette écriture cursive, comme nous le disions plus haut, qui a été jusqu'à présent un des plus grands obstacles qui se soient opposés à l'acquisition de cette riche et intéressante littérature japonaise.

La *Grammaire japonaise de la langue vulgaire* [2], publiée pour la première fois en 1873, par M. de Rosny, le créateur des études japonaises en France, a

1. Lange (Rudolf). — Einführung in die Japanische Schrift. *Stuttgard* und *Berlin*, 1896, in-8°.

2. De Rosny (Léon). — Éléments de la grammaire japonaise (langue vulgaire). *Paris*, Leroux, 2e édition, 1897, in-8°.

eu en 1897 sa deuxième édition. Ce livre partie du groupe d'ouvrages rédigés spéci: l'usage des élèves de l'École des langues ori connus sous le terme générique de *Cours p japonais*, est peut-être l'un des mieux fai plus pratiques de cette collection. Après u duction consacrée spécialement à l'écriture nais, M. de Rosny divise son travail en deu parties : la première traite des différentes mots ; toutes les parties du discours y son leusement passées en revue ; le langage de et le langage des supérieurs aux inférieurs tout l'objet d'une étude toute spéciale. L est réservée à certaines particules : *va*, *n kara*, *dé*, etc., à certains verbes : *falloir*, *a faire faire*, etc., et à certains adverbes enfin un rôle très important dans la langue Japon. Chaque règle grammaticale est acc de nombreux exemples en lettres latines, q en écritures kata-kana ou hira-kana et caractères chinois. Le succès obtenu par la édition nous est un gage certain du succès la deuxième.

Un autre ouvrage, qu'un auteur anony raître en 1898 à Yokohama, est égalemer ler dans notre nomenclature. Il a pour tit *nese self-taught* [1]. L'auteur a remarqué que le

1. Japanese self-taught ; being a collection of abc

éprouvaient de grandes difficultés pour distinguer le langage familier du langage poli. Il a remarqué aussi qu'il n'existait pas de dictionnaire donnant la traduction exacte d'une foule de mots d'un usage quotidien.

Pour combler la première lacune, il a réuni, avec beaucoup de soins, environ cinq cents phrases dont il donne la traduction familière et la traduction en langage poli. Ces phrases expliquent en même temps différentes règles grammaticales, méthode moins abstraite et plus attrayante que l'étude de la grammaire proprement dite. Ces phrases sont précédées de quelques courtes explications relatives à la prononciation japonaise.

Pour combler la seconde lacune, il a inséré dans son livre un vocabulaire des mots essentiels, et s'est principalement étendu sur les termes commerciaux, afin de venir, autant que possible, en aide aux marchands résidant dans l'empire du Japon. Nous avons ainsi une longue liste de noms d'oiseaux, d'animaux, de poissons, de vêtements, de boissons, etc., qu'il est très utile de connaître.

Ce livre n'est pas fait pour former des sinologues, ni des japonistes, mais pour tirer d'embarras les personnes qui n'ont qu'un temps très limité à consacrer

nese phrases and an extensive english-japanese vocabulary, arranged according to subject matter, intended to serve as a vade-mecum for commercial and general use. *Yokohama*, 1898, in-8°, 220 p.

à l'étude de la langue japonaise, et qui or
néanmoins d'avoir une idée de la construct
phrase et de se familiariser avec certains mc
saires à leurs occupations. Les mots anglais, (
point leurs équivalents en japonais, ont été
en sino-japonais et ne peuvent être compris
les personnes qui ont l'habitude de ces n
ou moins techniques, ou qui ont des noti
étendues sur la langue japonaise. L'auteı
devoir ajouter, pour cette dernière catégorie
les caractères chinois entre parenthèses, afiı
nir, autant que possible, toutes les difficult

Enfin, pour terminer, il nous donne
conjugaisons de verbes, quelques listes d'
de conjonctions et de prépositions nécessai
construire les phrases. L'ouvrage, très bi
bien clairement expliqué, sera un précieı
mecum pour les personnes qui n'ont pas
d'étudier à fond la langue japonaise.

Le dernier ouvrage que nous ayons à me
est celui de Mac Cauley : *Introductory course*
nese [1]. Le véritable titre aurait dû être : Cc
gressif de lecture, d'écriture et de conversa
le dialecte poli de Tokio, au moyen des de
baires japonais, le kata-kana et le hira-kaı

1. Mac Cauley (Clay). — An introductory cou
nese. *London*, Sampson Low, 1897, in-8°, 569 p.

ntroduction magistrale, l'auteur étudie une de questions très intéressantes : les origines de ıre au Japon, l'effet de l'introduction du boud-e sur la littérature de ce pays, l'emploi des idéographiques chinois dans les phrases japo-, l'origine des syllabaires kana, la distinction doit faire des langages parlé et écrit, etc.

ıs la première partie de l'ouvrage, il traite du ıire, de l'écriture et de la prononciation. Le ana, le hira-kana, les signes de ponctuation, les graphiques, l'accent, les moyens de translitéra-sont étudiés en détail ; dans la seconde partie, il des éléments de la grammaire : tous les mots scours sont à tour de rôle examinés ; enfin la me partie, la plus considérable de beaucoup, stinée à mettre en pratique les explications don-Elle contient quarante-huit exercices de conver-s, en écriture hira-kana et classés progressive-

ıteur s'est inspiré pour son travail des japo-les plus renommés : Hoffmann, Aston, Hep-Rudolf Lange, Chamberlain. Il a fait un ouvrage emier ordre, digne de rivaliser avec les meil-traités sur la langue japonaise.

résumé, les études indo-chinoises, chinoises, ınes et japonaises ont donné lieu, pendant ces ères années, à beaucoup de travaux importants

intéressant la linguistique ; le chinoi
y compris les dialectes spéciaux par
empire qu'est la Chine, a été l'obje
langues européennes, d'une foule d
dictionnaires et de manuels de tou
pouvons donc dire que nous somn
où l'orientalisme est plus que jamai
nous est permis d'espérer qu'on ne
sent à connaître, d'une façon co
monuments littéraires de ces pays d
qu'on dit si riches et qui nous sont
faitement connus.

Alt

APERÇU BIBLIOGRAPHIQUE

des travaux relatifs aux peuples de race malaise, qui ont été publiés pendant les années 1898, 1899 et 1900.

L'événement capital pour les Orientalistes, en l'an de grâce 1899, a été la réunion à Rome du XII[e] Congrès international. Ce congrès, organisé avec un zèle et une entente incomparables par les soins du comte Angelo de Gubernatis, avait amené dans la ville éternelle une affluence considérable d'Orientalistes appartenant aux cinq parties du monde. Le Congrès comprenait douze sections dont la cinquième, la seule dont nous ayons à nous occuper ici, était intitulée : « *Birmanie, Indo-Chine, Malaisie et Madagascar* ». Pour la première fois, la grande île de Madagascar avait sa place officielle dans un Congrès d'Orientalistes; elle y était représentée par MM. Aristide Marre, l'initiateur de l'étude du malgache en France, et le D[r] Gaubert, de Versailles, délégués par le général Gallieni, gouverneur général de Madagascar et dépendances. L'assemblée des membres du Congrès, dans sa séance d'installation au Capitole,

avait proclamé MM. Kern, de Leyde et Aristide Marre, de Paris, présidents de la Ve section (*Birmanié, Indo-Chine, Malaisie et Madagascar*); M. le Dr Gaubert, de Versailles, fut chargé d'y remplir les fonctions de secrétaire. Certes, il y avait là un vaste champ d'études et de discussions du plus haut intérêt; malheureusement, comme l'a dit le philologue anglais, Robert Cust, à propos du Congrès de Vienne, en 1886 : « *The time is not yet come for such subjects to occupy their proper place; there is a fond preference to the dead past over the living présent.* » En Autriche, la section *Malaisie et Polynésie* fut négligée par la masse des congressistes présents, « par la très simple raison, dit encore Robert Cust, que la majorité des savants était totalement ignorante des sujets à traiter dans cette section ». A Leyde, en 1883, dans la Ve section (Malaisie et Polynésie), présidée par le vénérable abbé Favre, ancien missionnaire et professeur de malais et de javanais à l'École spéciale des langues orientales vivantes, il en avait été tout autrement, grâce surtout à ce que presque tous les membres présents, au nombre de quarante-neuf, étaient de nationalité hollandaise et connaissaient Batavia presque aussi bien qu'Amsterdam, Leyde ou La Haye.

A Rome, on octobre 1899, chacune des douze sections avait un secrétaire italien; la cinquième section, seule, faisait exception, par la raison péremptoire

que ni le malgache, ni le malais, ni les langues malayo-polynésiennes, ne sont enseignées en Italie, et pourtant des chaires de langues orientales sont établies à Rome, Naples, Florence, Venise, Gênes, Milan, Pise, Turin, Bologne, Parme, Palerme et Messine. Puisque la péninsule italienne aspire à redevenir une puissante nation maritime, comment se fait-il que ses hommes politiques ne sentent pas l'utilité, je devrais dire la nécessité, de l'étude du malais, c'est-à-dire de la langue maritime de l'Extrême Orient ? Au point de vue politique et commercial, il n'est plus permis de négliger les langues vivantes pour s'occuper presque exclusivement des langues mortes.

Les Académies et Sociétés savantes qui, jusqu'à ce jour, se sont occupées fructueusement de l'étude des pays malais et océaniens sont, en première ligne, l'Institut royal de La Haye, la Société des sciences et des arts de Batavia, la Société asiatique de Singapour et la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande. A Berlin, le gouvernement impérial a institué, il y a quelques années, un *Seminar für Orientalische Sprachen*; le programme des Cours indique des tendances politiques et commerciales. Outre les langues orientales proprement dites, on y enseigne diverses langues africaines, telles que le *souahili*, le *bantou*, le *dahoméen*. Mais revenons aux travaux publiés pendant ces trois dernières années sur

alaisie et la Polynésie. Nous trouverons une e récolte faite par de nombreux et savants .ers. Voici le relevé donnant, par ordre alphaue des noms d'auteurs, les titres en français des ages qui ont été publiés pendant ces trois ders années : 1898, 1899 et 1900.

Aalst (*van*).

quelques antiquités hindoues de *Probolinggo*, résidence de , en *Java*.

Abendanon (*I. H.*).

Condition légale des enfants nés en dehors du mariage, de es indigènes appartenant à la religion mahométane.
La législation des Indes néerlandaises, de 1892 à 1897 ivement.
Transcription des biens immeubles; force démonstrative tes de propriété.

Adriani (*Dr N.*).

La légende de *Menoti-noti*.
Les langues des îles *Togian*.
Les expressions *maka*, *naka*, *paka* dans la langue *bare'e* (en es) et quelques langues de la même origine.
Les palatales dans la langue *bare'e*. Essai sur le système tique de cette langue.
Étude sur la littérature des *To-Radja*, tribus du centre de s qui parlent la langue *bare'e*.
Coup d'œil sur les dialectes parlés dans le centre de *Célèbes*.
De *Posso* à *Todjo* (Célèbes).
Laolita i Sese nTaola. Texte original en langue *bare'e* bes central).
Les pèlerinages en Arabie et la propagation des maladies niques. Étude pour les médecins et les hommes poli-

Ali ben Abdallah.

Poésie malaise en l'honneur du couronnement Wilhelmine.

Amêh (O. Collet).

L'or aux Indes Orientales-Néerlandaises. Étude su de l'industrie aurifère (Batavia).

André de La Porte et *J. Knebel.*

Les ruines de *Panataran* (avec deux planches).

Anschutz.

Le *Carcere duro* et la maison de détention militai (en Java).

Arimourti.

Livre *malayou* pour apprendre à jouer l'hombre promptement.

Astratenajas (Mas).

Livre de lecture *madourais*, en vers.

Baere (L. del).

Assurances de vie. Extrait du Journal de *Sourabay*

Balcke (W.).

Considérations sur l'avenir de *Déli* (Amsterdam

Bastian.

Dissertation sur la tâche qui incombe de nos jou logie.

Berg (van der).

De l'argent et du monnayage dans les Indes Néerl

Bevervoorde (van).

dé règlements politiques, particulièrement pour *Java*
ra, et généralement pour les Indes Néerlandaises.

Biegman.

ılam, la science du monde physique.

Blagden.

ronologie du Moyen-âge en *Malâka*, avec une liste com-
des dates des règnes des sultans de *Malâka*, d'après
sources malaise, chinoise et portugaise.
klore et croyances populaires des Malais.
la culture du riz dans *Malâka*.
roduction et notes sur le livre intitulé « *Malay Magic* »,
keat.

Blumentirit

é des rapports ou relations ethnographiques et histo-
: l'Archipel des Philippines.

Bodemeijer.

ntiquités du pays de *Gending*, régence de *Probolinggo*, en

Boerlage.

thode pour la connaissance de la flore des Indes Néer-

scription des familles et genres des phanérogames des
éerlandaises.

Bosboom.

nnes habitations dans la ville de *Batavia* (avec trois
).

Boudewjinse (*G.*) et *van Soest* (*G. H.*).

La législation Indo-Néerlandaise (Amsterdam, 1899

Brandenburg.

Étude et application du droit militaire; Guide pour ciers et sous-officiers de l'armée des Indes-Néerlandaises

Brandes

1. Le nom du mois *Hapit*.

2. Ce que renferme le grand *Hikâyat Bakhtiyar*, sui notice du Dr *Van der Tuuk*.

3. Communication sur les contes du *perroquet* (*p* connus parmi les Malais.

4. Sur les citations de manuscrits sur feuilles de palm

5. Philologie et archéologie aux Indes Néerlandaises régence de la *reine Emma*.

6. Sur quelques particularités de la métrique, de la musicale et de l'histoire de l'écriture chez les Javanais.

7. Quelques notices sur l'ancien *Batavia*.

8. Encore quelques *piagĕms* javanais de la période r tane, de *Mataram*, *Bantĕn* et *Palembang* (sixième suite).

9. *Omina* et *Portenta*.

10. Un voyage à la Cour de Mataram, vers l'an 1648

11. Sur le Babad Tanah Jawi (Histoire de la terre

Breitenstein.

Vingt et un ans dans les Indes Néerlandaises : Jour médecin militaire, 1re partie, *Bornéo*.

Charencey (*Comte de*).

1. Les langues océaniennes et transgangétiques (F Linguistique).

2. Recherches sur la langue Aïno (Journal asiatique,

Chatelin.

e de la vie à *Padang*, en *Sumatra.*

Cognacq et *Mougeot.*

en Cochinchine et dans la presqu'île malaise.

Cohen.

chez les Javanais.

Colenbrander (*Dr H. T.*).

gister du Fort de *Batavia*, pour les années 1631-34
ous la direction du Dr *Colenbrander* en 1898).

Dewall (*A. F. von*).

tation des mots malais *Tebous* et *Oumban.*
ıdok djinaka (le chevrotin apprivoisé), traductions
s, avec tropes et figures malaises suivant la cri-
'an Dissel.
s notes sur le supplément du Nouveau Diction-
ıéerlandais, en caractères arabes, de M. *Klinkert*,
ı8 à *Leyde.*
ues sur le Mémoire du Dr *Tendeloo*, intitulé : Faits
du *Sadjârah mâlayou.*
es chansons d'enfants en vogue à Batavia.

Dinter (*van*).

graphiques et ethnographiques sur l'île de *Siaou*
te).

Du Bois.

.landais aux Indes Orientales (publié à *Vienne*).
des Princes à *Java* (*Paris* et *Vienne*).
maritimes et puissance navale de l'Allemagne
lin en 1900).

Eck (van).

Histoire, géographie, ethnographie, organisatio
Indes Orientales néerlandaises.

Eijkman (C.).

Du *beriberi* et de la nourriture. Étude critique-h

Eilerts de Haan.

Lectures sur l'hygiène pour les écoles soundanai

Enthoven (J. J. K.).

Notice sur les cartes, livres et objets composé par le service topographique des Indes Orientales et destinées à l'exposition universelle de Paris en 1899).

Fischer (A.).

Course à travers *Formose* (publié à *Berlin* en 19

Fokkens (F.).

Accroissement de la prospérité publique à *Java* (

Fokker.

La nouvelle conception du passif dans les verbe dans les langues malayo-polynésiennes du groupe

Foreman (J.).

Les îles *Philippines*, 2e édition (*Londres*, 1899).

Gaubert (Dr Fortuné).

Fonction des formes verbales en malgache (*Rom*

Gautier.

Les *Hova* sont-ils des Malais ? Essai d'une étud

entre les dialectes *hova* et *sakalava* (Journal asiatique, tome XV).

Geerligs.

Sur la fabrication du sucre à *Java* (*Sourabaya*, 4 Mémoires).

Geerling.

Prière pour le couronnement de notre jeune reine, avec musique.

Gelder.

Livre de lecture pour les écoles soundanaises.

Gorkom.

Des accoucheuses indiennes (Extrait du Messager de *Java*).

Graafland (*N.*).

Le *Minahasa* : Son état passé et son état présent.

Grandidier (*Guillaume*).

1. Histoire de la fondation du royaume *Betsimisaraka*.
2. Voyage dans le sud-ouest de *Madagascar*.
3. Voyage de la reine *Ranavalonâ 1re* à *Manerinerina*.

Grashuis.

L'interprète javanais; Recueil de mots en hollandais et en javanais.

Grivel (*D.*).

Rempah-rempah ; exercices pratiques sur la langue et le style à l'usage des écoles indigènes (*Batavia*, 1899).

Groneman (*J.*).

1. Quelques jours passés à *Djokyokarta* (1899).
2. Les hauts plateaux des monts *Yang* (*Groningen*, 1899).
3. Remède contre la peste : conférences avec le Dr *Yersin* (*Djokyokarta*, 1899).

4. *Lakon Pregiwa*, pièce de théâtre jouée au *Kraton de Djokyokarla*, d'après le ms. javanais de *Gousti Pangheran Aryo Souryo* (*Mataram*, 1899).

Groot (De).

1. Moyens de défense contre le tigre dans nos colonies et sur le continent asiatique oriental.
2. Les ârbres fruitiers : mode de protection contre les fourmis.

Haan (De).

1. Des Jacobins à *Batavia.*
2. Notice sur la mort de *François Tack*, assassiné à *Kartasoura* en 1686.
3. Anciennes archives notariales.
4. Notice sur l'ancienne ville de Batavia, Kota-Tahi.

Habbema (J.).

1. Bouquet de fleurs; recueil de diverses histoires.
2. Superstitions dans la régence de *Préangher.*

Hazeu (G. A. G.).

1. Quelques récits sur les hommes-bêtes en *Java.*
2. Le *Nâga Arddhawalika* chez les Javanais.
3. Le *Lakon Arimbau.*
4. Le jeu javanais *Nini-Towong.*

Heide (Homan van der).

Considérations relatives au système des irrigations en usage à *Java.*

Hekker.

Le maître de la langue soundanaise.

Hellot (F.).

La Pacification de Madagascar, en application des principes administratifs du général *Gallieni*, gouverneur général de Madagascar et Dépendances.

Herman ten Kate (*Dr*).

›asteur *Cornélius Le Cocq d'Armandville*, écrites de
de *Florès*, *Ceram* et la *Nouvelle-Guinée*.

Hindorf.

l'étude de la langue malaise parlée.

Hinloopen-Labberton (*Van*).

au Mémoire de M. *Knebel* sur la mensuration des
Javanais.

Izeland (*Alleyne*).

ı tropicale ; introduction à l'étude du sujet (*New-*

Jaussens.

et Dictionnaire de la langue *Maori*, dialecte tahi-

Juynboll.

e des manuscrits malais et soundanais de la biblio-
ıiversité de *Leyde*, comprenant plus de 400 mss.
malais.
de du *Ramayâna* hindou, avec ses remaniements
ıais.
e en ancien javanais intitulé : *Açramawâsaparwan*.
: en ancien javanais intitulé : *Sumanasântaka*.
ândapourâna, en ancien javanais.
tion à la connaissance de la littérature de l'ancien

Kalff (*S.*).

acht (le canal du tigre), à *Batavia*.

Kemp (*Van der*).

possession du pays des *Lampongs* par *Raffles*, en

2. Restitution des factoreries néerlandaises, en ex
Traité de *Londres*, du 13 août 1814.

3. Séjour du Commissaire *Van den Brook* dans l'
du 18 décembre 1817 au 24 juin 1818.

4. Rupture de nos relations avec *Bandjermasin*, sou
et rétablissement de l'autorité néerlandaise en ce pays
vier 1817.

5. La côte occidentale de *Sumatra*, suivant le
Londres du 13 août 1814.

6. Le département de l'Intérieur aux Indes Né
Discours prononcé à *La Haye*, le 2 mars 1899, à l
électorale de l'Inde orientale.

7. Le *papieroorlog* de *Singapour*.

8. *Palembang* et *Banka* en 1816-1820.

Kepper.

Wilhelmina, reine des Néerlandais, chant popula
ger de *Java*).

Dr Kern.

1. Note sur la 74e strophe du texte du *Ramayâna*, a
nais.

2. Note sur une pierre portant inscription dans
Sewou.

3. Communications sur la grammaire de l'ancien ja

4. Sur la langue des *Yotafa's* à la baie *Humbold*
Guinée).

Kern (*R*.).

Contes du cerf nain, texte soundanais, avec traduc

Kiliaan.

Dictionnaire Néerlandais-Madourais.

Kist.

Coup d'oeil sur l'histoire de la régence de *Préanghe*

Klerck van Hogendorp.

:onsidérations sur l'état présent des Indes Orien-

Klinkert.

anthologie malaise ; Recueil de manuscrits choisis,
:n vers.
iaire malaise, 2ᵉ édition.
nent au Nouveau Dictionnaire Malais-Néerlandais
tères arabes.

Knebel (J.).

es javanaises de *Ponorogo.*
iensuration des armes chez les Javanais.
Pasir (chronique de *Pasir*), avec la traduction du
ollandais.
tes ou *djimat* javanaises.
e du lac de *Grati*, trad. du javanais.
:-garou du centre de *Java.*
sur les ruines de *Panataran*, en *Kediri* (*Java*), en
avec M. *André de La Porte.*
›s d'armes et d'autres objets désignés par les Java-
noms de *Kyaï*, *Nyaï*, *Poun* et *Si*, *Kaampouban* et
ınces populaires et traditions. Suivi d'un extrait du
)jdwi (chronique de la terre de *Java*).
.vanais en usage dans le pays de Tegal, différant
: Solo.

Kohlbrugge (J. H. F.).

ɔle de *Lingga* et autres monuments sur les monts

pologie des *Tenggher*, montagnards indonésiens de

atoria aux Indes Néerlandaises

Ko.Mo.An.

Les aventures de *Bòk-Lòrò-Mèndout*, pièce de théâtre en javanais.

Kreemer (J.).

Vingt-cinq années de missions aux Indes Orientales.

Krieger (M.).

Nouvelle-Guinée (*Berlin*, 1899).

Kroesen (J. A.).

1. Note sur le pays des *Bataks* et particulièrement sur le *Simeloungoun*.
2. Rapport concernant l'assujettissement de la province de *Tanah Djawa* (chez les Bataks) au gouvernement néerlandais.

Kruijt (C.).

1. Le bassin de la rivière *Tomasa*.
2. Le loup-garou chez les *To-Radja's* du centre de *Célèbes*.
3. De l'adoption chez les *To-Radja's* et de ses rapports avec leurs institutions matriarcales.
4. De *Posso* à *Todjo* (*Célèbes*).

La Chapelle.

1. Note sur la population des montagnes du *Tenggher*.
2. Note sur le territoire du *Tenggher*.

Leclercq (J.).

Un séjour dans l'île de *Java* : le pays, les habitants, le système colonial.

Liefrinck.

1. Une pièce officielle émanant du prince de *Lombok*.
2. L'esclavage en Lombok.

Luering.

Vocabulaire du dialecte *dousoun.*

Marques Pereira.

Archives et Annales de l'Extrême-Orient portugais.

Marre (Aristide).

1. Mémoire sur la poésie malaise et spécialement sur le *pantoun.*

2. Vocabulaire des mots de provenance portugaise usités dans le malais.

3. Proverbes et similitudes des Malais, avec leurs correspondants en diverses langues d'Europe et d'Asie.

4. Texte malais transcrit en caractères latins de l'*Hikâyat Touan Poutri Djouher Manikam* (précédemment traduit en français).

5. Tableaux comparatifs de mots usuels malais, javanais et malgaches, extraits du grand ouvrage de *Guillaume de Humboldt* sur le Kawi, revus, corrigés et complétés.

6. Des noms de nombres en usage dans *Madagascar*, aux *Philippines*, dans la *Malaisie* et la *Polynésie.*

7. Vocabulaire des mots français usités dans la langue malgache.

8. Proverbes, maximes et conseils en langue *tagalog*, avec la traduction interlinéaire en français.

9. Le *Sadjârah malâyou*, traduit en français sur le texte publié à *Singapour* par *Abdallah ben Abd el Kâder*, suivi d'un Index de tous les noms de lieux et de personnes (*Louvain*, 1900).

10. *Madagascar* et les *Philippines*. Vocabulaire comparatif des principales racines malayo-polynésiennes, communes à la langue *malgache* et à la langue *tagalog*.

Matthes.

1. Les prophéties d'*Ézéchiel* et de *Daniel*, traduites en langue bouguis (*Célèbes*).

2. Les prophéties et les lamentations de *Jérémie*, traduites en bouguis.

3. Les livres des chroniques en langue makassar (*Amsterdam*, 1899).

Medina (J. T.).

Bibliographie espagnole des îles Philippines (Santiago de Chili, 1898).

Meijer (A. B.).

Distribution des *Negritos* dans les *Philippines* et ailleurs (*Dresde*, 1899).

Micolo (J.).

Aventures des cinq *toumonggong's* (texte malais en caractères arabes).

Middel (R. Brons).

Liste de mots de la langue soundanaise (*Samarang*, 1900).

Moore (Van der).

Du thé, sa culture et son mode de préparation à *Java*.

Moquette.

Quelques observations sur les monnaies hindoues de *Java*.

Morris (M.).

La langue *Mentawai* (*Berlin*, 1900).

Nederburg.

1. Législation pour les Indes Néerlandaises. Recueil officiel annoté (*Batavia*, 1899).

2. De la nécessité d'une bibliothèque indienne pour le Droit et l'Administration.

Nieuwenhuis (Dr).

La dernière expédition scientifique dans l'île de *Bornéo*.

Nijpels (G.).

Japon et la Hollande dans l'Asie orientale. Étude militaire ·lem, 1899).

Obach.

ois lectures sur la *gutta-percha.*

Osman Saïd ben Abdallah.

Doulapan faïdah (les huit utilités). Sur le respect dû par les nts aux descendants du Prophète.
L'observation du jeûne pendant le mois de *ramadan* (en ;).

Pabst (van).

comité directeur pour les fêtes du couronnement à *Batavia.*

Piepers.

égislation minière en usage dans les possessions de la cou- des Indes Néerlandaises.

Poensen (C.).

.es lois javanaises.
Dntchen-ontchen, livre de lecture javanais.

Pott.

que doit être l'instrument appelé *golok*, conformément au e l'art. 65 du Code pénal en usage parmi les naturels de

Quant (De).

da, le lieu sacré des *Badouïj*, de *Karang.*

Radèn Adipati Aryo Kartadiningrat.

cendance de *Ngabei Bestam-Kertoboso.*

Radèn Màs Adipati Aryo Sosro Ningrat.

Le mariage chez les *Kodja's.*

Rathborne.

Campements et courses à travers la presqu'île malaise. Aperçu des progrès accomplis dans les États malais durant les quinze dernières années.

Ridley.

Liste copieuse de noms de plantes malaises (in-8° de 250 pages).

Riedel.

Les sièges en pierre chez les *Empong's*, dans le *Minahasa.*

Roest (van der).

Du genre de vie des habitants du *Windessi* dans la Nouvelle-Guinée néerlandaise (Mémoire suivi de quelques fables populaires des indigènes).

Ronkel (Van).

1. Étude sur le *Makôta Radja-Rádja* (la couronne des Rois), traité de morale dont *Barthélemy Saint-Hilaire* a dit « qu'il était digne de fixer l'attention du monde savant ». (Ce livre a été traduit en français par Aristide Marre en 1876.)
2. De l'influence de la syntaxe arabe sur la syntaxe malaise.
3. A propos d'une vieille liste de manuscrits malais.

Roo de la Faille.

Résidence princière à *Narmada*, dans l'île de *Lombok.*

Rouffaer.

1. *Matchan Gadongan.*
2. L'époque du changement de religion (1400-1600) dans l'archipel malais (avec un appendice).

3. La chute du Kraton de *Padjang*, avec l'aide du *Senapati* (1586), d'après le *Babad tanah Djawi* (avec préface).
4. Un plagiat brutal.
5. Des *Moutisalah's* dans le groupe de *Timor*. D'où sont-ils originaires. ?
6. Sur les cymbales de bronze en usage aux Indes Néerlandaises.

Rutte (de).

L'enlèvement chez les *Macassar's* et ses rapports avec les conditions sociales actuelles.

Scheltema.

1. Sept contes d'animaux. (Ces animaux sont le chat, le tigre, l'ours, le singe, le *kantchil* (petit daim), la guêpe, le serpent et la grenouille.
2. Supplément au mémoire intitulé : Sept contes d'animaux.

Scidmore (Miss).

Java, le jardin de l'Orient.

Semper.

Voyages dans l'archipel des Philippines.

Serrurier.

1. Note sur l'état actuel de quelques grands monuments du centre de *Java*.
2. Aperçu des travaux de la Société de *Batavia* pendant l'année 1897.
3. Réflexions sur le Musée royal ethnographique.
4. Essai sur l'histoire de l'art imitatif chez les indigènes de la *Nouvelle-Guinée* (types divers, avec deux planches de figures et une carte géographique).

Shoemaker (Myers).

Iles des mers du Sud, *Havaï*, *Samoa*, *Nouvelle-Zélande*, *Tasmanie*, *Australie* et *Java*.

Simonnar (Victor).

Description d'une collection ethnographique provenant de *Madagascar* et donnée par M. *Simonnar* à la Société des Sciences et des Arts de *Batavia.*

Skeat.

Malay magic : Folklore, croyances populaires et religieuses des Malais de la presqu'île de *Maláka.* (Vol. de 700 pages, avec 28 planches et une introduction de M. *Blagden.*)

Snouck Hurgronje.

1. L'Islam et le phonographe.
2. Études sur la langue d'*Atchèh.*

Soest (van).

La législation Indo-Néerlandaise (Amsterdam, 1899).

Sosro-Kartono (Mas Pandji).

Le Hollandais dans les Indes Orientales. (Discours prononcé au 25e Congrès néerlandais des langues, lettres et sciences, 1899.)

Steinmetz.

1. Description archéologique du district de *Bondowôso,* régence de *Besouki,* en *Java* (avec cinq planches).
2. Quelques antiquités à *Bandoung.*
3. De la philosophie sociale organique.
4. Des poursuites juridiques contre les débiteurs dans l'antiquité.
5. Glanures et instructions sur l'économie.

Stibbe.

Description du pays d'Alahan Pandjang.

Stok (Van der).

Des tremblements de terre.

Struick du Moulin.

dées de M. *Van der Kemp* sur la tenue des livres de caisse ıs les Indes.

Stuart (Cohen).

.ois et coutumes dans les Indes Néerlandaises, avec leurs erses modifications jusqu'au temps actuel.

Swettenham.

'ocabulaire comparatif des dialectes de quelques-unes des tri- sauvages qui habitent la presqu'île de *Malâka*, l'île de *Bor-* , etc.

Tahir (Mohammed).

.ivre de lecture pour les jeunes Bouguis (1re partie).

Tendeloo (H. J. E.).

ı. Les officiers d'administration européens pour les Indes erlandaises (Leyde, 1900).

ı. Faits et chiffres du *Sadjdrah malâyou*, livre tout récemment duit en français par M. Aristide Marre et dont le Dr Tendeloo .it : « Dans mon estime, c'est un des plus beaux ouvrages de littérature malaise. »

Tiemersma (L.).

Livre de lecture, en malais, pour les enfants des écoles.

Toorn (van der).

1. Grammaire du dialecte de *Menangkabau* (*Sumatra*).

2. Explications, descriptions propres à faire connaître les 'ers métiers d'artisans et ouvriers (2e édition).

Tregear (E).

1. Dictionnaire de l'idiome de *Pomotou*.

2. Description et vocabulaire de l'île *Savage*.

Tugault (Alfred).

Dictionnaire malais-français, avec les caractères arabes.

Tuuk (Van der).

Dictionnaire Kawi-Balinais-Néerlandais.

Ufford (Quarles von).

1. Essais académiques sur des matières concernant les nies.
2. Chronique et littérature coloniales (Extr. de l'Économ
3. Des cultures à *Java* et à *Ceylan*.

Uildriks (Van).

1. Sur le vol des oiseaux.
2. Quelques simples mesures de précaution contre la pes

Velden (Van der).

Essai d'une grammaire de la langue *laoranaise* (en *Soumb*

Verbeek (R. D. M.).

1. De la science des mines et de la connaissance des terr
2. Bref rapport sur le tremblement de terre arrivé à *An* le 6 janvier 1898.
3. Bref rapport sur le tremblement de terre et de mer à *Ceram*, le 30 septembre 1899.
4. Bref rapport sur le tremblement de terre et de mer ar *Soukaboumi*, le 14 janvier 1900.

Vliet (Van der).

Malavikâ Mandjoulikâ.

Vorderman.

1. Le *Pangium edule Reinw*, considéré comme plante ali taire.

2, Deux poissons phosphorescents de *Banda* : le poisson *lewèri batou* et le poisson *lewëri ayer*.

3. Analectes sur le domaine bromatologique.

4. Sur ce qu'on appelle « pluie de sang », en *Java*.

5. Noms indigènes de plantes et de simples, avec une explication sur la prononciation du madourais par *Kilitan*.

6. Oiseaux de *Célèbes*.

7. Explications et éclaircissements sur mon rapport relatif au *beri-beri*.

Vortsman.

Le calme à Célèbes : un mot d'avertissement.

Wakker et Went.

Des maladies de la canne à sucre, non causées par les animaux, dans l'île de *Java*.

Warneck (Jean).

Sur la littérature *Toba-Battak* (Berlin, 1899).

Webster (Cailey).

A travers la Nouvelle-Guinée et les contrées occupées par des cannibales.

Westenenk.

Contributions à la connaissance du folklore de l'ouest de *Bornéo.*

Whiteway (R. S.).

De la puissance portugaise dans l'Inde, de 1497 à 1550 (Westminster, 1899).

Wiessing.

Fausses idées et notions erronées sur la puissance de la monnaie, leurs conséquences sur la prospérité des peuples.

Winter (*C. F.*).

Recueil de récits moraux, traduit du hollanda
1899).

Wintjes.

Prières des *Alfours* (texte alfour et traduction ho
regard).

Wisselink.

L'École d'arithmétique, par *Latouppou Daeng*
Abderrbaman Daeng Mauabu et *Ali Daeng Pabeta*, tra
guis (*Batavia*, 1899).

Zaborowski.

Sur l'origine des Malgaches (Bulletin de la Société
logie de Paris, 1899).

PUBLICATIONS OFFICIELLES
ET
OUVRAGES SANS NOMS D'AUTEURS

1. Catalogue des livres et cartes de la Bibliothèqu
tère des colonies néerlandaises (nouvelle édition).

2. Catalogue des cartes et ouvrages publiés pa
hydrographique du ministère de la marine néerl
Haye, 1900.

3. Règlements et délimitations des terres apparten
ticuliers dans l'Inde néerlandaise.

4. Le *Dagh-Register* du fort de *Batavia*, dans
enregistrés tous les faits qui s'y sont passés, ainsi que
les parties de l'*Inde Néerlandaise*. Volumes publiés
1899, par la Société des sciences et des arts de *Bat*
direction de M. *Van der Chijs*.

5. Le *Plakaatboek*, recueil annuel d'ordonnances et
gouvernement des Indes Néerlandaises.

6. Règlement du district de *Besouki* (en malais).

7. Union pour la défense contre les animaux (en malais).

8. La côte sud-est de *Bornéo* avec les petites îles environnantes.

9. Union pour l'encouragement de la culture des arbres fruitiers dans les Indes orientales néerlandaises.

10. Le guide du marin dans l'*Archipel indien.*

11. Toutes sortes d'enseignements très utiles pour gouverner sa maison, conserver sa santé et cultiver ses champs, etc.

12. Programme officiel des fêtes de *Batavia* à l'occasion du couronnement de *S. M. la reine Wilhelmina.*

13. Compte rendu (en malais) de la célébration des fêtes du couronnement de *S. M. la très gracieuse reine Wilhelmina*, au fort de *Padang*, en *Sumatra.*

14. *Bounga rampey* (guirlande de fleurs), contenant treize récits merveilleux (en malais).

15. Histoire d'*Abou Nawas* et du roi *Haroun-ar Raschid*, au pays de *Bagdad*, 4e édit. (en malais).

16. Notes, reconnaissances, explorations dans Madagascar, revue mensuelle commencée en janvier 1897 (Imprimerie officielle de Tananarive).

17. Guide de l'immigrant à *Madagascar*, 3 vol. et un atlas [publié par le gouvernement général de Madagascar et dépendances. Paris, 1899].

18. *Ny mpanola-tsaina* (le guide de l'intelligence), gazette de l'École normale de *Tananarive.*

19. *Le Vaovao Frantsay-Malagasy* (le Nouvelliste français-malgache) de *Tananarive* (4e année).

20. *The Antananarivo Annual*, Revue annuelle publiée par la Société des Missions protestantes de *Londres.*

21. L'*Ecole franco-malgache, Bulletin mensuel de l'enseignement primaire de Madagascar et Dépendances*, fondé en 1897 (Tananarive, 1900).

Aristide MARRE

LISTE

des ouvrages relatifs au Groënland ·
esquimaude depuis 1890

I. *L'expédition Estgroënlandaise*, 189
direction du lieutenant (danois) *Ryder*
1895-96). L'œuvre fait part des «
ou « Communications sur le Groënla
par la Commission pour l'organisa
cherches géologiques et géographiqu
land. Le livre est pourvu d'une gr
d'excellents plans et de bonnes images,
d'après des photographies, d'autres d'a
relles faites par l'auteur, in-8°.

II. *Atuagagdliutit*, rédigé, édité et
l'imprimeur groënlandais *Lars Möller*
colonie de *Gorthaab*. A cause de la
tance entre les diverses colonies et du
plet d'un courrier régulier, la revue
une seule édition annuelle. Elle
histoires de chasse et d'aventures s
dangereuses racontées par les indigèn
aussi bien que des traductions instructi
livres ou des journaux danois. L'œuv

cée en 1863 et continuée jusqu'à présent, est accompagnée d'illustrations qui, vu les circonstances, sont rendues assez habilement par l'auteur nommé plus haut. (A paru en 4 volumes dès l'année 1896, in-4°.)

III. *Kajakmend* (hommes de Kajak). Descriptions des aventures de chasseurs de phoques et d'ours. (Paru en traduction danoise par Mme Signe Rink, avec 13 illustrations, 1896, à *Odense, librairie Milo.*) Cette édition donne une bonne idée du niveau d'esprit des Esquimaux civilisés de la côte ouest du Groënland. Les récits sont tous tirés de l'œuvre déjà mentionnée : *les Atuag*. La préface donne soigneusement l'histoire, le but et le dessein des *Atuagagdliutit* ou « Revues annuelles ». « Hommes de Kajak » existe en traduction anglaise (en manuscrit) en possession de *Madame Rink.*

IV. *Parmi les trappeurs et les chasseurs, les jeunes filles et les femmes. Daniel Bruun.* Copenhague, 1897. Ce livre est principalement à considérer comme livre de touriste, écrit sur un fond scientifique. (Illustrations, in-8°.)

V. *Expéditions arctiques danoises en Groënland*, publiées par J. A. D. *Jensen* dans « Geografish Tidsskrift » à Copenhague, 1898.

Cet ouvrage est édité aussi en anglais par l'attaché à l'ambassade danoise de Londres, C. C. A. Gosch, d'après l'initiative de la Société *The Hakluyt*. Porte le

titre : *Danish, arctic Expeditions, 1605-1620.* Il s'y agit des expéditions qu'envoyait Christian IV, roi de Danemark, afin de retrouver les anciennes colonies des Islandais au Groënland méridional et de découvrir un passage nord-ouest vers les Indes.

VI. *Carl Ryberg. De la Mission d'Angmagssalik* (Voir « Geografish Tidsskrift », 1898). Trois pages contenant un compte rendu statistique des tristes conditions morales de la nouvelle colonie de la côte est du Groënland.

VII. *La provision de chauffage du Groënland*, conférence tenue dans la réunion des forestiers par le médecin C. Helmis. Copenhague, 1898. On demande au Commerce Royal (Kgl. Grönl. Handel) d'importer en Groënland une espèce spéciale de fourneaux afin d'économiser le chauffage.

VIII. Une dissertation du capitaine de la marine danoise, M. Regnar *Hammer*, sur une grande œuvre allemande : Grönland-Expedition der Gesellschaft für Erdkunde in Berlin, 1891-92. Unter Leitung von *E. von Drygalski* (2 volumes).

La dissertation est imprimée dans « Geografish Tidsskrift », XVI, 1898 (10 pages).

IX. *Les livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament.* Traduit de nouveau d'après l'original en groënlandais *Le Nouveau Testament*, en 1 volume. La traduction est due au ci-devant professeur du séminaire de Godthaale, Samuel Kleinschmidt, les lettres

catholiques, c'est-à-dire les lettres de saint Jacques, de saint Pierre et de saint Jean exceptées, lesquelles sont traduites par le pasteur de *Lünge*, *Chr. Rasmussen*, autrefois missionnaire au Groënland septentrional, et par le ci-devant directeur du séminaire à Godthaabe (Groënland), le pasteur *Haldor Jörgensen*. (Copenhague, 1895.) *L'Ancien Testament* est en 4 volumes. La traduction, faite par M. Kleinschmidt, déjà nommé, excepté le volume II contenant les livres historiques depuis Josuah jusqu'à Esther, traduits par M. Rasmussen, pasteur. Le volume II a paru en 1897, le volume III (les livres poétiques) en 1898. Le volume IV (les livres prophétiques), paraîtra au commencement de l'année 1900, et avec lui toute *La Sainte Écriture* sera terminée.

X. *Supplément au Grönlandsk Ordbog* (dictionnaire groënlandais) par le pasteur *Chr. Rasmussen*, jadis missionnaire en Groënland.

Contenu : Les verbes et les affixes verbaux et adjectifs spécifiés dans le dialecte du Groënland septentrional.

S. Rink

LE LIVRE DE L'AVEUGLI

C'est en 1640 qu'un Français, l'imprimeur
fit fondre les premiers caractères destinés à l
sion des livres pour aveugles, mais la tentat
prématurée et elle échoua.

Valentin Haüy la reprit cent quarante-qu
plus tard et, grâce à son dévouement, à sa
rance, à l'appui qu'il reçut de la Société phi
pique, il adapta l'imprimerie aux beso
aveugles ; en 1786, un livre à leur usage : *l
l'éducation des aveugles* fut imprimé avec de
en relief linéaire tangible aux doigts et l
l'œil. Le relief était produit par le foulage au
d'une presse, d'un papier fort posé sur un
munie préalablement de caractères métallic
caractères étant très grands, les livres que
Haüy fit imprimer étaient très volumineux e
naient peu de choses en comparaison des livr
naires. Mais ce peu était beaucoup pour les
tés qui, avant cette époque, ne connaissaien
ture, quand ils pouvaient l'acquérir, qu'au
de caractères en bois mobiles énormes. I
volumes d'Haüy, la page de 27 centimètres

teur ne contenait que 11 lignes, et chaque ligne longue de 20 centimètres ne renfermait pas plus de 24 lettres du type italique.

Pour augmenter la matière contenue dans ses volumes, Haüy imagina un système d'abréviations, puis, pour permettre à ses élèves de lire la musique, il fit imprimer des morceaux avec des portées et des notes en relief; enfin il modifia un peu, en 1797, son type de caractère. Quand il eut été éloigné de l'école qu'il avait fondée, son élève aveugle, Lesueur, fit faire, en 1806, quelques progrès à l'imprimerie dont il avait à s'occuper.

Guillié, chargé de la réorganisation de l'école, fit fondre, en 1817, un nouveau type de caractère qui resta en usage pendant vingt-trois ans. Mais les livres étaient toujours très gros, très grands et ils contenaient bien peu de choses, et toujours les aveugles manquaient de manuscrits.

C'est alors qu'un autre Français, l'ex-officier d'artillerie Barbier, imagina, en 1819, de faire piquer par les aveugles leurs pensées au moyen de points qui, groupés, devaient représenter des sons, non des lettres. Un livre fut imprimé dans ce système appelé « écriture nocturne ».

Le besoin d'une écriture courante et d'une notation de la musique était si urgent que les aveugles les plus distingués de ce temps cherchaient des procédés pour arriver à l'une et à l'autre ; trois sortes de

notations musicales furent ainsi tour à tour essayées par Gailliod, par Fournier, puis par les répétiteurs de l'Institution, dont l'exposé fut imprimé en 1831. Un jeune élève de l'école de Paris, Braille, transformant l'écriture sonographique de Barbier, en fit, vers 1825, une écriture orthographique. Des écritoires avec des rectangles pour guider la main et des rainures pour former les points furent confectionnées.

En 1827, parut un manuscrit dû à un aveugle, et dix ans plus tard une, « Histoire de France » fut imprimée officieusement d'après le système Braille. Mais la nouvelle méthode avait ses contradicteurs. Le directeur Pignier qui l'avait soutenue, ayant quitté l'école en 1840, son successeur, Dufau, revint aux anciens errements.

Les étrangers avaient, à l'imitation de la France, créé des écoles et établi des imprimeries pour aveugles, avec modification des caractères primitivement employés; par action réflexe, leurs modifications furent renvoyées à Paris comme des progrès. Dufau en essaya une qu'il transforma d'ailleurs dès 1841. Les lettres étaient petites et enchevêtrées les unes dans les autres pour augmenter la matière contenue dans le volume, mais elles étaient si petites et si indistinctes au doigt que la plupart des aveugles, surtout les adultes, ne pouvaient les lire; force donc fût à Dufau, après dix ans de tâtonnements, d'admettre enfin le Braille dans les classes, bien que ce

fut, et c'était là sa grande objection, une écriture spéciale. L'expérience lui avait à la fin démontré que les sens de la vue et du toucher n'ont pas les mêmes propriétés : l'un, en effet, perçoit mieux les lignes, l'autre comprend mieux les points; aussi lit-on dans son discours à la distribution des prix, en 1850, l'apologie du Braille : « Cette précieuse méthode d'écriture en points, si ingénieusement élaborée, qui a reçu son complet développement et qui est devenue d'un immense secours pour vos progrès, jeunes élèves, on peut dire qu'actuellement elle s'applique à tout, qu'elle est le levier principal au moyen duquel se meut votre intelligence et s'édifie votre savoir. »

Pendant ces longues expérimentations, Braille avait amélioré la méthode anaglyptographique en l'adaptant à la musique, aux mathématiques et à un système d'abréviations.

En 1834, il trouva (avec le concours de Fournier) l'écriture interlinéaire qui double d'un tiers le contenu de chaque page et, en 1839, il étendit son système à l'écriture vulgaire. En 1849, un jeune homme élevé parmi les aveugles, Laas-d'Aguen, appliqua au Braille la stéréotypie, c'est-à-dire l'impression au moyen de feuilles de cuivre qu'on couvre de points et dont le papier, serré par une presse, prend l'empreinte. Enfin en 1850, après une lutte de ving-cinq ans contre la routine, le Braille fut enseigné officiellement dans les classes de l'institution de Paris et, en

1852, des caractères ayant été fondus tout exprès, il fut seul imprimé en France. En 1867, un autre typhlophile, Joseph Levitte, élevé comme Laas-d'Aguen parmi les aveugles, trouva le moyen de stéréotyper le Braille recto-verso interligne; dix ans plus tard, un aveugle, M. Ballu, imagina le procédé pour écrire et stéréotyper la page pleine des deux côtés. Enfin, en 1882, les vieilles abréviations sonographiques furent remplacées par des abréviations orthographiques. Dès lors le Braille avait produit tous ses effets : les aveugles instruits de la France le lisaient, les vingt écoles de France l'avaient adopté, il se répandait dans toute l'Europe. En 1883, un journal, si bien nommé « le Louis Braille », procura aux aveugles l'avantage de la presse périodique. En 1886, fut organisée pour les aveugles une bibliothèque circulante formée de livres écrits en très grand nombre par des gens du monde qui donnent ainsi au bien-être moral des aveugles beaucoup de leur temps.

Le livre de l'aveugle est une œuvre éminemment française par ses origines, par ses transformations, par ses auteurs, puisque Valentin Haüy, Barbier, Braille, Laas-d'Aguen, Levitte et Ballu sont des Français.

C'est également en France qu'a surgi, en 1887, la tentative connue sous le nom de « Méthode Mulot » ; mais cette méthode (renouvelée du passé), qui a pour base le relief linéaire n'a, si séduisante qu'elle soit au premier abord, aucune chance sérieuse de

durée comme procédé d'enseignement tant elle est contraire aux aptitudes des aveugles.

De 1786 à 1900, il a été imprimé pour les aveugles environ 500 plaquettes et 800 tomes de types différents, de grosseur inégale, de grandeur variée.

Parmi les 800 tomes, une centaine sont en relief linéaire, les autres en Braille, sauf un en Barbier. La centaine de tomes en relief linéaire est ainsi répartie : une dizaine selon l'italique d'Haüy, 83 avec l'italique Guillié, 8 d'après l'italique Dufau, 1 avec le romain d'Alston en 1840, 1 avec le Mulot en 1887.

Parmi les 700 tomes en Braille, la plupart sont en pleine orthographe. Pour le plus grand nombre on s'est servi de caractères ayant une hauteur de 0,0069, pour une trentaine de caractères ayant une hauteur de moins de 0,0062. Une cinquantaine de plaquettes et une cinquantaine de tomes ont été imprimés d'après le système recto-verso interlinéaire de Joseph Levitte, une quarantaine d'après le système interlettres de M. Ballu, un d'après le procédé typographique interlettres du Français Balquet.

L'institution de Paris a pour sa part imprimé environ 80 tomes en relief linéaire, 300 plaquettes et 300 tomes en Braille. Il est sorti de l'imprimerie des Frères de Saint-Jean-de-Dieu une soixantaine de tomes et une centaine de plaquettes; de l'imprimerie de l'école d'Arras, une dizaine de

V... CA

tomes; de l'imprimerie de l'école de Ron
une vingtaine de tomes; de l'imprimerie
de Marseille, une vingtaine de tomes; de
rie de l'ancienne école de Soissons, une t
tomes; de l'imprimerie des Sœurs de
une centaine de tomes et une centaine de
plus une centaine de tomes au nom de l'
Valentin Haüy. A ces livres, il faut ajout
sont sortis d'une presse de Marseille où
primé un journal qui depuis quinze ans
titres de : *Trois-Mondes*, *Malaval* et *Globe*.

Malheureusement, la multiplicité des
pas toujours amené la diversité des ou
parcourant les catalogues, on trouve é
trop de volumes de grammaire française,
tique, d'histoire de France élémentaire,
phie rudimentaire. Il y a là de l'argent g
forces perdues.

Une entente générale, par l'intermédia
sociation Valentin Haüy, entre les imprim
les plus grands avantages relativement au
la typographie pour les aveugles.

E. Guilbeau
Professeur d'histoire à l'Insti
des jeunes aveugles

TABLE DES MATIÈRES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

DEC 18 190

L'Année linguistique

PUBLIÉE

SOUS

les auspices de la Société de Philologie

(Organe de l'œuvre de saint Jérôme)

TOME II. — 1903-1904



PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, 11

1904

L'ANNÉE LINGUIS

L'ANNÉE LINGUISTIQUE

LANGUES HINDOUES

Il s'agit ici du sanskrit et des langues de l'Inde, mortes ou vivantes, qui lui sont le plus étroitement apparentées. Nous ne sommes pas qualifié pour parler des idiomes dravidiens, pas plus que des dialectes hindous qui n'ont pu jusqu'ici être rattachés à quelque famille linguistique. Nous parlons ailleurs des langues éraniennes qui sont étudiées à Bombay.

Commençons par nous excuser auprès de nos lecteurs de faire une revue trop incomplète des ouvrages consacrés au sanskrit et aux langues de la même famille. Nous en sommes encore aux débuts, et nous espérons que, les sympathies venant à l'*Année linguistique* à mesure qu'elle sera mieux connue, les difficultés de la première heure s'aplaniront peu à peu. L'œuvre d'ensemble la plus savante et la plus complète qui existe sur les idiomes que nous nous proposons d'étudier est bien le *Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde.* Fondée par le regretté professeur Georg Bühler, qui avait habité

: de longues années et la connaissait par cœur, encyclopédie reste en bonnes mains, puisqu'elle naintenant dirigée par M. le Prof. F. Kielhorn, Université de Göttingen. Le premier volume, .cré tout entier à la grammaire, est terminé, ou 'en faut. Mais, comme nous ne l'avons pas entre ains, nous ne pourrions en donner une analyse d'après d'autres critiques : nous croyons plus de ne pas l'essayer.

puis le Grand *Dictionnaire sanskrit de Saint-bourg*, de O. Böhtlingk et Rud. Roth, et gé qu'en ont fait ces deux savants, il n'a guère en Europe que des lexiques ou des œuvres élé-aires. Mais, en 1899, la *Clarendon Press* a publié nouvelle édition du dictionnaire de M. Monier-ams sous ce titre : *A Sanskrit-English Dictionary, 'ogically and philologically arranged, with special ıces to cognate indo-european languages, by Sir r Monier-Williams, Boden Professor of Sanskrit. :dition, greatly enlarged and improved, with the ration of Professor E. Leumann, of the University ıssburg, Professor C. Cappeller, of the University ı, and other Scholars*. La première avait paru en Mais Sir M. Monier-Williams n'était pas satis-son œuvre sous cette forme première. Il ne pas proposé seulement de l'améliorer; il l'a : à la base, et il l'a réédifiée avec de nouveaux .aux. Non content de recourir aux sources

imprimées, il a utilisé les notes qu'il avait recueillies en voyageant dans l'Inde, et qui lui avaient déjà servi pour ses ouvrages précédents. Il a cru bon aussi de s'adjoindre des collaborateurs experts en sanskrit : ce sera une nouvelle recommandation pour son dictionnaire que de nommer ces auxiliaires éminents, MM. les Professeurs E. Leumann, de l'Université de Strassburg, C. Cappeller, de l'Université de Iena, et, pour ce qui concerne plus particulièrement la grammaire, Franz Kielhorn, de l'Université de Göttingen.

Dans son ensemble, cette nouvelle édition renferme 180.000 mots sanskrits, au lieu des 120.000 que comprenait la première. Une attention spéciale a été accordée aux noms propres de personnes et de lieux, et aux titres des ouvrages sanskrits. C'est avec raison. L'écriture dévanāgarī n'ayant pas de majuscules, parfois nous serions tentés de faire un nom commun d'un nom propre, si nous ne savions pas que celui-ci existe, et nous serions exposés à des mécomptes. Notons aussi que la botanique a été traitée avec compétence, et que le même éloge peut être fait pour plus d'un article afférent à l'histoire religieuse, philosophique et littéraire de l'Inde.

Voici maintenant la disposition du dictionnaire. Sir Monier-Williams donne toujours le mot-racine ou le mot principal, en faisant suivre l'un ou l'autre de toutes les formes qui en sont dérivées. Les mots

composés sont toujours cités d'après l'ordre du premier composant, même quand il se trouve être un verbe. Nos lecteurs savent que dans le grand répertoire de O. Böhtlingk, il n'en est pas de même, et que les verbes composés suivent le verbe principal. Nous avons un regret à exprimer : c'est que seuls les mots-racines et les mots principaux soient donnés en caractères dévanāgarīs, tandis que les autres, dérivés ou composés, sont transcrits en caractères romains ou italiques. Nous eussions préféré que toutes les formes fussent présentées en dévanāgarī, pour habituer les lecteurs à l'intelligence rapide de cette écriture et à la lecture des textes. Mais il eût été difficile, sinon impossible, de faire tenir dans un seul volume tous les matériaux que l'auteur avait accumulés. Or, ce qu'il voulait à tout prix, c'était de donner un dictionnaire à la fois complet et facile à manier. Il a même sacrifié à ce désir les références aux langues indo-européennes, qui auraient sans aucun doute augmenté l'intérêt de son répertoire. Notons enfin que Sir Monier-Williams a imaginé un système de signes très heureux, de sorte que la consultation de son livre est très facile.

En fin de compte, et malgré des défectuosités légères que l'auteur avait reconnues avec beaucoup de bonne grâce, ce dictionnaire a une valeur indéniable. Le savant professeur d'Oxford est mort avant d'avoir vu son œuvre imprimée. Mais il pouvait se

consoler en pensant aux services qu'elle devait rendre, et être assuré que longtemps elle rendrait son nom illustre auprès de tous ceux qui s'intéressent au s krit.

Nous avons maintenant à parler des gramm consacrées à cette langue à une époque récente. N laisserons de côté celles dont la date est ancienne. Nous ne parlerons pas non plus de l'*A dische Grammatik* (1896) du Prof. Jakob Wacke gel, qui pourtant est un pur chef-d'œuvre. Nou possédons maintenant que le premier volume, sacré à la phonétique, et nous attendons l'appari des volumes suivants pour les louer comme il mériteront sans aucun doute.

Parmi les grammaires moins considérables, la récente est sans doute celle qu'a publiée M. V Henry, *Éléments de sanscrit classique*, dans la *Bi thèque française d'Extrême-Orient* (Paris, 1902). N n'avons pas cet ouvrage entre les mains : ma nom seul de son auteur suffit pour que nous le rec mandions vivement et sans restriction.

De l'étranger, nous avons reçu *A sanskrit Gr mar for beginners*, par M. Arthur A. Macdonell, fesseur à l'Université d'Oxford (Londres, 19 Nous avons beaucoup goûté cet excellent livre. 1886, l'auteur avait publié une grammaire qui un abrégé de la *Sanskrit Grammar* de Max Mü et, comme ce dernier, il ne s'était pas affranchi

théories grammaticales des Hindous. Mais celle qu'il vient de publier est conçue d'une manière indépendante et vraiment nouvelle. Il a définitivement abandonné ces théories peu conformes aux nôtres, et qui compliquaient singulièrement l'enseignement du sanskrit. Pour une raison analogue, et contrairement à l'opinion de Benfey, qui conseillait de commencer par l'étude du sanskrit védique, M. Macdonell a évité soigneusement d'en donner les formes au cours de son exposition, pour ne pas la surcharger. Mais il a réparé ensuite cette omission dans un des appendices.

Tel qu'il est, son livre est excellent. Son exposition, admirablement ordonnée, est lucide dans la mesure du possible. Les règles du sandhi sont fort bien exposées; la flexion nominale et verbale doit s'apprendre très facilement, si nous en jugeons d'après l'impression qui nous est restée de notre lecture. Pour se mettre à la portée des commençants, M. Macdonell a multiplié les paradigmes dans le cas où un seul n'aurait pas suffi. Il a aussi donné les éléments de la syntaxe sanskrite, bien que ses prédécesseurs aient presque toujours omis de le faire.

N'oublions pas de noter la courte, mais excellente introduction où le savant professeur résume l'histoire de la grammaire sanskrite. Elle suffira aux débutants, et elle leur donnera des notions élémentaires que peut-être ils ont en vain cherchées.

Nous souhaitons de voir le sanskrit étudié par beaucoup de savants avec la même sagacité et le même succès que par M. A. Macdonell. Un livre plus élémentaire encore que celui dont nous venons de parler, c'est la *Praktische Grammatik* du Dr Richard Fick. Il a pris pour épigraphe de son livre le passage suivant, emprunté à un texte sanskrit : « La grammaire est assurément d'une étendue indéfinie, et la vie est courte. C'est pourquoi nous devons prendre le meilleur et négliger l'accessoire, de même que les flamants savent tirer le lait de l'eau. » (D'autres traduisent ha*m*sa par « cygne » et non « flamant » ; mais ce détail importe peu). La comparaison est poétique, et l'auteur s'est efforcé d'être aussi habile que l'oiseau visé. Sa grammaire était destinée à la *Bibliotek der Sprachenkunde* de la maison A. Hartleben : il a voulu son livre élémentaire comme tous ceux qui composent cette collection, et il est arrivé à son but. La grammaire tout entière, avec les listes de mots et les exercices qui s'y trouvent insérés, est traitée en quatre-vingt-dix-huit pages. Les morceaux choisis, les thèmes et les versions, ainsi que les deux glossaires, n'en occupent pas plus de soixante-seize. Nous avons donc ici, en deux cent soixante pages environ, un véritable manuel de la langue sanskrite. Mais, pour faire tenir tant de choses en un si petit volume, M. Fick a renoncé à employer l'écriture dévanāgarī. C'est seulement dans les dix dernières pages qu'il

donne et la clef de cette écriture, et quelques
où elle est employée. Nous craignons que ce
e suffise pas pour habituer l'étudiant à la lec-
les nombreux textes qu'elle a servi à reproduire.
tous les cas, celui qui ne désire avoir du sans-
u'une connaissance très élémentaire, pourra se
nter de ce livre, où il pourra du moins acqué-
ı certain nombre de mots, et saisir les princi-
:aractères de cette langue.

Dharmaraja Narayen Gandhi, au lieu de trai-
grammaire sanskrite tout entière, s'est borné à
e du verbe dans son *Dhaturupakosa* (Ratnagiri,
. Quatrième édition, améliorée et augmentée
.. Chintamani Atmaram Shastri Kelkar, profes-
le sanskrit à la R. H. School, et publiée par
ari Dharmaraja Gandhi). Mais c'est une étude
fondie, comme nous pouvons le deviner à l'as-
le cet in-octavo de plus de six cent soixante-dix
, et comme une lecture attentive nous en con-
bientôt. L'auteur a remarqué la particulière
ılté que les étudiants éprouvent à retenir les
s verbales, et c'est à eux surtout qu'il a voulu
tile. Il s'agit ici de l'Inde, et il faut être dans ce
entouré d'un milieu spécial, pour avoir le cou-
le s'assimiler tant de détails. En parlant de
A. Macdonell, nous disions qu'il avait su s'af-
ıir des théories propres aux grammairiens hin-
Nous comprenons que M. D. N. Gandhi n'ait

pas eu les mêmes préoccupations. Il s'en explique d'ailleurs très franchement dans sa préface à la seconde édition. Il est persuadé que les expressions adoptées par les grammairiens européens n'ont pas la même valeur et la même force que celles qui se rencontrent dans les grammaires hindoues. A-t-il raison ? La courtoisie nous conseille ici de ne pas répondre. Dans tous les cas, ceux qui voudront prendre la peine d'étudier de près ce savant ouvrage, en retireront beaucoup de profit.

Il est divisé en deux parties, qui comprennent à peu près le même nombre de pages. La première expose tout le système de la conjugaison sanskrite, avec beaucoup de détails ; une attention particulière est accordée aux formes nominales du verbe, à leur formation, et plus spécialement encore aux noms abstraits. Outre les règles générales qui sont exposées dans la rédaction de cette première partie, nous rencontrons au bas des pages des notes très nombreuses, qui peuvent à la longue fatiguer le lecteur. Mais il n'est pas obligé d'y prendre garde, au moins dans une première lecture, et il aura déjà beaucoup profité quand il se sera assimilé ce qui constitue la rédaction proprement dite. Nous pourrions aussi formuler d'autres critiques d'importance secondaire. Ainsi, nous dirions que des idées générales, exprimées çà et là, auraient donné au livre une valeur scientifique plus appréciable. Des vues d'ensemble,

à la fin d'un chapitre ou de l'une des divisions
e, auraient facilité au lecteur le travail de la
re.

;econde partie est une sorte de lexique où se
ıt présentées, dans l'ordre alphabétique, les
ıportantes racines verbales avec les formes qui
:achent. Pour les formes personnelles, c'est
's la troisième personne du singulier qui est
:e répertoire nous a paru très riche. Il est pos-
ıe, sauf les étudiants qui ont un examen à
dans une Université hindoue, les lecteurs
pas la tentation de s'en assimiler tous les
Mais ils pourront le consulter dans leurs
et il leur sera toujours un guide sûr et utile.
ésumé, ce livre est tout à la gloire de M. D.
ıdhi, des spécialistes qui l'ont aidé à parfaire
vre, et du *publisher* consciencieux qui a pris le
préparer cette quatrième édition, augmentée
éliorée.

s n'avons pas jusqu'ici parlé de textes publiés
nent en sanskrit ; nous n'avons pu les recevoir
s pour les faire entrer dans cette revue. Nous
ıs faire cependant une exception pour une
de la *Bhagavad Gītā* qui fait partie de la
collection des *Ānandaçramasanskṛta Series*
5, Poona, 1902, in-8 de 519 pp.). Nous sorti-
le notre rôle si nous voulions faire l'éloge de
gavad Gītā, ce poème merveilleux, enchâssé

comme un épisode dans le Mahābhārata, et qui est le résultat d'un puissant effort de la philosophie hindoue vers l'idéalisme. Si nous faisons abstraction de nos idées les plus vraies et les plus justes pour ne considérer que l'état d'âme où se trouvait l'auteur, nous sommes stupéfaits des résultats auxquels il est arrivé.

Ce qui distingue cette édition de celles que nous avons connues auparavant, c'est qu'elle renferme, non pas seulement le texte lui-même, mais encore les deux principaux commentaires qui en ont été faits, et qui occupent dans ce livre une place beaucoup plus considérable. Il s'agit de la *Subodhinī*, rédigée par Crīdhara Svāmin, et de la *Gūdhārthadīpikā*, dont l'auteur est Madhusūdana Saraswatī. Ils sont l'un et l'autre bien postérieurs à la Bhagavad Gītā. Leur mérite est d'ailleurs assez différent. Le commentaire de Crīdhara a des qualités indéniables. L'auteur a l'esprit juste et ne s'égare pas dans des considérations étrangères à son sujet. Il explique avec soin les mots qui appellent une interprétation, et se tait sur ceux qui n'en ont pas besoin. Partout, il s'est exprimé d'une manière concise, mais suffisamment abondante et toujours claire.

Madhusūdana a peut-être utilisé l'œuvre de son prédécesseur : dans tous les cas, il ne l'a pas égalée. Reconnaissons d'abord ses mérites : il explique avec soin les transitions et les mots difficiles ; il a des réfé-

rences nombreuses aux Védas, aux Upanishads et à d'autres textes importants; il discute volontiers les assertions des commentateurs qui l'ont précédé. Mais la lecture de son livre est très pénible, parce qu'il se perd dans des considérations qui n'ont aucun rapport avec la Bhagavad Gītā. Il cherche dans les mots un sens auquel l'auteur n'a sans doute jamais songé. Enfin, il paraît avoir voulu montrer, non pas ce que celui-ci entendait exposer, mais ce que lui-même avait imaginé.

De tout cela, il reste que cette nouvelle édition de la Bhagavad Gītā est précieuse, et qu'elle sera la bienvenue auprès de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la philosophie hindoue.

Nous n'avons garde d'omettre ici une publication qui ne comporte pas des textes proprement dits, mais qui sera très utile à ceux qui s'intéressent à la littérature sanskrite. Il s'agit du *Catalogue of the Sanskrit Manuscripts of the British Museum*, par M. Cecil Bendall, professeur à l'*University College* de Londres, et lecteur à l'Université de Cambridge. Le nom seul de son auteur suffit pour recommander ce répertoire, dont nous allons dire cependant un mot.

Ce qui frappe tout d'abord le lecteur, c'est l'ordre admirable qui préside à la rédaction de cette œuvre et en rend la consultation très facile : cette facilité, ajoutons-nous immédiatement, est encore augmentée par la netteté de l'impression et par les quatre index

qui terminent le catalogue. Le savant bibliothécaire a noté avec soin la matière qui a servi a rédigé le manuscrit, — feuilles de palmier, par exemple, — le format, la date, la pagination, le début, la fin, et, s'il y a lieu, le colophon. Les caractères d'écriture sont dévanāgarīs; parfois, nous trouvons cités pourtant des fragments en malayalam, en singhalais, en telugu, etc... Pour les références à des idiomes autres que le sanskrit, l'éminent érudit s'est aidé des lumières de M. le Prof. Blumhardt.

Ce catalogue est divisé en deux parties, qui comprennent, l'une, la littérature védique et brahmanique, l'autre, la littérature bouddhique. Elles constituent les sections A et B du présent catalogue. (Un volume qui paraîtra plus tard renfermera la littérature jaïna). Le mot « littérature » doit être pris, comme chez les Allemands, dans un sens très large : ce terme indique tous les livres afférents à un sujet, quel qu'il soit. La première partie comprend la liste de toutes les œuvres relatives aux Védas, à la poésie religieuse postvédique, à la poésie plus récente et aux belles-lettres, aux lois religieuses et civiles, et enfin à la philosophie. Mais les pages qui ont retenu surtout notre attention sont celles où nous avons trouvé catalogués les ouvrages relatifs à la grammaire et aux différentes écoles qui s'en sont occupées, à la lexicographie, à la rhétorique et à la prosodie. Cette section se termine par l'indication des manuscrits où il

des mathématiques, de l'astrologie, de la des *Miscellaneous Arts*, et des copies d'in-

on B, où il est question de la « littérature ıe », ne renferme que treize numéros. Le finit par quelques pages où se trouvent les t les post-addenda.

ce catalogue, tout à l'honneur du savant digé et de la savante institution sous les le laquelle il a paru. Les références qu'il : ouvrages déjà imprimés peuvent être très r guider les débutants. Il signale parfois des ›arfois des additions aux éditions considé-ne classiques. Malheureusement les addi- indiquées comme des interpolations sans ɩé. Pour terminer, nous ne pouvons que M. C. Bendall d'avoir rédigé avec tant de au répertoire.

:s langues apparentées au sanskrit, nous avons le guzerati, à cause des ressemblances mar- . a maintenant encore avec la grande langue C'est qu'il a été, plus que les autres idiomes us, préservé d'une contamination avec les :ctes étrangers. Dans tous les cas, les livres au guzerati, sont assez rares en Europe. ui voudraient se faire une juste idée de ue, nous recommanderons *The Student's rammar*, par le Rev. G. P. Taylor (1 vol.

gr. in-8 de XVI-228 p., Surat, *Irish Presbyterian Mission*). L'auteur s'est efforcé, avant tout, de donner un livre pratique, facile à étudier et propre à enseigner rapidement le guzerati aux étudiants de langue anglaise. Et de fait, il y a réussi. Son livre est bien ordonné, les chapitres sagement distribués, la rédaction nette et lucide.

D'autre part, le Rev. Taylor a beaucoup de lecture, et il connaît la grammaire comparée. Aussi trouvons-nous dans son exposition des remarques qui satisfont les esprits curieux : elles montrent que l'auteur ne s'est pas contenté de classer des faits, mais qu'il a été assez ingénieux pour en trouver la raison. Pour ne pas trop compliquer sa grammaire, il a renvoyé à des appendices des explications dont il ne voulait pas priver le lecteur. C'est là qu'il traite de la phonétique du guzerati ; qu'il donne les lois du guṇa et de la vṛddhi, ainsi que du sandhi pour les formes que cette langue a reçues du sanskrit ; qu'il détermine enfin la place qu'elle occupe parmi les idiomes *Gauḍian* de l'Inde. Des exercices et un vocabulaire terminent ce manuel, dont la lecture présente un vif intérêt.

C'est ici que nous croyons devoir placer la recension d'un ouvrage où il est traité de la langue des Tsiganes allemands. Les Tsiganes, dans leur ensemble, parlent des dialectes néo-hindous, qui ont pour base des éléments aryens. Ils ont quitté la presqu'île gan-

ue à une époque qu'il est difficile de déterminer, ; sont arrivés en Europe vers le XIIe siècle de : ère. Dans leurs migrations, ils ont conservé le même de leur langue, en y ajoutant des élé-s étrangers très variés, selon les pays et la durée jour qu'ils y faisaient. L'idiome des Gitanos de ade, par exemple, est, sans conteste, bien diffé-le celui des Zingari d'Italie. Dans tous les cas, *hrbuch des Dialekts der Deutschen Zigeuner*, par ikolaus Fink, Marburg, N. G. Elwert, 1903, peut ecommandé aux lecteurs qui veulent être initiés ptement à la langue parlée par les Tsiganes ands. L'auteur en a recueilli les éléments dans ıpports qu'il a pu avoir avec eux pendant son r à l'Université de Marburg. Il a ensuite consulté urces écrites, et notamment l'excellent diction- de R. von Sowa. Il s'est attaché alors à repro-, le plus fidèlement possible, et en utilisant des ; particuliers, la prononciation des Tsiganes. Ce t pas chose facile, à en juger par les différences nous constatons dans la notation des pho-s, chez les prédécesseurs de M. Fink.

manuel ne renferme pas plus de cent pages tavo. La grammaire en comprend quarante ; les ices, sept ; le glossaire, quarante-huit. Suivant ıseil de M. le Prof. Pischel, l'auteur a voulu un livre pratique. Nous espérons qu'il ne s'en ra pas là, et qu'il nous donnera ensuite une

monographie plus approfondie : celle où il établira le départ des formes en raison de leur provenance, et où il fera ressortir le caractère hindou du dialecte qu'il a si consciencieusement étudié.

Nous quittons maintenant le sanskrit pour les langues qui lui sont apparentées. Nous nous arrêterons tout d'abord au pāli, dont l'importance ne doit pas se mesurer au nombre des indigènes qui le parlent, mais surtout à l'autorité dont il peut se prévaloir, parce qu'il est la langue officielle des Bouddhistes du Sud. Pour apprendre cette langue, nous pouvons recommander deux excellents petits livres : la *Pāli Grammar* (1899) et les *Pāli First Lessons* (1902) du Rev. H. H. Tilbe, professeur au Baptist College de Rangoon. L'auteur a puisé aux meilleures sources. Mais c'est surtout par la conception et la disposition de ses deux ouvrages qu'il mérite notre admiration. Nous n'éprouvons aucune surprise, quand il nous dit qu'il a enseigné avant d'écrire : il faut l'expérience du professeur pour apporter tant de tact et de pondération dans l'exposition des faits et des doctrines. La phonétique et la morphologie sont présentées avec une lucidité parfaite. La même observation peut être faite pour la flexion nominale et verbale, la syntaxe et la versification. Cette grammaire était destinée à servir de base aux cours professés par le Rev. Tilbe, et naturellement elle était complétée par l'enseignement du maître. Telle

elle est, d'aucuns pourront la trouver un peu rte : elle dit cependant l'essentiel, et elle sera e surtout à ceux qui, connaissant déjà le sanskrit, ront retrouver dans le pâli plusieurs des traits ctéristiques de cette belle langue.

lotons encore ce point. Les ouvrages pālis n'ont d'écriture qui leur soit particulière. Dans l'Hinstan, on emploie le dévanāgarī; dans l'île de lan, les caractères singhalais; dans le Burma, t qui sont propres au pays; dans le Cambodge, riture siamoise. Nous comprenons dès lors que, s cette œuvre, on ait adopté les caractères rons, en les modifiant par des signes particuliers, nd il était nécessaire d'exprimer des phonèmes nnus à l'anglais ou aux langues novo-latines.

'autre volume du Rev. H. H. Tilbe est essentielent pratique et destiné à compléter sa grammaire. t basé sur les six premiers des *Ten Jātakas* publiés le Prof. V. Fausböll. Il comprend des versions, exercices ou thèmes, et des glossaires, le tout ment accommodé aux besoins des étudiants.

eut-être est-ce ici le moment de parler de la belle e du Dr Prof. Wilhelm Geiger, *Etymologie des halesischen*[1]. Le singhalais, en effet, d'une provece sans doute anaryenne, a été profondément

Extrait des *Abhandlungen d. K. bayer. Akademie der Wiss. ss. XXI Bd. II. Abth.*

pénétré par les éléments aryens, sous l'influence du pāli, avec lequel il est en contact perpétuel, et auquel les Bouddhistes du Sud ont assuré une si grande autorité. Le savant indianiste nous a donné ici une liste comprenant 1.667 mots singhalais d'origine aryenne, avec leurs correspondants en sanskrit, en pāli, en prākrit, et même parfois dans les langues modernes de l'Inde. Ce travail est conduit avec science et méthode, comme les travaux de l'auteur. Il aurait gagné en intérêt s'il avait été précédé d'une phonétique comparée du singhalais et des autres langues dont les formes sont citées dans cette étude. Mais M. W. Geiger nous promet de la publier dans le *Grundriss* de G. Bühler.

Parmi les langues aryennes de l'Inde, nous devons encore signaler le marathi qui, avec le sous-dialecte nommé Ronkani, est encore parlé aujourd'hui par près de 19 millions d'habitants. Pour nous introduire à la connaissance de cette langue, nous avons un livre d'une réelle valeur : *The Student's Maráthi Grammar*, du Rev. Ganpatrao R. Navalkar, fellow de l'Université de Bombay. Ce livre est précieux, et à cause des faits qu'il présente et des matériaux qu'il met en œuvre, et à cause de la méthode avec laquelle il est rédigé. L'auteur s'est efforcé d'être complet, et nous pensons qu'il est arrivé à son but. Le lecteur qui prendra la peine d'étudier cette œuvre comme il convient, acquerra une connaissance sérieuse de la

langue marathi. Le Rev. G. R. Navalkar a bien compris que, pour être un vrai grammairien, il ne suffit pas de connaître les faits, mais il faut les expliquer, et que l'étude de la linguistique est aussi bien une affaire de raisonnement que de mémoire. Malheureusement, il ne connaît rien de mieux que Bopp, précieux il y a soixante ans, mais dont tant d'assertions ne sont plus admises aujourd'hui. Schleicher, qui lui a succédé avec son *Compendium*, est lui-même bien en retard. Pourquoi ne pas aller directement au *Grundriss* de K. Brugmann ? Nous ne nous attarderons pas à faire justice des inexactitudes empruntées par l'auteur à Bopp ou à Max Müller, et qui d'ailleurs ne compromettent en rien l'exposition de la grammaire du marathi. Nous préférons parler des mérites du livre. La rédaction du Rev. Navalkar est claire et lumineuse. Elle satisfait complètement l'esprit, particulièrement dans les chapitres consacrés à la phonétique, à la flexion nominale et verbale, à la syntaxe et à la dérivation. L'auteur distingue ici très heureusement les mots empruntés au sanskrit et ceux qui n'ont pas cette origine. Parmi ceux-ci, il fait le départ des mots qui viennent d'autres langues, et de ceux qui sont indigènes. Mais nous ne saurions l'approuver quand, appliquant au marathi des théories abandonnées aujourd'hui, il affirme que cette langue comprend beaucoup de mots créés à l'imitation des bruits extérieurs que les

Mahrattes percevaient ou croyaient percevoir. Il les croit même si nombreux que, à son avis, ils pourraient à eux seuls constituer une langue complète. Sans connaître le marathi comme le Rev. Navalkar, nous pouvons l'assurer qu'il se trompe sur ce point.

N'insistons pas. Notre appréciation finale est celle-ci : cette grammaire est bonne, parfaitement accommodée aux besoins des étudiants, et bien propre à donner à tous les lecteurs intelligents une connaissance suffisante du marathi.

Nous rencontrons ensuite une étude du savant Prof. R. Pischel, *Materialien zur Kenntniss des Apabhraṃça*[1]. Quelqu'un pourrait hésiter sur le sens du dernier mot, qui peut signifier une langue incorrecte, ou bien, dans une acception plus restreinte, une sorte de prākrit qui se subdivise lui-même en plusieurs dialectes. Mais le sous-titre : *Ein Nachtrag zur Grammatik der Prākrit-Sprachen*, résout immédiatement nos incertitudes, surtout quand nous nous rappelons l'ouvrage où l'auteur a étudiés si savamment les parlers prākrits. M. Pischel nous rappelle justement que les textes propres à faire connaître l'apabhraṃça sont difficiles à utiliser pour la connaissance de la grammaire : les mss., en particu-

1. Extrait des *Abhandlungen d. K. Gesellschaft d. Wissensch. zu Göttingen. Philol.-histor. Klasse. Neue folg. Band V*, nº 4.

lier, sont très défectueux au point de vue de l'orthographe. Il a bien essayé de mettre un certain ordre dans sa grammaire, puis il s'est aperçu que les exemples cités par lui ne concordaient pas avec les textes publiés par ailleurs. Le plus important de ces textes est un fragment de la grammaire de Hemacandra (4, 329-446), pour l'intelligence duquel le commentaire de Udayasaubhāgyagaṇi est de la plus grande importance. Depuis que le Dr Prof. R. Pischel a terminé sa grammaire, le pandit Shaṅkar Pāṇdurang a publié à Bombay (1900) une autre œuvre de Hemacandra, le *Kumārapālacarita* (*Prākrita Dvyāçraya Kāvya*), avec le commentaire de Pūrnakalaçagaṇi : Hemacandra avait rédigé cette œuvre pour expliquer les règles de sa grammaire du prākrit, et ici les règles sont toujours suivies d'exemples. Son ouvrage traite à un certain endroit de l'apabhraṃça, et là l'intelligence du texte est facile, grâce au commentaire de Pūrṇakalaçagaṇi. Ceci posé, voici ce qu'a voulu le Prof. R. Pischel. Il n'a pas essayé de publier un nouveau texte de la grammaire de Hemacandra : il n'avait pas de manuscrits qui lui fournissent des indications dans ce sens. Mais il s'est efforcé de donner une nouvelle version des exemples, avec une traduction de Udayasaubhāgyagaṇi. Ceux qui voudront s'aventurer dans la jungle des *Materialien* seront guidés par un système de signes ingénieusement imaginés, et pourront ainsi

recourir au lexique de la fin. Dans tous les cas, les prakritisants seront très reconnaissants au Dr Pischel du travail ardu qu'il a entrepris pour leur utilité[1].

L'hindoustani est aussi une langue d'origine aryenne, et le caractère de sa grammaire est indéniablement hindou. Mais son lexique a été, à la suite de la domination musulmane, pénétré d'éléments

1. Nous pouvons attendre beaucoup de la grande enquête menée maintenant dans l'Inde par le *Linguistic Survey*. Il nous révélera les noms de dialectes qui sont encore peu ou point connus, et parmi lesquels il y a sans aucun doute des idiomes aryens. Nous aurions voulu parler ici du groupe bihārī,et particulièrement de l'admirable dictionnaire où MM. Rudolf Hoernle et George Grierson avaient entrepris de nous en donner les formes : *A Comparative Dictionary of the Bihārī Language*. Malheureusement, les éditeurs pour l'Allemagne, MM. Breitkopf und Härtel, de Leipzig, n'ont pu nous en envoyer que les deux premiers fascicules, la publication étant interrompue. Ce beau monument est conçu sur les plus vastes bases, et muni d'un appareil scientifique irréprochable. Nous y remarquons d'abord quatre cartes qui permettent de mieux suivre l'histoire du bihārī à travers les âges. Puis c'est une introduction provisoire, — « *Ad interim*, » est-il dit, — qui nous enseigne tout ce qui est nécessaire pour faire un usage fructueux de ce répertoire. Il s'y trouve des notions sur la transcription du bihārī, sur les particularités phonétiques et morphologiques qu'il présente. des tables très détaillées de la flexion verbale, et le reste. N'oublions pas de dire que la plupart des articles du dictionnaire sont remplis de renseignements précieux, et que plusieurs sont de vrais chapitres de grammaire et d'histoire littéraire. Voilà pourquoi nous souhaitons vivement de voir bientôt paraître la continuation de cette œuvre grandiose.

ns, arabes et même turcs, sans parler de mots
untés à des dialectes indigènes. Il est encore
rd'hui parlé par plusieurs millions d'habitants.
:rit avec l'alphabet persan, c'est-à-dire l'alpha-
abe augmenté de quelques signes. Beaucoup de
maires ont été consacrées à cette langue, parmi
elles nous pouvons recommander celle d'un
orateur de l'*Année linguistique*, l'éminent pro-
ır J. Vinson.
y a aussi un certain nombre de dictionnaires en
is et en hindoustani. M. Ram. Narain Lal, l'in-
ent directeur de la *National Press*, à Allahabad,
proposé de leur faire concurrence, en offrant à
ın dictionnaire d'un prix si modique, que per-
: ne pourrait le dépasser sous ce rapport, soit en
eterre, soit dans l'Inde. Les formes hindousta-
sont données en caractères persans, avec tran-
ion en caractères latins. Il nous a paru complet.
sa valeur aurait été augmentée, si l'éditeur
pris soin de le munir d'une introduction : on
ait fait l'histoire abrégée de la langue hindous-
donné la concordance des lettres persanes avec
ıractères hindous, ou au moins ceux appelés
.agarîs, expliqué les abréviations employées dans
·e, et le reste. Mais, en fin de compte, ce livre,
ı'il est, rendra des services, et il est à désirer
ı *National Press* de Allahabad publie beaucoup
rages de cette valeur sur les langues vernacu-
de l'Inde.

LANGUES ÉRANIENNES

Sans être poussée avec autant d'activité que celle du sanskrit, l'étude des langues éraniennes a été cependant menée avec courage et intelligence par des savants qualifiés, et elle a produit de remarquables travaux dans ces derniers temps.

Nous placerons au premier rang de ces travaux ceux qui sont contenus dans le premier volume du *Grundriss der iranischen Philologie*. (Nous ne citons que ce volume, parce que nous ne nous occupons que de linguistique.) Pour en faire l'éloge, il nous suffit de dire qu'il a été rédigé par des spécialistes, sous la direction du Dr. W. Geiger. Nous ne l'analyserons pas dans le détail, pour des raisons délicates que nous ne voulons pas expliquer, et auxquelles il nous suffit de faire allusion.

Nous pouvons annoncer aussi comme très pro-

ne, — et peut-être ce sera un fait accompli au
nent où paraîtra le tome second de l'*Année lin-*
'ique, — la publication, par le Dr Chr. Bartholo-
d'un *Altiranisches Wörterbuch*. Nous avons pu
écier l'importance de cette œuvre par deux feuilles
ıpression que l'éminent professeur a bien voulu
s adresser. Sans doute nous devons regretter qu'il
: pas conservé aux mots leur écriture propre, ce
aura pour effet de dépayser le lecteur. Mais la
scription de ces mots est faite avec des signes
ritiques assez nombreux et assez précis pour que
éranisants ne soient pas induits en erreur. Cet
'age doit être considérable, et il ne peut man-
· d'être le bienvenu.

ous signalons aussi avec plaisir les travaux du
. Laurence H. Mills, le savant professeur de
ɔlogie zende à l'Université d'Oxford. Il semble
e voué d'une manière particulière à l'étude des
ıas. Dès 1883, il adressait aux spécialistes le
: de ces hymnes en plusieurs langues, et il
andait que chacun voulût bien lui adresser ses
rvations. Depuis, il a publié deux traductions
Gâthas, l'une en latin (1894), l'autre en anglais
ɔo). Nous nous permettrons de les signaler, sur-
la dernière, à l'attention de nos lecteurs. D'ail-
s, la compétence du Rev. Mills était si bien
nnue, que Max Müller lui a confié la traduction
Gâthas dans *The Sacred Books of the East* (1887,

t. XXX). La version anglaise de 1900 est publiée avec beaucoup de soin, et la préface qui la précède renferme des polémiques d'un haut intérêt. Le Rev. Mills y réclame le droit de comprendre le texte autrement que ne l'a fait M. James Darmesteter, et ce droit, personne ne le refusera au professeur d'Oxford. L'orientaliste dont tous nous regrettons la perte assigne aux Gâthas une date assez récente, c'est-à-dire l'époque où Notre-Seigneur Jésus-Christ a vécu : il explique le caractère archaïque de la langue employée par le désir qu'ont dû avoir les rédacteurs de donner à leur œuvre un cachet d'antiquité. Le Rev. Mills, de son côté, fait remonter la rédaction des Gâthas, telle que nous la possédons, à des temps beaucoup plus anciens, *pour le moins* à 700 ou 1200 ans avant Jésus-Christ. De ces différences d'appréciation, dérivent naturellement d'autres divergences dans la manière de grouper les faits : les deux orientalistes ne sont pas d'accord, quand il s'agit de déterminer les influences exercées ou subies par les auteurs des Gâthas dans leurs rapports avec les nations voisines.

L'auteur n'a pas cru avoir encore assez fait en publiant ces versions ou interprétations des Gâthas. Il a voulu, pour en faciliter la lecture, dresser un lexique du dialecte dans lequel elles ont été rédigées. Nous n'avons à cette heure qu'une partie de ce lexique : mais elle nous fait augurer de ce que doit être l'œuvre

toùt entière [1]. C'est moins un dictionnaire proprement dit qu'un commentaire, où la valeur de chaque mot est discutée et éclairée par des comparaisons avec les expressions correspondantes du pehlvi, du sanskrit de Neriosengh et du persan. Ce commentaire est vraiment, pour employer une expression du Rev. Mills, *exhaustive*. N'oublions pas qu'il reproduit toutes les formes nominales qui se rapportent aux substantifs et aux adjectifs, et les formes verbales qui se réfèrent à un verbe donné.

La jeune Amérique n'a pas tardé à entrer dans le mouvement des études éraniennes. Le professeur A. V. Williams Jackson, qui occupe à la *Columbia University* une chaire de *Indo-iranian languages*, a publié depuis longtemps déjà de bons ouvrages pour l'enseignement du zend. Ce qui montre mieux encore peut-être sa compétence, ce sont les disciples qu'il a formés, et qui sont devenus des maîtres à leur tour. L'un d'eux, le Dr Louis H. Gray, a publié (1902), une *Indo-iranian Philology, with special reference to the Middle and New Indo-iranian languages*. Ce répertoire indique des recherches multiples et assidues. La préface nous indique d'ailleurs les sources où l'auteur a puisé. La conclusion de l'ouvrage est celle-ci : « Les tendances phonétiques qui apparaissent en

1. *A Dictionary of the Gâthic Language. First issue* A *to* C. Leipzig, 1902.

indien et en éranien dans les temps anciens se sont développées d'une manière constante, chacune dans son domaine, dans les dialectes de la moyenne époque et des temps modernes. Par leurs divergences régulières, non moins que par la similitude de leur évolution, elles montrent la puissance du lien qui unit encore les langues indo-éraniennes. »

D'ailleurs, malgré ses qualités, le livre de M. H. Gray a des défauts que l'on ne saurait nier. Il n'a pas tenu assez de compte de la chronologie dans l'apparition des formes qu'il nous cite. Il ne s'est pas non plus préoccupé de formuler les lois auxquelles celles-ci obéissent. Il nous dit bien que tel phonème donné peut aboutir à des résultats qu'il n'oublie pas d'indiquer. Mais il omet complètement, — ou du moins peut s'en faut, — de faire le départ de ces formes, en notant celles qui sont le résultat normal de l'évolution phonétique, celles qui sont dues à l'analogie, et le reste. En résumé, son livre est plutôt un répertoire qu'un traité de phonétique.

Un autre *fellow* de la *Columbia University*, M. Montgomery Schuyler, actuellement secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg, a publié *An Index verborum of the Fragments of the Avesta* (1901). C'est un catalogue très soigné des formes qui manquent à l'édition de l'Avesta publiée par Geldner. La valeur et l'intérêt de ce livre seraient grandement accrus, si l'auteur avait songé à en faire un lexique, en donnant le sens de chacune des formes qu'il a citées.

Après nous être arrêté en Europe et en Amérique, nous arrivons à l'Inde, où les études éraniennes sont en faveur dans la région dont Bombay est la capi-

Personne n ignore quelle activité les Parsis qui
ent cette ville ont montrée en toutes choses,
rticulièrement le zèle jaloux avec lequel ils
nt leurs traditions religieuses et nationales. Or
aditions sont conservées dans des livres qu'il
est nécessaire de comprendre : de là des études
istiques indispensables. Les Parsis se sont rendu
te de cette nécessité. Quand M. James Darmes-
en février 1887, proposa à la communauté
de Bombay de fêter le jubilé de la reine Vic-
en créant un fonds destiné à publier les textes
is les plus rares, le *Victoria Jubilee Pehlvi Fund*
ientôt en possession d'un capital de 20.000
s.

ailleurs, il existait déjà depuis de nombreuses
es un fonds qui a rendu d'éminents services à
fusion des textes afférents aux études éraniennes.
342, Sir Jamshedji Jijibhai, le plus illustre des
bres de la communauté parsie de Bombay, avait
lu gouvernement anglais la dignité de baronnet.
distinction n'était plus méritée, à considérer
enfaits innombrables que l'illustre Parsi avait
gués de toutes parts, sans acception de nationa-
t de religion. Les Parsis voulurent lui témoi-
leur reconnaissance et leur vénération, en don-

nant son nom à une institution qui s'appela *Sir Jamshedji Jijibhai Translation Fund.* Dans la pensée de ses promoteurs, elle était destinée à publier des traductions guzeraties empruntées à toutes les littératures, et à les distribuer gratis, ou du moins à un prix modique, aux membres de la communauté parsie. Les *Trustees* chargés de diriger cette œuvre lui ont donné une extension que nous sommes loin de blâmer, mais qui ne paraît pas avoir appartenu au dessein primitif. Ils ne se sont pas bornés à des textes traduits en guzerati : mais ils ont donné presque toujours le texte pehlvi primitif, en y ajoutant divers apparats qui en rendaient l'étude plus profitable [1].

Une autre cause contribua plus puissamment encore à donner une forte impulsion à la publication des textes rédigés dans une des langues éraniennes. Celles-ci ont été reconnues comme classiques, et admises dans les programmes officiels dressés pour l'obtention des grades. Quand un texte est devenu rare et d'un prix très élevé pour les étudiants, des hommes généreux s'empressent de le rééditer pour le leur rendre plus accessible.

Ajoutons, à la louange des Parsis, qu'ils sont très

1. Les ouvrages que désormais nous allons passer en revue étant tous publiés à Bombay, nous nous abstiendrons de répéter ce détail pour chacun d'eux.

désireux de faire connaître à tous leurs publications, et très libéraux dans l'envoi de leurs richesses linguistiques. Nous allons donner quelques détails sur les livres que nous avons reçus des administrateurs du *Sir Jamshedji Jijibhai Translation Fund*. Toutefois, avant d'en parcourir la liste, nous devons faire l'observation suivante.

Ces livres étant destinés avant tout à des indigènes et à des Anglais qui habitent l'Inde, exigent la connaissance de la langue anglaise et du guzerati : cet idiome n'appartient déjà plus à la famille éranienne, mais au groupe néo-indien, et il demande une étude particulière. De plus, ces livres sont souvent dépourvus de tout appareil scientifique : ceux qui en présentent un sont bien inférieurs encore aux livres publiées par nos savants d'Europe. Toutefois ils rendront de bons et réels services à ceux qui ont été initiés aux meilleures disciplines de la philologie orientale.

Arrêtons-nous d'abord au *Dictionary of Avestic proper Names*, de M. Jivanji Jamshedji Modi, fellow de l'Université de Bombay. Il a été composé pour remporter un prix proposé par la *Moolla Feeroz Madressa*. Conformément au programme, il donne les noms propres qui se trouvent dans les textes avestiques, après avoir étudié ces noms dans les œuvres zendes, pehlvies et persanes. Le terme de « noms propres » est pris d'ailleurs dans une acception assez

étendue : il comprend, non seulement les noms des personnes et des localités, mais encore ceux des cérémonies religieuses et des instruments que l'on y emploie. Il ne donne pas d'ailleurs en anglais la traduction des mots zends, ce qui l'empêchera d'être d'un usage courant dans les pays étrangers à l'Inde.

Nous sommes heureux de recommander *A Complete Dictionary of the Avesta Language, par M. Kavasji Edalji Kanga, Head Master, Moolla Feeroz Madressa* (1900). Ce livre a été aussi composé en vue d'un concours. Mais, après qu'il a été couronné, l'auteur l'a remanié pour le rendre plus utile et plus commode. Il avait d'abord été rédigé uniquement en guzerati; M. Kanga, sans rien supprimer, a inséré dans son œuvre des traductions et des explications en anglais.

Tel qu'il est, ce dictionnaire est une œuvre importante. Elle comprend les formes fléchies, non seulement des verbes, mais encore des noms et des pronoms, avec des références aux textes où on les rencontre. L'auteur a essayé aussi d'établir des comparaisons entre les formes du zend et celles du pehlvi, du sanskrit, du persan et du latin. Mais il semble qu'il n'était pas suffisamment préparé à ce travail, et c'est ici le point faible de son œuvre. Mais c'est un défaut bien pardonnable, si nous considérons tout le matériel utilisé dans ce livre. Il y a près de quarante ans que le professeur F. Justi publiait son remarquable

'buch der Zendsprache. Depuis cette époque,
,e du zend a fait des progrès incontestables.
anga s'est efforcé d'en profiter. Quand il ne pen-
as comme nos savants d'Europe, il a donné sou-
leur interprétation à côté de la sienne. Souhai-
un bon succès au savant éranisant de Bombay.
ous allons maintenant signaler d'autres publica-
qui ont été faites dans cette ville depuis quelque
s. Nous avons la confiance que nos lecteurs ne
ouveront pas mauvais, puisque c'est pour la
ière fois que nous abordons dans l'*Année lin-*
que la revue des publications éraniennes. Ici,
n'aurons guère à nous occuper que des textes
is : sans doute les textes zends étaient d'ordi-
assez nombreux pour que les Parsis n'éprou-
nt pas le besoin de les multiplier.

ant tout, nous signalerons les ouvrages reproduits
oyen de la zincographie. Le lecteur se tromperait,
stimait qu'un procédé mécanique a suffi pour
donner les œuvres telles que nous les possédons.
ent les manuscrits originaux sont détériorés, et
t autant de science que de sagacité pour les res-
tels qu'ils étaient originairement. Mais encore,
sommes sûrs que nous n'avons pas, dans les
ainsi reproduits, des restitutions conjecturales
ne la philologie contemporaine en a osé, sans
lre de produire le scepticisme chez ceux qui
raient garde à ses hardiesses.

Parmi les ouvrages ainsi décalqués par la zincographie, nous citerons d'abord un traité important relatif au rituel, le *Nirangistan*. En le publiant, M. Darab Dastur Peshotan Sanjana, B. A., l'a muni d'une introduction et de variantes importantes empruntées à un ms. zend possédé par M. Ervad Tahmuras D. Anklesaria. Cette œuvre forme le premier volume des textes publiés par le *Victoria Jubilee Pahlavi Text Fund*.

Le tome II de la même collection renferme le *Mâdigân-i-Hazâr Dâdîstân* (1901). Le texte a été publié par le même procédé, d'après un manuscrit qui appartenait à M. Manockjee Limjee Hoshang Hâtaria, par un savant que nous retrouvons souvent au cours de cette exposition, M. Jivanji Jamshedji Modi, secrétaire du Punchayet Parsi. Nous devons remercier ce dernier de cette publication à cause du mérite intrinsèque de l'ouvrage, que le Dr West appelle « le code social des Parsis au temps des Sassanides », et à cause des défectuosités que présentait le ms., où les pages étaient interverties et le texte parfois incomplet.

Les éranistes n'ignorent pas l'importance du *Bundehesh* pehlvi, déjà publié en Europe par Westegaard et Justi. M. Manecki Rustomji Unvalla en a donné (1897) une nouvelle édition d'après le texte de Westergaard, en suppléant aux lacunes de ce texte au moyen d'emprunts faits à Justi, et à un ms. trouvé dans la bibliothèque de son propre aïeul, le Mobed Jamshedji Maneckji Unvalla.

De plus, pour aider les étudiants de Bombay à préparer l'explication du *Bundehesh* pehlvi, M. J. Jamshedji Modi en a donné une édition (1901) transcrite et traduite en guzerati, avec des notes. Il s'est basé sur le texte de Justi. Il a traduit, d'après West, le chapitre concernant la famille des Mobeds, et d'autres chapitres qui n'appartiennent pas non plus à la rédaction primitive : par exemple, celui qui traite du sort de l'âme après la mort.

Nous n'aurions garde non plus d'oublier le *Vendidâd* avestique dont le Punchayet parsi a publié une bonne édition, préparée par M. Ervad Eduljee Kersaspjee Antiâ, dont nous retrouvons plus loin le nom, avec de légères modifications [1]. Cette édition a pour base celle de Westergaard : mais on y a introduit des variantes d'après les éditions de Spiegel et de Geldner et trois anciens mss. (1901). Elle était destinée surtout, dans la pensée de ceux qui la donnaient, à fournir un texte zend commode et pas cher aux étudiants de l'Université.

L'année précédente, M. Navrojí Maneckji N. Kanga avait publié une édition fragmentaire comprenant les quatre premiers fargards de la version pehlvie, mais transcrits en caractères latins et traduits en anglais. Cette publication nous a paru très utile aux commencants, à cause des notes très nombreuses et très

1. P. 39.

savantes dont elle est enrichie, et des introductions placées en tête de chaque fargard pour en résumer le contenu.

Signalons aussi une brochure destinée à la préparation des examens de l'Université de Bombay. Elle présente quinze questions avec leurs réponses, tirées du texte pehlvi du *Dâdistân-î-Dînîk*, et publiées avec des notes par Darab Dastur Peshotan Sanjana.

Le même savant a·aussi donné, pour l'examen moyen de cette Université, avec un appareil scientifique digne d'éloges, introduction, notes historiques et critiques, le *Dînâ-î-Maînû-î-Khrât*, traité pehlvi que l'on pourrait traduire : « *les Décisions religieuses de l'Esprit de Sagesse* ». L'auteur de ce traité est inconnu. Mais on voit qu'il croyait à l'efficacité d'une révélation divine pour enseigner aux hommes les problèmes les plus importants de la théologie et de la morale, et les questions les plus intéressantes sur sa destinée. En appendice, nous trouvons des textes en guzerati et en persan.

Nous devons noter maintenant une œuvre bien connue de tous les éranisants, à cause de son caractère à part. C'est l'*Ardâ Virâf Nâmeh*, publié dans la version pehlvie originale, avec une introduction, des notes, une traduction en guzerati et une autre traduction versifiée en persan, par le Dastur Kaikhusru Dastur Jamaspji Jamaspasa. Le titre peut se traduire ainsi : « *Livre de Ardâ Virâf* ». Celui-ci prétendait avoir

té le ciel et l'enfer, et il conta son voyage devant roi Ardeshir et la foule des Zoroastriens. C'est ce t qui est consigné dans son livre : faible au point vue littéraire, il est important pour l'histoire des s religieuses. C'est surtout à cause de la morale l enseigne, qu'il jouit d'une grande considération z les Parsis. Mais il n'est pas comparable, même de ı, à la *Divine Comédie* de l'Allighieri.

Nous sommes redevables à M. Kaikobâd Âdarbâd stur Nosherwân d'une édition où il a donné en roduction zincographique le texte pelhvi du *Zand-'ôhûman Yasht*, avec transcription et traduction en erati, et celui du *Mînô-i-Khirad*, en pehlvi également. Cette attention fréquente à donner du guzerati causée par le désir de rendre accessible aux indies qui le parlent, la connaissance des monuments lvis, si importante pour les Parsis.

Nous avons rencontré cependant une édition de tes pehlvis comprenant *Andaz-î Âdarbâd Mâraspan-*, *Andarz-î Vêhzâd Farkho Fîrûz*, *Andarz-î Khûsrûvi yâdân*, *Mâdigân-î Chatrang*, et enfin *Kârnâmak-î akshtar-î Pâpâkan*, avec une transcription en caractes zends et traduction en persan. Mais la préface us dit clairement que cette édition est destinée, ı pas aux Parsis de l'Inde, mais aux Zoroastriens l'Iran, pour leur rendre accessibles les textes lvis et leur donner le désir de les étudier dans la gue qui a servi à les composer.

Le dernier des ouvrages que nous venons de citer, c'est-à-dire *Kârnâmak-îArtashtar-î Pâpâkan*, a été édité à part dans le texte pehlvi original, avec transcription en zend, et traduction en anglais et en guzerati (1900), par M. Edalji Kersâpsji Antiâ, lecteur en Avesta à la Madressa qui porte le nom de Sir Jamshedji Jijibhai. Cet ouvrage n'est pas autre chose que les mémoires du roi Ardeshir, fondateur de la dynastie des Sassanides. Comme Firdusi a parlé de ce monarque dans le *Shâh-Nâmeh*, le savant professeur a emprunté à ce poème les passages relatifs à son héros, et les a donnés en appendice dans cette édition, qui est excellente, ou du moins nous a paru telle.

Nous demanderons maintenant la permission de signaler la publication suivante, bien qu'elle soit faite en anglais et en guzerati, et que cette langue n'appartienne pas au groupe éranien (1899). Mais c'est la traduction de trois textes pehlvis, et ceux qui s'occupent de pehlvi seront peut-être heureux de la connaître. Il s'agit de *Aiyâdgar-i-Zarirân*, *Shatrôihâ-i-Airân* et *Afdiya va Sagihya-i-Sistân*, ce qui veut dire : *les Mémoires de Zarir*, *les Cités de l'Iran*, *la Beauté et la Grandeur de Sistân*. Les deux derniers traités sont géographiques. Le premier est important parce qu'il a fourni des matériaux à Firdusi pour la rédaction du Shâh-Nâmeh.

Nous comprenons que cette nomenclature puisse paraître aride à quelques-uns de nos lecteurs. Elle est loin d'être complète, et elle ne nous donne pas

une idée suffisante de tous les ouvrages parus sur les langues éraniennes. Ceux qui voudraient se renseigner sur les traités les plus anciens consacrés à ces langues au XIXe siècle, pourraient recourir à l'excellent *Catalogue of Books on Irânian Literature published in Europe and India*, préparé par le Dr Eugene Wilhelm, professeur à l'Université de Iena, et M. Khan Bahadur Bomonji Byramji Patel, *compiler* du journal la *Parsee Prakâsh*, et publié aux frais du *Sir Jamshedji Jijibhai Translation Fund*. Ce catalogue, à peu près indispensable aux éranisants, s'arrête en 1893 pour les ouvrages publiés en Europe, et en 1901 pour ceux édités dans l'Inde.

A dire le vrai, les publications de textes données dans l'Inde montrent un désir sincère de bien faire et une ardeur fort louable pour les études désintéressées. Mais elles sont loin, en général, de valoir les travaux similaires poursuivis en Europe. Souvent, elles sont basées sur des éditions publiées par nos savants d'Occident, parmi lesquels nous avons cité Geldner, Spiegel, Westergaard, sans compter ceux dont les noms ne nous reviennent pas maintenant à la mémoire. Souhaitons de voir arriver bientôt le jour où les maîtres des Universités et des Madressas de l'Inde pousseront plus avant leurs recherches, où ils nous donneront des grammaires et des dictionnaires nombreux et savamment élaborés pour les différentes langues éraniennes dont ils s'occupent. Ajoutons encore ce détail : les notes et les éclaircissements des éditions de Bombay

sont très souvent en guzerati. Ceux qui veulent utiliser ces publications sont forcés de connaître cet idiome, qui n'est pas éranien, mais néo-hindou.

Nous terminerons en parlant d'un recueil rédigé en anglais parce qu'il était destiné à être lu par les savants du monde entier. Il s'agit de *The K. R. Cama memorial volume*, offert (1900) à M. Kharshedji Rustamji Cama, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance. Si des professeurs d'Europe et des États-Unis ont collaboré à cette publication, nous y rencontrons aussi des articles dus à des savants hindous, et c'est même l'un d'eux, l'infatigable M. Jivanji Jamshedji Modi, qui a eu l'initiative de ce recueil. Nous n'avons pas à résumer la biographie de M. K. R. Cama telle qu'elle est esquissée au commencement de ce volume. Nous dirons seulement que cet homme d'initiative est venu en Europe, qu'il s'y est laissé absorber, bien qu'appartenant à une famille de négociants, par des préoccupations scientifiques, et que, à Paris et à Erlangen, il s'est initié aux méthodes suivies par nos savants. Puis, de retour à Bombay, il a imprimé une impulsion féconde aux études avestiques, et contribué à leur diffusion parmi les prêtres de la communauté parsie.

Le recueil qui lui a été présenté se compose, comme les publications similaires faites en Europe, d'articles très variés. Il en est d'afférents à la religion, à la morale et à l'histoire. Il en est aussi qui présentent un intérêt linguistique, et ce sont ces der-

niers que nous devons signaler. Nous noterons avec plaisir les *Contributions to the critic of the Avesta Text*, par M. le Prof. E. Wilhelm, de l'Université de Iena, dont nous avons déjà parlé. Puis, un excellent article où le D[r] E. W. West traite de la transcription du pehlvi, en disant que le lexique de cet idiome comprend des mots sémitiques et des mots éraniens, mais que sa grammaire est purement éranienne. M. le Prof. A. V. Williams Jackson, de Columbia University, a fourni des notes sur le texte et la grammaire de l'Avesta. Il y a aussi une note de M. le Prof. Geldner, de l'Université de Berlin, sur le mot avestique *as*. Le Dastur Kaikobad A. Noshervân, grand prêtre adjoint du Deccan, déjà cité a recherché l'étymologie du mot Avesta, et M. Ervad Tehmuras D. Anklesaria, que nous avons appris à connaître plus haut, a traité longuement et savamment des difficultés que présente le déchiffrement du pehlvi.

Nous terminons ici ce que nous avions à dire des travaux relatifs aux langues éraniennes. Nous ne nous dissimulons pas les imperfections de ce travail. Mais il suffit d'être quelque peu initié à ces sortes d'études pour en reconnaître les difficultés, et savoir toute la peine qu'il y a à se procurer les ouvrages nécessaires. Nous nous efforcerons de faire mieux une autre fois.

A. LEPITRE.

LANGUES DES CUNÉIFORMI

I. — ASSYRO-CHALDÉEN

La paléographie de l'assyro-chaldéen plong
la profondeur du passé jusqu'à une époque pri
où l'écriture consistait en hiéroglyphes, form
phiques représentant des objets ou des symb
défaut de monuments nous présentant exclusi
ce système, des briques du *British Museum* en
sous nos yeux quelques caractères à côté de la
mation cunéiforme adoptée postérieurement.
de ces briques se trouve dans un état de conser
suffisant ; et le regretté M. Menant en a reproc
France une copie au *recto* et au *verso* [1].

A l'écriture hiéroglyphique succéda le s
linéaire, et il s'est perpétué à côté d'un état c

1. *Leçons d'épigraphie assyrienne*. Paris, Maisonneuv
p. 51-52.

n dériva à son tour. Cette première trans-
de l'hiéroglyphe porte le nom de hiéra-
traits constituant les éléments des carac-
sont que de simples lignes. Des ruines de
'el-Loh), ville située à l'est de Babylone,
loin de la rive gauche du Tigre, ont été
des statues décapitées, en une diorite ou
ite aussi résistante que les roches les plus
l'Égypte. On les voit au Louvre, dans la
'alerie assyrienne. Elles représentent *Gudéa.*
inscriptions sont gravées sur leur poitrine;
:s leur couvrent le dos. Ces inscriptions
ıées de lignes verticales contenant chacune
cinq caractères tout au plus, et se succédant
à gauche, de manière à constituer ensemble
e de sept à huit centimètres de hauteur. Les
leur tour, sont superposées les unes aux
· lapicide a gravé les caractères avec fermeté
. Leurs traits compliqués ont une beauté
dépendamment de la valeur significative;
à inspirer par leur aspect seul un respect
·ligieux; ils se présentent comme les dépo-
: choses encore accessibles seulement à un
bre d'initiés et demeurant un mystère pour
à cette période de son histoire, l'écriture
:ncore divulguée. Peu importe ici la ques-
langue parlée à laquelle correspondent ces
ıs décoratives du personnage communé-

ment appelé *Gudéa*, mais que M. Halévy déclare s'être appelé *Nabû*. Je les indique simplement comme le remarquable spécimen d'un système graphique qui a été employé pour représenter phonétiquement de l'assyro-chaldéen incontestable.

D'une nouvelle déformation de l'écriture résulta le style dit archaïque. Ce style est multiple. Il se présente avec des différences locales, en Chaldée et en Assyrie, comme dans les autres contrées où ce système fut en usage. Dans cet état de l'écriture, chacun des traits entrant dans la composition des caractères est muni d'un *apex* triangulaire. Parfois même, le trait entier est ramené à cet *apex*. Pris avec celui-là, celui-ci forme la figure d'un clou ; considéré isolément, il donne le dessin d'un coin. Du terme latin *cuneus*, on a tiré l'adjectif « cunéiforme ». A proprement parler, ce dernier mot désignerait l'élément des caractères servant à écrire, soit phonétiquement, soit d'une façon idéographique, l'assyro-chaldéen. L'usage applique, en réalité, aux caractères eux-mêmes et par extension au système d'écriture ce qualificatif « cunéiforme ». Force a été de recourir à figurer de la sorte chaque trait des caractères, quand, importée dans une contrée où l'emploi des briques était prédominant, l'écriture fut tracée sur de l'argile fraîche à l'aide d'une espèce de style terminé par une pointe triangulaire. En s'appuyant sur la terre encore tendre, cet instrument formait d'un seul coup le trait caractéristique

sculpteur a reproduit sur le marbre, le gypse
›âtre. Au sujet de l'assyro-chaldéen, les deux
le Ninive et de Babylone sont les seuls dont il
ous occuper.

s deux subirent de nouveau des déformations
les. La Mésopotamie inférieure employa depuis
ute antiquité un style cursif à côté duquel tout
à croire que le style archaïque s'était conservé
: style monumental. Cette dernière trasnforma-
e l'écriture a pris le nom de style moderne,
ement toutefois.

caractères à l'aide desquels est écrit l'assyro-
en se répartissent donc en formes hiératiques,
ques et modernes. Et les deux dernières de ces
ortes de formes se subdivisent à leur tour, res-
:ment, en babyloniennes et en ninivites.

ınus ainsi au point de vue de leur forme gra-
:, les caractères cunéiformes doivent être envi-
au point de vue de leur valeur.

premier lieu se présente la valeur phonétique.
angue assyro-chaldéenne comporte trois voyelles
pales : *a, i, u*. La première est figurée par un
ère, la seconde par deux, la troisième par trois.
combinaisons graphiques des voyelles rendent
s les diphtongues *ai* et *ya*. D'autre part, l'écri-
:unéiforme présente un caractère qui, sans
dre à aucune articulation précise, annonce
nt par sa présence l'existence d'une des lettres
uant à la racine du mot exprimé.

A part ces valeurs alphabétiques, très rudimentaires, et le cas particulier de l'écriture représentant le perse des Achéménides, les valeurs des caractères cunéiformes sont, au point de vue phonétique, exclusivement syllabiques. Pas d'alphabet, mais un syllabaire assyro-chaldéen. Ce syllabaire se dédouble en deux tableaux : celui des valeurs syllabiques simples et celui des valeurs syllabiques complexes.

La phonétique de l'assyro-chaldéen, c'est-à-dire cette langue en tant que prononcée, possède, avec les trois voyelles, dix-sept consonnes. On avait constaté dans les textes l'emploi de 335 combinaisons seulement des trois voyelles avec ces dix-sept consonnes. Et à raison de la polyphonie, cent soixante et un caractères principaux exprimaient ces combinaisons. Telle était, en 1873 et en 1879, la supputation de M. Menant, et, aux yeux de cet orientaliste, peu de chose restait à faire pour connaître dans son entier le système phonétique assyrien. Aujourd'hui, toutefois, au sentiment de M. Halévy, quelque cinq cents caractères cunéiformes constituent le syllabaire.

Si nombre de caractères cunéiformes ont pour propriété la polyphonie, c'est-à-dire possèdent chacun une valeur phonétique multiple, réciproquement, deux caractères sont parfois homophones, quelle que soit la théorie adoptée pour expliquer ce dernier fait.

L'écriture de l'assyro-chaldéen entremêle des caractères pris avec une valeur phonétique et d'autres

pris avec une valeur idéographique. Très distinct du système phonétique, malgré ce mélange des caractères, le système idéographique nous présente des monogrammes exprimés par des signes isolés, et d'autres idéogrammes rendus par une suite de signes plus ou moins nombreux.

Parmi les signes doués d'une valeur idéographique et employés comme tels, quelques-uns sont aphones, c'est-à-dire ne se prononcent pas dans la lecture du texte. Tels sont, en général, les caractères ayant un rôle particulier, les uns précédant des groupes dont ils indiquent le sens ; d'autres les suivant pour le déterminer. Parmi les préfixes se comptent les caractères employés comme indicatifs des noms propres d'hommes et de femmes et ceux signifiant : « fils, enfant », « maître, seigneur », « roi », « Dieu », « pays », « ville », « maison ». Les principaux affixes sont les déterminatifs du pluriel, du duel, du nombre ordinal et de certains noms de localité.

Le reste des caractères isolés ou des groupes de caractères employés avec une valeur idéographique sont rendus, dans la lecture d'un texte assyro-chaldéen, par un terme de cette langue sans rapport phonétique avec le signe graphique. La manière particulière avec laquelle les signes syllabiques se succèdent dans le corps d'un mot permet de saisir, même à leur apparence extérieure, le genre auquel le groupe appartient. Si ce groupe est composé de

signes dont la valeur syllabique représente dans le corps des mots des syllabes commençant par des voyelles et ne pouvant se contracter pour former une syllabe complexe, il doit être considéré comme idéographique. Dans le cas contraire, le groupe est phonétique.

Parfois, un groupe est composé d'une partie idéographique et d'une partie phonétique. On nomme « complément phonétique » un signe phonétique terminant ainsi une idée exprimée idéographiquement.

Voici, d'autre part, un phénomène se produisant quelquefois dans l'écriture assyro-chaldéenne. Des convenances graphiques amènent la réunion de deux caractères qui paraissent, dès lors, n'en former qu'un seul.

Quelque trente-six signes semblent avoir été considérés comme des clefs par les philologues assyriens eux-mêmes. Des noms conventionnels les désignent dans les combinaisons auxquelles ils devaient se prêter. On a essayé de grouper autour de ces clefs les caractères qui paraissent en dériver. Réunis ainsi autour du signe initial, les groupes idéographiques constituent une liste dans laquelle on les retrouve facilement.

Telle est, en résumé, l'épigraphie de l'assyro-chaldéen.

Le lexique de cette langue en accuse le sémitisme

sans conteste possible. Les radicaux y sont généralement trilitères, bien que l'écriture syllabique ne puisse reproduire ce caractère, et un très grand nombre de termes se présentent comme de simples variantes de formes sous lesquelles des mots correspondants se trouvent dans les lexiques respectifs des langues dites sémitiques.

La morphologie de l'assyro-chaldéen assigne la même place à cet idiome. Assez pauvre pour exprimer les modifications de la pensée dans le temps, le verbe sémitique possède, au contraire, en outre de cinq modes, une abondance de formes bien caractérisées pour peindre les relations extérieures des idées. Il prend les différentes voix causative, effective, itérative, transitive et intransitive. Et ces voix sont principales ou secondaires, et même tertiaires. Le verbe assyro-chaldéen comporte ainsi quatre voix principales répondant au *kal*, *paël*, *shaphel* et *niphal*, et susceptibles d'une modification, d'où, au total, huit formes ou conjugaisons. Pour saisir le rapport entre ces conjugaisons et l'ensemble des flexions subies par un verbe dans le reste des langues sémitiques, il est indispensable de transcrire les premiers en caractères paraissant plus propres aux langues de la même famille.

Les textes assyro-chaldéens sont expliqués, à Paris, au Collège de France, à l'École du Louvre et à celle des Hautes-Études. Le *Recueil de travaux relatifs à*

la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes, publié par M. Maspero, contient des études sur cette branche de la science du langage. M. Fossey fait en ce moment-ci paraître un ensemble d'ouvrages destinés à étendre dans notre pays ces études assyriennes que M. Menant déclarait « toutes françaises, — par l'origine des découvertes archéologiques, — par l'initiative des premières interprétations, — par la haute sanction qu'elles ont reçue de l'Institut [1] ».

Ce fut en 1849 que parurent les *Inscriptions* constituant le tome IIIe de l'ouvrage intitulé : *Le Monument de Ninive*, découvert et décrit par M. P.-E. Botta. Marchant sur les traces de cet explorateur et sur celles de M. Oppert qui a publié, en 1859, l'*Expédition scientifique en Mésopotamie*, les savants français continuent à exhumer des *tells* de la Babylone-Chaldée, et de la Susiane des tablettes et des dalles inscrites augmentant incessamment la collection des textes sur lesquels porte l'étude de l'assyro-chaldéen.

Sipar ou *Sippar*, aujourd'hui *Abu-Nabba*, au sud-sud-ouest de Bagdad et entre le Tigre et l'Euphrate rapprochés en cette partie de leur cours, était le siège de l'une des écoles savantes de la Babylonie. Ces *Sepharvaïm* de l'hébreu seraient-ils les *Pantibiblæ* de Bérose, ville de laquelle étaient originaires une suite de rois antédiluviens dont les règnes furent marqués

1. *Leçons d'épigraphie assyrienne*, 1873, p. VI.

par les théophanies *oanniques*, origine des connaissances humaines ? Le P. Scheil y a découvert 470 tablettes avec 209 fragments. La plupart de ces textes datent de *Samsonilouna*, comme si la ville n'eût existé que sous ce roi.

M. Amiaud avait déjà publié la *Partie épigraphique* des *Découvertes en Chaldée*[1], de M. de Sarzec, quand, sur le même emplacement de *Lagas* (*Tel-Loh*), cet explorateur a fait, voici moins de dix ans, une trouvaille nouvelle qui a ouvert un champ immense à l'activité des assyriologues. Environ trente mille briques, couvertes d'inscriptions cunéiformes, constituent un ensemble de documents desquels la philologie saura tirer profit aussi bien que l'histoire politique et celle de la vie civile et religieuse de la haute antiquité chaldéenne. Quand parut plus tard, encore sous le titre de *Découvertes en Chaldée*, le magnifique ouvrage publié, avec le concours du gouvernement, par MM. de Sarzec et Léon Heuzey, on regarda comme un chef-d'œuvre du genre, notamment pour la partie épigraphique, cette publication française. Les inscriptions y sont clairement rendues. A la vérité, plusieurs passages, plusieurs pièces même, présentent de grandes difficultés de lecture. Mais les écritures ainsi photographiées, le fussent-elles avec toute la perfection possible, ne sauraient être exemptes d'un tel inconvénient.

1. Tome III.

Il me reste à parler en ce moment, pour la partie en assyro-chaldéen, des inscriptions gravées sur les monuments qui ont été exposés dans le Grand Palais, au Salon de 1902, et s'aménagent depuis, comme ils le peuvent, au Louvre. Trop agréable est une parole louangeuse à l'adresse de nos compatriotes, venue d'outre-mer ou d'outre-monts, pour que je n'emprunte ici les expressions mêmes d'un assyriologue anglais : « Selon toute probabilité, en ce qui peut être appelé « l'Est babylonien » (la sphère d'influence de cet ancien peuple), peu de chose, au cours des dernières années, a été trouvé qui puisse être comparé en intérêt avec les fouilles françaises exécutées sur le site de Suse, en Perse. Du nombre des inscriptions sémitiques trouvées là, aussi bien que des noms personnels, on paraît pouvoir conclure avec certitude, comme cela a déjà été démontré par le Prof. Scheil, qu'au moins une partie de la région anciennement appelée Elam, était sémitique, et ainsi s'explique que dans *Genèse*, X, 22, Elam puisse être présenté comme l'un des fils de Sem et nommé avant Assur, Arpaksad, Lud et Aram. En fait, le langage parlé là, à l'époque la plus ancienne, était sémitique babylonien, l'élamite étant, selon toute apparence, une langue étrangère qui devint plus tard le langage du pays, quoique le dialecte sémitique original fut très longtemps à s'éteindre.

« Ce n'est pas mon intention de parler de tous les

Le jour où tu auras franchi le Jourdain [en te dirigeant] vers le pays que Yahwé ton Dieu te donne, tu te dresseras de grosses pierres que tu maçonneras avec de la chaux. Et tu inscriras dessus tous les mots de cette *Torâh*(Loi), à ton passage [du Jourdain] pour te diriger vers le pays que Yahwé ton Dieu te donne, pays où abondent le lait et le miel, selon ce que t'as dit Yahwé, Dieu de tes Pères. Quand tu auras franchi le Jourdain, tu dresseras ces pierres que Moi je t'ordonne aujourd'hui [de dresser], sur le *Har'Êbâl* (mont Hébal), et tu les maçonneras avec de la chaux. Tu bâtiras-là un *mizebêaḥ* (autel) à Yahwé ton Dieu, [autel] de pierres sur lesquelles tu ne manieras pas [un instrument] de fer ; tu bâtiras ce *mizebêaḥ* à Yahwé ton Dieu, en pierres intactes..... Et tu inscriras sur les pierres tous les mots de cette *Torâh*, en les gravant bien [1]. »

— Alors Josué bâtit un *mizebêaḥ* à Yahwé Dieu d'Israël, sur le *Har'Êbâl*, selon l'ordre de Moïse, Serviteur de Dieu, aux *Benê* Israël, comme c'était écrit dans le *Séfer Torat Moṣé* (Livre de la Loi de Moïse = Deutéronome), un *mizebêaḥ* de pierres intactes sur lesquelles on ne mania pas [un instrument] de fer..... Et il inscrivit là, sur les pierres, une copie de la *Torâh* de Moïse que [celui-ci] avait écrite devant les *Benê* Israël [2].

L'assyriologue anglais précité poursuit en ces termes, au sujet de la stèle de Ḥammurabi, l'éloge d'un de nos compatriotes : « Le P. Scheil a publié, dans le t. IV des *Mémoires de la Délégation de Perse*, sous la direction du délégué général, M. de Morgan, une traduction tout à fait digne d'éloges de cette importante inscription, et chacun admettra qu'il a fait un bon travail, particulièrement si l'on se rend compte que l'inscription a été mise entre les mains

1. *Deutér.*, XXVII, 1-8.
2. *Josué*, VIII, 30-32.

des spécialistes avec le moins de délai possible — vraiment il a droit à des remerciements cordiaux de la part du monde de l'assyriologie [1]. »

Je n'ai à mentionner ici cette traduction publiée en 1902 qu'au point de vue l'intérêt épigraphique et linguistique présenté par le *Code des Lois de Ḥammurabi*. Ce serait m'écarter en ce moment de mon sujet que de donner même le résumé le plus succinct de ce grand document juridique. Une introduction précède le corps de l'ouvrage et une conclusion le suit. Dans la première, Ḥammurabi se qualifie de *qarrad gomil Larsa*, « guerrier bienfaiteur de Larsa ». Rapproché de *Genèse*, XIV 1, 9, 17, où le nom de Larsa, sous la forme *Ellâsâr*, figure au nombre des villes et des pays constituant l'empire sur lequel régnait la dynastie élamitique, ce passage de l'inscription de la stèle paraît une allusion au fait que du joug de cette dynastie étrangère Larsa fut, avec le reste de la Chaldée, délivrée par le roi de Babylone. 280 sections constituèrent primitivement, au sentiment du P. Scheil, le Code de Lois venant immédiatement à la suite de cette introduction.

A la fin de ce Code, colonne XXIV [2], se lisent les mots suivants :

Décrets d'équité que Ḥammurabi, roi vaillant, a établis.....

1. T.-G. Pinches, *loc. cit.*, p. 303.
2. P. 117.

Cette conclusion remplit les colonnes XXVI-XXVII. Ḥammurabi y dépeint chacun des dieux du Panthéon chaldéo-babylonien, en appelant les malédictions de tous ces dieux sur les violateurs de ses propres lois. Consacrées à ce sujet, les colonnes XXVI et XXVII, présentent encore une analogie frappante avec *Deutéronome*, XXVII, 15-26, passage du *Sêfer Hat-Torâh*, corroboré par *Josué*, VIII, 34[1].

Le *Berliner Museum* et le *British Museum*, possèdent des fragments d'inscriptions du temps d'*Assur-bani-pal* et des derniers rois de Babylone dont les expressions présentent une ressemblance frappante avec celles du Code de Hammurabi. Les documents du musée de Berlin ont été publiés, en 1890, par Peiser dans une thèse intitulée : *Jurisprudentiae Babylonicae quae supersunt*. Meissner a publié les fragments du *British Museum* aussi loin qu'ils étaient connus, dans le tome III des *Beiträge zur Assyriologie*[2]. Cet assyriologue avait avec justesse attribué déjà à la première dynastie de Babylone, celle précisément à laquelle Ḥammurabi appartenait, les lois des plus anciens codes. Dans un article sur ces fragments publiés par Meissner, le Prof. Friedrich Delitzsch était allé plus loin et avait poussé la perspicacité jusqu'à conjecturer que ces lois avaient été codifiées par

1. Cf. *Deut.*, XXVIII, XXIX, XXX.
2. P. 493-523.

Ḥammurabi lui-même. Peiser encore, dans les *Sitszungsberichte der Akademie zu Berlin*, a publié un code de lois semblable, probablement dérivé de celui d'Ḥammurabi ou le prenant pour base. C'est la tablette du *British Museum* 82-7-14, 864, trouvée à *Sippasa* (*Aba-Habbah*) par M. Rassam. Quand ce dernier code sera complet, on possédera une base importante, non seulement pour établir une comparaison entre les deux codes, mais aussi pour apprécier les modifications subies par la législation et la procédure depuis le temps de Ḥammurabi jusqu'à celui des derniers monarques babyloniens.

Du reste, pour obtenir de nouveaux monuments épigraphiques émanant de ces mêmes souverains de Babylones c'est vers l'Allemagne que les espérances sont tournées depuis plusieurs années. La *Kommission für die archäologische Erforschung der Euphrat-und Tigrisländer* avait préparé un voyage d'exploration en Babylonie et en Assyrie. Le ministre des Cultes du royaume de Prusse confia cette mission scientifique au Prof. Eduard Sachau, directeur du *Seminar für orientalische Spracten*, à Berlin, qui publia en 1900 : *Am Euphrat und Tigris, Reisenotizen aus dem Winter, 1897-98*. La *Deutsche Orient-Gesellschaft* se chargea de mener à bonne fin l'exécution du plan adopté. Il s'agissait d'explorer tout d'abord Babylone et d'y fouiller principalement *el-Kaṣr*, c'est-à-dire les ruines imposantes du palais où Nabu-

chodonosor II vécut et où mourut Alexandre le Grand. Commencées au printemps 1899, ces fouilles ont amené l'heureuse découverte d'une stèle en diorite près de laquelle étaient des fragments d'un lion colossal en basalte. Sur la face antérieure de cette stèle est représenté le dieu de l'éclair et du tonnerre, caractérisé par un marteau et les éclairs l'environnant. Le monument étant hittique, l'inscription qu'on y lit n'a pas trait à notre sujet. C'est le 22 août 1899 que cette découverte a été faite par le Dr Koldewey sous la direction duquel était placée la commission envoyée par la *Deutsche Orient-Gesellschaft*. Le premier fascicule des *Wissenschaftlische Veroffentliebungen* de celle-ci porte précisément pour titre : *Die Hettitische Inschrif gefunden in der Königsburg von Babylon* et est dû à l'auteur même de la découverte. Une préface du Prof. Friedrich Delitzsch est placée en tête de cet in-folio édité en 1900.

L'un des plus importants ouvrages de ce célèbre assyriologue est son *Assyrische Handwoerterbuch*. Ce dictionnaire est disposé dans l'ordre des racines, Il demeurerait par la même raison inaccessible à un débutant. C'est un travail estimé. Toutefois, d'aucuns regardent comme peu utiles ces sortes d'ouvrages : pour les textes déjà découverts, qui tous ont été traduits, ils se trouvent sans emploi ; pour les textes nouveaux, ils demeurent insuffisants, ne contenant pas les mots dont ces derniers viennent enrichir le vocabulaire.

En collaboration avec M. Paul Haupt, ce même savant professeur de Berlin publie les *Beiträge zur Assyriologie und semitischen Sprachwissenschaft.* Ce recueil tend en premier lieu à réunir dans un cadre d'une grande largeur des travaux qui ne sont pas de nature à être reçus dans les volumes in-4° de l'*Assyriologische Bibliothek.*

N'en sont pas excluses non plus les communications isolées de textes d'une étendue plus faible, considérables par leur valeur et importantes à publier. Les articles dus à des sémitistes allemands sont en nombre prépondérant dans les *Beiträge zur Assyriologie*; toutefois, d'autres langues n'en sont aucunement excluses, principalement l'anglais, le français ou aussi le latin.

La *Keilinschriftliche Bibliothek*, publiée par Schrader, a donné des textes historiques se rapportant à l'ancien empire babylonien.

Parmi les études assyriologiques contenues dans le tome IV des *Beiträge zur Assyriologie*, s'en trouve une de M. J.-A. Knudtzon intitulée : *Ergebnisse einer Collation der El-Amarna-Tafeln*, « Résultats d'une collation des tablettes d'El-Amarna ». Dix ans plutôt, le *Berliner Museum* lui-même avait publié un recueil sous ce titre : *Der Thontafelfund von El-Amarna*, en même temps que la *Zeitschrift für Assyriologie* rivalisait avec la *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Alterthumskunde* dans l'étude de ces tablettes. Décou-

vertes en 1887-1888, à *Tell-el-Amarna*, au sud du 28e degré de latitude septentrionale, sur la rive droite du Nil et l'emplacement du palais d'Amenophis IV, celles-ci permettent de constater qu'au xve siècle avant J.-C. des relations épistolaires actives existaient entre la Babylonie, l'Égypte, la Cappadoce, etc. Elles sont écrites en cunéiformes; les unes sont en assyro-chaldéen, les autres dans la langue de Mitani. La majeure partie est entrée au *Berliner Museum*. De cette partie, M. Halévy a donné une traduction complète en notre langue.

Le reste se trouve au *British Museum* et au Musée de Boulak, au Caire. Les *trustees* du *British Museum* et son bibliothécaire, M. Thompson, ont édité ce qui se trouve à Londres : *The Tell el Amarna Tablets in the British Museum*. D'autre part, le Comité du *Palestine Exploration Fund* a publié une traduction de ces célèbres tablettes d'El-Amarna, par le Major Conder. Enfin, sous le titre d'*Oriental Diplomacy*, M. Ch. Bezold a de son côté publié à Londres une transcription du texte de celles qui se trouvent au *British Museum*.

Plus importante encore qu'un ensemble de lettres de cette nature est, dans ce même musée, la fameuse bibliothèque agrandie et complétée à Ninive par Assur-bani-pal. Au rez-de-chaussée, dans sept vitrines placées au milieu du *Kouyounjik Gallery*, sont exposées quelques-unes des plus précieuses et des plus intéressantes tablettes constituant cette bibliothèque.

Teglat-Palasar II (745-727) avait fait des collections de tablettes inscrites et copié quelques inscriptions historiques de ses prédécesseurs. Sargon (722-705) avait augmenté cette bibliothèque par l'addition d'un ensemble de textes astrologiques et d'autres analogues; Sennachérib (705-681) avait transporté toute cette bibliothèque de *Nimroud* (*Calah*) à Nivive; Esarhaddon (681-668) y avait ajouté un grand nombre des textes historiques et hiérologiques. Toutes les inscriptions de ces monarques ne sont rien en comparaison des textes écrits sous le règne d'Assur-bani-pal (668-626). Des milliers de tablettes inscrites furent rassemblées de tout lieu et sur toute sorte de sujets, furent copiées et disposées dans la bibliothèque du palais de Ninive. Les ruines de ce palais d'Assur-bani-pal subsistent encore aujourd'hui à Kouyoundjik. Au cours des fouilles qu'y exécute M. Layard, ses ouvriers pénétrèrent un jour dans deux salles de sept mètres de long sur cinq de large; elles étaient remplies jusqu'à la hauteur d'un pied de briques plus ou moins bien conservées et chargées d'une petite écriture fine et serrée. C'était le *sutuv* ou *muṣṣatuv*, « la bibliothèque », aujourd'hui placée au *British Museum*, lequel possède ainsi un fonds assyrien du VIIe siècle avant J.-C. Voici plus d'un demi-siècle qu'a paru l'ouvrage *Layard's Nineveh and its Remains*, et pourtant il reste beaucoup à faire pour que la bibliothèque d'Assur-bani-pal soit entièrement

connue. Une partie des ouvrages et des documents qui la composent ont été publiés par les soins des *trustees* du *British Museum*; le classement, minutieux du reste, s'opère chaque jour; mais il n'est pas terminé. Beaucoup de textes demeurent inédits, ou même n'ont pas été examinés. L'accès des tablettes n'est pas toujours aisé, même pour des savants anglais. Du reste, leur étude présente des difficultés paléographiques, à raison de la forme des caractères employés. Ainsi, le point où en est rendu le dépouillement de la bibliothèque de Ninive a sa place nécessaire dans un compte rendu de l'état actuel de la philologie assyro-chaldéenne.

Nulle publication n'a plus contribué à la diffusion de cette langue et de ses documents que le grand recueil pour lequel sir Henry Rawlinson s'est adjoint l'un après l'autre MM. E. Norris et G. Smith, tous deux trop tôt enlevés à la science : *A Selection from the Historial Inscriptions of Chaldea, Assyria and Babylonia.* Près de celle-ci se place la publication du *British Museum : Cuneiform Texts from Babylonian Tablets.* A Londres encore, la librairie Luzac, dans sa collection de *Semitic Texts*, publie des textes en caractères cunéiformes, avec transcription, traduction, glossaire et index; par exemple : *Reports of the Magiciens and Astrologers of Nineveh and Babylon, in the British Museum*, par M. R. Campbell-Thompson. Des traductions de textes assyriens aussi bien que de textes

égyptiens sont également publiées par les *Records of the Past*, recueil placé sous le contrôle du *Society of Biblical Archeology*. Les *Proceedings* et les *Transactions* de cette même Société, ainsi que le *Journal of the Royal Asiatic Society*, contribuent respectivement aux progrès de l'assyriologie. Le *Contemporary Review* et l'*East and West* consacrent de leur côté quelques articles à cette science. Enfin, les volumes annuels des *Hibbert Lectures* constituent parfois pour son avancement une puissante contribution.

Divers travaux ont été publiés en Angleterre sur le syllabaire, la grammaire, et le dictionnaire assyro-chaldéen. M. Rawlinson a donné : *Indiscriminate list of Babylonian and Assyrian characters* (*Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIV, part. 1); M. Edward Hincks : *On the Assyrio-Babylonian phonetic characters* (*Transactions of the Royal Irish Academy*, vol. XII), et *On Assyrian verbs* (*Journal of sacred litterature and Biblical records*, 1855); M. Edwis Norris : *Assyrian dictionary, intended to further the study of the cuneiform inscriptions of Assyria and Babylonia;* M. A.-H. Sayce : *Assyrian grammar*. A l'exception peut-être du dernier, ces ouvrages ont bien vieilli.

De l'autre côté de l'Atlantique, l'assyriologie possède également ses *scholars*. A Whashington, le puissant *Smithsonian Institution* ne les perd pas de vue. L'*Annual report of the Board of regents* rend compte du progrès de cette branche des études orientales.

Ailleurs, le *New York Independent* admet des études qui lui sont consacrées. En professant les langues sémitiques à l'Université de Pennsylvanie, M. Morris Jastrow consacre son temps d'une façon particulière à l'étude de la littérature babylonienne, et les presses de l'Université de Chicago impriment ses publications où, parmi des vues scientifiques très justes, se rencontrent quelques autres regrettables sous le rapport de la foi chrétienne.

Grâce aux libéralités des membres du *Babylonian Exploration Fund*, établi comme elle à Philadelphie, cette même Université de Pennsylvanie a entrepris plusieurs campagnes de fouilles dans une des régions les plus malsaines et les moins sûres de la Babylonie, à *Nippar* (auj. *Nuffar*), sur la rive gauche de l'Euphrate, à 70 kil. au sud-est de Babylone. Les ruines de cette ville ont donné des inscriptions émanant de quarante-cinq rois d'Ur, Isin, Babylone, etc., ou datées du règne de ces princes et remontant du milieu du v[e] siècle avant J.-C. jusqu'au milieu du quatrième millénaire, et même au cinquième, d'après M. H.-V. Hilprecht. A cette orientaliste a été attribuée la charge de classer les pièces de la collection rapportée. Il en est résulté une section babylonienne au Musée de l'Université de Pennsylvanie et la publication par le même savant des volumes : *Cuneiform Texts*, formant la *Series A* de : *The Babylonian expedition of the University of Pennsylvania*.

II. — SUMÉRO-ACCADIEN OU LECTURE IDÉOGRAPHIQUE

M. J. Menant appelle quatre fois en deux pages « la langue de Sumer[1] », une langue que M. Fr. Lenormant désignait toujours par le nom d' « accadien ». Qu'on la nomme de ce dernier nom, ou de celui de « sumérien », ou du nom composé « suméro-accadien », elle demeure « cette langue antérieure à l'assyrien et que parlait le peuple qui a légué aux Assyriens ses moyens graphiques[2] ».

Dans les textes assyriens se rencontrent un certain nombre d'expressions qui se présentent comme des idéogrammes. Elles furent à l'origine de véritables expressions phonétiques. Pour quiconque admet l'existence du suméro-accadien, ces expressions proviennent de cette langue. Ce sont des allophones. M. J. Menant s'exprime de la sorte au sujet de ceux-ci : « Les Assyriens ne se sont pas bornés à emprunter les groupes de signes qui n'avaient qu'une valeur purement idéographique, ils ont pris des groupes qui exprimaient phonétiquement dans cette langue antique des idées dont ils comprenaient la signification, mais dont ils oubliaient peu à peu l'articula-

1. *Manuel de la langue assyrienne*, Imp. nat., 1880, p. 313, 314.
2. J. MENANT, *Leçons d'épigraphie assyrienne*, Maisonneuve, 1873, p. 99.

tion originelle pour la prononcer dans leur propre langue [1]. » D'autres textes cunéiformes sont constitués exclusivement par des expressions du même genre. Force est d'admettre, à moins de nier l'existence de celle-ci, qu'ils représentent la langue commune à ces deux peuples envahisseurs étrangers [2], sur lesquels les rois du premier empire de Babylone, tels que Ḥammurabi, et après eux ceux d'Assyrie, se glorifiaient d'avoir autorité :

sar Sumeri au Akkadi.

Dans ces inscriptions, observe M. Menant, le signe idéographique paraît avoir conservé l'articulation phonétique qui lui est propre ; c'est-à-dire que, dans cet idiôme, l'articulation phonétique est constamment en rapport avec l'articulation de l'idéogramme, contrairement à ce qui a eu lieu dans les textes assyriens [3].

Tel est le poème couvrant le cylindre A de Gudéa, petit monument trouvé par M. de Sarzec dans les ruines de *Lagas* (auj. *Tel-Loh*). Ce poème contient dans trente colonnes plus de neuf cents versets qui sont exprimés dans 2.500 lignes. MM. Price et Toscanne en ont publié le texte : *The Great cylinder of*

1. *Leçons d'épigraphie assyrienne*, p. 100.
2. Voy. *ibid.*, p. 51, 97.
3. *Leçons d'épigraphie assyrienne*, p. 99.

Gudea, inscriptions A and B, 1899. M. Zimmern a donné à son sujet un court et intéressant article dans la *Zeitschrift für Assyriologie*[1]. M. François Thureau-Dangin en a parlé dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1901)[2]. M. J. Oppert a, dans le *Journal Asiatique* (mai-juin 1902[3]), publié la traduction d'une partie du même poème, en annonçant qu'il fera paraître plus tard, dans les *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et B.-L.* : « le texte sumérien en transcription, une traduction interlinéaire latine et une traduction française, précédées d'une introduction et suivies d'un commentaire détaillé et rigoureux ». Au sentiment donc de M. J. Oppert, le document est écrit en sumérien ; il date des temps antésémitiques, au plus bas du Ve millénaire avant J.-C. ; on y constate l'absence absolue de tout élément sémitique et Gudéa ignorait l'assyrien.

Au milieu du *Kouyounjik Gallery du British Museum*, sous le n° 3 du *table-case* A, se trouve une cosmogonie parallèle au début de la *Genèse*. Ce document est en assyro-chaldéen. La ligne 12 est lue et traduite comme il suit encore par M. J. Oppert :

ilu Assur ilu Ki-Assur ibbanu,

1. T. III, p. 232-235.
2. P. 112.
3. P. 552-561.

« le dieu Assour et le dieu Ki-Assour naquirent alors[1] ».

Un passage de Damascius autorise à attribuer à Assur cette place dans la cosmogonie. Cependant, pour M. Fr. Lenormant, cet écrivain ancien s'est conformé à une assimilation établie par les Assyriens vers le XIVe ou le XIIIe siècle avant J.-C., par suite d'une assonnance de noms ; le dieu sémitique Assur fut confondu avec un dieu accadien *Sar*. De la sorte, la ligne 12 du document cosmogonique cunéiforme, bien que ce texte soit de l'assyro-chaldéen, nous garderait deux noms divins du Panthéon du peuple accado-sumérien. Parlant d'un syllabaire antique, l'assyriologue français s'exprime en ces termes : « Le même document nous révèle la lecture accadienne *sar* pour le signe (....) quand il exprime les notions d'extension, de multiplication, de pullulation, de germination. Il faut donc lire *Sar* et *Kisar*, deux formes qui n'ont rien de sémitique, les noms (....) et (....) désignant dans le récit de la création les deux personnages du couple divin qui personnifie l'expression de la force productrice en haut et en bas[2]. »

Cette affirmation d' « une lecture accadienne » pour les deux noms en question tombe en emportant l'existence même des dieux *Sar* et *Ki-Sar*, si l'on

1. *Fragments de cosmogonie chaldéenne*, p. 1.
2. *Les syllabaires cunéiformes*, p. 46.

prête l'oreille à M. Halévy et si l'on adopte son sentiment très tranché, selon lequel le prétendu accado-sumérien n'a jamais existé. Ainsi, l'hymne du cylindre de Gudéa ne serait pas un texte de cette langue purement imaginaire. D'après le même orientaliste, nulle part les cunéiformes ne se prêtent à une lecture accadienne ou sumérienne, mais simplement à une lecture idéographique ou allographique. La première est une pure chimère.

M. Halévy prononçait autrefois *tar*[1] cet idéogramme que M. Fr. Lenormant lisait *sar*. M. J. Menant, *ḫi*, *ṭi*, *ṭum*, et qui avec l'indicatif des noms divins est *Assur* en lecture phonétique, c'est-à-dire signifie idéographiquement ce dieu en assyro-chaldéen. Aujourd'hui, le même savant prononce *ri* au lieu de *tar*. L'idéogramme indicatif des noms divins entre dans sa lecture, laquelle devient ainsi *an ri*. Pour lui *an*, lecture idéographique ou allographique, ne représente pas une syllabe du prétendu suméro-accadien, ce n'est que le mot *anu* diminué de la voyelle finale. Et ce terme *anu* appartient à l'assyro-chaldéen. Le grand dieu Anu n'est ainsi nommé que comme étant le dieu par excellence : *anu* signifie dieu comme *ilu* et appartient à la même langue. Le caractère le désignant est resté l'indicatif de tous les noms de dieu ; il embrasse dans sa valeur

1. *Bulletin de la Société philologique*, p. 47.

idéographique très compréhensive les sens « ciel, étoile, élevé, profondeur » qui s'expriment phonétiquement « *samu*, *kakkabu*, *saku*, *sapallu*, » simplement par une dérivation naturelle. Les quelque cinq cents caractères cunéiformes constituant le syllabaire sont tous de même l'abrégé de quelque mot assyrien, comme les noms des lettres de notre alphabet sont la forme abrégée des termes constituant l'alphabet grec. Ils sont des mots assyriens abrégés ou des règles à valeur idéographique à la manière de nos chiffres.

En appelant ainsi « lecture idéographique ou allographique » ce que, dans l'opinion opposée, on nomme « lecture accadienne ou sumérienne », M. Halévy voit simplement une écriture idéographique là où les accadistes reconnaissent une langue à la fois parlée et écrite, le suméro-accadien. Selon le même savant, cette écriture idéographique sous laquelle se cache, non pas une langue particulière parlée, mais quelque chose de tout à fait conventionnel, est un archaïsme, représente une première ébauche de l'expression graphique de la pensée. Ce fut toutefois une sorte de langue écrite artificielle, non sans rapport avec l'écriture chinoise et constituant pour toute les nations de l'empire assyro-chaldéen une véritable langue universelle écrite, mais prononcée différemment par chacun de ces peuples [1].

1. *Bulletin de la Société philologique*, p. 127-128, 191-194.

Conséquemment, les noms propres ont une double représentation, la phonétique qui est celle d'un mot assyrien et l'idéographique. Il y a, par exemple, pour les princes : Nabû et *Gudéa*, Kimta rapastu et *Ḫammurabi*, Sinakhirba et *an is kur mis su*, Nabukudurriuṣur et *an pa sa du sis*, Nabonid et *an pa i* ; pour les dieux et déesses : Belu et *an en*, Maruduku et *an ẓur ud*, Istar et *an nin*, Sinu et *an en ẓu*, Malik et *an ai*, Samsu et *an ud* ; pour les villes : Eridu et *nun ki*, Uru et *sis lab ki* (auj. Mughéir), Larsa et *ud lab ki*, Uruk et *lab ki*, Nippur et *mul kil ri* (auj. *Nuffar*), Lagas et *sir pur la* (auj. *Tel-Loh*), Sippar et *ud kip nun ki*, Babilu et *din tir ki*. Ce dernier nom a de plus une représentation homéophonique, *Babu Ilu* transcrite en écriture idéographique *kâ en ra ki* ; si je ne fais erreur, ce que M. Fr. Lenormant écrivait *ka dimirra*. En ce qui concerne les noms communs, qu'il suffise de citer comme exemples des deux représentations phonétique et idéographique pour chacun : crib et *an ut du* « soleil levant », zululu et *is'ik* « colonne », bilat et *tik un* « tribut ».

On a trouvé la liste de dix villes ou villages avoisinant Lagas (*Tel-Loh*). Les dix noms sont tous sémitiques : la plupart d'entre eux sont affectés de mimmation, désinence caractéristique des noms sémitiques très anciens. M. Halévy s'appuie sur cette liste pour affirmer que le sud de la Babylonie était peuplé par des sémites et nier l'existence des Sumériens

allophyles. Les syllabaires du *British Museum*, avec transcriptions grecques, sont venus récemment fournir à M. Halévy un nouvel argument contre le suméro-accadien. Dressés, après Alexandre, par des Babyloniens hellénisés, ces syllabaires sont à deux colonnes et contiennent les deux lectures idéographique et phonétique, avec une double transcription grecque.

Cette thèse de MM. Halévy et Guyard avait déjà été prise en considération par M. Fr. Lenormant [1]. Mais M. Jules Oppert, le pionnier des études assyriologiques en France, persiste à maintenir de la façon la plus explicite la thèse opposée. Pour lui, le texte par exemple du cylindre A de Gudéa « est conçu dans l'idiome des Sumers, d'origine allaïque, et présentant, sur beaucoup de points, une affinité saisissante avec plusieurs langues de cette grande souche, surtout avec le magyar et le turc [2] ». Disciple fidèle de M. J. Oppert, M. Fossey maintient fermement de son côté l'existence de cette même langue.

M. le Prof. Haupt en publiant ses *Akkadische Sumerische Keilschrifttexte* et M. Reisner ses *Sumerisch-Babylonische Hymnen* affirment par ces titres mêmes qu'ils ne révoquent pas en doute l'existence du suméro-accadien. Dans sa grammaire assyrienne, M. le Prof.

1. F. LENORMANT et BABELON : *Assyriens et Chaldéens* (t. IV de l'*Hist. anc. de l'Orient*, 9e édit.), 1885, p. 49.

2. *Journal Asiatique*, mai 1902, p. 552.

Fried. Delitzsch ne l'admit plus et se rangea du côté de M. Halévy. Voici peu d'années encore, il soutenait que la prétendue langue est simplement une expression graphique spéciale de l'assyro-chaldéen[1]. Peut-être est-il aujourd'hui moins affirmatif?

Si de Berlin nous passons à Londres, nous trouvons le suméro-accadien si bien en possession que ses droits à être considéré comme une langue réelle ne semblent plus, après avoir été admis depuis tant d'années déjà, demeurer aujourd'hui susceptibles d'être remis en question. Parlant presque au nom des *trustees* mêmes du *British Museum*, publié du moins par leur ordre, le *Guide to the exhibition galleries* de ce grand établissement national parle sans hésitation des Suméro-Accadiens et de leur langue, dans les termes suivants : « A une période qu'il est impossible de fixer avec exactitude, une migration d'une autre race (que la sémitique) s'établit dans la Babylonie orientale. D'après la Bible (*Genèse*, X, 8-11), le chef de cette invasion fut Nemrod..... Ces envahisseurs, connus comme Sumériens ou Accadiens, vinrent, pense-t-on, de l'Asie centrale, et appartenaient à la famille ethnique des Touraniens. On voit qu'ils se sont mélangés avec les habitants primitifs, et leur langue fut en usage à côté du sémitique indigène, lequel adopta graduellement dans son vocabu-

1. Voy. *Journal Asiatique*, janvier 1897, p. 167.

laire un certain nombre des mots étrangers. Quand cette langue sémitique redevint celle généralement en usage, l'accadien survécut encore comme langue littéraire. [1] »

« L'accadien, dit encore ce catalogue quasi officiel, est le nom donné à une langue d'une grande antiquité, langue que l'on suppose avoir été introduite en Babylonie par les anciens conquérants de ce pays, venant de l'Est [2]. » En conséquence, ce *Guide* mentionne par exemple : au *Ground floor*, *Kouyoundjik Gallery*, *table-case B*, un document juridique écrit en accadien et en assyrien ainsi qu'une tablette contenant l'interprétation en assyrien des mots accadiens et sumériens ; dans la même salle, *table-case F*, des listes de mots et des paradigmes en accadien et en assyrien ; à l'*Upper Floor*, *Babylonian and Assyrian room*, *table-case C*, un hymne au Dieu-Soleil, en accadien, avec une version interlinéaire assyrienne. Cette année-ci même, dans *East and West*, M. Th. Pinches mentionnait comme deux populations placées sur le même pied au point de vue de la réalité historique : « les non-Sémites, connus comme Sumériens ou Akkadiens (quelques-uns préfèrent les appeler Suméro-Akkadiens), et les Babyloniens sémitiques. » Et alors, il affirmait en ces termes

1. Édition de 1894, p. 63-64.
2. *Ibid.*, p. 88, note.

l'existence incontestée du suméro-accadien : « Comme cela est reçu à peu près par tous les assyriologues, ces deux peuples parlaient des langues de caractère grandement différent, l'accadien étant agglutinant et regardé comme apparenté avec les idiomes mongoliques, et l'autre langue présentant toutes les particularités d'un dialecte sémitique bien défini [1]. »

III. — PERSE DES ACHÉMÉNIDES

Les langues des cunéiformes constituent un groupe purement factice ou artificiel. Elles ont de commun d'être représentées graphiquement par le système compliqué de l'écriture cunéiforme ; elles peuvent appartenir philologiquement à des groupes naturels très différents. Pour ne pas allonger démesurément cet article, et aussi parce que l'étude des autres langues écrites en cunéiformes a été généralement jusqu'ici poussée moins avant, je vais me borner à mentionner en ce moment-ci chacune d'elles.

L'idiome national des Achéménides, langue arienne voisine du zend de l'Avesta, nous est représenté par un certain nombre d'inscriptions découvertes de nos jours. Ces inscriptions sont en cunéiformes ; mais le système graphique dans lequel elles sont conçues,

1. *The religion of the Babylonians and Assyrians* (*East and West*, February 1903).

diffère de celui dans lequel sont écrits les textes assyro-chaldéens. Il constitue un ensemble de quarante caractères exprimant des valeurs phonétiques et ne se distinguant des alphabets ordinaires que par la forme. Dans l'*Assyriologische Bibliotheck* de MM. Friedrich Delitzsch et Paul Haupt, MM. Weissbach et Bang ont publié : *Die altpersischen Keilinschriften*. Ces éditeurs préconisent un système d'abréviations pour désigner la localité d'où provient chaque inscription. Ces localités sont : Behistoun, Persépolis, Naksh-r-Rustem, Elvend, Suez, Suse. En outre de quatre mots de Cyrus, on en avait de Darius Ier (521-483), de Xerxès Ier (485-465), d'Artaxerxès Ier (465-425), d'Artaxerxès II Mnémon (404-361), d'Artaxerxès III Ochus (361-338). Le *British Museum* possède un certain nombre de ces inscriptions. Le Louvre n'a plus rien à lui envier depuis que les fouilles de M. de Morgan, à Suze, ont permis d'exposer d'abord au Grand Palais, en 1902, diverses nouvelles inscriptions de Darius Ier, de Xerxès Ier, d'Artaxerxès Ier et d'Artaxerxès III.

IV. — ANZANITE

Elam figure parmi les fils de Sem [1], et le P. Scheil a démontré qu'une partie de la population de la Susiane était sémite. Une autre partie toutefois

1. *Gen.*, X, 22.

appartenait à une race différente ; la langue de celle-ci devint celle du pays. De la sorte, ces mêmes inscriptions des Achéménides, rapportées de la Perse par M. de Morgan, nous présentent, en outre d'un texte perse et d'un autre chaldéo-assyrien, c'est-à-dire babylonien, encore un texte anzanite, lui aussi en beaux caractères cunéiformes. Il y en a de Darius Ier et de Xerxès Ier.

V. — LANGUE DE MITANI

Les fonctionnaires égyptiens d'Aménophis III et d'Aménophis IV cherchaient à s'initier à la lecture et à la traduction des textes cunéiformes. Comme l'ont montré MM. Erman, Evelts et Winckler, des mariages eurent lieu, de Thoutmosis IV à Aménophis IV, entre la maison royale d'Égypte et celle de Mitani-Naharina. Ces mariages furent la règle pendant plusieurs générations. Une partie des lettres d'El-Amarna sont écrites en cunéiformes dans la langue de Mitani. M. P. Jensen a publié sur le déchiffrement de l'une de ces lettres une importante étude. M. Bruennow a entrepris l'interprétation de l'ensemble des lettres écrites en cette langue, dont M. Sayce s'est également occupé.

VI. — LANGUE D'URARTI

Là où le texte perse de Darius porte *Armina*, ce qui est l'équivalent de l'*Armenia* des Grecs, le texte chaldéo-assyrien présente *Urasṭa* et *Urasṭu*, ce qui correspond à l'Ararat de la Bible, car *Urasṭa* ou *Urasṭu* se retrouve dans les inscriptions de Ninive sous les formes *Urarṭi* et *Urarṭai*, *Ararṭi* et *Ararṭai*. On avait donc justement traduit dans les versions grecques l'Ararat biblique par « Arménie ». Or, ce pays d'Urarti, les bords du lac de Van, nous ont fourni des inscriptions. Grâce à l'emploi des idéogrammes, on a pu en traduire quelque chose avant d'en connaître la langue. Il était juste que les Arméniens eux-mêmes voulussent s'appliquer à l'étude des problèmes soulevés par ces inscriptions. Est-ce un arménien antique qui se cache sous ces cunéiformes ? Le P. J. Sandalgian a répondu à cette question par l'affirmative dans : *L'idiome des inscriptions cunéiformes urartiques* [1].

Ce gros in-quarto atteste chez son auteur beaucoup d'érudition. Toutefois, il n'a pas eu la bonne fortune de recueillir la généralité des suffrages parmi les orientalistes.

P. BOURDAIS.

1. Rome, 1898.

LES ÉTUDES BASQUES DE 1901 A 1904

Le premier livre à signaler, et le plus important de tous, est certainement la réimpression du *Nouveau Testament* basque de Liçarrague qui a paru à Strasbourg en 1900 sous ce titre : « *I. Leiçarragas baskische Bücher von* 1571 in genauen Abdruck herausgegeben von Th. Linschmann und H. Schuchardt... *Strasbourg*, K. J. Trübner, 1900 » ; c'est un in-8° compact de cxx-(xl) p., 459 fts., (ij)-(lxiv)-(cxi)-(xvj)-(lj) p. J'en ai rendu compte dans la *Revue de Linguistique* (t. XXXIV, 1900, p. 190-199), et je ne puis que renvoyer à cet article. J'y félicitais vivement les savants éditeurs, ainsi que l'Académie des sciences de Vienne qui a fait les frais de la réimpression ; j'y constatais le soin avec lequel a été faite cette réimpression, page pour page, ligne pour ligne, mot pour mot, et presque signe pour signe. M. Schuchardt a mis en tête du volume un lumineux avant-propos où il étudie, au point de vue philologique et critique, les œuvres de Liçarrague. On sait qu'elles sont au nombre de deux, le *Nouveau Testament* et le

Calendrier (avec un *abc*, la forme des prières ecclésiastiques, le catéchisme de Calvin et la déclaration au roi). MM. Schuchardt et Linschmann ont reproduit tout ce qu'il y a de différent dans ces deux volumes. J'ai regretté que ces Messieurs aient adopté, pour le nom de l'auteur, la forme *Leiçarraga*, alors qu'il a toujours été appelé et qu'il signait lui-même *Liçarrague*. C'est M. E. S. Dodgson, le fantaisiste euskarisant, qui le premier s'est avisé d'écrire *Leiçarraga* ; mais il semble qu'il aurait voulu faire sa chose exclusive de l'œuvre du ministre de La Bastide-Clairence. Lorsque MM. Schuchardt et Linschmann annoncèrent leur projet de rééditer le *Nouveau Testament* de 1571, M. Dodgson leur conseilla de *corriger* ce vieux texte et, comme ils s'y refusèrent, il se permit d'écrire à l'Académie des sciences de Vienne, qui avait pris à sa charge les frais de la réimpression, pour se plaindre et pour demander qu'on ne laissât pas publier le volume dans ces conditions. M. Schuchardt là-dessus rompit toutes relations avec ce trop zélé conseilleur, ce dont personne ne s'étonnera. M. Dodgson d'ailleurs a critiqué vivement la réimpression de Strasbourg dans une note intitulée *Venoms antidote* qui a été insérée aux p. 37-44 des *Transactions of the Philological Society*. M. Schuchardt répondit comme il convenait à cette critique, ainsi d'ailleurs qu'à la mienne, et à celle publiée dans *The Pilot* (le 20 juillet 1903, p. 76), par une lettre qui a paru dans

la *Revue de Linguistique* (t. XXXV, 1902, p. 86-100) et où il stigmatise avec esprit « les dodgsonneries ». Je ne puis retrouver une note relative à un compte rendu de l'ouvrage de 1900, par M. d'Arbois de Jubainville.

Mais M. Dodgson ne s'en est pas tenu là, et il a voulu faire aussi son édition. Il a réussi à intéresser à son projet la *Trinitarian Bible Society* de Londres ; par les soins et aux frais de cette Société, l'imprimerie Horace Hart, d'Oxford, a livré le 29 mai 1903 un tout petit volume imprimé sur un papier très mince en caractères très fins, intitulé *Jesus Christ gure Iaunaren Testamentu berria*, de (iv)-918 p. in-18 ; à la dernière page est indiqué un lieu de dépôt, à Figueras, province de Gérone, Espagne. Presque en même temps, M. Dodgson faisait insérer, aux p. 50-57 du 72e rapport annuel de la Société Trinitarienne, une note qu'il a fait tirer à part en 6 pages in-8° et qui est datée du 19 juin 1903 ; il y fait son propre éloge et attaque de nouveau MM. Schuchardt et Linschmann. J'ai montré, dans la *Revue critique* du 22 février 1904, que M. Dodgson a fait là un mauvais livre et une mauvaise action. M. Schuchardt, dans la *Zeitschrift* de G. Gröber *für Romanische Philologie* (1903, p. 117-121), a examiné de très près l'édition, d'ailleurs partielle, de M. Dodgson et fait voir combien ses prétentions sont peu justifiées, surtout quand il s'attaque au vieux texte qu'il s'est permis de corriger, de retoucher, de compléter !

Il y a longtemps que le basquisant anglais s'occupe de Liçarrague ; il a continué et terminé dans la *Revue de Linguistique* (t. XXXIV, 263-283, 340-355 ; XXXV, 212-228, 297-311 ; XXXVI, 246-263, 314-327, XXXVII, p. 192) son analyse des formes verbales de S. Marc. En 1902, il a fait imprimer à 200 exemplaires, en Catalogne, un travail du même genre sur les épîtres de saint Paul aux Colossiens et aux Philippiens : c'est une brochure de xlviij pages, chiffrées en bas, sur papier de Hollande, bien imprimée, mais sans titre ; du moins, c'est la couverture qui sert de titre. La plaquette n'est pas exempte d'excentricités ; les trois dernières pages contiennent des certificats de diverses personnes, plus ou moins compétentes, attestant l'utilité et la valeur des travaux de l'éditeur. En 1903, M. Dodgson a fait paraître, dans les Bulletins de l'Académie des sciences d'Amsterdam, l'analyse du verbe dans les épîtres aux Éphésiens et aux Thessaloniciens, article tiré à part en 53 p. gr. in-8°. En 1901, il avait étudié, dans les *Transactions of the Philological Society*, le verbe dans le second livre en basque guipuzcoan (36 pages in-8°). Ce second livre serait l'édition de 1742 de la traduction du Catéchisme d'Astete dont un exemplaire se trouve à la Bibliothèque de Berlin. Le premier livre serait le Catéchisme de Villafranca, par J. Ochoa de Arin (Saint-Sébastien, 1713, petit in-8°) que M. Dodgson a fait réimprimer à Saint-Sébastien en 1902.

M. Dodgson a donné plusieurs articles aux *Notes and Queries* : 9 novembre 1901, an Heuskarian rarity in the Bodleyan library (il s'agit d'un exemplaire de l'*Office de la Vierge* dont je reparlerai plus loin); 14 décembre 1901, some notes on baskish books (quelques ouvrages basques faisant partie de la Bibliothèque de la Taylorian Institution d'Oxford ; et la liste de ses œuvres basques) ; 6 décembre 1902, étymologie aventureuse du mot anglais *boast* qui serait basque ; 13 décembre 1902, a bask schoolgirl's letters (deux lettres sans intérêt) ; 7 mars 1903, the german reprint of Leiçarraga's books (il en avait été déjà parlé dans les numéros des 7 février et 24 janvier). Je dois relever aussi quelques notes ou lettres dans divers journaux que le même écrivain m'a adressés : *Y Llan*, de Lampeter, 14 janvier 1901 : a baskgirl's letter to her family (lettre de la même jeune fille dont deux autres lettres ont été publiées depuis dans les *Notes and Queries*) ; Ερευνα, journal grec publié à Oxford, n° de juin 1903 (p. 162, annonce de la réimpression par M. Dodgson du *Nouveau Testament* de Liçarrague) ; *El Correo de Guipuzcoa*, 22 septembre 1900 : les noms des mois ; *Biarritz-Season*, 5 janvier 1901, le poète basque Gasteluçar (1686) ; *La Union Vascongada*, de Saint-Sébastien, 22 août et 10 septembre 1902, et la *Voz de Guipuzcoa*, de la même ville, 22 août 1902, annonce de la nouvelle édition du Catéchisme de Villafranca ; la *Voz de Guipuzcoa*,

25 juillet 1902, sur le nom du mois de septembre ; même journal, 8 septembre 1902, sur la Bibliothèque basque de M. Ant. d'Abbadie ; *Diario de Villanueva y Geltrû*, 4 mars 1902, vers basques composés à Londres avec traduction en vers espagnols ; *La Union Vascongada*, 26 septembre 1902, vers basques à un ami ; *The Oxford Review*, 10 juin 1903, lettre en allemand, avec traduction anglaise, de Mme Caroline Michaele de Vasconcellos, sur le basque et les travaux de M. Dodgson ; *The Oswestry and Border Countries Advertiser* 20 avril 1904, et l'*Eskual-Herria*, de Biarritz, 28 mai, 16 et 23 juillet 1904, sur les publications de M. Dodgson ; même journal, 12 juillet 1904, article sur le mot latin *cortice* et le basque *tirtotcha* ou *tortitça* ; 27 août 1904, archéologie basque (inscription d'une maison d'Ormaiztégui ; 8 octobre 1904, sur la traduction biscayenne, par le P. Cardaberaz du Catéchisme d'Astete ; *el noticiero bilbaino*, 13 septembre 1904, sur une édition inconnue du Catéchisme d'Astete en guipuzcoan ; 26 septembre 1904, sur une note manuscrite basque du commencement du XVIe sicècle ; 7 novembre 1904, sur une traduction biscayenne du livre de J.-A. Mogul, relatif à la Confession ; la *Voz de Guipuzcoa*, 3 mai 1904, lettre en basque adressée des Canaries à M. Dodgson. — Cette liste est évidemment incomplète.

L'un des derniers articles de M. Dodgson dont j'aie

eu connaissance est un compte rendu, dans le
26 février 1904, du *Leamington Spa Courie*
Warwickshire Standard, de la brochure de M
Hérelle, professeur de philosophie au Lyc
Bayonne : « Les Pastorales basques; notice,
logue des manuscrits et questionnaire ; *Ba*
1903, petit in-8°, (iv)-87 pages. » M. Dodgso
ne saurait s'abstenir de se mettre en avant et d
riger les autres, avance en passant que le b
anaya « frère » vient peut-être des Ibériens d
car *ani* veut dire « frère » en tamoul ; ma
tamoul, il n'y a point d'*ani* « frère » : il y a seul
aṇṇan (avec deux *ṇ* cérébraux) « frère aîné ».

La brochure de M. Hérelle est du reste fort
ressante et je compte en faire l'objet d'un travai
chain ; il serait à souhaiter que tous les am
répondissent au questionnaire qui la termin
certain nombre de manuscrits modernes que l'
retrouve pas ne sauraient être irrémissibl
perdus.

J'ai cru devoir répondre, dans l'*Eskual-I*
de Biarritz, le 30 juillet 1904, à certaines af
tions de M. Dodgson.

Pour en finir avec les publications du fécond
gueux euscarologue, je dois signaler l'édition
donnée, dans le même *Eskual-Herria* (n^{os} des
18, 25 juin et 2 juillet 1904), d'une traduction
il y a un grand nombre d'années, par M. J. I

sin. en labourdin, du prologue et des trois premiers chapitres de *Don Quichotte*. Le manuscrit de M. Duvoisin, donné par lui à M. A. Campion, de Pampelune, et remis par ce dernier à M. Dodgson, a été déposé depuis à la Bibliothèque nationale. M. Dodgson a réuni ces cinq articles en une petite brochure in-18 (66 p. et un feuillet séparé d'*errata*) en vente à Biarritz, chez M. Ernest Seitz, imprimeur. A propos de cette publication, M. Julian Apraiz, le distingué Directeur de l'Institut de Vitoria, a écrit une très intéressante lettre qui a paru dans l'*Eskual-Herria* du 5 novembre 1904, et qui a dû être reproduite par les journaux de Bilbao et de Saint-Sébastien.

Les journaux politiques se sont d'ailleurs assez occupés du basque cette année. *La petite Gironde*, de Bordeaux, a publié, de mai à septembre, une série d'articles de M. C. Béguin, auquel M. Georges Lacombe a cru devoir répondre dans le *Journal de Saint-Palais*. Je suis intervenu moi-même dans la discussion, pour justifier et expliquer certaines de mes opinions que M. Béguin s'était attribuées, sans me citer d'ailleurs : cf. l'*Eskual-Herria* des 3 septembre et 1er octobre 1904, ainsi que le n° du 10 septembre pour une première réponse de M. Lacombe. La discussion a été close par une lettre très digne et très courtoise de M. Lacombe, dans le *Journal de Saint-Palais* du 9 octobre, où il a aima-

blement reproduit ma seconde lettre. Les questions discutées entre M. Lacombe et moi étaient celles du mot « Dieu », de l'importance des expressions locales, de l'absence de mots généraux ou synthétiques en basque.

Le 16 février 1904 est mort à Halsou, où il s'était retiré depuis trente ans, l'abbé M. Harriet, ancien curé de l'église française de Madrid; il avait réuni une intéressante collection de livres basques et avait préparé un dictionnaire raisonné de l'eskuara. On m'a communiqué deux articles nécrologiques du *Courrier de Bayonne* (17 février) et de la *Semaine de Bayonne* (20 février).

En remplacement des excellentes études de M. l'abbé V. Dubarat, MM. Louis Batcave, Henri Courteault, et Jean de Jaurgain, ont fondé à Paru une nouvelle *Revue de Béarn*. Dans le n° 3, de mars 1904, j'ai commencé (p. 124-135) la publication d'une série de *Spécimens de variétés dialectales basques*; ce premier article est relatif au dialecte labourdin.

Outre l'article de M. H. Schuchardt que j'ai indiqué ci-dessus, je dois en signaler plusieurs autres: dans les *Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft* de Vienne (t. XXXI, 1901, p. 40-42) : Basken und Romanen (les emprunts linguistiques des Basques aux Néo-Latins) ; — dans la *Literaturblatt für romanische und germanische Philologie*, 1893 : compte rendu d'un article de M. G. de Gabelenz, *Baskisch und Berberisch*,

qui fait partie du compte rendu des séances de l'Académie des sciences de Vienne (22 juin 1893) : M. Schuchardt montre que la thèse de la parenté des deux langues est difficilement soutenable ; — même journal, 1888 : compte rendu d'un article de M. Georges Gerland, *Die Basken und die Iberer*, dans la *Grundriss der romanischen Philologie* de Gröber, t. I, p. 313-334 ; ce compte rendu est en quelque sorte un résumé excellent de l'état actuel de la question ibérienne ; — dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* du dr. Gröber : t. XXVIII, p. 99-101, bask. *ope, opil* = lat, *offa, offella* ? (réponse à un article de M. Uhlenbeck, dans le t. XXVII, p. 627). Dans ce dernier journal (t. XXVIII, p. 101-102), M. Schuchardt s'occupe de la notice que j'ai consacrée aux études basques dans le premier volume de l'*Année linguistique* (p. 177 et ss.) ; il se plaint que, dans mon examen des travaux de M. Giacomino, j'aie donné à ses appréciations une signification tout à fait contraire à ce qu'elles voulaient dire ; il rappelle notamment qu'il a protesté, tout comme moi, contre les hypothèses et les anachronismes de M. Giacomino à propos des datifs pluriels et des formes verbales. J'avoue que j'avais lu trop vite et mal compris la discussion du savant linguiste de Graz et, en m'excusant auprès de lui, je me félicite que nous nous trouvions d'accord, plus que je ne l'aurais pensé. M. Giacomino restera donc seul avec ses suppositions aventureuses.

Cependant M. de Michelis a cité M. Giacomino comme une autorité et il dit, dans son livre *L'origine degli Indo-Europei* (Turin, 1903, in-8°) dont j'ai rendu compte dans le *Journal asiatique* de novembre-décembre 1903, que grâce aux travaux de MM. Giacomino, Gabelenz et Gèze (je remarque que ces trois noms commencent par un g), la parenté du basque et du berbère est définitivement établie. Or, rien n'est moins établi, au contraire; des hypothèses hasardeuses et des étymologies fantaisistes n'ont jamais rien prouvé. Les erreurs ont la vie dure pourtant ; ainsi M. Webster me signale un ouvrage récent, *Iberos e Bascos*, par M. J.-M. Pereira de Lima où le « Chant d'Altabiscar » est indiqué comme un document original authentique; or, nous savons très exactement aujourd'hui, quand, comment, où et par qui ce morceau de rhétorique a été composé.

Mais à propos de ces étymologies et de ces rapprochements grammaticaux, nous aurions plusieurs mémoires à citer : *De quelques noms de boissons en langue basque* (Comptes rendus du congrès tenu à Montauban en 1903, par l'Association française pour l'avancement des sciences, p. 1068 à 1074), et *Philologie euskarienne* : suffixes et numération (*Revue de Linguistique*, t. XXXVI, p. 1-23), par M. de Charencey qui poursuit avec acharnement sa démonstration que le basque a un vocabulaire extraordinairement composite, thèse que je ne crois plus utile de

discuter ; *Conclusion nouvelle sur la langue basque* (Lyon, Impr. nouv., 1900, 50 p. in-8°), par M. Percie qui déclare hardiment que le basque est simplement un mélange de celte et de basque (j'en ai rendu compte dans la *Revue de Linguistique*, t. XXXV, p. 102-111) ; *La théorie des racines communes aux langues indo-européennes et à l'idiome basque*, par M. Darricarrère, capitaine de douanes (Biarritz, impr. A. Lamaignère, 1903, 11 p. gr. in-8°, extrait des Mémoires de Biarritz-Association), avec cette épigraphe : La science rend l'homme meilleur : il suffira, pour faire juger de la valeur de cette brochure, de dire que l'auteur ne fait que des rapprochements de mots et néglige absolument la grammaire.

Il faut faire la même observation à propos d'une note *sur la langue basque*, du même écrivain, qui a paru, le 26 juillet 1904, dans le *Courrier de Bayonne*.

Je n'aurais garde d'oublier un livre beaucoup plus important, où l'on trouvera beaucoup de bonnes choses, qui est l'œuvre jusqu'alors inédite d'un ancien capucin basque converti au protestantisme et réfugié en Angleterre où, comme je l'ai dit précédemment, ses manuscrits sont conservés dans les collections de Lord Macclesfield, à Shirburn, près d'Oxford ; il est intitulé : *Grammaire cantabrique basque*, par Pierre d'Urte (1712)... publiée par le Rev. W. Webster... *Bagnères-de-Bigorre*, imp. D. Bérot, 1900, gr. in-8° de 4-viij-5-568 p. ; un long *erratum*

a été publié dans la *Revue de Linguistique* (t. XXXIV, p. 203-216 et p. 294-300) où j'ai rendu compte de l'ouvrage (*ibid.*, t. 200-203) ; c'est un livre intéressant, qui pourra être très utile et dont la publication, faite d'abord dans le *Bulletin de la Société Ramond* (de 1896 à 1900), a fini par former un gros volume.

J'ai écrit, dans la *Revue de Linguistique* (t. XXXIV, p. 128), une petite note sur la prononciation du basque. Dans le même journal (t. XXXIV, p. 356-361, et t. XXXV, p. 82-85), j'ai parlé du singulier congrès de Hendaye, de 1901, où, pour traiter de l'orthographe et de la grammaire basques, on n'admettait que des gens nés dans le pays, n'eussent-ils rien écrit, ne se fussent-ils jamais occupés de leur langue maternelle et l'eussent-ils même complètement oubliée. Une sorte de discussion sur les convenances, à propos de ce congrès, a eu lieu dans divers journaux du pays : la *Semaine de Bayonne* du 18 septembre 1901, le *Mémorial des Pyrénées* du 6 novembre, le *Réveil* de Bayonne du 29 octobre, l'*Eskualduna* des 22 et 29 novembre de la même année.

En 1901 a commencé à paraître, à Bilbao, une revue trimestrielle, *Euskadi*, qui devait s'occuper de science, de belles-lettres et d'art, au prix très modeste de 1 fr. 25 le numéro. Je n'ai vu que le second numéro, daté de juin 1901 ; j'y signalerai deux articles, le premier de M. Sabin Arana y Goiri, sur la numération basque, et le second de M. Eleizalde sur la patrie et

les noms de saint François-Xavier. On sait que le célèbre jésuite était d'origine basque et avait le nom patronymique de Yatxu; sa mère s'appelait Marie d'Azpilcueta y de Jabier; ce dernier nom paraît être une forme orthographique de Edcheberry « maison neuve ». Quant au travail de M. Arana, c'est une série d'étymologies tout à fait aventureuses, malgré l'apparence scientifique que l'auteur a prétendu lui donner : pour lui, *un* serait « doigt », cinq « tous les doigts », *vingt* « toutes les extrémités », etc.

La *Revista de Aragon*, qui paraît à Saragosse depuis cinq ans, a commencé dans son numéro de janvier 1904, p. 39-52, une série de « Diálogos familiares acerca del Euskera en relacion con las demás lenguas y en particular con el castellano » ; par M. Xouj del Cairo ; le premier n'est qu'une suite de considérations générales qui ne peuvent faire préjuger les conclusions finales. J'ai relevé de graves erreurs dans l'orthographe des noms propres : Prunner, Whithney, Mahbharata, etc. M. G. Lacombe m'a fait connaître l'apparition, à Bilbao, d'un journal bilingue, (espagnol et basque) : *Bai, Jauna, bai* (si, sẽmor, si), dirigé par M. B. y. Z.

Une petite discussion a eu lieu, l'été dernier, dans les colonnes de l'*Athenæum* de Londres. Dans le n° du 18 juillet (p. 100, col. 2-3), M. John Rhys, le celticant bien connu, proposait d'expliquer par le basque l'inscription de la pierre de Brandsbutt *irataddoarens*

(*ca*); dans le nº du 22 août, il annonçait que plusieurs objections lui avaient été faites, notamment par M. E. S. Dodgson. Quant à moi, je ne ferai qu'une observation, c'est que cette explication, inadmissible en théorie et injustifiable en fait, est sans raison, car il est infiniment probable que le basque n'a jamais été parlé beaucoup au delà de son domaine actuel. La théorie qui fait des Basques les habitants primitifs de toute l'Espagne et de l'Europe occidentale est une pure hypothèse sans fondement.

Dans la *Rivista bibliografica italiana* des 10-25 décembre 1901, M. P. E. Pavolini parle de *la più antica menzione del basco.* Le premier ouvrage où il est question du basque est, on le sait, le livre de Lucius Marineus Siculus, *Cosas memorables de España*, imprimé à Alcala en 1530. M. Pavolini a trouvé une mention plus ancienne dans la relation du voyage de Andrea Navagero qui, ambassadeur de Venise auprès de Charles-Quint, vint dans le pays basque en 1524 : il y distingue soigneusement les deux dialectes du Guipuzcoa et de la Biscaye dont l'un est, dit-il, plus beau et plus élégant que l'autre ; contrairement à l'opinion de M. Pavolini, je crois que c'est du Guipuzcoa qu'il s'agit. Mais la relation de ce voyage n'a été imprimée qu'en 1563. Il est bon de rappeler que le plus ancien document où des mots basques soient cités est le fameux *Codex* d'Aymeric Picaud, à Saint-Jacques-de-Compostelle, qu'il date ou non du XIIe siècle. Ce passage a été précisément rappelé en février 1901, à la p. 275 de la *Deutsche Rundschau*.

Une notice bien plus intéressante et bien plus complète a été publiée en 1901, avec une bonne liste d'indications bibliographiques, dans le t. XXIX, n° 8, p. 117-124 du *Globus* de Brunswick, par M. Georges Buschan de Stettin. L'auteur a beaucoup lu et bien lu. La linguistique tient d'ailleurs la moindre place dans son travail ; il cite, sur la foi de l'ethnographe Ripley, le mot *Azpicuetagaraycosaroyarenbeherecolarrea* comme un nom propre, remarquable exemple d'agglutination ; mais c'est une vieille plaisanterie : il y a là en réalité six mots différents, et il faudrait écrire *azpico eta garayco saroyaren behereco larrea* « la lande au-dessous de la prairie du bas et du haut ».

Dans l'*Eskualduna* du 23 octobre 1903, M. E. S. Dodgson a fait connaître qu'il venait de découvrir, dans la Bibliothèque municipale de Hambourg, un exemplaire, sans doute unique, d'une édition ancienne inconnue des *Cantiques spirituels* en basque. J'ai consacré à cet intéressant volume, que l'on a bien voulu me communiquer, une notice bibliographique détaillée dans la *Revue de Linguistique* du 15 avril 1904, (t. XXXVII, p. 128-134). Il y a paru aussi, sous le titre de *Bibliographie basque* (t. XXXIV, p. 365-374), une contribution de M. J. M. Bernaola, de Durango, au sujet d'un livre basque de 1740, *Novena a Maria* (Pampelune, impr. Vve A. Burguete), dont on n'avait encore signalé aucun exemplaire.

M. de la Grasserie a fait allusion au basque dans

un article sur « l'expression de l'idée de la sexı dans le langage » (*Revue philosophique*, septe 1904, p. 234).

J'ai fait réimprimer en 1901 à Chalon-sur-S à l'imprimerie Bertrand, pour faire suivre aux *I œuvres* de Sylvain Pouvreau publiées en 1892 livre basque dont on ne connaissait jusqu'ici c seul exemplaire incomplet, conservé dans la bibliothèque du prince L.-L. Bonaparte qui es jourd'hui à Chicago : *L'office de la Vierge Mai basque labourdin*, par C. Harizmendi, M.D.CC(in-8°, xv-132 p. M. E. S. Dodgson en a décou au moment même où finissait cette réimpres un exemplaire complet dans la bibliothèque B yenne à Oxford. Il a annoncé cette décou notamment dans l'*Hendayais* du 13 octobre 19 dans le *Réveil* de Bayonne du 15 octobre 1901 ; m'a mis en état d'ajouter au volume une feuille plémentaire avec un *fac-similé* du titre. L'ouv très important, date de 1660.

Un hasard a amené sous mes yeux un roman grande valeur, d'un intérêt médiocre, dont les s se passent dans le pays basque, *Grève d'amour* Robert Scheffer (Paris, 1898, iv-324 p., format naire des livres de ce genre) : le titre est prétent et il n'y a pas de prétentieux que le titre ! Le G du 12 juin (supplément du dimanche) annon prochaine apparition d'un roman par M. Paul F

Maria, dont l'action se passe dans le pays basque; il donne des extraits de la préface.

M. T. Rice Holmes a parlé des Ibères, en citant MM. Hübner, Bladé, Julien Vinson, Van Eys, Webster, Taylor, aux p. 255 et suivantes de son beau livre *Cæsar's conquest of Gaul* (London, 1899, in-8°, xliij-846 p., 1 portr. et 9 cartes).

M. J. Bernou, bibliothécaire de la ville d'Agen en retraite, a cru utile de résumer les ouvrages de de Lancre, si bien rappelés déjà par Michelet, en un grand in-8° de 416 p. où nous relisons la lamentable et instructive histoire de l'enquête judiciaire de 1609 : « La chasse aux sorcières dans le Labourd, *Agen*, impr. Calvet et Célérié, 1897 ».

M. l'abbé Durruty, curé de Domezain, a écrit, dans la variété bas-navarraise des Aldudes, Domezain et Cambo, un petit livre d'église (*Elizaco Liburu ttipia*, 336 p. in-18), qui a été imprimé avec soin à Troyes, par M. Victor Martelet, en 1897. L'ouvrage en lui-même est d'un intérêt secondaire, mais la particularité linguistique qui le distingue le fera rechercher des linguistes.

La *Grammaire* de M. l'abbé Ithurri continue à paraître petit à petit : elle en est aujourd'hui à la onzième feuille (168 p.); en revanche, le *Dictionnaire* de M. Darricarrère a été arrêté au mot *artzi*, p. 176.

En Espagne, on a réimprimé le traité si original

publié à Auch en 1818 : *Historia de las Naciones Bascas*, par J. A. de Zamacola ; je n'ai vu que les deux premiers volumes de cette réimpression : I. 1898, 307 p.; II. 1899, 345 p. ; l'impression est médiocre, le papier est vulgaire et les volumes sont horriblement rognés.

Que dire du *Basque et Gaulois* de M. H. de Charencey, gr. in-8°, Louvain, iv-87 p., extrait du *Muséon ?* C'est une *olla podrida* d'étymologies d'où il résulterait que le gaulois a donné beaucoup de mots au basque. Je n'insiste pas. Pendant ce temps, M. l'abbé M. Espagnolle voudrait que l'*Euskara* ne fût qu'une forme moderne du grec : ainsi *anaya* « frère » = ἰναία « force, virilité » (*L'origine des Basques*, Pau, 1900, (vj)-145 p.).

M. de Jaurgain a étudié *Quelques légendes poétiques du pays de Soule* (51 p. gr. in-8°, s. d.) ; il s'agit de six chants basques, très connus, on peut même dire populaires : la dame d'Urruti (M. de Jaurgain écrit de Ruthie), la chanson de Berterretche, la dame du château de Tardets, la veuve du jour même, Monsieur de Sarri et la belle héritière d'Arbouet. L'auteur expose l'origine de ces chansons, leur histoire, les altérations qu'elles ont subies, et le fait réel qui leur a donné naissance. C'est extrêmement intéressant et il est à regretter que l'étude ne s'étende pas à un plus grand nombre de chansons.

Une petite plaquette sous ce titre : *Ciberouko botanika*

edo lantharen jakitatia, a paru à *Bayonne*, impr. A. Lamaignère (en 1900, pet. in-12, 24 p., signé, à la fin : ALTH). C'est un vocabulaire français-basque qui paraît établir avec soin et accompagné de notes quelquefois très développées.

Je ne saurais oublier une brochure in-8°, dont le titre est largement encadré de noir, avec un fort beau portrait ; c'est une traductions en basque des discours prononcés à Baigorri et à Paris, aux obsèques de M. Charles d'Abbadie d'Arrast, en décembre 1902, et d'une note sur le voyage de M. d'Abbadie en Abyssinie, à la recherche de ses frères, en 1847.

Je ne dirai rien de deux articles de M. V. Stempf, tirés à part d'ailleurs, dans le *Bulletin de la Société Ramond* de Bagnères-de-Bigorre (1896, p. 210-216 et 1898, p. 99-106) : *Essais de déchiffrement d'inscriptions ibères* ; je ne suis pas convaincu de la sûreté des procédés de M. Stempf, et je ne crois pas qu'il ait vraiment trouvé la solution du problème.

Deux petites dissertations de M. Darricarrère, publiées en 1901 et 1902 dans le *Bulletin de Biarritz-Association* et tirées à part en 4 et 12 p., sous le titre commun de *Linguistique*, avec les sous-titres : 1° La nouvelle méthode d'analyse appliquée à la langue basque, etc., 2° Évolution phonétique et sémantique des vocables. La première est une réponse à mes critiques des ouvrages antérieurs de M. Darricanère. Je me borne à répéter que les étymologies, les rapprochements, les assimilations de mots ne prouvent rien

et que la parenté du basque et des idiomes indo-européens est une chimère.

M. Camille Jullian, le savant et éminent professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, a publié récemment un certain nombre de travaux remarquables. Je ne retiens ici qu'une brochure de 16 p., extraite de la *Revue universitaire* (nº du 15 juin 1902) et intitulée *Les Basques*; c'est un compte rendu du très intéressant recueil d'articles réunis par M. Webster, cet érudit si modeste et si contentieux, sous le titre de *Les loisirs d'un étranger au pays basque*, (Chalon-sur-Saône, 1901, in-8°, xxiv-360 p.). Mais le compte rendu de M. Jullian est un modèle du genre; la question basque y est résumée tout entière et d'une façon vraiment magistrale, avec la note personnelle discrète mais très nettement avancée. M. Jullian, qui admet l'authenticité de l'inscription latine de Hasparren dont la latinité est si médiocre et où deux vers sont mauvais sur quatre, croit que l'Europe occidentale antique a dû être peuplée par les Ligures dont on retrouverait un substratum au fond de toutes les langues anciennes ou modernes qui s'y sont conservées. C'est une opinion qu'il faudra examiner et discuter de très près, car elle est d'une importance capitale dans l'histoire des races humaines.

Une étude de M. Johannes Jungfer, *Ueber Personennamen in der Ortsnamen Spaniens und Portugals* (Berlin, 1902, in-4°, 22 p.; extrait des *Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht der Friedrichs-Gymna-*

siums zu Berlin, Ostern, 1902), se rapporte à cette question d'origine, où les noms de lieux sont appelés à fournir de précieuses indications ; il y parle assez longuement des noms basques.

M. C. C. Uhlenbeck, dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences d'Amsterdam (nouv. série, V, 1), a publié un intéressant mémoire sur la phonétique générale basque (*Beitraege zu einer vergleichenden Lautlehre der baskischen Dialecte*, Amsterdam, janvier 1903, gr. in-8°, 105 p.) dont j'ai rendu compte dans la *Revue de Linguistique* (t. XXXVI, 1903, p. 170-173); j'ai fait observer que l'auteur n'a travaillé que de seconde main, qu'il n'a pas tenu compte des travaux de ceux qui l'ont précédé, et qu'il a par suite commis quelques erreurs plus ou moins graves; c'est, en somme, un bon travail, d'un caractère nettement scientifique, mais qu'il y aura lieu de reprendre, de corriger et de compléter.

Un excellent livre, qui est destiné aux enfants et qu'il faut louer à tous les points de vue, malgré quelques très minimes inadvertances, est *Au pays basque*, par Mme Renée Paul Strauss (Paris, 1903, in-8°, 191 p. et 19 fig.). Je lui ai rendu pleine justice dans la *Revue de Linguistique* du 15 octobre 1903 (t. XXXVI, p. 373-375).

La *Revue scientifique* du 20 octobre 1900 a publié, sous le titre de « Les Basques et leurs jeux en plein air », une communication faite par M. Philippe Tissié au premier Congrès international de l'éducation phy-

sique à Paris ; il traite successivement de la danse et des jeux, et il raconte une partie de pelote à laquelle l'auteur a assisté à Cambo. Il cite deux articles de l'*Illustration* par M. C. Béguin : *Au pays basque, le jeu de pelote*, avec dessins de Scott (nos des 25 novembre et 2 décembre 1899). L'article de M. Tissié, intéressant et bien écrit, n'apprend d'ailleurs rien au lecteur sur la nature et la condition ordinaire du jeu ; et l'orthographe des noms de villages y est vraiment trop incorrecte. Je ne citerai guère que pour mémoire le fascicule 15 de *La terre de France*, 16 p. gr. in-4°, avec quelques vues photographiques de Bayonne, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz et Hendaye. Plus digne d'attention est le n° 24 (15 septembre 1903) de la *Revue universelle* Larousse où il est parlé, par M. C. Béguin, des *Mœurs et coutumes des pays basques* (p. 165-169, avec cartes, vues et portraits), et, par M. Henri Lorin, de l'*Émigration des basques* (p. 169-170) : M. Lorin constate que l'émigration est un fait naturel et pour ainsi dire normal chez les Basques, mais il voudrait détourner le courant vers la colonisation française en Afrique et en Océanie ; l'idée est excellente mais l'exécution en est malaisée. Quant à l'article de M. Béguin, il est médiocre et d'un intérêt très secondaire ; c'est ce qu'on peut appeler de la mauvaise vulgarisation.

Dans le *Temps* des 15, 23, 30 septembre, 7 et 14 octobre, 25 novembre, 16 décembre 1900, 13 janvier, 3 et 10 février, 2 juin 1901, 26 juillet 1903,

la *Petite Gironde* du 3 septembre 1902, M. Gaston Deschamps s'est occupé du pays basque, de sa langue, de ses mœurs et coutumes, de son histoire. J'y relèverai, à côté d'un éloge immodéré du mauvais livre de Loti, *Ramuntcho*, un certain nombre d'inadvertances comme celle qui fait contempler à Victor Hugo, en 1843, les flèches, construites après 1870, de la cathédrale de Bayonne. Mais les principaux de ces articles sont relatifs à la légende de Roland, et M. Deschamps a posé plusieurs questions, la suivante notamment : l'auteur de la Chanson de Roland a-t-il jamais été à Roncevaux ? MM. Camille Jullian, M. Webster, le dr. Vencontre, et moi-même, nous sommes intervenus, et M. Deschamps a soumis le différend à M. Gaston Paris qui, dans la *Revue de Paris* (8e année, n° 18, 15 septembre 1901, p. 225-229, *Roncevaux*), conclut que la *Chanson* « repose à l'origine sur une connaissance directe des faits, des hommes et des lieux », mais qu'elle a été remaniée et amplifiée par des écrivains qui se souciaient uniquement de la forme poétique et se préoccupaient peu de la réalité matérielle. Le point de départ de la discussion, l'existence ou la non-existence de pins dans les Pyrénées, venait d'ailleurs d'une étourderie du journaliste, qui fait monter Olivier sur un « pin », alors que le texte porte « pui », c'est-à-dire « élévation, hauteur, colline ».

Julien VINSON.

LA PHILOLOGIE TURQUE

DEPUIS 1900

AVANT-PROPOS

Bien que brillamment représentées par des savants tels que MM. Barbier de Meynard, Clément Huart, Joseph Halévy, Decourdemanche et Grenard, les études turques ne présentent pas en France la même activité qu'en Hongrie, qu'en Allemagne et surtout qu'en Russie. C'est à des savants russes que nous devons la plupart des travaux récents sur les dialectes tartares, sans compter d'importantes études sur les autres dialectes. M. Radloff, tout en poursuivant la publication de son Dictionnaire comparé des dialectes turcs, a donné de remarquables travaux sur l'ouïgour et l'osmanli. MM. Melioransky, Paasonen et Katarinsky s'occupent spécialement du turc oriental, et M. Divaeff s'est fait une spécialité du kirghize. A ces noms il faut ajouter ceux de MM. Katanoff, Pantousoff, Lapteff, Lykoschin, Poyarkoff et

Paptévim. L'Académie des sciences et la Faculté des langues orientales de l'Université de Saint-Pétersbourg, l'Institut Lazareff de Moscou, la Société finno-ougrienne et plusieurs autres établissements ou sociétés ont, par leurs publications, largement contribué aux progrès des études turques; mais je dois une mention toute spéciale à l'Université de Kazan, véritable centre des études tartares. Chaque année son imprimerie donne, en dehors des travaux des érudits russes, un nombre considérable de textes orientaux, tartares pour la plupart, composés, traduits ou édités par des savants musulmans.

Un fait d'une réelle importance aura été la fondation, en Hongrie, d'une revue exclusivement consacrée aux études ouralo-altaïques. Fondée en 1900 à Budapest par MM. Kúnos et Munkácsi, et à l'aide d'une subvention de l'Académie hongroise des sciences, la *Keleti Szemle*, « revue orientale pour les études ouralo-altaïques et organe de la section orientale de la Société ethnographique hongroise et de l'Académie orientale de commerce », a rencontré, dès la première heure, de nombreuses et vives sympathies parmi les orientalistes. Jamais les collaborateurs érudits ne lui ont fait défaut. MM. Vámbéry, Zichy et Kuun en Hongrie; Halévy, Huart, Basset, Radloff, Paasonen, Foy, Hartmann, Houtsma et Bang à l'étranger (je ne donne ici que quelques noms de turcologues), ont répondu avec empressement à

l'appel que leur faisaient MM. Kúnos et Munkácsi
Paraissant trois fois par an, la *Keleti Szemle*
des articles (dans l'une des langues hongroise
çaise, allemande, anglaise, italienne ou rus
philologie, d'histoire, d'ethnographie et de fc
des notices sur les établissements où sont ens
les diverses langues orientales et la bibliograp
ouvrages récents sur les langues ouralo-alt
Elle publie, en outre, comme supplémen
ouvrages que leur nature ou leur étendue
mettait pas d'insérer dans le corps de la revue
ainsi qu'elle a donné une nouvelle édition,
sera question plus loin, du Dictionnaire d
osmanli de Sulèimân Èfèndi. Ajoutons, à prc
collaborateurs hongrois de la *Keleti Szem*
M. Vámbéry, l'éminent orientaliste, s'occupe
lement, depuis quelques années, des origines
manli, et que MM. Kúnos, Munkácsi et Ku
publié d'importants travaux sur le turc ori
l'osmanli.

En Allemagne M. Foy aborde les sujets
variés : dialectes orientaux et d'Asie Mineure
osmanli. Après s'être fait connaître comme
bisant distingué, M. Hartmann s'est consacr
non moins de succès, aux études turques, et
donné d'intéressantes études sur l'ouïgour et
gataï. M. Littmann s'occupe des dialectes
Mineure et de l'osmanli. La littérature populai

mane est le domaine de M. G. Jacob. Les études littéraires de M. Horn présentent un vif intérêt, ainsi que les travaux de déchiffrement de M. Huth.

L'Angleterre a perdu avec M. Gibb un orientaliste aussi consciencieux qu'érudit, qui avait consacré sa vie à l'étude de la littérature ottomane. Mme Beveridge a publié d'importantes études sur le djagataï.

Les études ottomanes sont dignement représentées en Italie par M. Bonelli. La Hollande a M. Houtsma, et la Belgique M. Bang. En Danemark nous trouvons à côté de M. Thomsen, le savant philologue auquel nous devons le déchiffrement des inscriptions turques de la Mongolie, des turcologues de mérite comme MM. Oestrup, Grœnbech et Pedersen. En Bulgarie il faut nommer M. Šišmanov. En Turquie, enfin, Ahmèd Djèvdèt, 'Alî Nazîmâ et Nèdjîb 'Asem nous ont donné d'utiles travaux. L'édition, donnée par Ahmèd Djèvdèt et sur laquelle j'aurai à revenir, du *Kâmoûs-i Turki* de Samî Bèy, mérite une mention spéciale.

GÉNÉRALITÉS

La dix-septième livraison du *Versuch eines Wörterbuches der Türk-Dialekte* de M. Radloff a paru dernièrement (1904), et nous pouvons espérer que ce précieux instrument de travail sera achevé dans un avenir prochain. M. Radloff a publié, en outre, d'intéressantes

observations sur l'histoire du système vocalique turc dans le *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg* (avril 1901, XIV, n° 4). M. Joseph Halévy a publié dans la *Keleti Szemle* (1901, p. 5-18 et 91-108), sous le titre suivant: *L'étroite parenté des noms de nombres turco-ougriens*, un long et intéressant mémoire dans lequel il soutient les thèses suivantes: la numération turco-ougrienne, à l'exception de quelques emprunts très modernes, ne renferme aucun élément étranger, indo-européen ou autre; le génie créateur et souvent les éléments matériels de cette formation sont identiques, à fort peu de chose près. On sait que M. Katanoff, chargé en 1898 d'une mission dans l'Asie centrale par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, avait, pendant son séjour chez les Ouryankhays ou Soyones, recueilli de nombreux contes populaires qu'il publia dans les *Proben der Volkslitteratur der türkischen Stämme* de M. Radloff. Mettant en œuvre les nombreux matériaux phonétiques et lexicographiques recueillis au cours de cette mission, M. Katanoff vient de donner, sur la langue des Ouryankhays et ses affinités avec les idiomes turcs, un ouvrage de la plus haute importance pour nos études (*Opyt izsledovaniya Ourian-khayskago yazyka s oukazaniem glavnechikh rodstven-nykh otnocheny ego k drougim yazykam turkskago kornia.* Kazan, 1903, in-8, XLII+1539+8+LX p.) et auquel M. Munkácsi a consacré un long article dans la *Keleti*

Szemle (1904, p. 152-158). Un important travail de phonétique qui, bien que consacré particulièrement à l'osmanli, passe en revue nombre de dialectes turcs, est dû à M. Grœnbech : *Forstudier til tyrkisk Lydhistorie* (Kjobenhavn, Lehmann og Stages Boghandel, 1902, in-8 ; cf. la *Keleti Szemle*, 1903, p. 114-125, 229-240 et 384, et l'article de M. Holger Pedersen : *Türkische Lantgesetze*, dans le *Zeit. der Deutschen Morg. Gesell.*, LVII, p. 535-561). M. Bittner a étudié l'influence de l'arabe et du persan sur le turc (*Sitz. der Kais. Akademie der Wiss. zu Wien, Philos. hist. Cl.*, CXLII) ; M. Munkácsi, les traces d'influence aryenne en turc (*Keleti Szemle*, 1900, p. 156-158) et M. Kúnos, l'accentuation en turc (*Ueber den Rhytmus türkischer Sprachen*, dans les Actes du XIII[e] Congrès des Orientalistes, p. 161. M. Alberts a publié la deuxième livraison de son *Aristotelische Philosophie in der türkischen Litteratur des 11. Jahrhunderts* (Halle, Kaemmerer und Co., 1900 in-8 de 29 pp.). Une curieuse question de paléographie a été traitée par M. Decourdemanche : *L'identité de formation de l'écriture arborescente* en turc et en runique (*Journal asiatique*, IX[e] série, XV, 1900, p. 592-599). M. Joseph Thury a publié, sous le titre : Monuments linguistiques turcs jusqu'à la fin du XIV[e] siècle, un important travail dont il avait donné lecture à l'Académie hongroise lors de sa réception et dans lequel on trouve, après un examen minutieux des inscriptions ouï-

goures actuellement connues, une analyse de l'Iskèndèrnâmè (*Török nyelvemlékek a XIV század végéig*. Budapest, Académie, 1903, in-8, 52 p.).

L'article de M. Almássy : *Centralasien, die Urheimath der Türkvölker* (*Keleti Szemle*, 1902, p. 179-207), porte à la fois sur l'ethnographie et la linguistique. Nous devons plusieurs travaux étymologiques à MM. Kúnos (*Török nepetetimologia* [sur le mot *and'*]. — *Keleti Szemle*, 1901, p. 80, 1902, p. 80) ; Munkácsi (*Todesdæmon Aina der Altaier = Todesdæmon Xin der Wogulen*. —*Keleti Szemle*, 1900, p. 158-160. Le mot ostiaque *Xeina* = avestique *haena* « armée des méchants ». Cf. *ibid.*, 1901, p. 236; *Komanischer Ursprung der Moldauer Tschango*, *ibid.*, 1902, p. 245-253 ; *A székely « Csik » helynevek*. — *Ethnographia*, *XII*, *p. 142 ; Adalékok a magyar nyelv régi török és mongol elemeihez* [sur les éléments turcs et mongols en hongrois]. — *Nyelvtud. Közlemények*, XXXII, p. 271-302, 369-398); Paasonen (*Ungarisch-türkische Etymologien*. — *Keleti Szemle*, 1902, p. 242-244 ; *Uber die türkischen Lehnwörter im Ostjakischen*, dans les Recherches finno-ougriennes, II, p. 81-137 ; *Etymologische Streifzüge*, sur les mots d'origine turque dans les langues finno-ougriennes, *ibid.*, 189. *Votják-török szólgyeztelesek*, sur les mots turcs en votyak. — *Nyelv-tudományi Közlemények*, XXXII, p. 257-270) ; Foy (le nom propre *Aydèmir* et *Dèmir*, dans les *Mitt. Sem. für orient. Spr.*, 1900, III, 2, p. 287-

293); Gombocz (sur les mots turcs en vogoule, dans les *Nyelvtudomanyi Közlemények*, XXI, p. 361-364); H. Gelzer (à la suite des *Sechs Urkunden des Georgklosters Zografu*, dans la *Byzant. Zeit.*, XII, p. 530-532. M. Šišmanov, professeur à l'Université de Sofia, a commencé, dans la *Keleti Szemle* (1903, p. 47-85 et 334-363, 1904, p. 88-110), la publication d'une longue étude sur *L'étymologie du mot « Bulgare »*. M. Sainéan, dans une note parue dans le *Bulletin de la Société de Linguistique* (XII, 1, p. x-xi), a combattu l'opinion d'après laquelle le roumain contiendrait des éléments préosmanlis.

Dans le Catalogue, rédigé par M. E. Blochet (Paris, Leroux, 1900), de la collection de manuscrits arabes, persans et turcs formée par M. Ch. Schefer et entrée aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, nous trouvons la description de plus de deux cents manuscrits en turc oriental et en osmanli de toutes les époques et sur les sujets les plus divers (n°s 957-1194). On y remarque, entre autres, le *Livre d'Oghouz*, manuscrit du xve siècle en caractères ouïgours (n° 1001). Dans le Catalogue des manuscrits musulmans de la bibliothèque de l'Université de Cambridge, par M. Browne (Cambridge, 1900), sont décrits deux précieux manuscrits turcs qui sont des traductions, l'un du *Mesnevî* de Djelâl ed-Dîn Roûmî (ms. daté de 840 = 1436-1437 et dédié au sultan Mourâd), l'autre du roman de *Leïlâ et Medjnoûn* (par un poète

nommé Sèvda'î, ms. daté de 920 = 1514-1515; pour plus de détails sur ces deux ouvrages, cf. le *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1901, p. 325). Sous les n[os] 97-109 de *I manoscriti arabi, persiani, siriachi e turchi della Biblioteca Nazionale e della R. Academia delle Scienze di Torino*, de M. Nallino (Torino, Clausen, 1900, in-4), sont décrits quelques ouvrages turcs.

ANCIENNES INSCRIPTIONS TURQUES

C'est à l'origine de l'alphabet dit « runiforme » que M. Alberts a consacré le premier fascicule de son travail : *Der türkische Text der bilingualen Inschriften der Mongolei* (Halle, Kaemmerer und Co, 1900, in-8, 17 pp.). M. Arendt a publié une étude comparative des textes chinois et turc de l'épitaphe de Kul-Tèguin (*Mitt. Sem. für orient. Spr.*, IV, 1901, p. 171-196). M. Foy a donné, dans le même recueil (III, 1900, 2, p. 180-215), un parallèle des phonétiques de l'ancien turc et de l'osmanli. M. Parker a consacré un article aux travaux de déchiffrement de M. Thomsen (*Journal of China Branch R. A. S.*, XXXI, 1-38; cf. p. 200 les remarques de M. Kingsmill). Puis viennent les *Aufzeichnungen über die Altertümer im Kreise Minusinsk* de M. Castrèn, publiées par M. Aspelin (extrait du *Journal de la Société finno-ougrienne*, XXXI, 1), et les remarques philologiques

de M. Kuun (*Westöstl. Rundschau*, III, 268-285). Nous devons plusieurs autres travaux à des érudits russes. Ce sont d'abord les Nouvelles recherches sur les inscriptions de l'Orkhond de M. Barthold (*Journal Minist. Narod. Provestch.*, CCCXXV, p. 231-250), puis la notice de M. Melioransky sur deux vases d'argent à inscriptions provenant du Yénisséi (*Zapiski Vost. otd. Imp. Rousskago archeol. Obch.*, XIV, 017-022; voir aussi le t. XV, p. 034-036), et enfin le Journal d'un voyage dans la région de l'Orkhond de M. Yadrintcheff (*Sbornik troudov Orkhons. eksped.*, V. Pétersbourg, 1901). Dans le Recueil des travaux de l'expédition de l'Orkhond, M. Ed. Chavannes vient de publier, sous le titre suivant : *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) orientaux, recueillis et commentés* (Saint-Pétersbourg, Académie, 1903, in-8, IV+378 p., avec une carte), un travail de la plus grande importance, et pour les études turques, et pour les études chinoises.

On n'avait pu, jusqu'ici, identifier l'écriture de certaines inscriptions du Mahaban découvertes en 1894 par le major Deane. M. Huth, qui en a tenté le déchiffrement et croit avoir reconnu dans ces inscriptions des épitaphes en langue turque de personnages probablement musulmans, nous a donné le résultat de ses recherches sous ce titre : *Neun Mahaban Inschriften. Entzifferung, Uebersetzung, Erklärung (Veröffentlichnungen aus der Königl. Museum für Völker*,

Berlin, Speemann, 1901, in-4; cf. du même, *Erste Probe der Entzifferung der Mahaban-Inschriften.* Berlin, 5 märz 1901, 4 p. in-4 autographiées, et la critique de M. Melioransky dans le *Zapiski* de la section orientale de la Société impériale russe d'archéologie, t. XIV, fasc. 1). Il est à désirer que ce savant nous donne prochainement la suite de ses études sur un sujet d'un si grand intérêt.

OUÏGOUR

Les orientalistes savent quelle importance eut la découverte, faite au Caire il y a quelques années, d'un manuscrit en caractères arabes du Koudatkou Bilik, le plus ancien ouvrage ouïgour qui nous soit parvenu. C'est sur ce manuscrit et sur celui de Vienne que M. Radloff a publié son édition du Koudatkou Bilik, dont la deuxième partie a paru en 1900. Il a, en outre, dans le magnifique ouvrage publié par M. Baensch-Drugulin à l'occasion du 500e anniversaire de la naissance de Gutenberg (*Marksteine aus der Weltlitteratur in Originalschriften*, Leipzig, 1902, in-folio), donné un spécimen de cet ouvrage avec traduction et notes (II, p. 94-108). Le Koudatkou Bilik a encore servi de thème à plusieurs travaux. C'est d'abord le *Koudatkou Bilike Tchinguiz Khana* de M. Melioransky (*Mémoires de l'Académie des science de Saint-Pétersbourg*, XII, 015-023). Puis viennent le

travail consacré par M. Hartmann à la métrique du Koudatkou Bilik (*Keleti Szemle*, 1902, p. 141-153), et Le Poète du Koudatkou Bilik disciple d'Avicenne (*Der Dichter des in uigurisch-türkischen Dialect geschriebenen Kudatku Bilik (1069-1070 p. Chr.) ein Schüler des Avicenna. — Arch. für Geschichte der Philosophie*, XIV, 319-336), de M. Alberts. Reprenant un mémoire présenté au Congrès des Orientalistes de Paris en 1897, et s'appuyant à la fois sur les anciennes inscriptions turques et le texte de cet ouvrage, M. Thomsen a publié sous le titre suivant : *Le système des consonnes dans la langue ouïgoure* (*Keleti Szemle*, 1901, p. 241-259), une étude ayant pour objet de démontrer que l'ouïgour avait dès l'origine, non point des consonnes sourdes seulement, comme l'écriture permettait de le supposer, mais des sourdes et des sonores. Il nous reste à citer une lettre (en turc) de Nèdjib 'Âsem sur le texte du Koudatkou Bilik en caractères arabes (*Zeit. der Deutschen Morgenl. Gesell.*, LV, p. 335-336).

M. E. Drouin, le regretté secrétaire-bibliothécaire de la Société Asiatique, a, dans le *Bulletin de numismatique* (VIII, p. 17-22), consacré une notice à quelques monnaies ouïgoures. On trouve enfin dans le n° 68 de l'année 1902 du *Turkestanskiya Vedomosti* une étude sur un document du xv[e] siècle en caractères ouïgours trouvé dans le Ferghana.

DIALECTES ORIENTAUX

D'importants travaux sur le djagataï c
dans ces dernières années. M. Kúnos a rendı
service aux turcologues en rééditant le Dicı
djagataï-osmanli de Sulèimân Èfèndi (*Šejx* .
Efendi's Čagataj-osmanisches Wörterbuch. V
und mit deutscher Uebersetzung versehene .
Budapest, 1902, in-8), dont l'unique éditi
jusqu'alors était devenue introuvable. Nou
également des remerciements à M. Hartma
sa traduction allemande, précédée d'une
introduction, de la grammaire djagataïe, *U*
turki, de Mèhèmmèd Sâdik (Heidelberg, Carl
1902, in-8). En outre, M. Hartmann a pu
longue étude sur le Divân de Huvèidâ (*M*
für orient. Spr., V, 1902, 2, p. 132-155),
texte a paru à Constantinople il y a quelque
Citons aussi les travaux de Mme Beveridge su
original des Mémoires de Bâber (*Journal of*
Asiatic Society, 1900, p. 143 et 439; 1902
659, et *Zapiska Baboura* dans les *Zapiski* d
archéologique russe, XV, 0189), et une
édition des *Kesas ul-ènbiyâ* de Rubghoûzi (T
1900, in-4, 391 pp.), ainsi que l'étude de M
Thúry sur le *Bèhdjèt ul-loughât* de Fèth'al
Kazvînî, savant turc du XIXe siècle (*A B*

lugat czimü csagatàj szotar, Budapest, 1903, in-8 de 66 p.). Cet ouvrage, dont M. Thúry possède le manuscrit, est une édition revue et augmentée du *Sènguilâkh*. Tout récemment M. Thúry nous donnait encore une étude sur l'Abouchka (*Az « Abuška Lugati » czimü čagataj szotar. — Keleti Szemle*, 1904, p. 1-21). J'ai, dans le *Journal Asiatique* (IX[e] série, 1902, XIX, p. 367-372), donné une analyse du *Mohâkèmèt ul-loughètëin* ou Débat des deux langues (djagataï et persan) de Mîr 'Alî Chîr Nèvaï.

Le curieux travail de M. Alberts, *Osteoplastik den mongolischen Chirurgen vor 500 Jahren bekannt?* (avec texte et traduction d'un passage des Mémoires de Bâber, *Arch. für klin. Chirurgie*, LX, p. 971) intéresse autant les orientalistes que les médecins. M. Tchernavski a publié, dans l'*Orenbourgskaya Gazeta* (1902, n° 1500), une étude sur le *Sèbât oul-'Âdjizîn* d'Allâh Yâr. M. Seybold a donné la notice d'un manuscrit conservé à la bibliothèque de Tubingue et qui, écrit au XIV[e] ou au XV[e] siècle, renferme un poème djagataï en caractères ouïgours (*Deutsche Litteraturzeitung*, 1902, p. 342 et 723). M. Polyarkoff a publié, dans les Mémoires de l'Université de Kazan (LXVIII, 1901, fasc. 9), le texte et la traduction d'un opuscule djagataï relatif à la légende de Joseph, interprète des songes de Pharaon, chez les Musulmans. Deux traductions djagataïes d'ouvrages arabes ont été éditées à Tachkent. Ce sont le

Mosayyab nâmè turki, traduit de Harirî par A
Khan (1900, in-8, 344 pp.), et le *Moukhtasa
hikâyât* de 'Obèid Allâh ibn Mas'oûd (1903,
192 pp.). Plus récemment on y éditait un trait
gieux de Tâdj Khodja ibn Îchan Khan (*Kitâb m
mât ud-dîn li-èvlâd il-muslimîn*, 1904, in-8, 13
A Kazan paraissait à peu près à la même époqu
version tartare des Traditions des prophètes
Tha'labî (*Kesas ul-ènbiyâ*, 1903, in-8, 462 p.).

M. Devéria avait publié, il y a quelques anné
texte chinois de l'inscription de la stèle de la
quée de Pékin. M. Clément Huart, à son tour,
blié, traduit et commenté la partie turque (en d
de Kachgar) de cette inscription, d'après les
pages que lui avait communiqués M. Devéria
der Deutschen Morgenl. Gesell., LVI, p. 210-
M. Martin Hartmann avait recueilli, lors d
voyage dans le Turkestan, des contes pop
dans le même dialecte. Il vient de commencer
la *Keleti Szemle*, la publication de l'Histoire de
ghiltak et des sept Dongholtak, recueillie de l
(*Ein türkischen Text aus Kašgar*. — *Keleti*
1904, p. 21-35). M. Melioransky a donné, da
publications de la Faculté des Langues orient
Saint-Pétersbourg (1900, n° 3), la partie t
éditée d'après cinq manuscrits et accompagnée
traduction russe, d'un curieux traité composé
anonyme sous ce titre : L'Interprète persan,

mongol. Nous devons encore à M. Melioransky une étude sur les éléments turcs dans le Chant d'Igor (*Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, section de langue et de littérature russes, VII, 2). Un manuscrit tartare a servi de base au travail de M. Grenard : *La légende de Satok Boghra Khan et l'histoire* (*Journal asiatique*, IX[e] série, 1900, XV, p. 5-79). Une traduction anonyme du poème tartare *'Izz Soûfî Allâh Yâr* a paru dans le *Turkestanskiya Vedomosti* (1900, n° 72). Nous devons à M. Lykoschin une curieuse étude sur le soufisme dans l'Asie centrale au XVII[e] siècle (*Divana-i-Machrab*, dans le *Turkestanskiya Vedomosti*, 1901, n° 68, 1902, n[os] 11, 35, 61 et 78; voir aussi une étude sur les biographies des saints musulmans en général parue sous les initiales V. V. dans le même recueil, 1902, n° 74), une notice sur Khodja Ahmèd Yasavì (*Syr-Darinskoy Oblasti*, IX, 2, p. 76-105), et une notice sur un opuscule turc anonyme (*Turk. Ved.*, 1901, n° 38).

Dans la *Revue des traditions populaires* (XV, 644-656), M. Krafft a donné des contes et apologues recueillis au Turkestan russe et provenant, soit de récits oraux, soit de traductions à livre ouvert de texte imprimés faites par des musulmans indigènes. L'étude de M. Katanoff : *Türkische Sagen über Besitznahme von Ländern nach Art der Dido* (*Keleti Szemle*, 1902, p. 173-179), porte à la fois sur le folklore et la philologie. Nous devons encore à M. Katanoff une étude sur

l'expression mandchoue-chinoise « li » chez les indigènes du Turkestan chinois (*Zapiski Vost. otd. Imp. Rousskago archeol. Obch.*, XIV, 31-75, texte turc accompagné d'une traduction russe et de notes philologiques). M. Semenoff a publié une poésie turkmène sur la prise de Gueuk-Tèpè (*Turkmenskaya pesnia pro vziatie Gueuk-Tèpè. S turkmenskago [zapisana v Akhal-Tekinskom oazise*, v seleny « Kiptchak »]. — Etnogr. Obozrenie, 1903, IV, p. 125-127. Des textes en dialecte de Tobol ont été publiés par MM. Katanoff (*O religioznich voynakh outchenikov cheikha Baganddina protiv inorodtchev Zapadnoi Sibiri.* Dans les Mémoires de l'Université de Kazan, LXX, 12, p. 133-158) et F. Kon (*Iz pesen Zapadnoy Sibiri. — Etnogr. Obozrenie*, 1903, IV, p. 99-114). On trouve encore, dans ce recueil, les paroles et la musique, recueillies par M. B.-V. Miller, de plusieurs mélodies populaires turques (*Tureskiya narodnaya pesni, Mouzyka, teksti, perevod.*, 1902, III, p. 113-155). On trouvera encore de précieuses remarques de philologie tartare dans sa relation (en russe) de deux voyages d'études faits dans le gouvernement d'Ourfa en 1897 et 1898 (1re et 2e parties, Kazan, 1898-1900).

M. Paasonen a profité d'un voyage dans la partie méridionale du gouvernement de Kazan pour étudier la phonétique des dialectes tartares et recueillir des chants populaires. Il a donné, sous le titre suivant : *Zur tatarischen Dialektkunde*, le résultat de ses

recherches (*Keleti Szemle*, 1902, p. 45 et 54). Nous citerons aussi ses *Tatarische Lieder, gesammelt und übersetzt* (extrait du *Journal de la Société finno-ougrienne*, XIX, 2, 1902). M. W. Bacher a publié dans la *Keleti Szemle* deux curieux travaux composés d'après des sources hébraïques : *Osttürkischen aus einem Hebräisch-persischen Handschrift* (1900, p. 27-34 et 87-92), et *Türkische Lehnwörter und unbekannt Vokabeln in persischen Dialekte der Juden Buchara's* (1902, p. 154-173). Les matériaux pour la géographie historique du vilayet de Samarkand, de M. V. Vitkin (*Mémorial* de Samarkand, VII), sont précieux pour l'onomastique turque. M. Thúry a consacré une notice au titre honorifique « icha » chez les Khazars (*Keleti Szemle*, 1903, p. 1-4), et un manuel de conversation en trois langues : français, russe et tartare de Kazan, a paru dans cette dernière ville sous les initiales P. Y. (*Minèm tèrdjumânem*, 1901, in-folio, 212 pp.). Les livraisons III à VII des Matériaux (en russe) pour l'étude des dialectes des Tarantchis du bassin de l'Ili ont été éditées de 1900 à 1901 par l'Imprimerie de l'Université de Kazan. M. Pröhle nous a donné une étude sur le bachkir (*Baskir nyelvtànulmanyok*, dans la *Keleti Szemle*, 1903, p. 194-214), et M. Melich a consacré un travail à l'analogie que présente ce dialecte avec le hongrois (*A baskir-magyar rokonság*. — *Magyar Nyelvör*, XXV, p. 23-29. M. Achmarin a consacré une fort intéressante étude aux

travaux littéraires publiés à Kazan par les musulmans tartares de 1880 à 1895 (*Otcherk literatourny deyatel nosti kazanskikh tatar-mohammedan za 1880-1895 g. g.* Dans les Travaux de l'Institut Lazareff, Moscou, 1901). Parmi ces productions figurent, en assez grand nombre, des romans et des pièces de théâtre sur lesquels l'influence russe est naturellement très marquée. L'influence de la littérature française, par l'intermédiaire des traductions russes, s'y fait également sentir (cf. Barthold, *Rüssische Arbeiten über Westasien* dans les *Mitt. Sem. für orient. Spr.*, V, 1902, p. 31-32.)

De nombreuses publications tartares ont été édictées par l'Université de Kazan. Ce sont, ou des ouvrages originaux composés par des musulmans de l'Asie russe, soit des traductions d'ouvrages persans ou arabes. Citons d'abord, de Nasiroff, une sixième édition de sa Biographie d'Avicenne (*Rèis ul-hukèmâ Aboû 'Alî ibn Sîna*, 1900, 101 pp.); une deuxième édition de son Traité de morale (*Akhlâk risâlèsi*, 1901, 44 pp.); son Voyage à Kazan (*Chèhèr Kazana siyâhèt*, 1901, 57 pp.); une sixième édition de ses Joyaux des récits (*Djèvâhir ul-hikâyât*, 1900, 123 pp.); un nouveau tirage de la version tartare des Quarante vizirs (*Kerk vèzîr*, 1900, 160 pp.); son Traité de galvanoplastie (*Sanâ'i'-i ghalfaniyè*, 1901, 32 pp.); et son Syllabaire (*Irchâd ul-ahibba ilâ ta'lîm alfabâ*, 1901, 26 pp.) publiés par Ismâ'îl Chèmsuddînoff. Puis ce

sont la deuxième partie de l'Histoire de Kazan et des Bulgares (*Kitâb mustèfâd ul-akhbâr fî ahvâl Kazân vè Bolghâr*, 1900, 368 pp.) de Chibâb ud-Dîn Al-Mardjânî, publiée par Bakiroff; le Trésor des histoires (*Kènz ul-hikâyât*, 1901, 136 pp.) et l'Interprétation des songes (*Tuchta'bîri*, 1901, 55 pp.), de Chihâb ud-Dîn ibn 'Abd ul-'Azîz, traduits par 'Omar ibn Hasan Nichâboûrî et publiés par le même; une traduction, par Ibn Yamîn Yoûsoufoff, du traité d'Avicenne Sur les propriétés de quelques médicaments (1900, 16 pp.); la première partie d'une version, faite par 'Abdullâh Al-Makhdoûm Al-Kazânî, des *Kesas ul-ènbiyâ* (1900, 34 pp.); les Récits minutieux (*Dakâ'ik ul-akhbâr*, 1900, 60 pp.), traité religieux de 'Abdurrahîm ibn Ahmed, traduit de l'arabe ; la Perle du discours (*Durr ul-kilâm*, 1900, 16 pp.), poésies de Fattâh ud-Dîn-Al-Bolghârî et de Hasan Pachati; les Biographies des saints (*Kitâb ul-manâkeb*, 1900, 160 pp.), de Zèinullâh ibn Habîbullâh; un traité religieux (*Ouhdous-i 'âlèm*, 1900 et 1902, 87 pp.) de Mohammed Nadjîb Al-Tountarî publié par Bakiroff; le Recueil des expéditions guerrières (*Mèdjma'ul-ghazâvât*, 1900, 84 pp.), publié par Ismâ'îl Chemsuddînoff; l'Élite des questions et la préoccupation des démonstrations (*Khoulâsat oul-masâ'il vè muhimmèt ud-dèlâ'il*, 1900, 308 pp.), traité de jurisprudence en arabe et en tartare de Tayyib Valad Mollâ Ghilmân Yahyîn ; la Correction du jugement (*Tèhzîb ul-i'tikâd*,

1902, 291 pp., du même; le premier volume de l'Avertissement aux insouciants (*Tènbîh ul-ghâfilîn*, 1902, 532 pp.) d'Aboû'l-Laith Samarkandî, texte arabe et traduction tartare de Kamaluddînoff; la chronique dite *Alte parmak kitâbe* (1902, 534 pp.), de Mohammed ibn Mohammed, traduit par Mohammed 'Alî ibn Minhâdj ud-Dîn; la *Kessa-i saïkali* (1901, 343 pp.), ou histoire religieuse en vers allant jusqu'au temps du khalife Yazîd et de l'imam Zèin ul-'Abidîn; l'Action de rendre les oreilles attentives, concernant les profits à tirer du Coran (*Tèdjrîb ul-âzân min tafèvâ'id ul-Kour'ân*, 1900, 24 pp.), d'El-Baroûdî Sâlihdjân Mohammed; un traité de cosmographie de Mohammed Fâtih Zayitoff (*Hall ul-muchkilât fî kèifiyèt tèkèvvun il-'âlem*, 1900, 166 pp.); la Joie après la tristesse (*Chadlek katelektan song*, 1901, 159 pp.), dont deux chapitres avaient été publiés en 1900 sous le titre de *Gulèki Nâmè* ou « Livre plaisant » (1900, 23 pp.), traduite de l'arabe par Bakiroff; la Source de la science (*'Aïn ul- 'ilm*, 1902, 232 pp.), également traduite de l'arabe, et, dernièrement la première partie des Mille et une matinées (*Alf-i Sahar ou Sahar*, 1903, 263 pp.) de Mohammed Fâtih Khâlidoff. Puis viennent des contes et des récits populaires pour la plupart traduits du persan, tels que l'Histoire du héros 'Osmân et de Timoûr Châh, d'Ahmètoff (1901, 62 pp.); la Perle des merveilles (*Durr ul-'adjâ'ib*, 1900, 175 pp.); l'Amant éperdu

(*Bîghâyèt ma'choûknâmè*, 1900, 32 pp.) ; Une histoire (*Yèk hikâyèt terdjumèsi*, 1900, 19 pp.) d'Ahmètoff; l'Histoire de Djîbèk, de Khodja Yoûsouf Beg (1900, 45 pp.); l'Action d'éloigner la paresse des jeunes gens et des jeunes filles (*Dèf 'ul-kèsl min ès-sabî vè's-sabiyet*, 1900 204 pp.),recueil d'anecdotes qar Tayyib Valad Mollâ Ghilmân Yahyîn, et le *Ma'ichèt*, roman religieux et national par Maksoûdî Sadr ed-Dîn (1900, 78 pp.). Citons encore une traductionarabe, par Mohammed Tèvfîk Mar'achli, du Traité d'hygiène de Husèin Bèg Ramzi (*Hifzh sihhat al-moutazawwidj wa'l-'âzib*, 1901, 156 pp.), et des opuscules sur la prière (*Va'z mèdjilisindè okladjak dou'â-i chèrîf*, en arabe et en tartare, 1900, 9 pp.), les croyances religieuses (*Charâ'it ul-îmân*, en arabe et en tartare, 1900, 26 pp.) ; les Notes (*Tèrdjèmè-i amâlî*, 1900, 22 pp.) de Sirâdj ed-Dîn El-Ferghânî, texte arabe avec paraphrase tartare, la Prière bienfaisante (*Du'â-i in'âm*, 1900, 136+21 p.); l'Histoire de Sèif ul-Mulk et de Bèdî' ud-Djèmal (1903), poème en turc de Kazan; un recueil de prières en arabe et en turc contre 90 maladies (*Mèdjma' ul-èbvâb ismidè olan risâlè*, 1903); Les Attributs du Prophète (*Na't-i nèbî*, 1903, 93 p.), de Kondjar Oghlou; un Recueil de prières et de commémorations (*Mèdjma' ud-da'vât vè'l, èzkiâr*, 1903, 131 p.). L'imprimerie Kèrîmoff, de Kazan, a édité la Clé des chroniques (*Kitâb miftâh ut-tèvârîkh*, 1900, in-8 de 104 pp.), de Habîb En-Nadjdjâr;

Bakhtsez Yèguit « Le jeune infortuné », drame (1901, in-8, 20 pp.), et l'Histoire de Ferdânè Khânoum (1901, in-8, 79 pp.) de 'Abdoussabour Zâdè, traduite par Ibrâhîm Terguloff. L'imprimerie Dombrowski a donné la seconde partie des *Duroûs-i chifâhiyè*, grammaire arabe composée en tartare par Maksoûdoff (1901, in-8, 191 pp.), ainsi qu'un traité de Sâlih Saïnoff : L'homme propose, Dieu dispose (1903, in-8 de 23 p.), et l'imprimerie Huseïnoff, l'Histoire (en vers) de Bèhrâm (1903, in-8, 132 p.). Plusieurs traités religieux ont, en outre, été publiés à Kazan en 1901. Ce sont des volumes lithographiés de format in-folio dont voici la liste : les Noms des prophètes; les Noms bénis; les Noms du prophète Mohammed; les Compagnons de Bedr et leurs qualités, et la Cellule du bonheur, d'Ismâ'îl Chèmsuddînoff; les Noms des compagnons de la caverne; les Plus beaux noms d'Allâh; les Noms des villes avec leurs qualités; le Verset du trône et ses qualités; deux traités relatifs, l'un à la formule « Louange à Allâh! », l'autre à la prière; l'Arche de Noé; deux opuscules sur les villes saintes la Mecque et Médine, le Noble extrait; la Noble Ka'ba, l'Arbre béni du prophète et les Paraboles relatives à l'arbre du paradis, de Mohammed Djân Sèitoff; la Naissance du prophète et les Vers agréables de Mohammed Châkir 'Izzètoullîn, et enfin la Construction de la Ka'ba, de 'Abdul-Valî Ahmètoff, à qui nous devons les Ruines

de la ville de Bolghâr (1902). L'Histoire élémentaire de la Perse, de Boukhara et du Turkestan, de Yourgelis, traduite par Sèr 'Alî Lâpîn, a paru à Tachkent (impr. de Gebr. Porteler, 1900, in-4 de 44 pp. avec figures). A Orenbourg, l'imprimerie Kérimoff a publié toute une série de traités de Rizâ ud-Dîn ibn Fakhr ud-Dîn : Les Vestiges (1903, 160 p.); La bonne éducation (1902,); L'Enfant bien élevé (1902, 16 p.); La Femme bien élevée (1902, 29 p.); La Famille (1902, 82 p.). Dans le *Deyatel* de 1903 (p. 235-240 et 360-365), M. Katanoff a, du reste, donné un aperçu des textes tartares lithographiés de 1899 à 1902.

Nombreux sont les travaux relatifs au kirghize. A l'exception des remarques philologiques publiées par M. Almássy dans la *Keleti Szemle* (1901, p. 108-122), ils sont tous dus à des Russes. M. Katarinsky a publié un Dictionnaire russe-kirghize (*Roussko-Kirguizsky slovar*. Orenbourg, B. Breslin, 1899-1900, in-8 de 494 pp.). M. Ermoloff, dans une publication récente (*Narodnaya selsko-khozyaystvennaya moudrost v poslovitsakh pogovarkakh i primetakh*, Pétersbourg, Souvorin, 1901, in-8 de 9+620 pp.), a donné un certain nombre de dictons tartares et kirghizes relatifs, soit à la prévision du temps, soit à la culture. Nous devons un autre recueil de proverbes kirghizes à M. Gern (*Kirgizskaya poslovotchi*. — *Pamyatn. knijka Semipal. Oblasti*, 1902, 10 pp.), et une étude sur une ancienne élégie kir-

ghize a paru sous le pseudonyme Alif, dans le *Turkestanskiya Vedomasti* (1902, n° 1). M. Komarc donné le texte et la traduction de plusieurs char kirghizes dans le même recueil (1900, n° 7, et 1 n° 82). Citons encore, de M. Alibiy, des notes les chanteurs kara-kirghizes et leurs productions *chi* [*Merkenskie rapsody*], dans le *Turk. Ved.*, 1 n° 39, quelques poésies kirghizes (*Alang-Asar i ibidem*, n° 51) et des contes kara-kirghizes, (*ib* n° 60). Mais nul n'a contribué autant que M. Di dont ce dialecte est la spécialité, au progrès des é kirghizes. Il a publié et traduit le poème d'Alpan le héros légendaire des Kirghizes (*Alpamous E* extrait du *Syr-Darinskoy Oblasti*, tome X, in- 88 pp.), ainsi qu'un certain nombre de contes chants populaires (*Turk. Ved.*, 1900, n°s 88, 91 e 1901, n° 20; 1902, n° 80; 1903, n° 10; *Etn. renie*, 1903, I, 98-111; *Izv. Obchtch. arch. K.* XV, 3, p. 307; *Syr-Darinskoy Oblasti*, IX, 2, p. et 44-65; *Izv. Turk. Otdela Imp. Rousskago, C Obchtch*, année 1900). Il a donné, en outre, dan Matériaux ethnographiques, le texte et la tradu des Contes de Djez-Tirnak (Tachkent, 1903, de 35 + 6 pp.), et dans le *Turk. Ved.* (1900, n un glossaire des termes techniques de métiers us Tachkent, ainsi qu'une étude sur la médecine ghize (1902, n° 90). M. E. M. a donné, da même recueil (1900, n° 90), des légendes kirg

Plusieurs contes kirghizes, uzbecks et karakalpaks ont été traduits par M. Rossikoff (*Naoutchnoe Obozrenie*, 1901, n° 10, p. 31-50). Mentionnons diverses études de littérature populaire dues à MM. Geyer et Nazaroff (*Rousskii Turkestan*, 1902, n°s 166, 171 et 177), Sitniakowski (sur les melons de Tchârdjoûy, *Turk. Ved.*, 1902, n° 85). Chemsuddînoff (*Oulkour i Djeti karaktchi*, dans le *Turk. Ved.*, 1903, n° 40), Veselovsky (*Otryvok iz Kirgizskoy poemi Manas*, dans les *Zapiski* de la Soc. archéol. russe, XV, VIII-XVI), et M. Kalieff a publié un abrégé en vers kirghizes de l'histoire de Russie (*Obraztchy Kirgizskoy literatoury. Kratkaya istoriya Rossii* [*Kirgizskoe stikhotverenie*]. Il nous reste à citer une deuxième édition de la Grammaire russe à l'usage des Kirghizes d'Alektoroff (Kazan, 1900, gr. in-8 de 84 pp.) et une version kirghize des Évangiles (Kazan, 1900 et 1901, en transcription russe, in-8 de 302 pp.).

Deux importantes publications ont été consacrées aux dialectes des Kazaks-Kirghizes. Ce sont les Matériaux de M. Pantousoff (*Materaly k izoutcheniyou kazak-kirguizskago naretchiya*, fasc. 1-5, extraits des Mémoires de l'Université de Kazan, 1899-1902; cf. dans le même recueil, LVII, 4, son rapport sur une mission chez les Kirghizes), et les Matériaux (*Materialy po Kazak-Kirgizskomou yazykou*. Dans les Travaux de l'Institut Lazareff, Moscou, 1900, in-4 de 148 pp.) de M. Lapteff.

En outre, toute une série de textes kirghizes a été éditée par les soins de Chèms ud-Dîn Husèin Oghly à l'Imprimerie de l'Université de Kazan. Ce sont : le Pèlerinage aux deux villes saintes (1900, 20 pp.); l'Histoire d'Ourâz Mélân (1901, 19 pp.) de 'Abd ur-Rahmân ibn Yoûsouf; l'Histoire de Koûr Oghlou de Hasan Mîr Baba Ouly (1901, 90 pp.); l'Histoire d'Alfamich (ou Alpamous, le héros national kirghize; voir ci-dessus la liste des publications de M. Divaeff) de Yoûsouf Bèg (1901, 46 pp.); les Histoires de Bourdjân et de Kahramân (1900, 14 pp.); Ahmèd Bèg et Yoûsouf Bèg de Ich Bay Kara Keuz Bèrguèn Ouly (1901, 75 pp.); la Bataille de Kerbéla et l'imam Hoseïn (1901, 56 pp.); l'Histoire de Tchourtân Bay (1901, 19 pp.); l'Histoire d'Aymân et de Tcholpân (1901, 20 pp.; cf. le *Turk. Ved.*, 1902, n° 62).

YAKOUTE

Nous devons à M. Yastremski, déjà connu par des travaux sur ce dialecte, une Grammaire yakoute (*Grammatika yakout skago yazyka*. Irkoutsk, Makouschin, 1900, in-8, VIII-307 p.).

TCHOUVACHE

Après avoir publié, il y a quelques années, un Recueil de poésies tchouvaches (*Sbornik tchouvaskikh*

pesen, zapisannykh v gouberniyakh Kazanskoy, Simbsrikoy i Oufimskoy, 91 p. dans les Mémoires de la Société archéologique de Kazan, t. XVI), M. Achmarin vient de publier un long travail sur la syntaxe de ce dialecte (*Opyt izsledovania Tchouvachskago sintaksisa. I.* Kazan, V. M. Kloutchnikoff, 1903, in-8, XIV+12+570+3 p.). Deux autres études ont été consacrées au tchouvache par MM. Munkácsi (*A saman csuvas neve. — Nyelvtud. Közlemények*, XXXII, p. 483) et Yrjö Wichmann (*Die tschuwassischen Lehnwörter in den permischen Sprachen.* Helsingfors, 1903, in-8, XXVIII+171 p. [forme le n° 21 des *Mémoires de la Société finno-ougrienne*]).

AZÉRI, DIALECTES D'ASIE MINEURE ET DE CRIMÉE

Un musulman d'Erivan qui étudia longtemps à Paris et en Allemagne, M. Mohammed Schahtakhtinsky, fonda à Tiflis en avril 1903, sous le titre suivant : L'Orient russe (*Chark-i Roûs*), un journal politique et littéraire, rédigé en turc azéri et paraissant trois fois par semaine (administration et rédaction : 4, rue Peskovsky, Tiflis). Cette tentative hardie, mais des plus louables, semble avoir réussi. On pourra, pour plus de détails sur cette intéressante publication, consulter la notice que je lui ai consacrée dernièrement dans le *Journal Asiatique* (X^e série, 1903, t. II, p. 351-353). M. Foy a

fait paraître la première partie d'une grammaire azérie (*Azerbajganische Sprachstudien, mit eine Charakteristik des Südtürkischen*) dans les *Mitt. Sem. für orient. Spr.*, VI, 1903, 2, p. 125-193. La grammaire (en azéri) du dialecte azéri composée par Âkhônd Yoûsouf Tâlibzâdé a été récemment éditée par les soins de Hâdjî Zèin ul-ʻAbidîn (*Polnaya tatarsko-aderbeydjanskaya grammatika*, Bakou, 1902, in-8, de 120 pp.). M. Vámbéry, dans ses *Altosmanische Sprachstudien* (p. 113-137), a donné le texte d'un conte azéri : l'Histoire de Fazl Allâh de Mossoul, d'Aboû'l-Hasan et de Mâhyâr de Wâsit, et j'ai réédité, avec une traduction française et un glossaire, la nouvelle historique qui termine le recueil devenu si rare des *Tèmsîlât* de Mîrzâ Fèthʻalî Âkhônd-zâdè : *Histoire de Yoûsouf Châh* (*Journal asiatique*, Xe série, 1903, t. I, p. 393-489), ainsi que sa comédie intitulée *L'Avare* (*ibidem*, 1904, t. III, p. 259-331 et 365-456). L'imprimerie de l'Université de Kazan a édité les Cérémonies du pèlerinage (*Mènâsik ul-hadjdj*, en arabe et en turc, 1904, in-8 de 104 p.), et une traduction de la *Hadiyyat us-saʻloûk* de Chihâb ed-Dîn ibn ʻAbd El-ʻAzîz (1903, in-8 de 94 p.).

Passons maintenant aux dialectes de l'Asie Mineure. M. Hartmann a donné dans la *Keleti Szemle* (1900, p. 154-156) une note sur les dialectes de la Syrie septentrionale. Un conte turc provenant de la même région a été publié, en transcription latine et

avec une traduction allemande, par M. Littmann (*ibidem*, 1901, p. 144-150). Nous devons à MM. Pisareff (*Zapiski Vost. otd. Imp. Rouss. Obchtch.*, XIII, 173-201) et Bonelli (*Keleti Szemle*, 1902, p. 55-72) deux études sur le dialecte de Trébizonde. M. Foy a consacré une notice au dialecte d'Aïdin (*ibidem*, 1900, p. 177-194). M. Clément Huart a abordé un sujet peu connu et des plus intéressants avec sa *Notice sur trois ouvrages en turc d'Angora écrits en caractères grecs* (*Journal asiatique*, IX[e] série, 1900, t. XVI, p. 459-477 ; voir aussi sa *Notice sur un psautier turc en caractères grecs* dans les *Mémoires de la Société de Linguistique*, XII, 83). Les ouvrages en question sont des livres religieux imprimés à Venise au commencement du XIX[e] siècle à l'usage de communautés chrétiennes d'origine grecque qui, vivant au milieu de musulmans, avaient fini par adopter la langue turque tout en conservant l'écriture grecque. Citons enfin les notes de MM. Theodor Korsch, *Zur Zamburischen Dialekt* (*Journal de la Soc. finno-ougrienne*, XX, 1902, n° 3, 8 pp.), et Balkanoglu, *Le Dialecte de Behesni* (*Keleti Szemle*, 1903, p. 125-127), et *Le Dialecte turc d'Erzerum* (*ibidem*, 1904, p. 126-130).

M. Bogoridcky a publié, dans les Mémoires de l'Université de Kazan (LXX, XII, 1-23), une étude sur le dialecte turc parlé en Crimée (*Dialektologitcheskiya Zametki, V. O. Krymsko-Tatarskom naretchii*). On peut rapprocher de ce travail celui qui a été

consacré par M. Grzgorzewski au langage des Karaïtes établis en Galicie (*Ein türk-tatarischer Dialekt in Galizien. Vokalharmonie in der entlehnten Wörtern der karaitischen Sprache in Halicz. Mit Einleitung, Texten und Erklärungen zu den Texten.* Dans les Mémoires de l'Académie de Vienne, classe de philologie et d'histoire, CXLVI, 1, 80 p.).

OSMANLI

L'imprimerie de l'*Ikdâm*, à laquelle nous devons déjà tant de publications utiles, a donné, à l'occasion du jubilé du sultan, une nouvelle édition, publiée par les soins d'Ahmèd Djvèdèt, du *Kâmoûs-i Turkî* de Sami Bey (Constantinople, 1318, 2 vol. in-8). « Cet ouvrage, établi sur les bases du *Lehdjè-i osmaniylh* d'Ahmed Vefyk, mais plus complet et plus riche en exemples, locutions proverbiales, idiotismes, etc., sera d'un grand secours pour l'étude à la fois de la langue littéraire et du style administratif » (compte rendu de M. Barbier de Meynard dans le *Journal asiatique*, IXe série, 1902, t. XIX, p. 352). En même temps que cet ouvrage, paraissaient le Dictionnaire turc-arabe de Mohammèd 'Alî Al-Ounsî (*Ad-Darârî al-lâmiyât*, Beirut, Beirut Press, 1318, 564 pp.), et le Vocabulaire des termes arabes et persans en osmanli de 'Alî Nazîmâ (*Mukèmmèl osmânli loughèti*, Constantinople, 1318, in-8 1.000 pp.), bientôt suivis par

le *Dictionnaire français-turc* (Constantinople, Onnik Haléplian, 1901, in-18, 564 pp.) de M. N. Murat, et de nouveaux tirages du *Turkish and English lexicon* et de l'*English and Turkish lexicon* de Redhouse (London, Frowde, 1901, in-8, VIII-2224 et 13-827 pp.). Puis viennent quelques manuels : la *Chrestomathia orientalis, oszmantörök és szerbbolgár olvasmanyok* (Budapest, 1900, in-8, 246 pp.) de M. Kúnos ; la première partie du *Türkisches Lesebuch* (Erlangen, M. Mencke, 1903, in-8, 60 pp.) de M. G. Jacob, contenant, en transcription latine, plusieurs morceaux en prose et en vers empruntés à des auteurs ottomans et suivis de spécimens des dialectes azéri et tartare ; les Principes de la langue turque (*Turetskie elementy v yazyke*, dans les *Izvestiya Otd. Rousskago yaz. i slov. Imp. Akad. Naouk.*, VII, 273-302) de M. Melioransky ; le *Türkischgriechischer Dolmetscher* de M. Löbel (Constantinopel. Keil, 1900, in-8, 43 pp.) ; le *Turkish Reader* de Kamâl Kouzah (Beirout, Imp. des Belles-lettres, 1318, in-8, 120 pp.), et *Le Français en Turquie* de la *Méthode polyglotte Kuntze* (Bonn, Georgi, 1900, in-8, 23 pp.). Une troisième édition de la Grammaire turque publiée par M. Karl Wied dans la *Bibliothek der Sprachenkunde* a paru dernièrement (*Leichtfassliche Anleitung zur Erlernung der türkischen Sprache*, Wien, Hartleben, 1903, in-16, VIII-181 p.). Citons encore les Grammaires de Yoûsouf Sâmih (*Al-'Arif*, Constantinople, A. K.

Touzlian, 1320, in-8, 111 p., et *Al-Asâs*, Le
imprimerie du Progrès, 1318, 52 p.), et de 'A
Bâsit Al-Ounsî (*Tèsîs ul-mèbânî fî'l-lisân il-'*
Beyrut, Beyrut Press, 1319, in-8, 206 p.).

Le long et important travail que M. Bonelli
sous ce titre : *Appunti grammaticali e lessicali*
volgare, présenté au Congrès des Orientaliste
à Rome en 1899, a été récemment publié (*A*
XIIe Congrès international des Orientalistes, II
401). Nous devons encore à M. Bonelli des
sur la répétition des mots en turc vulgaire (*G*
Soc. asiat. ital., XIII, 175-201) et les expre
proverbiales de l'osmanli (*Keleti Szemle*, 1900, p
322). M. Clément Huart a donné une notice su
centuation en osmanli (*Mémoires de la Société*
guistique, XII, 12-13). Dans le dernier v
(1903) de la *Keleti Szemle*, M. Kúnos a donn
note sur les termes qui, en osmanli, servent à
ser et à compléter le sens du verbe (p. 127-
M. Abr. Danon, la première partie d'un *Essai*
vocables turcs dans le judéo-espagnol (p. 215-2
seconde partie de ce travail a paru dans le p
fascicule de l'année 1904, p. 111-126), et mo
étude d'orthographe et de phonétique sur les em
arabes et persans en osmanli (p. 316-334). Le
zième volume des *Zapiski* de la Société im
russe d'archéologie contient une étude étymol
de M. Melioranski sur le mot « tchèlèbi » (*K*

son o Znatchenii i proichojdeny slov « tchèlèb » [tchalab] i « tchèlèbi » v turetskom yazyke, p. 036-043).

De nombreux travaux ont été consacrés aux anciens textes osmanlis. Il faut d'abord citer les *Altosmanische Sprachstudien, mit einem azerbaizanischen Text als Appendix* (Leiden, Brill, 1901, in-8, x-232 pp.; cf. la *Keleti Szemle*, 1900, p. 15-27) de M. Vámbéry qui a, de plus, sous le titre suivant : L'Origine orientale de Shylock (*Der orientalische Ursprung von Shylock*), publié, dans la *Keleti Szemle* (1901, p. 18-29) un texte paléo-osmanli traduit, semble-t-il, d'un original persan, et dans lequel un musulman, un juif et le kadi d'Emesse nous font assister aux scènes que devait plus tard raconter Shakespeare. Nous devons encore à M. Vámbéry une notice sur les Voyages d'Èvliyâ Tchèlèbi (*ibidem*, 1902, p. 72-76). Après quelques mots sur ce célèbre voyageur, sa vie et son œuvre, M. Vámbéry reproduit la préface (en turc) qu'il avait écrite pour le sixième volume de l'édition d'Èvliyâ Tchèlèbi entreprise par l'imprimerie de l'Ikdâm. Ce volume, qui est consacré à la Hongrie et à l'Allemagne, sera publié à l'aide d'une subvention de l'Académie hongroise des sciences et traduit en hongrois. Sous ce titre, *Die ältesten Transcriptionstexte in gothischen Lettern* (dans les *Mitt. Sem. für orient. Spr.*, IV, 1901, 1, p. 230-277, et V, 1902, 1, p. 233-293), M. Foy a réédité, avec une savante introduction, un fort

curieux traité dû à un poète nommé Yoûnos e
publié en 1480, est d'un grand intérêt pour
toire de la phonétique ottomane. M. Georg
nous a donné de luxueuses éditions, accompa
de traductions allemandes et de glossaires, des D
des sultans Mahomet II et Soliman le Grand
Divan des Sultan Soliman's des Grossen. Berlin, M
und Müller, 1903, in-8 de VIII-108 p. — *Der Diva*
tan Mehmed's Zweiten, des Eroberers von Konstanti
zum ersten Male nach der Upsalaer Handschrift h
gegeben. Ibidem, 1904, in-8 de 18-32 p.). M. Hou
vient d'achever la publication du texte turc de l'*H*
des Seldjoucides d'Asie Mineure d'après Ibn Bîbî (I
Brill, 1902, in-8), et une édition de la *Mohamm*
de Mohammèd Tchèlèbi a paru à Kazan (Impri
de l'Université, 1900, in-folio, 352 pp. avec fi
et notes marginales). M. Bonelli a édité, ave
introduction, un important texte historique p
osmanli (*Di una cronaca turca di 1500*, dan
Rendiconti della R. Academia dei Lincei, Cl.
stor. e filol., IX, 423-455). M. Clément Hu
publié et traduit un certain nombre d'inscriptio
Constantinople (*Notes d'épigraphie turque*, da
Keleti Szemle, 1900, p. 34-38 et 92-99) ; M. Col
inscriptions turques du département d'Alger ((
des inscriptions arabes et turques de Algérie, I, De
ment d'Alger, Paris, 1902, gr. in-8). Citons e
le travail de M. Fr. Giese, *Die Inschrift am E*

portal des Sultan Hāns bei Konjah (dans le *Zeit. der Deutschen Morg. Gessell.*, LVII, p. 202 et 420).

Les deux premiers volumes (sur six dont doit se composer l'ouvrage complet) de l'*History of Ottoman Poetry* de M. Gibb on paru (London, Luzac, 1900-1902, in-8). Le premier, consacré aux origines de la poésie ottomane, va de 1300 à 1450, et le second nous mène jusqu'en 1600. Que l'on accorde avec M. Gibb une véritable originalité à la poésie ottomane ou que l'on ne veuille voir en elle qu'une « poésie délaissée, et délaissée à juste titre parce qu'elle n'a jamais été qu'un pâle reflet, qu'un pastiche incolore de la poésie persane » (compte rendu de M. Barbier de Meynard dans le *Journal asiatique*, IX[e] série, tome XVI, 1900, p. 380), on n'en lira pas moins avec intérêt cet ouvrage écrit avec conviction et rempli de recherches érudites. Mort le 5 décembre 1901, alors que son âge permettait d'attendre encore de lui de nombreux travaux, M. Gibb n'a pu voir paraître que le premier volume de cet important ouvrage, et sa perte a été vivement ressentie par les orientalistes. Nous en rapprocherons le travail de M. V. F. Minorsky sur Emîn Bèy et les tendances actuelles de la poésie ottomane (*Natsionalniya stikhotvoreniya Emin Beya v sviazi s novim napravleniem osmanskoy poesy*. Extrait des Travaux de la Commission impériale archéologique de Moscou, t. II, Moscou, 1903, in-4, 24+

13 p.). Sous ce titre, *Ein türkisches Werk über das Agäische Meer aus d. J. 1520*, M. R. Herzog a do--- une étude sur le *Bahriyé* de Pîr-i Rèis, accompag de la traduction de l'article consacré à Athènes (cet ouvrage (*Mitt. Kais. D. Inst. Athen*, XX' p. 417-430). Citons aussi une traduction allema du Humayoun-namèh (*Fabeln und Parabeln Orients. Der türkischen Sammlung Humajûn namé nommen u. ins Deutsche übertragen von Souby-Bey. . e. Vorwort von Rieder-Pascha*. Berlin, F. Fontana Co., 1903, in-8, xii-130 p.). Un texte osmanli m connu, mais non dénué d'intérêt, a également traduit en allemand. C'est la relation, par Ah Rèsmî Èfèndi, d'une ambassade turque auprè Frédéric le Grand (*Eine türkische Botschaft an Fried den Grossen. Aus dem Türk. ins Deutsche übertr. Willy. Bey Bolland*. Dans les *Mitt. des deutschen Ex sions-Clubs in Konstantinopel*, 1903, 6e cahier, 40

Six volumes de poésies de Tarsousîzâdè Munîf été lithographiés à Gênes l'année dernière (*Ink* 64 p.; *Futoûhât*, 64 p.; *Djumhoûriyé*, 64 p.; *Hour* 64 p.; *Vâlidèm*, 96 p.; *Zafèr*, 64 p. — Genoa, 1 in-8).

Le mouvement littéraire qui se produit en ' quie depuis plusieurs années sous l'influence littératures étrangères, et en particulier de la lit ture française, a attiré l'attention de plusi savants. Il faut d'abord citer la courte, mais int



e monographie de M. Paul Horn (*Die Litteratur* *Ostens in Einzeldarstellungen.* — *Geschichte des Tür-* *ken moderne*, Leipzig, C. F. Amelang, 1902, in-8, e IV, 2e partie). Deux curieux chapitres y sont sacrés aux femmes auteurs et au théâtre de la quie contemporaine. Citons aussi, de M. Horn, article *Moderne türkische Litteratur* (*Beilage zur* *gemeinem Litteratur*, 1900, n° 193, p. 175). Le noire présenté au Congrès de Rome par Kúnos et sous ce titre : *La Littérature moderne* *Turcs osmanlis*, a paru récemment (*Actes du* *Congrès international des Orientalistes*, II, 263-). Puis viennent plusieurs études de MM. Oes- (*Die Wiedergeburt der türkischen Litteratur.* — *unft*, XXIX, p. 191-194, et *Der moderne, literære* *lgese i Tyrkiet*, dans le *Nord. Tidskr.*, 1900, 06-222) et Fr. Schrader (*Neutürkisches Schrift-* — *Litter. Echo*, 1901, p. 1686), ainsi qu'une ce de M. Aladin sur 'Abdullâh Djèvdèt et sa uction du Guillaume Tell de Schiller (*Aus frem-* *Zungen*, IX, 190).

faut citer, parmi les impressions de Constan-ple (1318), les *Mè'alî-i islâmiyè* de 'Âbidîn, 8, 356 pp.); le Dragut Reïs de 'Alî Rizâ (in-8, 111 pp.); les Facéties de Farîd (in-8, pp.) et les *Mouhâzarât* de Vasfî (in-8), ainsi que remier volume de l'Histoire des Turcs (*Turk* *tkhe*, in-8) de Nèdjîb 'Âsem. Ce dernier ouvrage

est, en grande partie, traduit de l'ouvrage de M. Cahun, *Turcs et Mongols* (cf. Hartmann, *Orient. Litteraturzeitung*, V, p. 390-393). La version turque, par 'Abdurrahmân Èfèndi, du Traité d'histoire naturelle de Damirî, *Hayat ul-Hayèvân*, a été réimprimée à Kazan (1900, 2 vol. in-4). Au Caire, l'imprimerie du Progrès a édité le traité de Yoûsouf Sâmih sur le voile chez les femmes musulmanes (*Ihtidjâb*, 1318=1900, in-8, 62 p.), ainsi que la traduction turque d'un traité d'Al-Asmâ'î contre le christianisme (*Khoulâsat ul-kilâm fî tèrdjîh dîn il-islâm*, 1318=1900, in-8, 76 p.). De son côté, l'Imprimerie nationale donnait le premier volume d'une version turque des Voyages du même Asmâ'î, contenant ses voyages en Europe (*Siyâhât-i Asmâ'î*, 1902, in-8 de 224 p.). Enfin l'imprimerie des Sciences éditait les Essais religieux de 'Abd Allâh Djèmâl ed-Dîn, grand-cadi d'Égypte (*Asâr*, 1310 = 1901, in 8, 81 p.). Un recueil de poésies de 'Abdullâh Djèvdèt a été édité à Vienne (*Iklîl-i mâtem*, 1902, in-4, 27 p. A Nicosia enfin, on imprimait, il y a quelques mois, la première partie du Traité des successions de Mouhâsabadjizâdè (*Mèlhas-i fèrâïd*, « Fone tes Kuprou » Press, 1903, in-8, 20 p.). M. Von Mülinen, dans ses *Beiträge zur Kenntniss des türkischen Gründbuchwesens* (dans les *Mitt. Sem. für orient. Spr.*, IV, 1901, 2, p. 116-136), a donné le texte et la traduction de plusieurs textes administratifs et juridiques.

Très nombreux sont les travaux relatifs à la littérature populaire. M. Radloff a consacré à l'osmanli la huitième partie de ses *Proben der Volkslitteratur* (*Mundarten der Osmanen, gesammelt und übersetzt von Ign. Kúnos*, Petersburg, 1900, in-8, II, XLII, et 588 pp.). M. G. Jacob, qui s'occupe spécialement de cette branche d'études, nous a donné sa *Türkische Volkslitteratur, ein erweiterter Vortrag* (Berlin, Mayer und Müller, 1901, in-8, 50 pp.), et ses *Quellen und Parallelen zu einigen Stoffen der türkischen Volkslitteratur* (*Zeit. der Deutschen Morg. Gesell.*, LIV, p. 322-331), et a fait paraître les deux premiers fascicules de sa *Türkische Litteraturgeschichte in Einzeldarstellungen* (Berlin, Mayer und Müller, 1900, in-8), dont le premier est consacré au théâtre de Karagueuz, et le second à des contes populaires (*Aus dem Vorträgen eines türkischen Meddâh, nach dem in Besitz der Deutschen Morg. Gesell. zu Halle befindl. Original in armenischen Typen für Vorlesungswerke transcribirt*), suivis par ses *Vorträge türkischen Meddâh's* (mimischer Erzählungskünstler), zum ersten Male ins Deutsche übertragen und mit Textprobe und Einleitungen herausgegeben (*ibidem*, 1904, in-16 de IV, 119 et 8 p.). Il a encore publié, sur le théâtre de Karagueuz, *Das Shattentheater in seiner Wanderung vom Morgenland zum Abendland* (Berlin, Mayer und Müller, gr. in-8, 22 pp.), étude terminée par une bibliographie dont une édition très augmentée a paru l'année suivante (*Biblio-*

graphie über das Schattentheater, 2. vermehrte Ausgabe, Erlangen, 1902, gr. in-8, 20 pp), et une courte note, *Zur Geschichte des Schattenspiels*, dans la *Keleti Szemle* de 1900 (p. 233-236). Puis viennent, sur le même sujet, les *Beiträge zur Karagöz-litteratur de* M. Kúnos (*ibidem*, p. 140-144); *Les Marionettes en Roumanie et en Turquie* (dans la *Revue des traditions populaires*, XVI, 410-419), et *Jocul papuşilor şi raportirule sale en farca Karagöz* (*Lui Titu Maiorescu omagin*, Bukarest, 1900, in-8, p. 281-287), de M. Saïnéan; l'étude de M. Hirth, *Das Schattenspiel der Chineser* (dans la *Keleti Szemle*, 1901, p. 77-78), l'étude de M. Littmann sur une comédie arabe de Karagueuz (*Zeit. der Deutschen Morgenl. Gesell.*, LIV, 661-680), et la publication de M. Oestrup : *En tyrkisk Skyggekomedie, indledet og odversat* (dans les *Stud. fra Sprog-og Oldtidsforskn., udg. af det philol.-hist. Samf.*, n° 51, Kjobenhavn, Klein, 1901, in-8, 24 pp.). Plusieurs publications ont été consacrées au Sottisier de Nasr ed-Dîn Khodja. Ce sont, de M. Horn : *Zu Hodža Nasreddin's Schwänken* (dans la *Keleti Szemle*, 1900, p. 66-72); de M. René Basset, une *Contribuion à l'étude du Sottisier de Nasreddin Hodja* (*ibidem*, p. 219-225) et, de ʿAlî Noûrî, les *Lystige Historier om Nasreddin Khodja : tyrkiske Sagn fra Timurlenks Dage* (Kjobenhavn, V. Pio, 1902, in-8, 200 pp.), et *Nasreddin Khodjas upptåg och skämt, turkiska sägner från Timurlenks dagar* (Stockholm, Gernandt, 1902,

in-8, 201 pp.). Citons aussi les *Slovakische, griecbe, walachische und türkische Tänze, Lieder u.s.w., b einem Manuskript veröffentlicht* de M. Otto Heilig *mmelbände der int. Musikgesch.*, IV, p. 293-301). ious reste encore à mentionner deux études de I. Gordlevski et Krymski sur le recueil de contes ulaires publié par M. Kúnos et insérées dans le ueil publié à l'occasion du jubilé de M. Th. Mil- (*Vselovod Theodorovitch Miller*... Moscou, 1900, 4, p. 185-218 et 219-224); le recueil de pro- bes de M. Barth (*Türkische Sprichwörter, gesam. ' übertr. — Aus fremden Zungen*, X, p. 46 et 382), leux travaux récents de M. Oestrup sur la littéra- e populaire (*Tyrkisk Folkpoesi*, Kjobenhavn, 1903, 3, 24 p., et *Tyrkiske Folkeeventyr*. — Dania, X, 98).

Lucien Bouvat.

APERÇU BIBLIOGRAPHIQUE

des travaux relatifs aux peuples de race malaise, qui ont été publiés pendant les années 1901, 1902 et 1903.

Il y a plus d'un siècle déjà, lors de la création de l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes à Paris, l'utilité du malais fut démontrée par ce simple fait que les quatre premières langues enseignées furent : l'*arabe*, le *persan*, le *turc* et le *malais*.

En l'an 1860, il y aura bientôt un demi-siècle, dans son n° du 25 décembre, le *Moniteur universel*, organe officiel du gouvernement impérial, s'exprimait ainsi :

« L'importance de nos relations politiques et commerciales dans l'Extrême-Orient, et les nouveaux points que nous y occupons, donnent un intérêt particulier à la langue malaise, si généralement parlée dans presque toute l'Asie orientale. Il est à regretter que cette langue, si répandue sur une grande partie de la surface du globe, n'ait pas été jusqu'à présent plus connue de notre marine et de notre commerce.

Le malais, dont l'étude ne demande ni beaucoup

d'efforts, ni beaucoup de temps, à cause de la simplicité de ses formes et de ses règles, a de plus l'avantage de renfermer dans sa littérature un grand nombre de livres historiques et de romans propres à fournir de précieux renseignements sur un pays et sur des peuples encore peu connus. »

Tâchons dans un bref exposé de faire comprendre à tous quelle est la constitution de cette langue si utile et si facile.

L'alphabet malais, dans son état actuel, comprend trente-trois lettres; il n'en comprendrait que vingt exactement, comme l'alphabet javanais, s'il était dégagé de ses éléments étrangers, les lettres emphatiques et gutturales des Arabes. En adoptant le Coran, les Malais firent comme les Persans et les Turcs, ils adoptèrent en même temps l'écriture arabe.

Du système grammatical : On distingue deux sortes de mots en malais, les mots simples ou racines, et les mots composés ou dérivés.

Presque tous les mots-racines sont de deux syllabes; presque tous ont la syllabe pénultième longue. Ex : *radja* (roi), *ada* (être), *baïk* (bon), *mari* (venir), *mata* (œil), *hari* (jour), *naïk* (monter), *touroun* (descendre), *makan* (manger), *tidor* (dormir), *bapa* (père), *anak* (enfant), *houtan* (forêt), *poulo* (île), etc.

Les monosyllabes sont extrêmement rares.

Les mots composés ou dérivés abondent, tant est facile leur mode de formation; on rencontre parfois

des mots composés qui comptent jusqu'à six, voire même sept syllabes.

Dans nos grammaires européennes, les parties du discours se divisent en parties variables et parties invariables: variables comme le nom ou substantif, l'adjectif, le verbe, invariables comme l'adverbe, la préposition, etc. Il n'y a rien de semblable en malais. Ces deux classes de mots qui existent chez nous n'existent point chez eux. A la rigueur on serait presque autorisé à dire qu'un mot quelconque malais déterminatif d'une idée, d'un sentiment, d'une action, peut revêtir à volonté toutes les formes grammaticales et appartenir ainsi successivement à chacune des parties du discours. Cette métamorphose s'opère à l'aide de particules, préfixes, interfixes, suffixes, et par voie d'agglutination. Je m'explique plus clairement par un exemple. Par exemple, prenons le mot-racine *kata*, qui sous cette forme radicale ou primitive exprime de façon générale l'idée de dire, de parler. Si je veux lui donner une forme qui en fasse spécialement un nom ou substantif, j'ajoute la particule suffixe *an* et *kata-an* signifie proprement *parole*. Si je fais précéder ce dernier nom de la particule préfixe *per*, le composé *per-kata-an* signifie exactement *discours*, *harangue*.

Si maintenant de *kata*, je veux faire un verbe neutre, je lui donne le préfixe *ber* des verbes neutres, et *berkata* signifie *parler*. Si je veux en faire un verbe

actif, j'emploie le préfixe actif *meng*, et *meng-kata* par contraction *mengata* signifie *dire quelque chose*. Si je veux lui donner un sens transitif, j'ajoute le suffixe *i*, et j'ai *meng-ata-i*. Pour en faire un verbe causatif, il suffit de prendre le suffixe *kan*, et *mengatakan* signifie *faire parler*.

Pour les verbes passifs, rien de plus simple. A la racine *kata*, l'on donne le préfixe *di*, et *dikata* signifie *être dit*.

Au lieu de *kata*, prenons une autre racine quelconque, *tidor*, par exemple, et nous aurons *tidor-an* (sommeil), *bertidor* (sommeiller, dormir), *tidorkan* (faire dormir, endormir), *per-tidor-an* (endroit, place où l'on dort, lit), etc.

C'est un système d'agglutination très commode et très fécond. Une fois que l'étudiant connaît bien ces particules préfixes et suffixes, leur rôle et leur emploi dans la formation des mots dérivés, il possède la clef de la langue, il peut même forger des mots qui, s'ils ne figurent pas dans un dictionnaire malayou, seront néanmoins compris par les Malais.

Le verbe est on ne peut plus facile à conjuguer, il ne subit point les flexions si nombreuses des verbes latins ou français, variant selon les temps et les modes. L'adjonction de mots tels que *soudah*, *telah*, *habis*, suffit à indiquer le passé d'un verbe; *akan*, *hendak*, *mao* indiquent le futur. Quand l'un de ces mots auxiliaires n'accompagne pas le verbe, c'est que

le verbe doit être considéré comme appartenant au temps présent. Si l'on voulait préciser, accentuer davantage le présent, on emploierait des mots auxiliaires tels que *sakarang* (maintenant), *sakarang ini* (en ce moment-ci).

Les différents modes peuvent s'exprimer à l'aide de procédés semblables, quand le contexte de la phrase ne paraît pas suffisamment clair sans leur emploi. Le mode impératif, par exemple, se reconnaît généralement au suffixe *lah*. Ex: *mari* (venir), *mari-lah* (viens, venez); *kata* (parler), *kata-lah* (parle, parlez!), *dengar* (écouter, entendre), *dengar-lah* (écoutez!); *pergi* (partir), *pergi-lah* (partez!), etc.

Les pronoms personnels de la première personne sont: *akou* (je ou moi), *kita* et *kami* (nous), *kita* inclusif et *kami* exclusif. Au lieu de ces pronoms personnels, on emploie le plus souvent *hamba* (serviteur) ou *saya* (esclave).

Les pronoms personnels de la seconde personne sont *angkau*, et *kau* (tu ou toi), *kamou* et *mou* (vous). Au lieu de ces pronoms personnels on emploie souvent *touan* (maître) et *touan hambà* (maître du serviteur). Les Malais, essentiellement polis dans les formes de leur langage, parlent toujours à la troisième personne quand ils adressent la parole à quelqu'un, ils évitent l'emploi des pronoms personnels proprement dits, même quand ils parlent à un serviteur. En parlant à un parent, à un ami, à un

vieillard, ils accompagnent ordinairement son nom d'un terme de respect ou d'affection.

Dans l'opinion d'un Malais, il ne saurait y avoir distinction de genre masculin et de genre féminin, quand il s'agit d'objets inanimés ou de noms purement abstraits. Ils ne voient pas la raison de cette différence de genre que nous autres, Français, nous établissons, par exemple, entre fauteuil et chaise, plume et crayon, table et bureau, ou encore entre main et pied, œil et bouche, etc.

Pour distinguer les sexes, on emploie les mots *djantan* (mâle) et *betina* (femelle), mais seulement quand il s'agit des animaux ; quand on parle de l'homme et de la femme, ces mots *djantan* et *betina* sont remplacés, (ce qui est d'une politesse plus délicate) par *lakilaki* pour les hommes, et *perampouan* pour les femmes.

Le nom et l'adjectif sont invariables. Pour exprimer le pluriel, on emploie des mots auxiliaires ayant un sens évident de pluralité, ou bien on répète le nom.

L'adjectif se place logiquement toujours à la suite du nom qu'il qualifie, et quand on veut indiquer qu'il est au superlatif, on lui donne le préfixe *ter* ; ex : *ter-besar* (très grand), *ter-ketchil* (très petit), *ter-baik* (très bon), *ter-djahat* (très méchant), etc.

Les noms de nombres *doua*, *tiga*, *ampat*, *lima*, *anam*, *toudjouh*, *doulapan*, *sambilan*, *sa-pouloh*, etc. deviennent adjectifs numéraux ordinaux si on leur

donne *ka* pour préfixe. Ex : *kadoua* (deuxième), *katiga* (troisième), *ka-ampat* (quatrième), *ka-lima* (cinquième), etc.

Il n'y a point de signes de ponctuation dans ture malaise ; toutefois il y a certains mots qu pléent dans une certaine mesure à cette absen signes de ponctuation. Ces mots sont : *adapoun*, *moula*, *sabadan*, au commencement d'une p *maka*, *hatta* dans le cours de la phrase et *ada-i* fin.

Nous terminons ici ce bref exposé, ce compte-rendu de la constitution de la langue m et nous espérons que le lecteur bienveillant en quelque profit.

Aalst (J. van).

Opgaven omtrent verschillende Hindoe-Oudheden, mende in de controle-afdeeling Prapag, afdeeling T goeng, residentie Kedoe (*Batavia*, 1901, in-8°).

Adriani (Dr. N.).

1. De talen der To Boengo en To Mori (*Rotterdam*, 1
2. Mededeelingen omtrent de Toradja's van Midden (lezing gehouden den 3 sept. 1900 (*Batavia*, 1901, in-8°).
3. Laolita i Wali mPangipi. Het verhaal van Wali m Oorspronkelijke tekst in de Bare'e taal (Midden Celebe vertaling en aanteekeningen (*Batavia*, 1902, in-8°).
4. Het Verhaal van Sese nTaola. Inleiding en vertali *Haye* et *Batavia*, 1902, in-4°).
5. Toradja'sche Vertellingen (*Batavia*, 1902, in-8°).
6. Toradja'sche Uilespiegel. Verhalen (*Batavia*, 1903,

Adriani (*Dr. N.*) en *Alb. C. Kruijt.*

Van Posso naar Mori, 22 Augustus-, 29 September 1899 (*Rotterdam*, 1900-1901, in-8°).

Ahern (*captain*).

Special Report, in charge of forestry bureau Philippine Islands covering the period from April 1900, to July, 30, 1901 (*Washington*, 1901).

Armandville (*Le Cocq d'*).

1. Vergelijkende Woordenlijst in het Hollandsch, Ceramsch en Alfoersch (van Bonfia) (*Batavia*, 1901, in-8°).
2. Woordenlijst der Taal die gesproken word in het Gebergte van Kapaur tot aan Sekar (Zuidwest kust van Nieuw Guinea).

Beauvoir (*J. M.*).

Pequeño diccionario del idioma, Fuegino-Ona, con su correspondiente castellano, por un Misionero Salesiano de la Terra del Fuego (*Buenos-Ayres*, 1900-1901).

Berg (*L. W. C. van den*).

1. De Mohammedaansche Vorsten in Nederlandsch-Jndië (*La Haye*, 1901, in-8°).
2. Het inlandsche Gemeentewezen op Java en Madoera (*La Haye*, 1901, in-8°).

Bezemer (*T. J.*).

Oefeningen ter vertaling uit en in het Javaansch met Javaansch-Hollandsche Woordenlijst (*Zwolle*, 1901, in-8°).

Biegmann (*G. J. F.*).

1. Toedjoh belas tjeritera pada menjatakan hikajat tanah Hindia. 3e druk (*Batavia*, 1901, in-8°).
2. Sajangilah binatang. Tertjitak di bandar (*Betawi*, 1901).

Bink (*G. L.*).

Lijst van woorden opgeteekend uit den mond de Jotafa, bewoners der Humboldts baai (Met behulp inboorling uit gen. baai) (*Batavia*, 1902, in-8°).

Blagden (*Otto*).

1. A comparative Vocabulary of Malayan dialects 1902, in-8°).
2. Further notes on a Malayan comparative Vocabula *don*, 1903, in-8°).

Blanchard (*Raphaël*).

Madagascar au début du XX° siècle (*Paris*, 1902).

Blanda. .

Aan de Nederlandsche Kiezers-Jndië bij de Stembus (*Amsterdam*, 1901, in-8°).

Bodemeijer (*Ch. E.*).

Rapport naar aanleiding van de Nota betreffende h gergebied van den Heer H. M. La Chapelle, opger deel XLI van het Tijdschrift voor Indische Taal, Lanc kenkunde (*Batavia*, in-8°).

Boen-Ong (*Maharadja*).

Ilmoe petangan dari sa orang mempoenjai ilmoe fi djaman poerba kala ja itoe jang di pergoenahkan oleh I Boen-Ong (*Batavia*, 1902, in-8°).

Bosboom (*H. D. H.*).

1. Naar aanleiding van teekeningen van het Oude B andere vestigingen der O. I. Compagnie (met twee pl *Haye* et *Batavia*, 1901, in-8°).

2. Het verdwenen waterkasteel te Djokjokarta (uit oude papieren) (*La Haye* et *Batavia*, 1902, in-8°).

3. Een bezoek aan eenige tempelruinen in Midden Java, in 1791 (*La Haye* et *Batavia*, 1902, in-8°).

4. Nog eens de teekeningen van het Oude Batavia, en andere vestigingen der O. I. Compagnie (*La Haye* et *Batavia*, 1902, in-8°).

5. De oorsprong van de Kwartierstraat in Oude Batavia (*La Haye* et *Batavia*, 1903, in-8°).

6. Tempalwachters te Prambanan (*La Haye* et *Batavia*, 1903, in-8°).

7. Opgave van Calques en reproducties naar kaarten en plattegronden aanwezig in het Rijksarchief te's Gravenhage en in de Universiteitsbibliotheek te Leiden (*La Haye* et *Batavia*, 1903, in-8°).

Brand (J. van den).

De millioenen uit Deli (*Amsterdam*, z. j. 8°).

Brandes (Dr. J.).

1. Nadere mededeelingen over de Tjandi-Mendoet (*Batavia*, 1901).

2. Nog eens over de beelden van Tjandi-Tumpang (*Batavia*, 1901).

3. Een fraaie variatie van het Olifantvisch of Màkara-ornament (*Batavia*, 1901).

7. Arija Panangsang's rechten en popingen tot herstel daarvan (*Batavia*, 1901, in-8°).

8. Lo Tong, een Javaansche reflex van een Chineeschen ridder-roman (*Batavia*, 1902, in-8°).

9. Eenige uiteenzettingen (*Batavia*, 1902).

10. Bijschrift bij de door den heer Nech gezonden photo's van oudheden in het Djambische (*Batavia*, 1902).

11. Nog eenige Javaansche piaghems uit het Mohammedaanssh Tudvak afkomstig van Mataram, Banten en Palembang (*Batavia*, 1902).

12. Twee oude berichten over de Baraboedoer (*Batavia*, 1902).

13. Over kaarten en platen betreffende Oud-Batavia (*Batavia*, 1902, in-8°).

14. Het gevaarvolle van het verklaren van de relieftableaux aan de oude ruinen op Java te vinden, als men den betrokken tekst niet kent, toegelicht aan een voorbeeld genomen uit de schilderijen aan het pendapa terras te Panataran (*Batavia*, 1902, in-8°).

15 Nâgarakretâgama, lofdicht van Prapantja op koning Rasadjanagara, hayam wuruk van Madjapahit (*Batavia*, 1902, in-8°).

16. De hoofdbeelden op de Voorsprongen van den teerling der Tjandi-Mendoet, Padmapani, Tara en Bhrekutitara (*Batavia*, 1902, in-8°).

17. Drie Leeuwekoppen en face uit de Kedoe (*Batavia*, 1902, in-8°).

18. Het Olifant en face stuk op het Ruggestuk van n° 262 van de archeologische Verzameling van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen (*Batavia*, 1902).

over de in relief afge-
nataran (*Batavia*, 1902,

e belegering van Bata-

21. Insluimeren van het gevoel voor de symbolick waarde van ornament ook in de Chineesche Kunst op te merken (*Batavia*, 1903, in-8°).

22. De Wedloop van den Garuda met de schildpadden in relief op Midden-Java teruggevonden, en eene gissing tot verkla ring van de vreemde voorstelling op Oost-Java van de fabel van de Ganzen met de Schildpad (*Batavia*, 1903, in-8°).

23. Verbeteringen aanvulling van de aanteekening bij de mededeeling over de hoofdbeelden op de voorsprongen van der teerling der Tjandi-Mendoet (*Batavia*, 1903, in-8°).

Brandstetter (*Dr. R.*).

Tagalen und Madagassen. Eine sprachvergleichende Darstellung als Orientierung für Ethnographen und Sprachforscher. (*Lüzern*, 1902, in-8°).

Brust (*F. C.*).

Eene lijkverbranding te Singaradja (met 5 platen) (*La Haye* et *Batavia*, 1903, in-8°).

Burritt (*C. H.*).

The coal measures of the Philippines. A rapid history of the discovery of coal in the archipelago and subsequent developments, with the full text of the Mac-Leod concession in Cebu, or the Uling-Lutac coal and railway concession (*Washington*, 1901, in-8°).

Chailley-Bert (*J.*).

Java et ses habitants (*Paris*, 1901, in-8°).

Charencey (*Comte de*).

Sur les idiomes kolariens (Extrait des Comptes rendus de l'Association française pour l'avancement des Sciences) (*Paris* et *Montauban*, 1902, in-8°).

Chijs (J. A. van der).

1. Nederlands-Indisch Plakaatboek 1602-1811, 17e Deel. Systematisch Register (*Batavia*, 1900-1901, in-8o).
2. Dagh-Register, anno 1673, gehouden int Casteel-Batavia, vant passerende daer ter plaetse als over geheel Nederlandts-India (*Batavia*, 1901).
3. Dagh-Register, anno 1674 (*Batavia*, 1902).
4. Dagh-Register, anno 1675 (*Batavia*, 1902).
5. Het middelbaar school-onderwijs te Batavia gedurende de eerste helft van de 19e eeuw volgens officieele bescheiden (*Batavia*, 1902).

Cohen Fzn (S.).

Wajang Dampoe awang (*Batavia*, 1902, in-8o).

Colenbrander (Dr. H. T.).

1. Dagh-Register, gehouden int Casteel-Batavia, anno 1641-42 (*La Haye*, 1900-1901).
2. Dagh-Register, gehouden int Casteel Batavia, anno 1643-44 (*La Haye*, 1902).

Coolsma (S.).

De zendingseeuw voor Nederlandsch Oost-Indië (*Utrecht*, 1901, in-8o).

Daalen (Majoor van).

Inventaris van voorwerpen verzameld in de Gajolanden gedurende de excursie onder majoor van Daalen in 1901 (*Batavia*, 1902, in-8o).

Daruty de Grandpré (Émile).

Bibliographia Madagascarica. Répertoires alphabétiques et méthodiques concernant Madagascar et les îles africaines de l'océan Indien méridional (*Paris*, 1903, in-8o).

Deschamps.

1. Syllabaire français-malgache (*Tananarive*, 1902).
2. Livre d'histoire des écoliers malgaches (*Tananarive*, 1903).

Dewall (A. F. von).

1. Hikajat Tjandra Hassan (*Batavia*, 1901, in-8°).
2. Hikajat Baktijar (*Batavia*, 1901, in-8°).
3. Enkele verklaringen betreffende het Maleisch en iets over het Soendaneesch (*Batavia*, 1902, in-8°).
4. Verklaring van twee Maleische uitdrukkingen (*Batavia*, 1902, in-8°).

Eerde (J. C. van).

1. Een huwelijk bij de Minangkabausche Maleiers (*Batavia*, 1901, in-8°).
2. Aanteekeningen over de Bodha's van Lombok (*Batavia*, 1901, in-8°).
3. De Kalang-legende op Lombok (*Batavia*, 1902, in-8°).
4. De vertelling van I. Bungkeling op Lombok (*Batavia*, 1902, in-8°).
5. Gebruiken bij den rijstbouw en rijstoogt op Lombok (*Batavia*, 1902, in-8°).

Egbert.

Het in verdedigbaren staat brengen van Nederlandsch Oost-Indië (*La Haye*, 1902, in-8°).

Engel (J. L.).

Erfrecht der Balineezen in Djembrana (*Batavia*, 1901, in-8°).

Engelhard (H. E. D.).

1. Bijdragen tot de Kennis van het grondbezit in de chinesche Districten (*Batavia*, 1901, in-8°).
2. De afdeeling Doessonbanden, Zuider en Ooster afdeeling van Borneo (met eene Kaart) (*La Haye*, 1901, in-8°).

Enthoven (*J. J. K.*).

Bijdragen tot de geographie van Borneo's Westerafde 1e-3e stuk (*Leyde*, 1901, in-8o).

Erica.

Jaarboekje der Maatschappij van weldadigheid voor (*Amsterdam*, 1901, in-8o).

Faes. (*J.*).

Geschiedenis van Buitenzorg, uitgegeven door de Ned. Maatschappij van Nijverheid en Landbouw te Batavia (*A* 1902, in-8o).

Ferrand (*Gabriel*).

Essai de grammaire malgache (*Paris*, 1903, in-8o).

Fokkens (*F.*).

1. Vervanging van de gedwongen Koffieteelt door eene volskoffie-cultuur (*Batavia*, 1901, in-8o).
2. Eindresumé van het bij besluit van den Gouverneur- raal van Nederlandsch-Indië van 24 Juli 1888, no 8, be onderzoek naar de verplichte diensten der inlandsche bevo op Java en Madoera (*Batavia*, 1901, in-8o).
3. Het bevolen onderzoek naar den omvang der geme lijke diensten op Java en Madoera (*La Haye*, 1902, in-8o).

Fokker (*A. A.*).

1. Kitab tjonto soerat-soerat Melajoe : Maleisch bri boek, bevattende modellen en voor beelden van handels respondentie en brieven van anderen aard in latijnsch s (*Amsterdam*, 1900-1901, in-8o).
2. Volledige leercursus in brieven ter aanleering va Maleische taal door eigen oefening, voornamelijk ten di

van hen welke die taal practisch willen gebruiken (*Zutphen*, z. j. in-8o).

3. Volledige leercursus in brieven om zonder onderwijzer uitsluitend door eigen oefening gemakkelijk en spoedig de Javaansche taal te leeren lezen, schrijven, verstaan en spreken, voornamelijk ten dienste van hen welke die taal practisch willen leeren gebruiken. (*Zutphen*, z. j., in-8o).

Freijburg (G. G. L. von).

Rapport van den Heer G. G. L. von Freijburg aan den Resident van Pasoeroean (*Batavia*, 1901, in-8o).

Gaubert (René).

Histoire des premières tentatives d'établissement des Français à Madagascar; François Cauche (1638-1644) (*Paris*, 1901, in-8o).

Gautier (Émile).

L'abécédaire antaimorona (1903, in-8o).

Gerst (E.).

Een kwaal bij de werken van openbaar nut in Indië en een eerlijk middel tot betering (*Amsterdam*, 1901, in-8o).

Ghil (René).

Le pantoun des pantoun, poème javanais (*Paris* et *Batavia*, 1902, in-8o).

Giel (D. A.).

Inleiding tot het Ned.-Indische Handelsrecht ten dienste van den handel en het handelsonderricht. Aflevering I. Wetgeving, bestuur en procedure. (*Soerabaia*, 1902).

Giesenhagen (K.).

Auf Java und Sumatra. Streifzüge und Forschungen im lande der Malaien. (*Leipzig*, 1902, in-8o).

Grandidier (Alfred).

1. Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar, L'Origine des Malgaches (*Paris*, 1901).

2. Histoire de la découverte de l'île de Madagascar par les Portugais, au XVIe siècle (*Paris*, 1902).

Grashuis (G. J.)

1. De Maleische taal (*Amsterdam*, 1901, in-4o).

2. Laag--Maleisch in een maand. Nieuwe method om in een maand Laag-Maleisch te leeren zonder meester (*Amsterdam*, z-j., in-8o).

Greshoff (M.).

Kuhl en Van Hasselt, eene episode in het Nederlandsch-Indisch natuuronderzoek (*Haarlem*, 1902, in-8o).

Groneman (Dr J.).

1. Tempelwachters (met drie platen) (*Batavia*, 1901, in-8o).

2. The Tjandi-Barabudur in central Java, translated from the dutch by A. Dolk (*SemarangSoerabaja*, 1901, in-8o).

3. De Archaelogische Vereeniging te Jogjakarta (Niet in den handel. (*Semarang-Soerabaja*, 1902, in-8o).

4. Op het Jang-gebergte in Oost-Java (*Zutphen*, 1902, in-8o).

Groot (J. J. M. de).

Die antiken Bronze pauken in Ostindischen Archipel, und auf dem Festlande von Südostasien. Sonderabdruck aus den Mittheilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin. Jahrgang IV. Abtheilung 1. Ostasiatische Studien (*Berlin*, 1901, in-8o).

Gunning (Dr.. J. G. H.).

Bhârata-Yuddha, Oud javaansch Heldendicht (*La Haye*, 1903, 1901 in-8o).

Haan (Dr F. de).

1. De historie van een oudgast (*Batavia*, 1901, in-8o).

2. De heer Faes en de geschiedenis van Buitenzorg. Overgedr. uit het Tijdschrift voor Nijverheid en Landbouw, deel 65, afl. 2 en 3 (*Batavia*, 1902, in-8°).

3. Rumphius en Valentijn als geschiedschrijvers van Ambon (overdruk uit Rumphius (*Gedenboek*, 1702-1902) Uitgegeven door het koloniaal Museum te *Haarlem*, 15 Juni 1902.

4. Uit oude notarispapieren. Andreas Cleyer (*La Haye et Batavia*, 1903).

5. Opium « Schuiven » (*La Haye* et *Batavia*, 1903).

Haase (W. F.).

Aanteekeningen op de lijst der voornamste overblijfselen uit den Hindoetijd op Java door Dr. R. D. M. Verbeek (*Batavia*, 1901, in-8°).

Haastert (C. G. Van).

Boekoe edjahan djeung batjaan, pikeun moerid-moerid dina pangkat panghandapna di sakola Soenda (*Batavia*, 1902, in-8°).

Habbema (J.).

Bijgeloof in de Preanger Regentschappen (*La Haye*, 1901, in-8°).

Hansen (P. C. C.).

De Javaansche tolk-pratisch Nederlandsch-Javaansch Zak-woor denboek (*Amsterdam*, z. j.).

Harloff (A. J. M.)

Opgave van oudheden in het district Balapoelang (*Batavia*, 1902, in-8°).

Hasselman (C. J.).

De opleiding der Europeesche ambtenaren bij het Binnenlandsch Bestuur in Nederlandsch. Indië (*Amsterdam*, 1900-1901, in-8°).

Hasselt (J. L. van).

1. Aantekeningen aangande de gewoonten der Papoea's in de Dorehbaai, ten opzichte van zwangerschap en geboorte (*Batavia*, 1901, in-8o).

2. Nog iets over vermomde taal in het Nufoorsch en over Nufoorsche raadsels (*Batavia*, 1902, in-8o).

3. Aanvulling van het artikel over gewoonten der Papoea's in de Dorehbaai ten opzichte van zwangerschap en geboorte (*Batavia*, 1903, in-8o).

Hazeu (Dr G. A. J.).

1. Het Oud-Javaansche Adiparwa en zijn sanskrit origineel (*Batavia*, 1901).

2. Een wajang Beber, Voorstelling te Jogjakarta (*Batavia*, 1903).

3. Kleine bijdragen tot de ethnographie en de folklore van Java (*Batavia*, 193).

Heckel (Dr).

Les plantes médicinalés et toxiques de Madagascar, avec leurs noms et emplois indigènes (*Paris*, 1903, in-8o).

Heeckeren (C. W. van).

Beschouwingen over het voor Chineezen op Java geldende recht. (*Semarang.Soerabaia*, 1901, in-8o).

Hekmeijer (F. C.).

Formulierboek voor de rechtspleging bij de inlandsche rechtbanken en het residentie gerecht in Nederlandsch.-Indië (*Batavia*, 1902, in-8o).

Helfrich (O. L.).

Nota omtrent het stroomgebied der Boelian, Djeba en Djangga (*Batavia*, 1902).

Hesse-Wartegg (E. von).

Samoa, Bismarck archipel und Neuguinea. Drei deutschen kolonien in den Südsee (*Leipzig*, 1902).

Hinloopen-Labberton (D. van).

Het javaansch van Malang-Pasoeroehan (*Batavia*, 1901, in-4°).

Hissink (D. J.).

Toelichting behoorende bij de grondsoorten. Kart van een gedeelte van Deli (*Buitenzorg*, 1901, in-8°).

Hogarth (D. G.)

The nearer East (*London*, 1902).

Hong. Kiauw Lie Tan.

Boekoe tjerita (*Batavia*, 190:).

Hove (J. ten).

Jets over de namen Alifuren en Maleiers (*Amsterdam*, 1902, in-8°).

Hullu (Dr J. de).

Dagh-Register gehouden int Casteel Batavia, Anno 1644-1645 (*La Haye* et *Batavia*, 1903).

Immink (A. J.).

Het Reglement op de Burgerlijke Rechtsvordering voor de Europeesche Rechtbanken in Nederl.-Indië, vergeleken met het Nederlandsche Wetboek van Burgerlijke Rechtsvordering (*La Haye*, 1901, in-8°).

James (K. A.).

De geboorte van Singa Maharadja en het ontstaan van de Koeria (distrikt) Ilir in de onder-afdeeling Baros (*Batavia*, 1902, in-8°).

Johannies (K. E.)

Boek panton deri waktoe goenoeng api melatoes di Siaw pada 21 December 1900 (*Menado*, 1901, in-8o).

Joustra (M.).

1. Over schrift en uitspraak van het Karo-Bataksch. (*Batavia*, 1901).

2. Soerat tengenen ras ogen man goena danak-danak Batak-Karo si mena erladjar ngoge. Penggel pemena (*Batavia*, 1902).

3. Medeelingen omtrent en opmerkingen naar aanleiding van het « Pek Oewaloeh », of het doodenfeest der Merga Simbiring (*Batavia*, 1902).

4. Eene verklaring van den naam van het Simbiringche doodenfeest (*Batavia*, 1903).

Julien (G.).

1. Recueil de lois malgaches. — Code des 305 articles promulgués le 29 mars 1881, traduit et annoté (*Tananarive*, 1er décembre 1900).

2. Cours publics de langue malgache institués à Tananarive par arrêté du gouverneur général Gallieni (*Tananarive*, 1901).

3. Influence de la langue malgache dans la dénomination des localités à l'île de la Réunion (*Tananarive*, 1903, in-8o).

Juynboll (Dr H. H.).

1. Indonesische en Achterindische Tooneel voorstellingen uit het Ramâyana (met afbeeldingen) (*La Haye*, 1901, in-8o).

2. Eene oud-Javaansche vertaling van Indische Spreuken (*La* Haye, 1901, in-8o).

3. Das Javanisch Maskenspiel (topeng) (*Leyde*, 1901, in-fo).

4. Kawi-Balineesch Nederlandsch Glossarium op het Oud-javaansche Râmâyana (*La Haye*, 1901).

Kemp (P. H. van der).

1. Raffles' Atjeh overeenkomst van 1819 (*Batavia*, 1900-1901).

2. De Commissiën van den Schout-bij-nacht C. J. Wolterbeek naar Malakka en Riouw in Juli-December 1818 en Februari-April 1820 (met aanteekeningen) (*Batavia*, 1900-1901).

3. Raffles' betrekkingen met Nias in 1820-21 (*La Haye*, 1901, in-8°).

4. De Nederlandsche Factorijen in Vóór-Indië in den aanvang der 19e eeuw. (met een schetskaartjé) (*La Haye*, 1901, in-8°).

5. Brieven van en aan Mr. H. J. van de Graaf, 1816-1826, Eene bijdrage tot de kennis der Oost-Indische bestuurstoestand en onder de regeering van G. A. G. P. baron van der Capellen (2e stuk) (*Batavia*, 1901, in-8°).

6. Aanhangsel tot de Brieven van en aan Mr. H. J. van de Graaf (3e stuk) (*Batavia*, 1902).

7. De stichting van Singapore, de afstand ervan met Malakka door Nederland, en de Britsche aansprachen op den Linga-Riouw Archipel (*La Haye*, 1902).

8. Benkoelen, Krachtens het Londensch tractaat van 17 maart 1824. (*La Haye*, 1903).

Kern (Prof. H.).

1. Bijdragen tot de Spraakunst van het Oudjavaansche (*La Haye*, 1901-1902 et 1903).

1. Oorsprong van het Maleisch woord *Bedil* (*La Haye*, 1902).

3. Drawidische Volksnamen op Sumatra (*La Haye*, 1903).

4. Caweli (*La Haye*, 1903).

5. Râmâyana, oudjavaansch Heldendicht (*La Haye*, 1903).

Kern (R. A.).

1. Een Javaansch sprekende bevolking in de Preanger-Regenschappen (*La Haye*, 1901).

2. Dwerghert- Verhalen uit den Archipel-Sundasche. Verhalen (*Batavia*, 1902).

Kiewiet de Jonge (G. W.).

Ontleedkunde van den mensch ten gebruike bij het onder-

wijs aan de school tot opleiding van inlandsch geneeskundigen (*Batavia*, 1901).

Kleian (*F. A.*).

Nieuw adresboek van geheel Nederlandsch-Indië, san teld en uitgegeven door F. A. Kleian (*Batavia*, 1901).

Knebel (J.).

1. Javaansche woord afleiding en Woord- verklaring desa (*Batavia*, 1901).

2. Babad Banjoemas; volgens een Banjoemaasch han beschreven (*Batavia*, 1902).

3. Varia Javanica (*Batavia*, 1902).

4. De Doerga. Voorstelling in de beeldhouwkunst en tuur der Hindoes (*Batavia*, 1903).

5. Desa Legenden (*Batavia*, 1903).

Kobus (J. D.).

1. Proeven omtrent plantwijdte en bemesting bij su (*Soerabaia*, 1901).

2. Het afsterven van riet in onzen bemestings-pı (*Soerabaia*, 1901).

3. Bemestings proeven in cultuurbakken (*Soerabaia*, 19

4. Kiemproeven (*Soerabaia*, 1901).

5. De zaadplanten der kruising van Cheribon.riet ı Engelsch-Indische varieteit Chunnee (*Soerabaia*, 1901, in-

6. Voedselopname van verschillende Riet- varieteiten gedrukt uit het Archief voor de Java suiker industrie in-8°).

7. Beschouwingen over het Wortelrot (Dong-Kellaı overgedrukt uit het Archief voor de Java Suiker-industrie in-8°).

Kobus (*J. D.*), *en Haastert* (*J. A. van*).

Vergelijkende Cultuur-proef met verschillende Zaadı riëteiten (*Soerabaia*, 1901, in-8°).

Kobus (J. D.) en B. Bokma de Boer.

9. De resultaten der in 1901 genomen kruisingsproeven. Overgedrukt uit het Archief voor de Java Suiker-industrie (*Soerabaia*, 1902, in-8o).

Kobus (J. D. en Th. Marr).

10. Bijdragen tot het onderzoek van tropische gronden; overgedrukt uit het Archief voor de Java Suiker-industrie (*Soerabaia*, 1902, in-8o).

(Kohlbrugge (J. H. F.)

1. Die Tenggeresen. Een alter Javanischer Volksstamm. Ethnologische Studië (*La Haye*, 1901, in-8o).
2. Naamgeving in Insulinde (*La Haye*, 1901, in-8o).

Kol (H. van).

Een kort Woord naar aanleiding van het Voorloopig verslag over de begrooting van Nederlandsch-Indië voor 1903 (*Princenhage*, 1903, in-fo).

Kommer (H.).

1. Tjerita Siti Aisah atau tjinta hati jang sabenar tjinta. Satoe tjerita jang betoel soedah terdjadi di tanah Preangan (*Batavia*, 1901, in-8o).
2. Tjerita Njonja Kong Hong Nio, satoe toean tanah di Babakan afdeeling Tangerang. Satoe tjerita jang amat loetjoe, indah dan ramei, dan jang betoel soedah kedjadian kira-kira seratoes taon laloeh di tanah Djawa Koelon (*Batavia*, 1901, in-8o).

Koning (D. A. P.)

Eenige gegevens omtrent land en volk der Noord-Oostkust van Ned. Nieuw-Guinea, genaamd Papoea Telandjang (met 7 platen en eene Kaart (*La Haye*, 1903, in-8o).

Kruijt (Alb. C.).

1. Het wichelen in Midden-Celebes (*La Haye*, 1901, in-8o).

2. Regen lokken en regen verdrijven bij de Toradja's van Midden-Celebes (*La Haye*, 1901, in-8°).
3. Het Ijzer in Midden-Celebes (met drie afbeeldingen) (*La Haye*, 1901, in-8°).

Kunst (J. J.).

Bijdrage tot de kennis der in Nederlandsch-Indië voorkomende vormen van Malaria (*Batavia*, 1901, in-8°).

Lekkerkerker (C.).

1. Over de betrekkingen tusschen het Madoereesch en het Boegineesch (*Batavia*, 1902).
2. Enkele opmerkingen over sporen van Shamanisme bij Madoereezen en Javanen (*Batavia*, 1902).

Lenderink (H. J.).

1. Handleiding voor het opleiden van blinden.-Javaansch karacter (*Batavia*, 1901, in-8°).
2. Roepa-roepa pengadjaran hal mijara boedak lolong keur waktoe aja di imah kolotna (*Batavia*, 1901).
3. De blinden in onze koloniën en de middelen ter verbetering van hun toestand (*Amsterdam*, in-8°).
4. Boeboeroek bab malarnah kanah se boeta (*Batavia*, 1901, in-8°).
5. Het blinde kind. Voorschriften en wenken uit de eerste opvoeding van het blinde kind in het huisgezin.
(Mandaïlingsche bewerking).
(In het Boegineesch vertaald door Lâ Tôêppo Dâeng Mappoeli) (*Batavia*, 1901, in-8°).

Liefrinck.

Slavernij op Lombok (*Batavia*, 1901, in-8°).

Lith (P. A. van der).

Encyclopaedie von Nederlandsch-Indië, samengesteld door van der Lith en Snelleman (*La Haye*, 1901 et 1902).

Litteman (Dr Enno).

Over de betrekkingen tusschen Ned. Indië en Abyssinië in de 17de eeuw (*La Haye* et *Batavia*, 1902).

Loebèr (J. A.).

1. Het weven in den Indischen Archipel (*Batavia*, 1901, in-8°).
2. Een interessant Batikmotief (met illustraties) (*Batavia*, 1902, in-8°).
3. Timoreesch snijwerk en ornament. Bijdrage tot de Indonesische Kunstgeschiedenis (met 22 platen en 52 tekst-illustraties) (*Batavia*, 1903, in-8°).

Maan (G.).

Eenige mededeelingen omtrent de zeden en gewoonten der Toeratëya ten opzichte van der rijstbouw (*Batavia*, 1903, in-8°).

Maasse (A.).

Bei liebenswürdigen Wilden. Ein Beitrag zur kentniss der Mentawai-Insulaner, besonders der Eingeborenen von Zi Oban auf Sud-Pora oder Tobolagai (*Berlin*, 1902, in-8°).

(*Marr (Th.) en Kobus.*

Bijdragen tot het onderzoek van tropische gronden (*Soerabaia*, 1902, in-8°).

Marre (Aristide).

1. Grammaire tagalog (langue principale des Philippines), composée sur un nouveau plan (*La Haye*, 1901, in-8°), traduite en anglais par Theophilus Pinches, du British Museum.
2. Madagascar au début du xxe siècle. — Linguistique (*Paris*, 1902).
3. Aperçu bibliographique des travaux relatifs aux peuples de race malaise, qui ont été publiés pendant les trois années 1898, 1899 et 1900.

Extr. de l'*Année linguistique* (Tome I), 1902.

4. Aperçu bibliographique des travaux relatifs aux peuples de race malaise, qui ont été publiés pendant les années 190 et 1903, précédé d'un coup d'œil sur la constitution de la malaise, sur la facilité et l'utilité de son étude (*Paris*, 190

Matthes (B. F.)

Makassaarsch verhaal Djayalangkara (*La Haye*, 1902).

Mayer (L. Th.).

Sjarth Inlandsch Reglement, atau Reglement op de ning der policie enz. (*Batavia*, 1901, in-8°).

Meerwaldt (J. H.).

De Bataksche tooverstaf (*La Haye* et *Batavia*, 1902, in

Moehamad Moesa (Raden Hadji).

1. Spiegel der jeugd. Dongeng-dongeng pieunte (*Batavia*, 1901, in-8°).
2. Wawatjan Pandji Woeloeng (*Batavia*, 1902, in-8°).

Moehamad Raden Saleh Mankoepradja.

Kitab atoeran maradjian djelema hoe ngedjoeroe (*1* 1901, in-8°).

Mondain (G.).

Quelques idées sur les idoles malgaches (*Tananarive* in-8°).

Neeb (C. J.).

Het een en ander over Hindoe oudheden in het Djar (met vier platen) (*Batavia*, 1902).

Nieuwenhoff (W. van).

Le Cocq d'Armandville Skizze aus dem Missionsleb Niederl. Ostindien. Aus dem hollandischen ubersetzt vo Regensburg (1902, in-8°).

Ophuijsen (Ch. A. van).

. Kitab logat melajoe. Woordenlijst voor de spelling der leisch taal, met latijnsch karacter (*Batavia*, 1901, in-8°).
. Maleische taalstudiën (*Batavia*, 1903).

Ossenbruggen (F. D. E. van).

Oorsprong en eerste ontwikkeling van het testeer en voogdijnt, beschouwd in verband met de ontwikkeling van het famien erfrecht. Eene ethnologisch-juridische schets (*La Haye*, 12, in-8°).

Pennings (Ant. A.).

De Badoewi's in verband met enkele oudheden in de residen-Bantam (*Batavia*, 1902).

Penzig (O.).

. Die Fortschritte der Flora des Krakatau (*Leyde*, 1902, in-

Penzig (O.) en Saccardo (P. A.).

. Diagnoses fungorum novorum in insula Java collectorum *nes*, 1902, in-8°).

Pflüger (A.).

maragd inseln der Südsee. Reiseeindrücke und Plaudereren *nn*, z. j., in-8°).

Pijnacker Hordijk (C.).

Toespraak. Buitengewone algemeene Vergadering, gehouden den 4er juni 1901, in de feestelijk versierde zaal van het ouw voor Kunsten en Wetenschappen te's Gravenhage (*La ye*, 1901, in-8°).

Pleyte (C. M.).

. Indonesian Art. Selected specimens of ancient and

modern art, and handwork from the Indian Archipelago (25 plates with descriptive letterpress.) (*La Haye*, 1901, in-f°).

2. Die Buddha-Legende in den Skulpturen des tempels von Boro-Budur (*Amsterdam*, 1901, in-4°).

3. Een verloren schaap terecht (*La Haye*, 1901, in-8°).

4. Bijdragen tot de kennis van het Mahâyâna op Java (*La Haye*, 1902).

5. Singa Mangaradja, den priester koning der Bataks. Zijne atkomst en de openbaring der eerste wetten volgens een handschrift uit Bakkara behoorende tot het legaat, Dr. H. N. van der Tuuk (*La Haye*, 1903, in-8°).

Ploeg (A. van der).

Extract uit een Rapport van 1881 van den Controleur van Soengei Pagoe Tegoe en XII kota's aan den Assistent-Resident der XIII en IX kota's (*Batavia*, 1901, in-8°).

Poensen (C.).

Mangkabumi Ngajogkakarta's eerste Sultan (naar aanleiding van een Javaansch Handschrift) (*La Haye*, 1901, in-8°).

Poespa Wiradja

Hikajat Maharadja Poespa Wiradja di nagri Astana Pora Pakara (*Singapore*, in-8°).

Pos (W.).

Soembaneesch woordenlijst (*La Haye*, 1901).

Putij (M. H.).

Boek panton deri hal hoeroe-hara jang soedah djadi di Soemalata pada tahoen 1899 (*Menado*, 1901, in-8°).

Rajaonah (Dr.).

Toro-hevitra ny amin ny Fitandremam-Pahasalamana (*Tananarive*, 1902 et 1903, in-8°).

Ronkel (Dr. Ph. S. van).

1. Een hebreeu woord van Maleischen oorsprong? (*Batavia*, 1901, in-8°).
2. Het verhaal van den held Samâoen en van Mariah de koptische (*Batavia*, 1901, in-8°).
3. Een toevoegsel op de Sadjarah Malajou, kortelijk weergegeven (*Batavia*, 1901, in-8°).
4. Een Uilenspiegel en een Dwerghert, verhaal in het Kangeansch (*Batavia*, 1901, in-8°).
5. De Maleische Schriftleer en Spraakkunst getiteld : Boustân oul katibina (*Batavia*, 1901, in-8°).
6. De Maleische taal en de Hindoestani taal (*Batavia*, 1901, in-8°).
7. Poetische geschiedenis van den Profeet in het Javaansch (*Batavia*, 1901, in-8°).
8. Het Tamil-element in het maleisch (*Batavia*, 1902, in-8°).
9. Ten Maleische Brief van 1608. uit Siam gezonden aan den hollandschen Kapitein te Patani (*Batavia*, 1902, in-8°).
10. Over de herkomst van het maleisch woord *djodo* (*Batavia*, 1902, in-8°).
11. De oorsprong van het maleisch woord *bagai* (*Batavia*, 1902, in-8°).
12. Eene arabische Verhandeling over de Zwaartekracht (*Batavia*, 1902, in-8°).
13. De oorsprong van het maleisch woord *tjoema* (*Batavia*, 1903, in-8°).
14. Over den oorsprong van het maleisch woord *pawai* (*La Haye* et *Batavia*, 1903, in-8°).
15. De oorsprong van het maleisch woord *kamandikai* (*La Haye* et *Batavia*, 1903, in-8°).
16. Over den oorsprong van het maleisch woord *binara* (*La Haye* et *Batavia*, 1903, in-8°).
17. Een bericht over vampirisme bij een Syrischen schrijver (*La Haye* et *Batavia*, 1903, in-8°),

Rouffaer (G. P.).

1 Register op de eerste 50 Deelen (1853-1899)
dragen tot de Taal, Land-en Volkenkunde van Ne
Indië, uitgegeven door het koninglijk Instituut v
land-en Volkenkunde van Ned.-Indië, ter geleg
zijn 50 jarig bestaan op 4 juni 1901 (*La Haye*, 1901

2. Oost en West. Catalogus der Oost-Indisch
Javaansche batiks en Oud-Indische meubelen, met i
Haye, 1901, in-8°).

3. Over I kat's, Tjinde's, Patola's en Chine's (*La*
in-8°).

4. Weefsels. — Museum voor Land en Volk
Maritiem. Museum Prins Hendrik te Rotterdam. T
ling van Oost-Indisch Weefsels en Batik's (*La H*
in-8°).

5. Sumatra geschiedenis (*La Haye*, 1902, in-8°).

6. Laoet (*La Haye*, 1903, in-8°).

Rouffaer (G. P.) en W. C. Muller.

7. Eerste proeve van eene Rumphius-Bibliographi
uit Rumphius Gedenkboek 1702-1902; uitgegeve
koloniaal Museum te Haarlem, 15 juni 1902 (*Ha*
in-f°).

Sarasin (P.) und Sarasin (F.).

Materialien zur Naturgeschichte der Insel Cele
Band : Ueber die geologische Geschichte der Insel
Grund der Thierverbreitung (*Wiesbaden*, 1901, in-4°

Schade (M. C.)

Over de Wester-Afdeeling van Borneo (*La Haye*, 1

Schat (P.).

Verdere onderzoekingen over « Surra » (voorloopi
ling) overgedrukt uit het Archief voor de Java-Suik
(*Soerabaia*, 1902, in-8°).

Schmidt (P. W.).

Die sprachen der Sakei und Semang auf Malacca und ihr verhaltnis zu den Mon-Khmer Spraken (*La Haye*, 1901, in-8°).

Schurtz (H.).

Indonesien. Sonderdruck aus Weltgeschichte herausgegeben von H. F. Helmolt (*Leipzig* und *Wien*, 1902, in-8°).

Schwarz (J. A. F.).

1. Rapport van eene reis van den Controleur voor de politieke aangelegenheden, vergezeld door den Poenggawa van Soekasada Goesti Njoman Raka, van 27 Januari t. m. 7 Februari 1900 (met een Kaartje en een plattegrond (*Batavia*, 1901, in-8°).

2. De benamingen Tontemboan en Tompakewa (*Batavia* 1901, in-8°).

3. Voorloopige Mededeelingen omtrent Minahassische Uilespiegel Verhalen (*Batavia*, 1903, in-8°).

Serba Nèka.

Kitab Batjaan jang pertama dan jang kadoea bagi moerid-moerid sekolah Melajoe (*Leyde*, 1901, in-8°).

Serrurier (L.).

Kaart van Oud-Banten in gereedheid gebracht door wijlen L. Serrurier (met eene inleiding van Dr. J. Brandes) (*Batavia*, 1902, in-8°).

Snelleman (J. F.) (met (*Van der Lith*).

Encylopaedie van Nederlandsch-Indie (*La Haye*, 1902).

Snouck-Hurgronje.

1. Studien over Atjehsche klank en Schriftleer en Atjehsche taalstudiën (*Batavia*, 1901, in-8°).

2. Eene verzameling arabische maleische en atjehsche Handschriften en gedrukte Boeken (*Batavia*, 1901, in-8°).

Soetan Malim.

Soera Nibaso Sifofona cho nono zikola ba dano N. zamahao, ba nono zitoli (*Batavia*, 1902, in-8°).

Spat (*C.*).

Inhoudsopgave van het maleisch gedicht Sjair Radj. Djoeâri (*Batavia*, 1902, in-8°).

Speyer (*J. S.*), *de Genève.*

La carrière de Bouddha, d'après les sculptures d dour (*Batavia*, 1901, in-8°).

Sunderman (*H.*).

Der name Gottes (Lowalangi) im Niassischen (*Bat* in-8°).

Tan (*Babah*).

Pantoen « Indra Sedjatie », terkarang oleh Babah *via*, 1902, in-8°).

Tendeloo (*H. J. E.*).

Maleische grammatica. Eerste Deel : Klankleer, S mologie, Syntaxis (*La Haye*, 1901, in-8°).

Thio Tian Soe Radja Setan.

Ilmoe maliatin dari goenanja boewat ampat pendjo Saij, Lam dan Pak, ja itoe Wetan, Koelon, Kidoe (*Batavia*, 1902, in-8°).

Tiele (*C. P.*).

Hoofdtrekken der godsdienst wetenschap (*Amster* in-8°).

Toorn (*J. L. van der*).

Pada menjatakan beberapa perkerdjaan toekang-toel *via*, 1901).

Tromp (*N. van Zuijlen*).

1602-1902. — Derde eeuwfeest van de stichting der O. I. Gedenk den nood-lijdenden Javaàn. Oproep aan het Nederlandsche volk! (*La Haye*, 1902, in-8°).

Tuuk (*H. N. van der*).

Maleisch leesboek (3e druk. Arab. letter) (*La Haye*, 1902, in-8°).

Twiss (*F.*).

1. Eenige aanteekening en omtrent land en volk der beoosten de onderafdeeling Kotta VII gelegen on afhankelijke landen (*Batavia*, 1901, in-8°).
2. Nota van Aanvulling betreffende de onafhankelijke Batanghari Districten van 1882 (*Batavia*, 1902, in-8°).

Ufford (*J. K. W. Quarles van*).

1. Koloniale Kroniek, overdruk uit de Economist (Juni 1901) (*La Haye*, 1901, in-8°).
2. Koloniale Literatuur (*La Haye*, 1901, in-8°).

Veth (*B.*).

Het leven in Nederlandsch-Indië (*Amsterdam*, 1900-1901).

Viersen (*T. F.*).

Kitab kamoes, 1e Melajoe-Wolanda, 2e Wolanda-Melajoe, bergoena kapada orang Minahassa jang soeka beladjar behasa wolanda dan djoega bagei marika itoe jang memakai Kitab : « Bertjakap Wolanda » (*Menado*, z. j. in-8°).

Vorderman (*A. G.*).

1. De eekhoorns van Billiton (*Batavia*, 1901).
2. Een surrogaat voor gambir-extract in Redjang-Lebong (Overgedr. uit het Tijdschrift Teysmannia, 12e jaarg. (*Batavia*, 1901).

3. Huiduitslag veroorzaakt door Paederus peregrinus. Fabr. (*Batavia*, 1901).

4. De oranje ontjomschimmel (Monilia Sitophilia Mont), en hare verschijning als eerste vegetatie op de aschvelden van den Kloet (overgedr. uit Teysmannia deel XII) (*Batavia*, 1901, in-8°).

Vreede (A. C.)

1. Javaansch-Nederlandsch Handwoordenboek van J. F. C. Gericke en T. Roorda, vermeerderd en verbeterd door Vreede, met medéwerking van J. G. H. Gunning (*Leyde*, 1901, in-8°).

2. Herinnering aan Dr. J. Pijnappel Gzn (*La Haye*, 1902, in-8°).

3. Babad tanah Djawi, in proza, ed. Meinsma (Derde druk, bezorgd door A. C. Vreede (*La Haye*, 1903, in-8°).

Wajan Djiwa.

Balineesch Leesboekje (*Batavia*, 1902).

Walbeehm (A. H. J. G.).

1. Eenige ciffers betreffende de kenningwerken (*Batavia*, 1901, in-8°).

2. Het Dialekt van Tegal (*Batavia*, 1903, in-8°).

Wenning (H. C. L.).

Nederlandsch-Indische Cijfercode (*Batavia*, 1901, in-8°).

Westerrode (W. P. D. Wolff van).

Rapport omtrent de perdikan dessa's in de Afdeeling Poerwokerto, Residentie Banjoemas (*Batavia*, 1901).

Weule (Karl).

Australiën und Ozeanien (Zweiter Band, Zweite Hälfte, Weltgeschichte, herausgegeben von H. F. Helmolt, 1901).

Wiessing (M. J.).

Het onderwijs in Nederlandsch-Indië, verspreide stukken (*Batavia*, 1901, in-8°).

Wignjo-Admidarmo (Mas).

1. Madoereesche bewerking van het werkje dari hal penjakit koba (Madoreesch karakter (*Batavia*, 1901, in-8°).
2. Tjarakenan Spreek-taal-en stijl, oefeningen voor de Madoereesch scholen (*Batavia*, 1901, in-8°).

Wilkinson (R. J.)

A Malay-English Dictionary (Part. I. Alif to Za) (*Singapore*, 1901, in-f°).

Winter (J. W.).

Beknopte beschrijving van het Hof Soerakarta in-1824 (met voorwoord, en eenige noten van G. E. Rouffaer) (*La Haye*, 1902).

Winter (C. F.)

Javaansche Overleveringen (*La Haye* et *Batavia*, 1903, in-8°).

Wit (Augusta de)

Facts and fancies about Java (2e édition) (*La Haye* et *Londres*, 1900-1901, in-8°).

Yap Goan Thaij

Boekoe recep-recep di atas manoesia poenja perkerdjaan boewat mentjariek pengidoepan di kolong doenja (*Soerabaia*, 1901, in-8°).

Zehntner (L.).

De plantenluizen van het suikerriet op Java (*Soerabaia*, 1901, in-8°).

II

PUBLICATIONS OFFICIELLES

ET

OUVRAGES SANS NOM D'AUTEUR

1. Bijdragen tot de taal-, land-en Volkenkunde van Nederlandsch-Indïe, uitgegeven door het Koninkl. Instituut voor de taal-,land-en Volkenkunde van Ned.-Indie (*La Haye*, 1901-1903).

2. Tijdschrift voor Indische taal-, land-en Volkenkunde uitgegeven door het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, onder redactie van Dr van Ronkel (*Batavia* et *La Haye*, 1901-1903).

3. Notulen van de Algemeene en Directievergaderingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen (*Batavia* et *La Haye*, 1901-1903, in-8°).

4. Dagh-Register, gehouden int Casteel-Batavia, vant passerende daer ter plaetse als over geheel Nederlandts-India (*Bataria* et *La Haye*, 1901-1903).

5. Nederlands-Indisch Plakaatboek. Systematisch Register (*Batavia* et *La Haye*, 1901-1903).

6. De Gids Indian (*Amsterdam*, 1901-1903).

7. De Register op de Gids Indian, 1879-1903 (*Amsterdam*, 1903).

8. Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen : Hommage au Congrès international des études d'Extrême-Orient tenu en 1902, à Hanoï (Indo-Chine française), présenté par le Dr Brandes, délégué de la Société de Batavia (*Hanoï*, 1902).

9. Triangulatie van Sumatra. Driehoek van Sumatra's Westkust (*Batavia*, 1900-1901).

10. Reglement betreffende de bevoegdheit en verplichtingen van Dokters-Djawa inlandsche geneeskundigen (*Batavia*, 1901).

11. Oendang-oendang polisi (arabisch kar.) (*Batavia*, 1901, in-8°).

12. Een Spoorweghaven voor Soerabaia (Overgedrukt uit en uitgegeven op kosten van het Soerabajaasch Handelsblad (*Soerabaia*, 1901, in-4°).

13. Verzameling van bepalingen ten behoeve van inlandsche geneeskundigen (*Batavia*, 1901, in-8°).

14. Landverkenningen behoorende bij deel I van den Zeemansgids voor den Oost-Indischen Archipel (*La Haye*, 1902, in-8).

15. Soerat nasihat beberapa fasal pada menjatakan peri hal membela kanak-kanak jang boeta dan peri hal memeliharakan kanak-kanak dari pada boeta (*Batavia*, 1902, in-8°).

16. Beknopt verslag van de werkzaamheden in het geneeskundig laboratorium gedurende het jaar 1901 (*Batavia*, 1902, in-8°).

17. Mededeelingen betreffende de Atjehsche Onderhoorigheden (*Koeta-Radja* et *La Haye*, 1903, in-8°).

18. European Settlements in the Far East, China, Japan, Corea, Indo-China, Straits Settlements, Malay States, Siam, Netherland's India, Borneo, the Philippines, etc. (*Londres*, 1900-1901).

19. Catalogue of church records Malacca, 1642-1898 (published hy Authority) (*Singapore*, 1902, in-f°).

20. Jornal of the Royal Asiatic Society ot Great Britain and Ireland (*Londres*, 1901-1903).

21. Jornal of the Straits Branch Royal Asiatic Society (*Singapore*, 1901-1903).

22. Journal de la Société asiatique de Paris (*Paris*, 1901-1903, in-8°).

23. Bulletin de la Société académique indo-chinoise de France, pour l'étude scientifique et économique de l'Inde transgangétique, de l'Inde française et de la Malaisie (*Paris*, 1901-1903, in-8°).

24. Bulletin trimestriel de l'Académie malgache fondée le 23 janvier 1902 à Tananarive, par arrêté du gouverneur général Gallieni (Philologie, Ethnographie, Histoire, Croyances, T- -- tions, Légendes, Institutions politiques et sociales, Lois e tumes) (*Tananarive*, 1902 et 1903).

25. Notes, reconnaissances, explorations dans Madaga Dépendances. Revue mensuelle commencée en 1897 (*T rive*, 1901-1903).

26. Madagascar au début du xxe siècle (*Paris*, 1902).

27. L'école franco-malgache. Bulletin mensuel de l'en ment primaire de la colonie, fondé en 1897 (*Tananarive*, 1903, in-8°).

28. Vaovao Frantsay-Malagasy, Gazetim-panjakana (*T rive*, 1901-1903).

29. Ny mpanola-tsaina (Journal de l'École normale de narive) (*Tananarive*, 1901-1903).

30 Academia Real das Sciencias de Lisboa (*Lisbonne*, 1903).

31. The people of the Philippines. Letter from the se of War, transmitting an article on the people of the Phili compiled in the division of insular affairs of the War ment (*Washington*, 1901, in-8°).

32. Special Report of the United States Board on geo names, relating to the geographic names in the Phi islands (*Washington*, 1901).

33. Public Laws and Resolutions passed by the United Philippine Commission. Division of insular affairs, War ment (*Washington*, 1901, in-8°).

34. Customs tariff for the Philippine Archipelago. Divi insular affairs, War department (*Washington*, 1901, in-8

35. Reports of the Taft Philippine Commission. M from the President of the United States, transmitting a re the Secretary of War, containing the reports of the Taf mission, its several Acts of legislation, and other im information relating to the conditions and immediate w the Philippine Islands (*Washington*, 1901, in-8°).

36. Report of the United States Philippine Commission to the Secretary of War for the period from December 1st 1900 to October 15. 1901. Published by the Division of insular affairs War department December 1901. 2 parts (*Washington*, 1901, in-8°).

37. Philippine Civil service Board. — Manuel of information, relative to the Philippine civil service, showing the positions, classified and un-classified, the methods governing examinations and certifications for appointment, the regulations for rating examination papers, and specimen examination questions (*Manila*, 1902, in-8°).

38. The Philippine Customs Administrative Act. An act to constitute the customs service of the Philippine Archipelago, and to provide for the administration thereof. Pasted by the United States Philippine Commission, February, 6, 1902 (*Manila*, 1902, in-8°).

Les principaux foyers d'étude de la langue malaise et des langues malayo-polynésiennes sont à Batavia, La Haye, Leyde, Amsterdam, Singapour, Londres, Lisbonne et Paris. Les États-Unis de l'Amérique du Nord, aujourd'hui maîtres de l'archipel des Philippines et demain maîtres de l'isthme de Panama (la clef des deux Océans, Atlantique et Pacifique), ne tarderont pas à conquérir l'un des premiers rangs parmi les nations qui s'appliquent à l'étude des langues de l'Extrême-Orient.

Aristide MARRE.

Membre de l'Institut royal néerlandais.

Vaucresson, près Versailles, le 10 décembre 1903.

LES LANGUES DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE

L'étude des langues de l'Afrique occidentale paraît devoir être précédée de quelques indications sur l'ensemble de cette région. Ces données feront comprendre les conditions d'existence des peuplades qui l'habitent et des langues qui s'y parlent.

Le domaine géographique de l'Afrique occidentale s'étend de l'océan Atlantique au lac Tchad et du Sahara au golfe de Guinée.

Du nord au sud, ce territoire présente trois zones bien caractérisées. C'est d'abord la zone du Sahara, pays désertique, sans eau superficielle, presque sans pluies, n'ayant qu'une végétation rabougrie d'arbustes épineux, végétation limitée à certaines régions, alors que d'autres sont des déserts de sable ou de pierres. Dans ces conditions, l'existence sédentaire est impossible ; aussi le Sahara n'est habité que par des peuples nomades. Ce sont les Maures, à l'ouest, depuis l'Océan jusque vers Tombouctou ; les Touaregs, au nord et à l'est.

Au sud du Sahara s'étend une vaste région tropicale, où les abondantes pluies de l'été entretiennent des rivières permanentes et une certaine végétation. La culture de céréales et de légumes, l'élevage de troupeaux, y deviennent possibles. C'est une zone de peuples sédentaires, la Nigritie; c'est le véritable Soudan.

Plus au sud, plus près de l'équateur, les pluies sont plus abondantes et durent pendant une plus grande partie de l'année ; la végétation est plus dense. C'est la zone des forêts.

Mais l'abondance même des pluies et la nature couverte du terrain ne permettent plus la culture de céréales, ni l'existence de troupeaux. Les tribus qui habitent cette zone de forêts vivent presque exclusivement de la pêche et de la chasse, en complétant leur nourriture au moyen de racines. Le manioc et les plantes analogues à tubercule y sont presque seuls cultivés.

Cette zone de forêts s'étend environ du 8e degré de latitude nord à la côte, en se recourbant vers le nord, le long de l'océan Atlantique presque jusqu'à la Gambie.

Les conditions de l'existence dans chacune de ces régions découlent de ses conditions géographiques.

La limite entre le Sahara et le Soudan est marquée par une ligne partant de Saint-Louis, longeant le cours du Sénégal, passant par Nioro, Sokoto, Tom-

bouctou ; là, elle coupe la boucle du Niger, le retraverse vers Sorbo-Haoussa et se dirige vers le lac Tchad par Sokoto, Zinder et Kano.

Entre le territoire du Sénégal et le cours du Niger moyen, le sol est formé d'un vaste plateau rocheux, qui s'abaisse en pente douce vers le nord. La végétation n'y est vigoureuse que dans les vallées ; les plateaux ne portent guère que des acacias épineux et présentent souvent des caractères désertiques. Cependant, les populations y sont sédentaires et trouvent, au moins dans les vallées, des conditions d'existence relativement faciles. Les communications n'y rencontrent pas d'obstacles, et sont fréquentées.

Au sud du cours du Niger, l'aspect du sol change. Toute la région qui s'étend jusqu'au 8e degré de latitude nord est une immense plaine aux larges ondulations, percée çà et là de massifs montagneux.

Le plus important de ces massifs est celui du Fouta Dyalou, aux sources du Niger, du Sénégal et de la Gambie. Ce massif est formé de montagnes élevées, souvent abruptes dans sa partie sud-ouest. Il se prolonge vers le nord jusqu'au cours du Sénégal par les plateaux du Boundou et du Fouta Sénégalais.

Au sud-est, le massif du Fouta Dyalou se rattache, sur la lisière nord de la zone des forêts, à une région de collines entremêlées, séparées par des bas-fonds marécageux, où prennent naissance les rivières qui vont à l'océan Atlantique, arrosant le pays de Libéria

et la Côte d'Ivoire, ainsi que les affluents de la rive droite du Niger.

D'autres massifs isolés, d'une importance beaucoup moindre, se trouvent au sud de Sikasso et à l'est du Massina.

A part le massif du Fouta Dyalou, toute la région au nord de la zone de forêts est un pays largement ouvert, pourvu de végétation, abondamment arrosé. Autrefois très peuplée et très cultivée, cette région a été appauvrie par les guerres perpétuelles dont elle a été le théâtre. Aucun obstacle n'y entrave les relations, tant du nord au sud que de l'est à l'ouest.

Au contraire, dans la zone de forêts, les obstacles aux communications sont considérables ; le terrain y est coupé de marécages et de collines abruptes et couvert d'une végétation qui envahit les sentiers. Les pluies torrentielles fréquentes et de longue durée rendent les cours d'eau souvent infranchissables.

Ainsi, les caractéristiques des régions de l'Afrique occidentale sont :

Au nord, le désert ;

Au sud, une zone de forêts où les communications sont précaires ;

Au centre, une région largement ouverte de communications faciles.

Les conséquences immédiates sont que la région centrale, le Soudan proprement dit, est habitée par un petit nombre de peuples occupant chacun une

vaste étendue de terrain, en relation constante les uns avec les autres, tandis que, dans la région de forêts, on rencontre un grand nombre de petites peuplades, dont quelques-unes n'ont qu'un nombre de villages très restreint. C'est ainsi que, le long de la côte de l'océan Atlantique, de la Gambie à Free-Town, on compte, pour le moins, onze peuplades, de noms et de langues différents.

Par contre, la zone soudanienne proprement dite, se partage presque entièrement entre trois seuls peuples : les Wolof, les Peul, les Mandé.

D'autres conditions ont contribué à la plus ou moins grande extension des langues de l'Afrique occidentale. Ce sont le commerce et les guerres.

Le commerce propre du Soudan consistait, à l'importation, en sel provenant des mines du Sahara occidental et en denrées européennes provenant surtout de Tripoli ; à l'exportation, en un peu de noix de kola, provenant de la lisière de la zone des forêts ; d'or provenant des rivières qui descendent de Fouta Dyalou et de celles de la Côte d'Or ; enfin et surtout d'esclaves.

Ce commerce donnait lieu à des communications fréquentes par caravanes entre le Sahara occidental, le Maroc, Tripoli et Ségou, Tombouctou et Kano. En ces points, les caravanes venues du Sahara, dont les chameaux ne peuvent pas vivre dans les pays humides du sud, laissaient leurs denrées, qui étaient

emportées par des commerçants nègres, lesquels rapportaient du sud les denrées d'échange.

Il s'est donc formé très anciennement, à travers le pays des Mandé, un courant actif de transactions du nord au sud et du sud au nord, qui a certainement beaucoup contribué à l'extension de leur langue.

Un courant analogue s'est formé entre les pays de la région du Tchad et les peuplades habitant la lisière de la zone des forêts. Les agents en ont été les Haoussa, habitants de la région entre le Tchad et le Niger au nord de la Bénoué. Ces relations ont étendu vers l'ouest la langue de cette nation.

D'autre part, au début du XIX[e] siècle, une migrade Peul, venant du Fouta Dyalou, s'est dirigée vers l'est, en fondant des colonies, dont la principale fut le Massina. Le domaine de la langue peul en fut accru d'autant.

Depuis lors, les guerres d'El Hadj Omar transportèrent le long du Niger moyen un grand nombre de guerriers de race peul, dont l'installation sur les bords de ce fleuve a apporté un nouvel appoint au nombre des habitants de langue peul de cette région.

Pendant longtemps, la linguistique des peuples de l'Afrique occidentale resta inconnue. Puis quelques ouvrages donnèrent des indications sur les langues parlées dans les possessions européennes de cette région :

Au Sénégal, le Wolof et le Peul ;

A Sierra Leone, le Timéné;

A la Côte d'Or, le Tchi et l'Ewé.

Mais ce n'est que depuis une époque récente que le nombre des ouvrages qui étudient les langues du Soudan et de la Côte se sont multipliés.

Depuis 1896, les ouvrages de ce genre à citer sont les suivants :

I. — LANGUES PARLÉES AU SOUDAN

1. Capitaine J.-B. RAMBAUD. *La langue Mandé*, grand in-8°. Paris, Bouillon, 1896.

2. *Essai de grammaire Bambara*, « idiome de Ségou », par un missionnaire de la Société des Pères Blancs, in-12, 61 p. Paris, André, 1899.

3. *Catéchisme Bambara* par les Pères Blancs de la mission de Ségou, in-12. Paris, André, 1898.

4. DELAFOSSE. *Essai de manuel pratique de la langue Mandé ou Mandingue*, « dialecte dyoula ». Paris, Leroux, 1901.

5. RR. PP. HACQUARD et DUPUIS. *Manuel de la langue Soñgay*, in-12, IV et 253 p. Paris, Maisonneuve, 1897.

6. DELAFOSSE. *Manuel de la langue Haoussa*, 130 p. Paris, Maisonneuve, 1901.

7. Lieutenant BLUZET. *Vocabulaire de la langue du Mossi*, « Bulletin du comité de l'Afrique française, 1901 », supplément n° 3.

II. — LANGUES DE LA CÔTE D'IVOIRE

1. DELAFOSSE. *Essai de manuel de la langue Agni*, grand in-8°, XIV et 226 p. Paris, André, 1901.

2. Dr PLEHN. *Étude sur la répartition géographique des dialectes du Togo, dans Zeitschrift für Afrikanische und Oceanische Sprachen* de 1898 (3e livraison).

III. — LANGUES DE LA CÔTE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE

1. Capitaine J.-B. RAMBAUD. *La langue Wolof*, in-8°, 106 p. Paris, Leroux, 1903.

On voit que ces documents récents portent en général sur les langues du bassin du Sénégal et du bassin supérieur et moyen du Niger, ainsi que sur une partie de la Côte d'Ivoire. Pour les autres langues de la côte de l'océan Atlantique et du golfe de Guinée, nous en sommes encore réduits à des publications déjà anciennes; il en est de même pour la plupart des langues de l'Intérieur.

Un caractère que l'on retrouve fréquemment dans les langues du bassin du Niger est que les mots sont formés de racines monosyllabiques, composées d'une consonne suivie d'une voyelle, auxquelles sont agglutinées des préfixes ou des suffixes ayant la même forme.

En Mandé, la formation par l'addition de suffixes est de beaucoup la plus fréquente, et ce procédé y est nettement caractérisé. Aussi, le plus souvent, un mot est constitué de plusieurs syllabes, composées chacunes d'une consonne suivie d'une voyelle.

Ce n'est qu'exceptionnellement et pour certains dialectes que la chute de voyelles peut amener deux consonnes à se suivre immédiatement.

Les autres caractères particuliers de la langue mandé sont les suivants :

Le nom ne subit aucune modification organique indiquant le genre ou le nombre. Le pluriel peut être indiqué par un suffixe monosyllabique.

Il existe un certain nombre de qualificatifs, mais ils sont rares et, le plus souvent, la qualification d'un substantif se fait, non par un mot jouant le rôle d'adjectif, mais par une proposition formée au moyen d'un verbe qualificatif.

Deux noms en rapport de détermination se placent à la suite l'un de l'autre, sans aucune particule, le nom déterminé le premier, le déterminant le second. De même, le qualificatif se place après le substantif.

Il n'y a qu'une série de pronoms personnels.

Les nuances du verbe sont indiquées au moyen de particules placées avant ou après le verbe. Ces particules varient du verbe positif au verbe négatif et, pour les verbes positifs, du verbe actif au neutre.

Il n'existe dans une phrase aucune différence entre

le cas de la détermination et celui de l'indétermination.

Le complément direct du verbe se place avant lui, entre la particule qui le précède et le verbe proprement dit. Les autres compléments se placent après le verbe.

Ces compléments sont déterminés au moyen de particules suffixées, lesquelles indiquent les rapports de circonstances qui relient ces compléments à la proposition. Ces rapports sont encore indiqués par un certain nombre de substantifs. Par exemple, le substantif « figure » est employé pour rendre l'idée de « devant, avant, en avant, etc. », le substantif « dos », pour rendre l'idée de « derrière, en arrière, après, etc. ».

La langue mandé, qui présente une remarquable unité, même dans ses variations dialectales, est parlée dans la zone délimitée par Kayes, Djenné, Kong, et jusqu'à la côte de l'océan Atlantique dans les bassins de la Gambie et de la Cazamance.

Des caractères analogues se retrouvent dans la langue du Soñgay et dans celle du Mossi.

La *langue soñgay* est parlée de l'extrémité orientale du lac Faguibine jusqu'à Agadès, dans l'Aïr et des oasis au sud du Sahara jusqu'à la latitude de Djenné et de Say. Cette langue a plusieurs dialectes qui ne diffèrent les uns des autres que par quelques varia-

tions de prononciations. Les principaux sont ceux de Tombouctou, de Djenné, de Say.

Comme en mandé les racines sont monosyllabiques et composées d'une consonne suivie d'une voyelle ou d'une diphtongue ; les mots sont formés par la juxtaposition de la racine et d'un affixe de même forme. En général, cet affixe suit la racine ; cependant il existe quelques préfixes.

Le nom ne subit aucune modification organique ; le pluriel s'indique par un suffixe.

Il n'y a pas de différence entre le cas de détermination ou d'indétermination.

Deux noms en rapport de détermination se placent l'un à la suite de l'autre, sans particule, le déterminé le premier.

Il n'y a qu'une seule série de pronoms personnels.

Les différentes modifications correspondant aux temps et aux modes sont indiquées par des particules verbales, qui se placent avant le verbe.

Les particules sont différentes pour le verbe positif et le verbe négatif.

Le complément direct se place avant le verbe, entre ce mot et la particule qui le précède. Comme en mandé, les rapports de circonstances sont souvent indiqués par un substantif.

On voit, par cette rapide analyse, que la langue soñgay présente les mêmes caractères grammaticaux que les langues du groupe mandé.

La langue soñgay paraît donc pouvoir se classer parmi les langues soudanaises à côté du mandé avec lequel elle paraît être en liaison intime.

L'analyse des renseignements fournis par le Dr Bluzet sur la *langue du Mossi* conduit à une conclusion analogue.

La *langue wolof* présente certains des caractères des langues mandé, tels que la conjugaison du verbe au moyen de particules. Toutefois nous voyons employer dans cette langue un véritable verbe auxiliaire.

Ces caractères communs avec les langues mandé sont, d'ailleurs, peu nombreux; au contraire, le wolof diffère de ces langues par plusieurs points.

Les substantifs en rapport de détermination se placent l'un après l'autre, le déterminant le premier, le déterminé le second, c'est-à-dire dans l'ordre inverse de celui adopté par les langues mandé; de plus, on intercale entre les deux substantifs une particule.

Il y a trois séries de pronoms personnels : isolés, sujets, compléments.

Le wolof n'a pas de qualificatifs mais seulement des verbes qualificatifs. Pour exprimer la qualité du substantif, cette langue emploie donc une proposition spéciale; on dit: un homme qui est vieux, un arbre qui est gros, etc.

Mais deux caractères différencient profondément le wolof des langues mandé. Ce sont : la formation des

noms par dérivation et la distinction entre le cas de la détermination et celui de l'indétermination.

Certains substantifs peuvent être tirés de verbes par un procédé de dérivation, qui consiste dans le remplacement de la consonne initiale du verbe par une consonne nasalisée. Ce phénomène est spécial au wolof.

D'autre part, l'emploi de particules de détermination est un des traits caractéristiques de la langue.

Il y a plusieurs sortes de particules de détermination. Les unes s'emploient avec les substantifs, les autres servent à indiquer les circonstances de temps, de lieu et de manière. Ces particules servent à indiquer les nuances de la détermination; elles correspondent au cas où le substantif est très bien déterminé, moins bien déterminé ou indéterminé. Elles ont donc le sens de déterminatifs, mais aussi le sens de démonstratifs et de relatifs.

Les particules de détermination circonstancielles ont également ces deux sens.

L'emploi de ces particules qui varient avec le substantif qu'elles accompagnent, avec la circonstance qu'elles indiquent, avec le degré de détermination, et du singulier au pluriel, sont la caractéristique de la langue wolof et constituent sa plus grande difficulté.

Avec la *langue agni* nous revenons aux langues simples, dans le genre du mandé. « La langue agni

est parlée d'une façon générale dans toute la partie de la colonie de la Côte d'Ivoire s'étendant du Bandama à l'ouest jusqu'à la frontière anglaise à l'est, et depuis la mer jusqu'au 3[e] degré de latitude nord. » Cette langue, contrairement à ce qui se passe dans les langues du nord, présente des consonnes palatales, du moins dans les dialectes orientaux, un son *u* consonne, la dentale nasalisée *ng*, des gutturales vélaires parmi lesquelles *gb* et *kp* ; pas de gutturales fricatives.

Le substantif ne subit aucune variation indiquant le genre ou le nombre ; le pluriel peut se marquer par un suffixe.

Le rapport de possession se rend en juxtaposant les deux substantifs, le possesseur le premier sans aucune particule.

L'agni présente des qualificatifs nombreux ; ils se placent après le substantif. Ses pronoms ne présentent qu'une seule série.

Les verbes sont nuancés au moyen de particules placées avant ou après le verbe ; une particule indique la négation. Il semble qu'il y ait une voix passive marquée par l'addition au verbe d'un préfixe.

On peut voir, par cette courte analyse de l'ouvrage de M. Delafosse, que les caractères saillants de la langue agni sont ceux que nous avons déjà signalés pour les langues de la famille mandé.

Nous terminons cet exposé en rappelant les

recherches du Dr Plehn sur la distribution géographique des langues du Togo.

Celle de ces langues dont le domaine est le plus étendu est l'*Ewé* (Ew'é, Eφé, Ephé), laquelle est parlée de la côte jusqu'à hauteur de Kpando et à la rivière Amu, entre le Volta et le Mono. A l'est et au nord-est se trouve le territoire des langues *Tchwi*; à l'ouest, celui de la langue *Fon* (Fon, Fong, Fongbi). Au sud-est, principalement au delà du Volta et jusqu'à Accra, se parlent les dialectes *Gan* (Gã.)

Au nord de la ligne Kpando — rivière Amu jusqu'à hauteur de Kratchi et Bato, le Dr Plehn a reconnu un certain nombre d'idiomes, qui sont envahis par l'*Ewé* et le *Tchwi* et qui vont en se perdant graduellement. L'*Ewé* et le *Tchwi*, compris et parlés sur une grande étendue de terrain, sont devenues les langues commerciales et ont envahi les dialectes divers par les différentes voies commerciales, surtout par le Volta.

Les principaux de ces idiomes sont ceux de l'*Atakpamé*, de l'*Akposo*, du *Kébu*, du *Borada*, du *Likpé*.

Le dialecte de l'*Atakpamé* (Yomba, Anago) a son centre vers la ville du même nom et se parle surtout entre la rivière Amu et le Mono. Il se rattache à la famille *Yoruba*. On y trouve des îlots de *Wutu*, qui est un dialecte Ewé.

L'idiome de l'*Akposo* s'étend à l'ouest de celui d'Atak-

pamé; celui du *Kébu* au nord de l'Akposo, jusque vers Bismarcksburg.

L'idiome de *Borada* s'étend à l'ouest de l'Akposo jusqu'au Volta; le *Likpé* (Mu) au sud-ouest de l'Akposo et au sud-est du Borada, autour de la ville de Maté.

Au nord-ouest de Kpando, entre la région montagneuse de Santrékofi et le Volta, se parle l'idiome du Nkonya, lequel paraît être un îlot du *Nkonya* (Gbanyé) dont le domaine s'étend au nord de Kintampo et de Salaga. Cet idiome se rattache aux langues Gan.

D'autres idiomes beaucoup moins répandus se parlent dans la même région. Entre l'Atakpamé et l'Akposo, des îlots de *Fon* (langue du Dahomé); entre l'Akposo et l'Ewé, des îlots *Akholo* (Ago); dans la zone montagneuse de Santrékofi, entre le Borada, le Likpé et le territoire de langue Nkonya, des îlots où se parlent les dialectes divers de *Santrékofi*, *Akpafu*, *Boviri*. Le nombre des habitants parlant ces dialectes paraît être de 900 pour l'Akholo, 1500 pour l'Akpafu, 600 pour le Boviri, 500 pour le Santrékofi.

Enfin, dans le triangle Kpando, Ho Agbaladomé, en plein territoire Ewé, se trouvent des enclaves d'idiomes spéciaux : le *Logba*, à l'ouest d'Agbaladomé; l'*Avatimé*; le *Nyambo*, au nord de Ho; le *Tafi*, au sud de Kpando.

En joignant à ces précieux renseignements ceux

que nous tenons déjà du D[r] Christaller sur les dialectes de là Côte d'Or, du Volta, et d'Ellis sur les peuples de langue Tchwi, Ewé et Yoruba, on peut se faire une idée de la répartition des langues sur la côte de Guinée. Il resterait, pour combler les lacunes de nos connaissances de ce côté, à avoir des renseignements sur les dialectes autres que l'Agni, parlés dans la Côte d'Ivoire et son Winterland.

CAPITAINE RAMBAUD.

LES LANGUES DÉNÉES

I. — LA GRANDE FAMILLE DÉNÉE

Par Dénés j'entends cette grande famille d'aborigènes américains connue autrefois sous les noms impropres de Tinné ou Tinneh et que le Bureau d'Ethnologie de l'Institution Smithsonienne à Washington persiste à appeler Athapaskans. Ce sont les Dènè-Dindjiè de l'abbé Petitot. Leur habitat représente un territoire immense. Et tout d'abord il convient d'observer qu'ils se divisent en Dénés méridionaux et en Dénés septentrionaux. Les premiers, bien que plus nombreux, ne forment guère que deux ou trois tribus, les Navajos et les Apaches, cantonnés dans les États de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, avec les Houpas de la Californie, auxquels on pourrait ajouter les débris de quelques autres éparpillés dans les régions circonvoisines. Par contre, la branche septentrionale s'émiette en une vingtaine de tribus qui sont différenciées surtout par les particularités de leurs idiomes. Leurs frontières sont,

au nord et à l'est, co-limitrophes avec celles des Esquimaux, tandis qu'au sud ils ont pour voisins immédiats les peuplades d'origine algonquine, Cris et Pieds-Noirs, à l'est des Montagnes Rocheuses, et les Indiens de la race séliche stationnés dans la Colombie Britannique. Le littoral nord-ouest du continent américain est aussi en possession de nations hétérogènes telles que les Thlinkits, les Tsimpsians et les Kwakwiut'hl avec lesquelles ils sont plus ou moins en rapport.

Au sud, les Navajos et les Apaches sont bien connus. Chacun sait les triomphes industriels au crédit des premiers, non moins que les tendances belliqueuses des seconds. De même, le langage n'est pas la seule caractéristique qui fasse des tribus du nord des unités ethniques distinctes. Ainsi, toutes les divisions transmontaines[1] de la famille remplacent par le patriarchat ou droit de succession d'après le père de famille le matriarchat ou système d'hérédité en ligne féminine des Porteurs, des Babines et d'une partie des Nahanais qui vivent à l'état semi-sédentaire dans le nord de la Colombie Britannique.

De même pour le mode des funérailles. Tandis que les tribus que je viens de mentionner pratiquaient originairement la crémation, les Chilcotins, dont le

1. C'est-à-dire à l'est des Montagnes Rocheuses, la présente étude étant écrite en Colombie Britannique.

territoire est contigu à celui des Porteurs, enterraient leurs morts, et les Sékanais, leurs voisins de l'est, ou bien les abandonnaient simplement, quelquefois même avant le trépas, regardant de sang-froid la perspective de retrouver plus tard leurs restes éparpillés dans le bois par la dent des bêtes fauves, ou bien les déposaient sur de grossiers échafaudages entre deux arbres de la forêt.

Les Navajos des États-Unis sont un peuple pasteur et artisan. Ils possèdent d'immenses troupeaux d'animaux domestiques et sont renommés pour l'excellence de leur argenterie et leurs couvertures tissées à la main; mais leurs frères du nord sont, par force autant que par goût, chasseurs et pêcheurs. Le saumon tailladé et desséché au soleil est le pain quotidien des tribus occidentales, tandis que leurs congénères de l'est n'ont pour vivre que le fruit de leur chasse et diverses espèces de poisson de moindre importance.

Il n'y a pas jusqu'au physique de l'individu qui ne varie d'après la tribu à laquelle il appartient. En Colombie Britannique, le Chilcotin est court et trapu; le Porteur, de taille plus élancée, avec de gros yeux noirs et des lèvres assez épaisses; le Sékanais des Montagnes Rocheuses est svelte et osseux, avec de petits yeux enfoncés dans leur orbite et des lèvres plus fines et quelque peu saillantes. D'un autre côté, les tribus de l'est sont en général repré-

sentées par des Indiens de plus grande stature qui se font remarquer par leur front fuyant et leur nez aquilin. Par ailleurs, pommettes saillantes, cheveux très noirs, grossiers et plats, barbe peu fournie ou complètement absente, même chez les adultes mâles, pieds et mains petits chez les deux sexes, voilà autant de particularités que la famille entière possède au même degré.

Leurs langues ont aussi beaucoup de points de ressemblance. Au point de vue étymologique, tous les dialectes ont les mêmes racines, lesquelles, chez les substantifs et les mots inconjugables, sont invariablement monosyllabiques. Les changements vocaliques qui différencient ces radicaux selon la tribu qu'ils représentent ne sauraient infirmer cette règle, vu qu'en déné l'essence du langage se trouve dans les consonnes : les voyelles n'y ont presque aucune valeur.

Les conditions morphologiques, la structure matérielle de ces idiomes accusent une hétérogénéité d'origine que confirme d'ailleurs la diversité des mœurs et coutumes des différentes peuplades. Ainsi, ces langues, bien qu'en partie isolantes et par conséquent monosyllabiques comme le chinois, sont aussi polysynthétiques à l'instar de la plupart des idiomes américains. Tout aussi inflectionnelles dans les éléments pronominaux de leurs verbes que le grec et le latin, elles sont pourtant agglutinatives en

ce qui regarde leurs racines verbales et la majorité des mots inconjugables, bien que certains d'entre ceux-ci, généralement les noms de lieux et de personnes, dénotent une tendance fortement incorporante.

Au point de vue généalogique, c'est-à-dire en comparaison avec les autres langues considérées d'après le caractère ethnique de ceux qui les parlent, les dialectes dénés ne manquent pas non plus de traits de ressemblance avec les représentants les plus divers du parler humain. Ils rappellent les idiomes touraniens par le monosyllabisme de la plupart de leurs racines; par la règle fondamentale de leur syntaxe qui demande que le régime précède le verbe, ou plutôt que la partie gouvernée soit suivie de celle qui gouverne; par le caractère postpositif des équivalents de nos prépositions, la rareté de leurs termes de relation et de conjonction, etc. Ils ont de commun avec les langues sémitiques l'immutabilité de leurs consonnes initiales comparées au peu de fixité des sons voyelles qui se transmutent aisément dans tous les dialectes, la nature d'une espèce d'article-préfixe, le grand nombre des formes modificatives de leurs verbes, et la dualité grammaticale des mots qui représentent ces choses que la nature a faites doubles, comme les yeux, les oreilles, les mains, etc. Enfin, certains traits de moindre importance, comme la formation du nombre neuf et le caractère des

pronoms interrogatifs et autres dans certains dialectes leur donnent comme un air de famille, assez léger, sans doute, avec des idiomes aryens.

Considérés dans leurs éléments et sous le rapport des choses qu'ils représentent, les noms dénés se divisent en quatre catégories. Ce sont d'abord des racines primaires, toutes monosyllabiques, et ayant trait uniquement aux objets ou aux choses de nécessité première, comme la terre, le ciel, le feu, l'eau, etc. Ensuite nous avons des racines secondaires, formant des dissyllabes non synthétiques, dont un des membres jouit généralement d'une importance majeure; puis, en troisième lieu, des noms composés presque toujours d'une agglomération de monosyllabes qui ont originairement autant de sens distincts que d'éléments constitutifs et dont la juxtaposition donne naissance à une signification nouvelle; et enfin une classe de noms verbaux, composés d'un verbe uni à une préposition, un pronom ou un nom, ou bien encore à plusieurs de ces éléments ou à leur totalité. Ces mots expriment des objets d'importance toute secondaire ou d'origine moderne, comme ceux qui désignent une charrue, une boutique, un porte-plume, etc.

Quant aux adjectifs, ils se font remarquer surtout par leur absence presque complète dans la plupart des dialectes, Ils sont remplacés par autant de verbes qui se conjuguent aussi régulièrement que

ceux de la classe à laquelle ils appartiennent au point de vue grammatical.

Les verbes proprement dits forment légion, et si l'on tient lieu de toutes leurs formes, lesquelles possèdent chacune une conjugaison complète, ils se nombrent par centaines de mille. Tout verbe déné est au moins dissyllabique, étant composé d'éléments pronominaux qui varient selon les personnes et d'une désinence qui jouit d'un degré relatif d'immutabilité. Certains verbes du dialecte porteur possèdent jusqu'à vingt et une personnes par temps. Chose remarquable, tous les dialectes ont un verbe substantif de forme indépendante et presque toujours parfaitement régulier dans sa conjugaison.

Quant aux pronoms personnels, ils obéissent aux lois qui régissent leurs équivalents grecs ou latins, n'apparaissant sous une forme indépendante que pour donner plus d'emphase à ceux que renferme implicitement tout verbe, quel que soit le temps ou la personne où ils se trouvent. C'est dire que l'infinitif est inconnu dans ces idiomes.

Une des difficultés de ces langues excessivement complexes consiste dans la négation telle qu'on la trouve dans les dialectes occidentaux. Tandis que les Dénés orientaux font simplement suivre le verbe affirmatif d'un adverbe négatif, le dialecte chilcotin le fait précéder d'une particule à sens identique, mais inflecte en même temps ce verbe, tout en lui

conservant l'inflexion déjà nécessitée par chaque personne de tout temps affirmatif. Les dialectes porteur et babine renchérissent encore sur les difficultés qui résultent de cet arrangement. A la particule invariable qui dénote la négation, ils ajoutent deux, quelquefois trois, inflexions ou incorporations dans différentes parties de tout verbe, à tous les temps et à toutes les personnes. Si l'on veut bien remarquer qu'une foule d'autres formes accidentelles, comme celles qui dénotent la peur, la réduplication, l'erreur, l'inception, l'achèvement, etc., — sans compter plusieurs particules ou pronoms complétifs, — peuvent encore inflecter ce verbe d'autant de manières différentes, en même temps que les préfixes ou infixes qui représentent ces dernières idées ont dans sa structure matérielle une place dont la location n'est rien moins qu'arbitraire, on aura une idée des incroyables difficultés dont cette partie du discours est hérissée dans plusieurs dialectes dénés.

Pour ne point trop donner dans le vague et rendre plus clairs les principes que nous venons d'énoncer, nous nous permettrons un exemple ou deux. Supposons que nous ayons affaire au verbe porteur *nœs'a*, « je tiens en mains ». Le négatif se trouvera exprimé par quatre additions ou mutations distinctes, et nous aurons *au nœ-hlœ-χœs-œrh*. *Au* est la particule négative ; *hlœ* est l'infixe négatif de la majorité des verbes transitifs, qui se changerait en *hle·* si

le verbe était intransitif; *zœs* est l'inflexion usuelle de la partie pronominale *œs* de *nœs'a* (qui équivaut à *nœ-œs'a*); enfin la finale *'œrh* n'est autre chose que la désinence *'a* inflectée par l'infixe *hlœ*. Ces mutations se reproduisent à chaque personne de tout temps, et en beaucoup de cas la désinence change en plus pour le passé, le futur prochain et, bien que moins souvent, pour l'éventuel.

Supposons maintenant qu'à l'idée négative nous voulons ajouter celle de la réitération. Au lieu de *au nœhlœzœs'œrh*, nous aurons alors *au nœ*NA*hlœzœs*-'T*œrh*, le *t* clappant de la désinence étant réclamé par la particule *na* qui exprime la réitération. Aux idées complexes déjà exprimées par ce verbe ajoutons encore celle de l'inception, et nous obtiendrons *au nœna*HWE*hlœ*NŒ*zœs'tœrh*, dans lequel le crément *nœ* qui précède l'élément personnel *zœs* surgit tout naturellement pour faire cortège à la particule *hwe*, signe d'une action ou d'un état en voie de commencer. Sous cette dernière forme, le verbe signifie : « je ne recommence pas à tenir en mains ».

Après cette courte esquisse de la famille dénée et des caractéristiques qui distinguent ses différents dialectes, nous pouvons aborder la revue des ouvrages ou écrits quelconques ayant trait de près ou de loin à ces mêmes dialectes. Cette famille d'aborigènes est relativement peu connue, et sa bibliographie est restée proportionnellement peu étendue :

raison de plus pour nous de ne pas nous borner dans ces quelques pages à l'étude de ce qui a pu paraître simplement dans ces dernières années.

II. — ÉCRITS RELATIFS AUX LANGUES DÉNÉES

Un des premiers vocabulaires dénés qui aient jamais paru accompagne la relation du voyage à l'Océan Pacifique de Sir Alexandre Mackenzie, le découvreur de la Colombie Britannique[1]. C'est une simple liste de vingt-cinq mots anglais-porteurs avec leurs équivalents chouchouapes. Dans l'édition de 1801, l'ordre de ces listes est malencontreusement interverti, les mots chouchouapes étant donnés comme porteurs et *vice versa*. La dernière édition récemment publiée à Toronto a remédié à ce défaut.

Quelque vingt ans après, un des « bourgeois » ou facteurs de la Compagnie du Nord-Ouest pour la traite des fourrures, Daniel Harmon, publia un journal de ses faits et gestes à l'est et à l'ouest des Montagnes Rocheuses[2]. La dernière partie renferme un vocabulaire de près de 400 termes porteurs, dont le principal mérite est de démontrer sans ambages l'impossibilité absolue où se trouve tout Anglais ou

1. Voyages from Montreal through the Continent of North America. London, 1801.

2. A Journal of Voyages and Travels in the Interior of North America. Andover, 1820.

Américain qui se base pour sa phonétique sur l'orthographe de sa langue maternelle de rendre, même approximativement, les sons d'un idiome étranger. Pour cette raison, ce vocabulaire n'a aucune valeur philologique, même pas celle de laisser entrevoir les légères altérations phonétiques opérées par le temps dans le dialecte qu'il est censé représenter. De plus, tandis que la plupart des termes qu'il énumère appartiennent au haut-porteur, tous ses adjectifs numéraux sont extraits du bas-porteur, tel qu'il se parle dans le voisinage du Fort Fraser où le compilateur passa quelque temps. Les quiproquos, faux homonymes et autres erreurs dont sa liste est criblée sont des plus risibles [1]. Mais inutile de nous y arrêter.

Nous passons également par-dessus l'ouvrage [2] d'un autre traiteur de fourrures du nom de John Maclean, lequel ne contient, du reste, que quelques termes dénés, pour arriver de suite à l'important ouvrage de l'abbé E. Petitot, je veux dire son Dictionnaire polyglotte de la langue « déné-dindjié [3] ». C'est un volume in-folio de LXXXVIII-367 pages comprenant, outre le vocabulaire des dialectes montagnais, peau-de-lièvre et loucheux, une monographie

1. De fait, sur les 396 mots qu'il compte, je n'en trouve qu'un seul qui soit écrit correctement.

2. Notes of a Twenty-Five Years Service in the Hudson's Bay Territory. London, 1849.

3. Dictionnaire de la langue Déné-Dindjié. Paris, 1876.

des Déné-Dindjié, un essai sur l'origine de ces peuples et un précis de grammaire comparée de leurs idiomes. De cet ensemble résulte un travail très remarquable, qui fait le plus grand honneur à l'énergie et aux aptitudes linguistiques de l'auteur, et notre admiration pour son habileté ne peut que s'accroître si l'on considère le peu de temps relatif qu'il a passé à étudier et à consigner par écrit les dialectes si difficiles de ces Indiens et sa propre ignorance de la langue anglaise. Cette dernière lacune, qui lui ferma l'accès aux conquêtes scientifiques des savants américains et le laissa à ses propres ressources, explique et atténue la plupart de ses errements dans le champ de l'ethnographie et de la philologie comparée.

Ainsi ses notions relativement au caractère ethnique des peuplades américaines sont quelque peu vagues et indécises. « Qui sait », écrit-il à la page XVII, « si les nations du Mexique et du Pérou n'ont pas aussi une grande affinité avec nos Dénés et nos Dindjié, puisque les Nabajos ont été considérés comme des Aztèques ou Mexicains par plusieurs ethnologues », erreur colossale dont personne ne voudrait plus se faire l'écho. Elles sont parfois radicalement fausses. Par exemple il considère les Navajos comme « une des quatre tribus apaches qui habitent les villages indiens nommés puéblos dans le Nouveau-Mexique ». Il y a ici une étrange confu-

sion. Les Navajos constituent à eux seuls une
homogène et parfaitement autonome. C'est la
populeuse de toutes les divisions dénées, et ell
de commun avec les Apaches que les liens du
et du langage qui rattachent les différentes trib
l'agrégat qu'on appelle la famille dénée. Quant
puéblos, inutile de remarquer qu'ils sont habité
une race entièrement hétérogene.

Quelques lignes plus bas, le docte auteur d
comme son opinion que ces mêmes Navajos
« aussi étrangers au reste des Apaches... qu
Sarcis... sont étrangers à la famille des Pieds-Noi
Il me paraît difficile de concilier cette assertion
à fait gratuite avec l'assurance fraîchement do
que les Navajos ne sont rien moins que des Apac
Dans le premier cas, l'auteur adoucit indûmen
nuances bien tranchées qui font des deux peupl
des tribus complètement distinctes; dans le se
cas, c'est le contraire qui lui arrive : au lieu d
considérer comme des rejetons différents des mê
parents, il en fait des étrangers qui n'ont guère
finité qu'en Adam, puisque les Sarcis, tribu dé
sont aussi exogènes aux Pieds-Noirs, tribu al
quine, que ne le sont, par exemple, les Iroquo
les tribus têtes-plates ou séliches de l'ouest. Q
à sa classification des indigènes du littoral de l'O
Pacifique, elle est en grande partie fantaisiste et
valeur aucune; mais il n'est que juste de remar

qu'à l'époque de la publication de son dictionnaire, l'ethnographie des nations peaux-rouges en général laissait encore beaucoup à désirer, même chez les auteurs américains.

Je ne voudrais pas non plus me porter garant de toutes les étymologies et assimilations linguistiques de l'abbé Petitot. Elles accusent invariablement un esprit scrutateur et délié, mais plusieurs semblent forcées, surtout lorsqu'elles sont invoquées comme preuves à l'appui de telle ou telle thèse.

Enfin un critique un tant soit peu chicanier pourrait demander à cet auteur où il a pris sa division des langues en monosyllabiques, touraniennes, polysynthétiques et inflectées[1]. Le chinois n'est-il pas une langue touranienne ? D'un autre côté, n'est-il pas le type le plus parfait des langues monosyllabiques ?

Quant à son Précis de Grammaire comparée, nous ne saurions trop louer sa clarté, sa lucidité et le bien fondé de la plupart de ses assertions. On lui a reproché d'être incomplet ; mais les censeurs de cette partie de l'ouvrage oublient que l'auteur ne le représente que comme une esquisse grammaticale. Tout comme le dictionnaire qu'elle précède, cette grammaire nous révèle en homme naturellement observateur et, de plus, doué d'une excellente oreille.

1. Avant-propos, p. XIII.

Je ne puis pourtant m'accommoder de son orthographe. Par moments elle prête à confusion, et elle est quelquefois incontestablement inexacte. Par exemple, le *tch-* de mots comme *estchén*, « chanter », ne rend certainement pas le son produit par le Déné qui les prononce. Le *tch-* de l'abbé Petitot est ici [1] l'équivalent de la lettre *q* telle qu'employée dans mes propres publications. Il représente un son chuintant qui correspond exactement au *c* mouillé tel qu'il est usité dans les campagnes de l'ouest de la France à l'occasion de mots comme cœur, curé, vicaire, etc., où le son du *t* fait complètement défaut, tandis que le *ch* n'y paraît pas davantage. Je me permettrai aussi de faire remarquer que notre auteur prête quelquefois deux rôles bien distincts au même signe. Par exemple, dans son ouvrage l'apostrophe après un *l* représente un sifflement très prononcé, tandis qu'après un *t* il prend la place d'un *h* aspiré. En outre, l'auteur — et après lui le P. Le Goff et les missionnaires du Nord-Ouest en général — rend par une double consonne le « click » ou coup de langue si fréquent dans les idiomes de races inférieures, américaines, bantoues, etc. Comment, avec cette orthographe, ces missionnaires rendraient-ils un mot comme le chilcotin *sœtla*, « il est assis », et autres où la consonne doit se doubler sans pourtant dénoter

1. Ailleurs il a une autre valeur.

aucun claquement de langue ? Tel que je viens de l'écrire, ils lui attribueraient ce coup de gosier, et alors au lieu de signifier « il est assis », le mot voudrait dire « ma plume ». Que si on l'écrivait avec un seul *t*, on aurait alors un mot qui aurait le sens de « mes lèvres ».

Une autre critique que me suggère ma familiarité avec la phonologie des idiomes occidentaux a trait au son de l'*r* dans les dialectes dénés. A part l'*r* français qu'on rencontre, paraît-il, chez certaine tribu de l'extrême nord, l'abbé Petitot rend uniformément ce son par le rho grec ρ. Or, indépendamment du premier cas qui est du reste fort rare, je ne puis croire aisément qu'on ne trouve point à l'est des Montagnes Rocheuses tout comme dans le vocabulaire de toutes les tribus de l'ouest deux *r* absolument distincts et comme unités phonétiques et comme valeur philologique. M. Petitot dit simplement que « ρ est l'R guttural et grasseyé des Arabes[1]. Ces deux qualificatifs me paraissent s'exclure l'un l'autre. En tous les cas, en connexion avec des termes nombreux qui ont dans l'est leurs équivalents homonymes, nous avons dans l'ouest deux *r* tout à fait distincts : le premier, qui est fortement grasseyé, s'appliquerait à des mots de dialectes orientaux comme *yera*, « près de lui », *eron*,

1. P. XLVII.

« il tua », etc., dans lesquels Petitot introduit le rho grec (*yeρa*, etc.), tandis que d'autres termes comme *rhay*, « racine », *rhena*, « il vit, » etc., sont caractérisés par un *r* très dur et excessivement guttural qui n'a rien de commun avec le premier, bien que notre auteur le rende par la même lettre. Cette distinction est si importante que, dans certains dialectes comme le porteur et le babine, le dernier son dénote parfois une idée de reflectabilité que ne comporte point le premier. Ainsi, pour ne fournir qu'un exemple, le porteur *rœ* veut dire « à propos de (quelqu'un ou quelque chose), tandis que, en changeant l'*r* grasseyé en *r* guttural, nous obtenons *rhœ* qui signifie « à propos de soi-même ». Du reste, tous les termes précités, et une foule d'autres, deviennent porteurs par le simple changement de l'*é* en *e*, circonstance qui absoudra, j'espère, ma critique du reproche de témérité, au cas assez peu probable où l'on ne voudrait pas lui accorder le mérite d'une justesse absolue.

Pour en revenir au Dictionnaire de l'abbé Petitot, c'est un vrai monument qui, malgré ses imperfections, fait le plus grand honneur à son compilateur. Ces imperfections sont surtout évidentes dans la partie montagnaise, tandis que le vocabulaire loucheux, bien qu'un peu moins abondant, est plus sûr et contient moins d'à peu près. Ces derniers termes, auxquels on pourrait ajouter certains autres que l'auteur

paraît avoir forgés de toutes pièces, au moyen du système assez judicieux de la juxtaposition de plusieurs racines, déparent quelque peu la colonne consacrée au montagnais.

L'ouvrage est complété par cinq grands tableaux synoptiques représentant les différentes conjugaisons avec les principales caractéristiques de chaque classe de verbes. Ces tableaux, qui sont excessivement précieux, donnent la mesure du discernement qui distingue notre auteur. Et pourtant, même sur ce point, je voudrais hasarder une critique qui a son importance. Je ne puis comprendre comment il a pu baser quatre des cinq conjugaisons qu'il expose dans sa grammaire sur des éléments si peu stables et si incertains que le sont les voyelles *e*, *a*, *u*, *o*. Si M. Petitot veut bien me le permettre, je lui ferai remarquer que les consonnes *n*, *l'* (ou *hl*) et *l*, qui modifient les créments personnels des verbes sont des éléments autrement constants et par conséquent d'une importance bien supérieure au point de vue grammatical. Ils ont leur place fixe à la seconde personne singulier de toutes les conjugaisons et à tous les temps du même verbe, au lieu de subir, comme les voyelles sus-mentionnées, des mutations continuelles selon les temps ou les personnes. L'auteur nous assure dans sa grammaire que les lettres *l* ou *l'* sont les signes de la forme transitive. C'est vrai dans la plupart des cas, mais cette règle souffre des exceptions;

même dans les dialectes représentés par ses ouvrages [1]. Ainsi les verbes avoir peur, être blanc, gésir (en parlant d'objets mous, de cadavres ou de plumes), etc., ne peuvent guère être représentés comme transitifs, et pourtant ils sont tous caractérisés par l'*l* pronominal.

Un principe que je crois pouvoir s'appliquer aux verbes de tous les dialectes dénés, orientaux comme occidentaux, est celui-ci : la première conjugaison est caractérisée par l'*n* de la seconde personne du singulier ; la seconde par l'*l* sibilant (l'*l'* de Petitot), qui reparaît à toutes les personnes de tous les temps qui suivent, excepté la première du duel qui est en *l*, et la troisième par l'*l* simple qu'on retrouve à toutes les autres personnes, excepté la seconde du pluriel où elle devient sibilante. Tous les autres accidents grammaticaux sont de pures irrégularités qui altèrent, sans changer essentiellement, les verbes qui peuveut tous se réduire aux trois catégories ci-dessus énumérées. Dans tous les cas, je me bornerai à dire qu'en déné beaucoup de verbes intransitifs peuvent se convertir en verbes transitifs en les mettant à la seconde conjugaison.

Le Dictionnaire de l'abbé Petitot fut publié en 1876. Onze ans plus tard, ce même écrivain nous

1. En porteur et autres dialectes occidentaux on ne saurait donner cette particularité comme règle.

donna un nouvel ouvrage contenant les textes originaux avec traduction littérale de *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest*[1]. Ce volume renferme 117 légendes ou récits dont deux sont en langue esquimaude, trois en cris, et les autres pourraient être regardées comme les archives de quatre tribus dénées. Je n'ai point compétence pour juger les matériaux non-dénés, et si j'observe que les textes cris ne sont pas aussi corrects qu'ils pourraient l'être, je le fais sur la foi d'un missionnaire qui est familier avec la langue de ces Indiens. Quant à ce qui forme le corps de l'ouvrage proprement dit, je ne connais rien dans ce genre de littérature qui en approche comme exactitude de transcription et importance corrélative aux points de vue mythologique et même ethnographique. Le naturel du narré indien le revêt d'un cachet de parfaite authenticité. Lire ces récits dans l'ouvrage de leur ancien missionnaire ou bien les entendre de la bouche des vieillards dénés me paraît une seule et même chose. La traduction qui accompagne les textes est d'un littéral remarquable, et, par son incontestable fidélité, elle ajoute encore au mérite intrinsèque de la collection une valeur que le philologue ne manquera pas d'apprécier.

Suivant de bien près en importance le Dictionnaire polygotte de l'abbé Petitot, est la Grammaire de la

1. Alençon, 1887.

langue montagnaise par le R. P. Legoff, O. M. I. [1]. C'est un volume de 342 pages, littéralement bourré de renseignements très précieux par un missionnaire évidemment plein de son sujet. La patiente industrie avec laquelle il a rassemblé et décrit tout au long les conjugaisons d'innombrables verbes au cours des 208 pages qu'il consacre à cette partie du discours est, sous un certain rapport, digne de tout éloge. D'un autre côté, cette même abondance et apparente surabondance donne malheureusement la clef du vice fondamenral, le manque d'esprit critique, le défaut de pénétration analytique, qui déparent l'ouvrage et lui enlèvent beaucoup de sa valeur scientifique. Pour dire toute ma pensée, le livre du P. Legoff est moins une grammaire qu'un assemblage de matériaux à l'aide desquels un esprit habitué aux déductions philologiques peut composer une excellente grammaire.

Un exemple suffira pour justifier cette assertion.

Parlant des conjugaisons, l'auteur les divise d'abord en seize classes différentes. Un coup d'œil jeté au hasard sur ces divisions artificielles nous fait tomber sur cette déclaration touchant la troisième : « Cette classe comprend vingt-six conjugaisons [2]. » Rien que cela ! Et remarquez qu'il base ces prétendues conjugaisons, non pas sur les principes constitutifs des

1. Montréal, 1889.
2. P. 165.

verbes, leur formation et leur évolution morphologiques, mais sur le sens de ces mêmes verbes en français, procédé dont le caractère antiscientifique n'échappera à personne.

Le traitement que le verbe reçoit dans la grammaire en question ferait soupçonner que l'auteur n'a pas une idée bien claire de l'essence d'une conjugaison. On serait porté à croire qu'il confond les espèces de verbes avec leurs conjugaisons. Toujours est-il qu'un examen même superficiel de ses longs paradigmes révèle le fait bien certain qu'ils peuvent tous se réduire aux trois conjugaisons dont nous avons déjà parlé.

En général, il me semble que l'auteur fait attention plutôt au sens des termes montagnais et aux particularités qui les différencient de leurs synonymes français qu'à leur structure matérielle, aux flexions vocaliques et autres, ainsi qu'aux lois latentes, mais immuables, qui gouvernent ces dernières. La peur qu'il a de théoriser, de poser des règles que sa grande connaissance de la langue lui montre comme étant très souvent violées par d'éclatantes exceptions est, à mon humble avis, la cause de graves omissions contraires aux intérêts aussi bien de l'élève que du philologue.

Ma dernière critique portera sur un point d'importance toute secondaire, lequel donne à croire que le P. Legoff est lui-même assez modeste pour se

rendre compte de l'insuffisance, chez lui, de ces qualités philologiques dont la possession eût assuré le succès de sa grammaire. Ainsi, bien que sa familiarité avec la langue montagnaise l'empêche d'hésiter quand il s'agit de donner un texte ou le paradigme d'un verbe en cet idiome, il se trouble facilement devant une simple question d'étymologie, au point même de se contredire quelquefois et de retirer ce qu'il a déjà avancé au cours de son ouvrage. « J'ai dit que *naosshi* me paraissait dériver de *naossher*, » écrit-il p. 232; « peut-être en cela ai-je eu tort. Je crois, en effet, qu'il dérive plutôt de *nassher*, je demeure. »

L'ouvrage se recommande par un style simple et partant très clair. De fait, un critique un tant soit peu exigeant pourrait parfois lui trouver un excès de la première qualité, lequel, en certains cas, n'ajoute nullement à la seconde. Par exemple, à la page 135, l'auteur n'eût rien perdu en clarté en remplaçant la phrase embarrassée : « avoir à la fourche des jambes un morceau d'étoffe remplaçant la culotte » par : « porter un pagne », de même qu'à la page 329 les expressions : « mon frère (plus âgé que moi); mon frère (moins âgé que moi) » ne valent certainement pas mieux que : « mon frère aîné, mon frère cadet ». Mais

La critique est facile et l'art est malaisé,

et la grammaire du P. Legoff rendra certainement

de très grands services à l'aspirant missionnaire pour lequel elle semble avoir été surtout préparée.

Le Dr Washington Matthews est la grande autorité américaine concernant tout ce qui touche de près ou de loin à l'importante tribu des Navajos. Il fut le pionnier dans ce genre d'études, et il en est demeuré le principal représentant. Bien que le résultat de ses recherches touche surtout au côté mythologique de cette intéressante peuplade, les nombreux textes indigènes dont sont parsemés ses travaux leur donnent une valeur que tout philologue appréciera.

En 1887, il fit paraître aux frais de l'Institution Smithsonienne de Washington une grande étude intitulée « The Mountain Chant », le Chant de la Montagne [1]. Ce travail comprend la traduction d'un mythe navajo, suivie de la description des cérémonies chamanistiques basées sur certains incidents de ce mythe, et des textes navajos usités au cours des incantations, prières et invocations auxquelles donne lieu la célébration de ces rites. Ce mythe décrit la captivité parmi les Utes d'un Navajo, sa libération, ses voyages et les aventures qui le ramènent à son pays natal, pérégrinations pendant lesquelles il est initié par les puissances surnaturelles aux mystères qu'il reçoit mission de communiquer à ses compa-

1. Fifth Annual Report of the Bureau of Ethnology. Washington, 18.

triotes. Le D[r] Matthews est parvenu à don
l'anglais de sa traduction comme un arome de
indigène qui la rend très attrayante et aug
d'autant l'authenticité apparente de son récit.

A l'instar de la plupart des auteurs américa
appelle dieux et déesses les éléments personnifi
la mythologie navajoe, procédé qui paraît p
rapport avec les idées plutôt chamanistique
théistes de l'intellect déné. En conséquence de
impuissance à saisir la véritable marche de l
indien, le traducteur adopte certains autres t
qui ne conviennent qu'aux langues et idée
américaines. Il rend, par exemple, *thigini* par «
ones », saints, saintes. Or, ce terme est l'équi
du chilcotin *tiyén*, qui s'applique à toute per
qu'on croit douée de pouvoirs occultes, aux so
ou magiciens, classe d'êtres qui n'a rien de con
avec les saints. Les Apaches, voisins et frères de
des Navajos, rendent la même idée par *diyi*, d
un M. Bourke, qui a publié, sur cette catégo
gens, une monographie[1] qui renferme d'exce
renseignements à côté des notions les plus i
grues. L'auteur de ce dernier essai rend for
l'équivalent apache des « saints » du D[r] Mat
par « medicine-men » qui, aux yeux du v

1. Medicine Men of the Apache, 9th Annual Report
of Ethnology, 1887-88, p. 452.

américain, a exactement la même signification que « sorciers indiens ».

Je pourrais m'étendre longuement sur la phonétique du Dr Matthews. Je préfère traduire ici un passage d'un travail que je publiai en 1891, au cours duquel j'eus à mentionner les textes du Chant de la Montagne de cet auteur. « Confesserai-je, » écrivais-je alors, « que l'irrégularité de quelques-unes des consonnes (parfaitement immuables dans tous les autres dialectes) qui entrent dans la formation de certains mots de ce chant me ferait soupçonner que des sons si délicats, mais non moins importants, que ceux de *t's*, *'k*, *hl*, ont pu échapper au transcripteur? Ces termes, et beaucoup d'autres, ressemblent tellement, sous d'autres rapports, à des synonymes qu'on rencontre dans les dialectes des Dénés septentrionaux, que je ne vois guère d'autre moyen d'expliquer les différences entre certaines racines navajoes et leurs équivalents dans les idiomes du nord [1]. » En d'autres termes, il me semblait que le Dr Matthews avait négligé dans sa transcription ces coups de gosier communs à la plupart des parlers primitifs que les philologues de langue anglaise sont convenus d'appeler « clicks », coups de gosier ou claquements de langue si importants qu'ils changent complète-

1. Dene Roots, Transactions Canadian Institute, vol. III, p. 152.

ment le sens du mot qu'ils affectent. Il n'aurait pas davantage tenu compte de l'*l* sibilante (*lh*). L'essai contenant cette critique — laquelle fut, d'ailleurs, répétée dans une importante monographie publiée un an après [1] — fut envoyé au docteur américain sans provoquer aucune réponse de sa part. Faut-il appliquer dans ce cas l'adage *qui tacet consentire videtur ?* Je remarquerai seulement que ses travaux subséquents contiennent l'*l* spéciale contre l'absence de laquelle j'avais protesté. Je n'insisterai donc pas sur ce point.

Un son qu'il ne paraît pas avoir mieux saisi est celui du *kh* ou *k* très guttural dont la présence est si constante dans les dialectes du nord en connexion avec les synonymes de mots qu'il rend par un simple *k* qu'il m'est difficile de croire à son absence dans l'idiome navajo. Un exemple ou deux montreront le bien fondé de mes soupçons. *Khwœs* est le porteur pour « toux », et cette racine contient le *kh* dans tous les dialectes septentrionaux. Le Dr Matthews écrit l'équivalent navajo *dakus*. *Yœkhaih* veut dire « lumière du jour » dans le nord. Le Chant de la Montagne porte simplement *yikai* avec le même sens. Les Chilcotins disent *khon* pour « feu », et je ne connais pas dans le nord de tribu qui n'ait pas cette racine, qui est, du reste, presque partout homo-

1. Notes on the Western Denes, *ibid.*, vol. IV, p. 22.

phone, avec le son du *kh* très prononcé. Le Dr Matthews la rend par *kon*, et il ne faut pas oublier qu'il attribue au *k* ordinaire absolument la même valeur que nous lui donnons dans le Nord. De même pour les « clicks ». Mais ces quelques exemples suffiront d'autant plus que nous aurons à revenir sur cette question à propos du travail encore plus récent d'un autre Américain.

Par ailleurs, un examen attentif des textes du Dr Matthews révèle, entre les idiomes du nord et le navajo une transmutabilité d'un caractère tout particulier, dont les principaux points sont les suivants : le *c* navajo et son composé *tc* (prononcés respectivement *ch* comme dans *chez* et *tch* comme le *ch* de l'anglais *church*) équivalent à l'*s* et au *ts* des dialectes septentrionaux ; le *z* du nord devient *j* chez les Navajos, et l'*y* s'y remplace par le *g*.

En 1886-87, James Stevenson publia sous les auspices de la même Institution smithsonienne une étude intitulée *Ceremonial of Hasjelti Dailjis* [1]. Elle a trait à un rite navajo qui a quelque ressemblance avec les cérémonies basées sur le Chant de la Montagne; mais comme elle est presque dépourvue de termes dénés, une simple mention lui suffit.

Deux ans auparavant, les docteurs canadiens

1. Eighth Annual Report Bureau of Ethnology. Washington, 1886-87.

Tolmie et Dawson avaient publié conjointement des vocabulaires comparés de certaines tribus indiennes de la Colombie britannique [1]. Ce cont des listes de 225 termes extraits de cinq langues parmi lesquelles on compte le chilcotin et le porteur, supplémentés par 162 mots de ces deux derniers dialectes. Leur importance au point de vue philologique est assez médiocre.

Trois ans plus tard, 1887, le Dr Dawson publiait en appendice à l'un de ses rapports sur la géologie de l'extrême nord-ouest canadien un petit travail sur les Nahanais [2]. Après un court exposé des langues de cette contrée, le géologue donnait des vocabulaires contenant une centaine de mots dans les dialectes de Tahl-tan et des Ti-tsho-tinna. J'écris ces mots à sa manière. Comme ce gentleman était, avant tout, un savant de bonne foi, et qu'il tenait à être aussi exact que possible, il me fit l'honneur de me soumettre un exemplaire de son étude, avec prière de lui indiquer ce qu'elle pouvait contenir de répréhensible. Bien que je ne fusse pas alors familier avec le dialecte dont il traitait, mes études précédentes sur la morphologie des langues dénées me

1. Comparative Vocabularies of the Indian Tribes of B. C. (Geological & Natural History Survey of Canada, Ottawa, 1884).

2. *Ibid.*, Report on an Exploration of the Yukon District, N. W. T., and adjacent portion of British Columbia.

permirent de lui faire à peu près les mêmes remarques que j'ai hasardées plus haut relativement au travail du D[r] Matthews. La même absence des « clicks », des *th*, des *kh*, des hiatus, etc., me faisait plus que douter de l'exactitude de sa transcription des termes indiens, et je fus heureux de constater sur place, il y a deux ans, le bien fondé de mes observations.

III. — DERNIERS TRAVAUX

Au moment où j'allais clore cette déjà trop longue revue des langues dénées, j'ai reçu de l'Université de la Californie deux importantes brochures qui ont excité mon intérêt au plus haut point [1]. La première est un essai de 88 pages sur les mœurs et coutumes des Houpas, suivi de 30 superbes planches illustrant les costumes, habitations, ustensiles et instruments de cette tribu, tandis que la seconde, qui complète le volume, renferme les textes de 51 mythes ou autres récits houpas avec traductions libre et interlinéaire. Qu'on me permette de confesser les instants de vif désappointement que j'ai éprouvés à la première inspection de ces textes. Les Houpas ne forment-ils pas une des divisions des Dénés méri-

1. Life and Culture of the Hupa, by P. E. Goddard, 1903; Hupa Texts, 1904.

dionaux ? me suis-je dit. Où sont donc les traits de leur langue qui leur donnent droit d'être considérés comme les frères de mes amis du nord ? Et je me suis reporté à l'Introduction qui m'a appris que le dialecte houpa « semble différer considérablement des autres langues de la famille athapaskane [lisez, dénée] du Pacifique [1] ». Soit, me suis-je dit ; mais le navajo du Dr Mafthews, défectueux comme il peut être, n'en est pas moins reconnaissable comme déné, tandis que ce que j'ai en ce moment sous les yeux, qu'est-ce bien ? Et je me suis mis à examiner de nouveau ces textes qui me paraissaient si étranges.

Quelle n'a pas été ma satisfaction d'y retrouver, comme noyés dans un océan de termes plus ou moins hétérogènes et cachés sous une orthographe à laquelle je n'étais pas habitué, des mots-racines parfaitement dénés, comme *hlan*, « beaucoup » ; *hlok*, « saumon » ; *hlit*, « fumée » ; *khon*, feu ; *nakh*, « deux » ; *yīnœk*, « en aval » ; *yītœk*, « en haut » ; *mihl*, « avec », etc., qu'on prendrait pour du porteur ou du babine ! Un examen plus sérieux m'a vite convaincu que la règle que s'est posée l'auteur de découper, de hacher, pour ainsi dire, au moyen d'innombrables traits d'union, des mots dont les éléments sont indivisibles au point de vue étymologique, et le peu de familiarité avec la langue qui

1. *Ibid.*, p. 91.

lui a fait unir en un mot des termes qui doivent en former plusieurs et doubler inutilement des consonnes qui changent l'aspect d'une foule d'autres, sont en grande partie responsables de ma première surprise [1].

Le travail qui nous occupe est le plus récent d'une série d'ouvrages dus à des linguistes de profession qui confient au papier des langues qu'ils ne parlent point et les traduisent avec l'aide des meilleurs interprètes qu'ils peuvent se procurer. Ce serait miracle que ce genre d'ouvrages ne se ressentissent point du vice fondamental qui accompagne leur compilation. Malgré tout, j'admire la perspicacité de ces rudes travailleurs qui transcrivent, comme vient de le faire M. Goddard, et interprètent avec une fidélité si remarquable, étant données les circonstances, des textes qu'ils ne peuvent probablement pas lire couramment, et je prie le lecteur de ne pas oublier cette observation au milieu des critiques que l'impartialité me forcera de faire sur les textes houpas que je viens de recevoir.

On appelle Houpas une tribu dénée qui ne compte pas aujourd'hui plus de 450 âmes. Elle est cantonnée dans les limites étroites d'une vallée arrosée par la rivière Trinité, dans le nord de la Californie, et les

1. Dans les mots houpas qui précèdent, mon orthographe a été substituée à la sienne.

textes et autres renseignements qui motivent ces lignes furent colligés en 1901 et 1902 par M. Pline Earle Goddard. J'ose espérer que le consciencieux compilateur ne verra dans les observations que les premiers me suggèrent qu'une preuve de l'intérêt que son travail a inspiré à un vieil étudiant des langues dénées qui n'avait encore jamais eu jusqu'ici la bonne fortune de tomber sur un exposé si important d'un dialecte méridionnal. De fait, Goddard est un véritable pionnier dans la voie qu'il s'est tracée : raison de plus d'étudier son travail avec une scrupuleuse minutie.

Son orthographe est généralement celle qu'a adoptée le Bureau d'Ethnologie de Washington, et notre auteur rend fidèlement les *l* sibilantes que le Dr Matthews avait si souvent négligées. Mais où sont les clicks ? Et l'hiatus, je n'en vois aucun. Et le *th* (ou *t* plus *h*) qui joue un rôle si important dans les dialectes du nord, je n'en trouve point de trace. Et pourtant nombreux sont les mots qui sembleraient extraits du vocabulaire de quelque tribu septentrionale, n'était l'absence dans ses textes de ces signes tout à fait caractéristiques de l'idiome qui nous occupe. Par exemple, le compilateur nous donne *tō* pour eau; écrivez *thô* et vous avez du pur babine pour la même chose. D'après lui, *tai* signifie « beau-père » en houpa; dites *thai*, et vous avez l'équivalent exact de ce terme en porteur. Pour « chemin » il cite

tin; mais c'est là justement la racine de l'équivalent houpa du mot « quatre ». Prononcez *thin*, et vous avez le chilcotin pour sentier. *Ta* apparaît dans les textes houpas tantôt avec le sens de « place », et plus souvent comme le synonyme de « père »; avec un *th* au lieu d'un simple *t* vous aurez le sékanais pour ce dernier mot.

De même pour les clicks. Comment distinguer dans les textes de Goddard le monosyllabe *kût* (ou *kœt*, selon ma manière d'écrire) qu'il traduit quelquefois « c'est ainsi », quelquefois « déjà », de la postposition *kût* ('kœt) qu'il rend avec raison par « sur », autrement que par le claquement de langue qui doit accompagner le *k* du dernier mot? A la page 265, cet auteur nous donne *tse* pour « pierre », et pourtant à la page 237 il avait traduit *xō-tse*, non pas « sa pierre », mais « sa fille ». Serait-ce présomption de supposer qu'il y a ici erreur d'audition ou de transcription? Dans le nord nous avons trois *ts* bien distincts : le *ts* ordinaire tel qu'on le voit dans le mot *tsé*, « fille », en porteur; le *ts* avec click de la particule *t'sé*, qui est quelquefois le signe du féminin dans le même dialecte, et enfin un troisième *ts* accompagné d'un son sibilant d'un caractère particulier, tel qu'il se trouve dan *tsé*, « pierre », dans presque tous les dialectes. N'est-il pas raisonnable de s'imaginer que des distinctions si nécessaires existent également dans le sud?

Les Chilcotins rendent avec assez de clarté la plupart de ces subtilités phonétiques; mais un étranger, si bien doué qu'il fût, n'en percevrait probablement pas le quart dans le parler des Porteurs, leurs voisins du nord, qui ne manqueraient pourtant pas de bien s'égayer à ses dépens, s'il n'en tenait pas compte lui-même. Faut-il en conclure que les Houpas sont plus charitables que leurs congénères de la Colombie Britannique ?

J'ai dit que Goddard altérait notablement l'aspect des mots en doublant inutilement certaines consonnes. Cette observation porte surtout sur les pronoms possessifs auxquels il accole constamment la lettre ou les lettres initiales du nom ou de la postposition qui suit, procédé qui n'enlève d'ailleurs rien à la correction du mot tel que prononcé par l'indigène, mais qui n'est pas sans intriguer l'élève qui le lit et essaye de l'analyser. Par exemple, quand notre auteur traduit par « sa peau » un terme qu'il écrit *mis-sits*, qui ne serait tenté de supposer que le pronom possessif de la troisième personne singulier est *mis* en houpa ? Mais l'étudiant qui cèderait à cette impression pourtant si naturelle serait bien vite désabusé en trouvant quelques lignes plus loin des mots composés comme *mil-la*, « ses mains »; *mik-kil*, « son frère » [1]; *mit-tsin-ne* [2], « ses jambes »; *min-nis-te*, « son corps », etc.

1. Ou plus correctement « son frère cadet ».

2. L'équivalent sékanais est *me-t'sènne* avec un click.

Je sais parfaitement bien qu'on va me faire observer que « la syllabification [des textes houpas] a été dans presque tous les cas déterminée par un indigène [1] », assertion que je crois facilement, car mon expérience personnelle m'a appris depuis longtemps que sous ce rapport l'assistance d'un Indien est plus qu'inutile : elle est nuisible. De même que le Déné qui écrit sa langue à l'aide de caractères syllabiques ne peut distinguer un mot de l'autre qu'après une longue familiarité avec la marche usuelle de l'esprit aryen, mais ne fait qu'un mot de chaque ligne, de même il ne peut s'imaginer où finissent les éléments d'une syllabe pour faire place à ceux de la suivante. Son intelligence n'est pas assez déliée pour disséquer, pour ainsi dire, l'anatomie d'un mot et se rendre compte des vraies proportions de ses parties componentes. Non seulement il ne peut saisir un point si délicat, mais, dans beaucoup de cas, il ne pourra même pas revêtir de la seule forme qui lui convient le concept que l'étranger offre à son attention. Par exemple, que M. Goddard ou n'importe qui demande à un Houpa le synonyme dans sa langue du mot corps. Ce sera pour l'Indien une tâche trop ardue. Au lieu de faire abstraction de telle ou telle espèce de corps, il considérera avant de répondre l'objet désigné sous une forme spécifiquement concrète et

1. Introduction, p. 91.

dira : corps d'homme ou corps d'animal, à moins que son esprit encore plus borné ne lui fasse dire simplement : mon corps, comme il arrive presque invariablement avec les commençants.

Ce manque d'élasticité de l'intellect indien est bien connu des Américanistes, et la race dénée est loin de faire exception à la règle générale. Pour n'en avoir peut-être pas assez tenu compte, M. Goddard en est venu plusieurs fois à réunir en un seul mot les éléments de plusieurs. A la neuvième ligne de la page 189 de ses textes, il a *xō-xûñ-xōs-le*. Il y a là deux mots bien distincts précédés d'un pronom possessif : *xō-xûñ*, « son mari » ; *xōsle*, « devint, commença à exister », c'est-à-dire, « elle prit homme, elle se maria ». Les Chilcotins comprendraient cette phrase. De même, p. 329 (ligne 16), il écrit en un mot *xō-kyûñ-sa-an* qu'il traduit par « his vitals », ses organes vitaux. Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il y a ici autant de mots que dans la phrase qui précède, et je soupçonne fortement que le cas présent est encore aggravé de l'omission d'un hiatus. Pour « il est, il gît », en parlant d'objets indéterminés, on dit dans le nord : *œs·ai*, *sœ·ai*, *sœ·añ*, *sœ-·oñ*, selon la tribu de l'orateur, le point en haut tenant lieu d'hiatus. En conformité avec les exigences de mon orthographe, j'aurais donc écrit *kho-qœñ*, « son cœur » ; *sa·an*, « gît, est ».

Mais ceci est un détail assez peu important, et, en face de la tâche gigantesque que s'est proposée un

philologue qui transcrit et traduit une langue qu'il ne parle point, il convient de n'être pas trop exigeant. Ce qui me parait autrement digne de remarque, parce qu'il y va alors d'un principe de grammaire, c'est qu'on trouve dans le travail de M. Goddard certains passages (comme, par exemple, celui qui contient la phrase que je viens de mentionner) où le complément suit le verbe au lieu de le précéder. C'est là une dérogation si palpable aux principes fondamentaux de la syntaxe dénée, que je n'ose l'attribuer à la négligence du narrateur houpa, pas plus qu'à la maladresse de son transcripteur, d'autant plus que les textes en question renferment plus d'un cas semblable. Faut-il voir là un remarquable exemple de l'évolution d'une langue au contact d'une famille linguistique hétérogène ? J'ai mes doutes à ce sujet, mais encore une fois le cas est trop grave pour que j'ose me prononcer.

La traduction interlinéaire que j'ai sous les yeux est beaucoup moins littérale que celle des Légendes canadiennes de l'abbé Petitot. Le traducteur des textes houpas va même jusqu'à donner à plusieurs mots des sens qu'on serait tenté de croire contradictoires. Il rend *Lax* (*hlakh*) par : seulement, mais, si, vite, justement, inutilement. Au mot *na-tse* il donne généralement les sens de : premièrement et d'avant; mais il en fait aussi quelquefois un participe qu'il traduit par « rolling around », roulant autour. Pour

notre auteur, la particule *mil* devient tour à tour : avec, à partir de, alors, avec eux, quand, après, etc. Certaines erreurs évidentes se sont aussi glissées dans son travail, et c'est merveille, en vérité, que ses 272 pages de textes et de traductions n'en contiennent pas davantage. Ainsi page 315, ligne 8, *hwin-nis-te* veut dire « mon corps » et non pas « ma médecine »; page 254, ligne 17, *nil* devrait être traduit « avec toi », au lieu de « pour vous », etc.

Ces quelques remarques diront assez la scrupuleuse attention avec laquelle j'ai parcouru le travail que je dois à la courtoisie de l'Université de la Californie. Je le répète : on ne saurait nier sa très grande importance, pas plus que je ne voudrais passer pour ne point voir sa valeur incontestable.

Un des résultats de ma comparaison du houpa avec la plupart des dialectes dénés de la Colombie Britannique a été de constater que la langue s'est bien certainement appauvrie au cours des migrations vers le sud des frères de mes Peaux-Rouges de l'extrême nord-ouest américain. Presque chaque mythe ou récit que nous offre M. Goddard contient, par exemple, les mots *yī-nûk* (*yinœk*), « en amont »; *yīdúk* (*yi-dœk*), « en haut », etc. ; mais c'est invariablement sous la même forme. Quelle pauvreté à côté de l'abondance du porteur ! Çelui-ci a pour synonymes du premier terme : *nœk*, « en amont »; *tanœk*, « en amont et tout près » ; *yinœk*, « en amont et très loin » ;

oñœk, « plus en amont »; *œtenœk*, « le plus en amont » *hlanœk*, en amont l'un de l'autre; *hle·yinœk* ! « comme [il est] en amont! » *tà·yinœk* ? « à quelle distance en amont ? » *nœste*, en revenant d'en amont; » *tanœste*, en revenant de tout près, en amont », etc., etc. Les mêmes développements s'observent en porteur relativement à d'autres classes de mots qui paraissent rester invariables en houpa.

Ne serait-ce que pour rendre cette revue aussi complète que possible, je devrais peut-être mentionner en terminant mes propres travaux relatifs aux langues dénées. Il n'est guère de mes écrits qui ne touchent de près ou de loin à cette question; mais les suivants rentrent plus particulièrement dans la catégorie de ceux que nous avons passés en revue :

The Dene Languages considered im themselves and incidentally in their relations to non-American idioms [1]. Le titre de cette étude pourrait rivaliser en longueur avec celui de maint bouquin d'un autre âge ornant peut-être la bibliothèque de plus d'un de mes lecteurs, et il m'évite la peine d'exposer le caractère de son contenu. J'ajouterai seulement qu'on peut considérer ce travail comme une espèce de grammaire abrégée des dialectes septentrionaux, au cours de laquelle j'ai essayé d'esquisser la morpholo-

1. Transactions Can. Inst., vol. I.

gie de ces langues, leur évolution dans ces derniers temps et leurs points de ressemblance avec d'autres groupes linguistiques.

Le *Dene Roots* [1] est composé de deux parties : une exposition de ce que je considère comme l'essence des langues dénées, et un vocabulaire de 370 mots anglais, tous radicaux en déné, avec leurs équivalents dans une vingtaine de dialectes du nord et du midi.

Dans *The Use and Abuse of Philology* [2], je m'efforce de démontrer la souveraine importance des études linguistiques, en vue de s'en servir comme de critérium de certitude ethnologique. J'essaie aussi de prémunir le novice dans ce champ scientifique contre les excès de certains soi-disants philologues, dont le principal souci semble être des identifications verbales que rien, à mon avis, ne paraît autoriser.

Abstraction in the Carrier Language [3] est un petit travail publié dans mes *Minor Essays*, dont le but est de prouver que les langues américaines, et en particulier le dialecte porteur, ne sont pas aussi dépourvues de termes abstraits que certains savants l'ont prétendu.

The Na'hane and their Language n'a pas besoin d'explications pour qui lit l'anglais [4]. Le titre de ce

1. *Ibid.*, vol. III.
2. *Ibid.*, vol. VI.
3. Minor Essays, pp. 55-65.
4. Trans. Can. Inst., vol. VII.

court essai me rappelle que j'ai aussi imprimé moi-même la grammaire — en français cette fois — de cette peuplade, et mon dictionnaire de leur dialecte en est à la lettre F.

La plus importante de mes études, une monographie de 222 pages, avec 200 figures [1], contient aussi un chapitre spécialement consacré aux étymologies et à l'importance respective des substantifs porteurs. Il y a quelque quinze ans, j'imprimai au Lac Stuart un *Petit Manuel du Sauvage* composé des prières du matin et du soir, du catéchisme et d'un assez grand nombre de cantiques, le tout en porteur, avec traduction française. Je pourrais encore mentionner trois ou quatre petits livres, également en porteur, variant de 32 à 328 pages. Mais comme ils sont en caractères syllabiques, ils ne peuvent être d'aucun service au philologue. Ce qui lui serait plus facile de lire, sans lui être pourtant d'aucune utilité, est l'exposé de mon syllabaire déné et de ses avantages [2]. C'est un petit travail bon tout au plus pour les curieux.

Si Dieu me prête vie et que les fonds nécessaires ne fassent point défaut, j'espère offrir plus tard au

1. Notes archoelogical, industrial, and sociological on the Western Denes, with an ethnographical Sketch of the same, *ibid.*, vol. IV.

2. The Dene Syllabary and its Advantages, Minor Essays, pp. 65-74.

monde philologique quelque chose de plus substantiel que tout ce qui précède dans mon grand dictionnaire français-porteur qui déroulera aux yeux des savants les éléments d'une langue qui, comme richesse et originalité, a peu d'égales, et peut-être pas de supérieure, sous le soleil.

A. G. Morice, O. M. I.

LES

LANGUES INDIGÈNES DU MEXIQUE

AU XIX[e] SIÈCLE

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

I

Cette ardeur pour l'instruction des Indiens qui animait les zélés missionnaires pendant les années qui suivirent la conquête, fut par eux transmise à leurs successeurs immédiats. Elle se manifesta spécialement par le soin qu'ils apportèrent à apprendre et à enseigner les langues indigènes. Plus tard, il est vrai, nous la verrons se refroidir.

Attribuerons-nous ce changement de conduite aux progrès faits par les Indiens eux-mêmes dans la connaissance de la langue espagnole ? Celle-ci étant devenue d'un usage général, sans toutefois amener la destruction des parlers indigènes, on aurait pu l'employer pour enseigner les vérités de la foi aux néophytes. Il n'en fut malheureusement pas ainsi. La négligence que montrèrent les ministres du culte à cet égard

ne saurait être assez déplorée, tant au point de vue catholique qu'à celui du patriotisme. C'est elle qui, au XVIIe siècle, décida l'éminent Palafox a enlever les cures aux religieux, pour les confier à des clercs versés dans la connaissance des langues que l'on parlait dans toute l'étendue de son vaste diocèse. Malheureusement les clercs, une fois pourvus, ne tardèrent point à abandonner cette étude des dialectes locaux qui leur eût cependant été si nécessaire pour la bonne administration de leurs paroisses. C'est là un point que je me suis efforcé de mettre en lumière dans ma « Bibliographia Mexicana del siglo XVIII ».

L'état des choses ne s'est pas amélioré au XIXe siècle. C'est ce que fera ressortir cette courte notice. En ce qui concerne l'état actuel des langues indiennes, nous pouvons affirmer qu'à peu près nulle part elles ne se sont conservées dans leur pureté primitive. L'influence, soit de l'espagnol, soit d'autres dialectes du voisinage, a eu pour effet de les modifier et de les corrompre.

Celle qui s'est le mieux défendue, c'est la Maya du Yucatan. Presque seule, elle est parvenue à faire reculer le castillan, et aujourd'hui encore, la plupart des habitants de la péninsule se servent presque exclusivement de la langue Maya. Le Nahuatl, bien que fort altéré, est de tous les idiomes indigènes celui qui occupe l'aire la plus étendue. Ensuite arrive l'Othomi

avec ses dialectes, le Mazahua, le Pame, le Jonaz qui, eux aussi, ont subi de grands changements.

On se figurerait de prime abord que les langues plus isolées, plus éloignées des centres de civilisation, telles que le Huichol, le Tarahumar, le Zoque, le Mixe se sont moins chargées d'éléments étrangers. Les vocabulaires recueillis dans ces derniers temps par les ethnographes nous ont démontré clairement qu'il n'en était rien.

Les États où se rencontrent le plus d'Indiens parlant des langues indigènes sont, en suivant un ordre descendant, ceux de Chiapas, Oaxaca, Yucatan, Hidalgo et Mexico.

En général, nos États du nord et ceux que baignent le golfe de Mexique (bien entendu avec exception du Yucatan), ont vu le Castillan se substituer entièrement aux dialectes indigènes. Le même phénomène s'est également produit pour les États du centre, sauf ceux de Hidalgo, Mexico et une partie de celui de Puebla.

Si nous passons de là aux États que baigne le Pacifique, l'on constatera le maintien des langues indiennes au Chiapas, dans l'Oaxaca et une petite partie du Michoacan ainsi que du Jalisco. Partout ailleurs, elle se trouvent en voie de disparition.

En qualité d'ethnologue, je puis déplorer ce fait, mais, comme patriote, je dois m'en réjouir et souhaiter l'extinction de tant de vieux idiomes. Leur mul-

tiplicité, en effet, est une cause de faiblesse pour le Mexique. Qu'ils soient anéantis et la race indienne entrera plus résolument dans la voie du progrès. Elle se montrera plus apte à produire de nouveaux Juarez.

Pendant le cours du XIXe siècle, les idiomes indigènes ont été enseignés dans les chaires créées à cet effet, à savoir :

1° Le *Mexicain* et l'*Othomi* à l'Université de Mexico (D. F.);

2° Le *Mexicain*, à l'École nationale préparatoire de Mexico (D. F.);

3° Le *Mexicain*, dans le collège-séminaire de Guadalajara (Jalisco).

4° L'*Othomi*, dans le collège-séminaire de Léon-Aldamas (Guanajuato);

5° Le *Zoque*, dans le séminaire de San Cristobal Las Casas (Chiapas).

6° Le *Tarasque*, dans le séminaire de Morelia (Michoacan).

Dans la ville de Tezcuco, M. Augustin Hunt y Cortes a créé une « Académie Nahuatle », laquelle n'a pas tardé à mourir d'inanition. Aussi, son fondateur, parodiant le mot de Louis XIV, disait-il devant le Congrès des Américanistes réuni à Mexico, dans le cours de 1895 : « L'Académie Nahuatle de Tezcuco, c'est moi. »

A l'heure actuelle, l'on continue à enseigner le

Mexicain et le Tarasque, mais sans résultat appréciable, dans les collèges-séminaires de Guadalajara et de Morelia.

II

1. Acosta (Presb° José Antonio). Oraciones devotas que comprenden los actos de Fe, Esperanza, Caridad Afectos para un Cristiano, y una oracion para pedir una buena muerte : en idioma yucateco, con inclusion del Santo Dios. A devocion del Pbro. D. José Antonio Acosta. Mérida de Yucatan. *Imprenta á cargo de Mariano Guzman*, 1851. En 4°, 16 pagínas. Maya y Castellano.

2. Alexandre (Marcelo). Cartilla Huasteca con su Gramática, Diccionario y varias reglas para aprender el Idioma. Contiene además varias noticias tradicionales Huastecas y de la Conquista Española, fórmulas sacramentales, etc. Folio, 179 pp. 2 ll. index errata. *México*, 1890.

3. — Lengua Huaxteca. En « Bol. Soc. Mex. Geogr. y Est^a^ ». 4ª epoca. T° 2°. *México*, 1890. 4°.

4. Alvarez y Guerrero (Lic. Luis G.). Estudio filológico comparativo entre los idiomas Nahuatl y Huaxteco. En « Actas de la 11ª Reunión del Congr. Int. de Americanistas ». *México*, 1897.

5. Amaro (Presb° Juan Romualdo). Doctrina extractada de los Catecismos Mexicanos de los Padres Paredes, Carochi y Castaño, autores muy selectos :

traducida al castellano para mejor instruccion de los Indios, en las Oraciones y Misterios principales de la Doctrina cristiana, por el Presbitero capellan D. Juan Romualdo Amaro, Catedrático que fué en dicho idioma en el Colegio Seminario de Tepotzotlan, antes Vicario operario veinte y nueve años en varias parroquias de esta Sagrada Mitra, y Opositor á Curatos. Va añadido en este catecismo el Preámbulo de la Confesión para la mejor disposición de los Indios en el Santo Sacramento de la Penitencia, y para las personas curiosas que fueren aficionadas al idioma, con un Modo Práctico de contar, segun fuere el número de la materia, para el mismo fin. *México*, 1840. Imprenta de Luis Abadiano y Valdés, calle de las Escalerillas núm. 13. En 8°, 4 fojas preliminares. 79 págs.

6. — Anales de Cuauhtitlan. Noticias históricas de México y sus contornos. Compiladas por D. José Fernando Ramírez, traducidas por los Sres. Faustino Galicia Chimalpopoca, Gumesindo Mendoza y Felipe Sánchez Solís. *México*, 1885. Folio.

7. ANDRADE (José Leocadio). — Veáse : Carrillo Ancona.

8. ANGELES (Manuel Valentín). Brevísima Explicación de los Principales Misterios de Nuestra Santa Religion Católica. Aumentada con los actos de Fe, Esperanza y Caridad y otras oraciones, traducida al idioma mexicano para mejor instrucción de la clase indígena. 8°, 21 pp. *Tepotzotlan*, 1883.

9. Anónimos. Explicacion clara y sucinta del Pequeño Catecismo impreso en el idioma mexicano. *Puebla*, 1819. 8°.

10. — Explicacion clara y sucinta del Pequeño Catecismo, impreso en el idioma mexicano. *Puebla*, 1835. 8°, 265 pp.

11. — Meditaciones del Santo Via Crucis que compuso en lengua italiana el beato Leonardo de Porto Mauricio, y tradujo á la castellana el R. P. Fr. Juan de S. José de la Provincia de Descalzados de Castilla la Nueva. Trasladadas al idioma mexieano por un cura del obispado de Puebla. Imprenta del Hospital de San Pedro. *Portal de las Flores*, 1837. En 8°, de 34 págs.

12. — Catecismo en Idioma Mixteco segun se habla en los Curatos de la Mixteca baja que pertenecen al obispado de Puebla, formado nuevamente de oren (*sic pro orden*) del Exmo é Illmo. Sr. Obispo Dr. D. Francisco Pablo Vazquez. E impreso a sus expensas. Por una Comision de Curas. *Puebla*. Imprenta del Hospital de San Pedro. 1837. En 4°, 7 fojas preliminares. Págs. 1 á 21, á 2 cols.

13. — Catecismo en el Idioma Mixteco Montañez, para el uso de los Curatos que van señalados en la lista que se inserta. Formado de oren (*sic*) del Exmo. é Illmo. Sr. Obispo de la Puebla Dr. D. Francisco Pablo Vazquez. Traducido al castellano, por una Comision unida de Curas de la Misteca baja y Mon-

tañez. *Puebla*. Imprenta del Hospital de San Pedro. 1837. En 4°, 2 fojas preliminares. Págs. 1 á 20, á 2 cols.

14. — Catecismo en el idioma mixteco segun se habla en los curatos de la Mixteca baja, que pertenecen al obispado de Puebla, formado nuevamente de orden del Exemo. é Ilmo. Sr. Obispo D. Francisco Pablo Vázquez é impreso á sus expensas. Por una Comision de Curas. *Puebla*, 1837. 4°, pp. 21.

15. — Manual (de administrar los sacramentos) en Lengua Mixteca de ambos dialectos Bajo y Montañez, para los Curatos de la Sagrada Mitra de Puebla en los que se habla este idioma. Formado por una Comision de Curas, de orden de Su Excelencia Illma el Sr. D. Francisco Pablo Vasquez, Dignísimo Obispo de esta Diócesis. *Puebla*. Imprenta del Hospital de San Pedro. 1837. En 4°. Págs. 1 á 75, á 3 col., á saber : Mixteco bajo, Castellano, Mixteco Montañez. 1 foja con indice y erratas.

Estas tres obras, aunque impresas por separado, forman en realidad una sola, como se deduce del prologo de la primera, y de la fe de erratas, que es común á las tres. Los autores prometen Arte y Vocabulario, que creo no llegaron á publicarse.

16. — Compendio del Confesionario en Mexicano y Castellano, para que los que ignoren el primero, puedan á lo menos administrar á los indígenas el Sacramento de la Penitentia Por un sacerdote del

Obispado de Puebla, 43 pp. *Puebla*, 1840. 8°. L'auteur de cet ouvrage paraît être le même que celui du n° 84.

17. — Coleccion Polidiómica Mexicana que contiene la Oracion Dominical vertida en cincuenta y dos idiomas indígenas de aquella República. Dedicada á N. S. P. el Señor Pio IX, Pont. Max. por la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística. México, Librería de Eugenio Maillefert y Comp., esquina del Refugio y Pte. del Espiritu Santo. (Imprenta de Andrade y Escalante) 1860. *México*. En folio. Págs. VII y 52. Réimprimé avec addition dans le vol. 1°, 4ª Epoca, del « Bol. Soc. de Geogr. y Estª. » *México*, 1888.

18. —Pequeño Catecismo y Principales Oraciones de la Doctrina Cristiana que todo fiel debe saber para salvarse. Puesto en lengua mexicana y publicado para instrucción de los indígenas de las Parroquias del Obispado de San Luis Potosí, que tienen este idioma como usual. *San Luis Potosi*. 1871. Tip. de Dávalos, Plazuele del Carmen. 8°, pp. 1-29 á dos cols.

19. — Clara y sucinta exposición del pequeño Catecismo en el idioma mexicano y castellano. *México*, 1887. 16°, 66 dobler pp.

20. — Traduccion al tarasco de las promesas de Nuestra Señor á la B. Margarita Alacoque. *Zamora*, 1887, 1 hoja.

21. — Traduccion al mexicano de las promesas de

Nuestro Señor á la B. Margarita Alacoque. *Zamora*, 1887. Una hoja de 12°.

22. — Catecismo de la Doctrina Cristiana en la lengua Mixteca... por un Mixteco. *Puebla*, 1899. 16°, pp. 47.

23. BELMAR (Francisco). Cartilla del idioma Zapoteco Serrano. *Oaxaca*, 1890. 30 pp. 16°.

24. — Observaciones sobre el Zoque y Mixe, pp. XXXII-XXV. En « Arte de la lengua Mixe ». *Puebla*, 1829. Reimpreso por el Lic. F. Belmar. *Oaxaca*, 1891. 4°, pp. XXXXI.

25. — Lijero estudio sobre la lengua Mazateca. *Oaxaca*, 1892. 4°, pp. 135.

26. — Ensayo sobre la lengua Trike. *Oaxaca*, 1897. 12°, pp. 53.

27. — El Chocho. *Oxaca*, 1899. 12°, pp. 42.

28. — Estudio de el Chontal. *Oaxaca*, 1900. 4°, pp. 158, 1ª Pte.; pp. 123, 2ª Pte.

29. BERENDT (Carlos Herman). Analytic Alphabet for the Mexican et Central American Languages. Published by the American ethnological Society. *New York*, 1869. 4°, pp. 1-8.

30. — Cartilla en lengua Maya para la enseñanza de los niños indígenas. *Mérida de Yucatán*, 1871. 4°, pp. 14.

31. BUELNA (Eustaquio). Perigrinación de los Aztecas y nombres indígenas de Sinaloa. 140 pp. *México*, 1887.

32. Caballero (Darío Julio). Gramática del idioma Mexicano según el sistema de " Ollendorff". 8°, 212 pp. *México*, 1880.

33. Carrillo Ancona (Illmo. Sr. Crescencio). Catálogo de las principales palabras Mayas usadas en el castellano, que se habla en el Estado de Yucatán. *México*, 1872. Folio.

34. — Quilich Xocbil-U-Payalchi, Ti-C-Colebil X-Zuhuy Maria yetel ú Chucaan Payalchiob Ualkezahantacob ti Maya Dtán-Ho ti Yucatán lae. — Tu Dsal-Hochmal Spinosa Yec-Lak-1 Pic-2 Bak-4 Kaal. En colaboración con Dn *José Leocadio Andrade.*

35. — Disertación sobre la historia de la lengua Maya ó Yucateca. En « Bol. Soc. de Geogr. y Est^{a} ». T° 4°. 2ª Epoca. *México*, 1872. Folio.

36. — Estudio filologio sobre el nombre América y el de Yucatán. *Mérida de Yucatan*, 1897. 4°.

37. Chimalpopoca (Galicia-Faustino). Silabario de Idioma Mexicano Pol el Lic D. Faustino Chimalpopoca Galicia, *México*. 1849. Imprenta de las Escalerillas número 7, dirigida por M. Castro. En 8°, 16 págs.

38. — Epítome ó modo fácil de aprender el Idioma Nahuatl ó Lengua Mexicana. 16°, 124 pp. *México*, 1869.

39. — Notas en la parte mexicana á las noticias estadisticas del Departamento de Tuxpan por Tages. En « Bol. Soc. de Geogr. y Est^{a} ». 1ª epoca. T° 4°. *México*, 1854. Folio.

40. — El centavo de Nuestra Señora de Guadalupe. *México*, 1869. 4°, pp. 6.

41. — Veáse : Anales de Cuauhtitlán.

42. DOMINGUEZ (Lic. Francisco). Catecismo de la Doctrina Cristiana puesto en el idioma Totonaco de la cierra (*sic*) baja de Naolingo, distinto del de la cierra alta de Papantla. Por el Lic. D. Francisco Dominguez, cura interino de Xalpan. Reimpreso en *Puebla* en la imprenta del hospital de San Pedro. 1837. En 8°, de 39 págs.

43. GAMBINO (Presb° Pedro J.). Piadoso Devocionario en honor del Sagrado Corazon de Jesus. Contiene el Devoto egercicio que la Pia Union de la Ciudad de la Puebla conforme á la general de Roma, practica todos los Domingos del año en la Iglesia del Espiritu Santo; y la Novena para la fiesta del Santísimo Corazon, que compuso el P. D. Teodoro de Almeida. Traducido al idioma mexicano, para utilidad de los devotos congregantes de la Pia Union de Santiago Tilapan, por el Presbítero D. Pedro J. Gambino, quien lo dedica á su prelado, el Exmo. é Illmo. Sr. Dr. D. Francisco Pablo Vázquez. *Orizava*. Imprenta Felis Mendarte. 1839. En 8°, 4 fojas preliminares. Págs. 1 á 128.

44. GARCÍA REJÓN (Manuel). Vocabulario del Idioma Comanche. *México*, 1865. Folio.

45. GASTELU. Catecismo breve que precisamente debe saber el cristiano, dispuesto en el idioma meji-

cano por el Lic. C. Antonio Vazquez Gastelu el Rey de Figueroa. Corregido y adicionado por un Sacerdote profesor de dicho idioma en el Obispado de Puebla. *Reimpreso en Orizava*. Impr. de la Caja de ahorros, dirigida por J. Ramon Matos. 1846. En 8°, de 16 págs.

46. GERSTE-AQUILES (S. J.). La langue des Chichimèques. En « Revue des questions scientifiques ». *Bruxelles*, 1891. 4°.

47. GONZALEZ (Pedro). Etimología de algunos nombres geográficos, pertenecientes á varios Distritos del Estado de Guanaxuato. *Salamanca*, 1893. 4°, pp. 192. (Es lo sólo publicado.) OTHOMI, NAHUATL Y TARASCO.

48. HERRERA Y PEREZ (Presb° Manuel María). El Cempoalxochitl ó Corona americana. En « La Voz de México » Diario Católico. *México*, 1877. Folio.

49. — Tlahuac. En « Bol. Soc. de Geogr. y Estª ». 3ª época. T° 1°. *México*, 1873.

50. HUNT Y CÓRTES (Presb° Agustín). Fábulas de Esopo, Letanías de la Virgen Maria, Plegaria á Tonantzin, Oración Guadalupana, todo ello en nahuatl, traducido y analizado. En « Actas de la 11ª Reunión del Cong. Intr. de Amers. ». *México*, 1896. 4°.

51. — Varios artículos, en publicaciones periódicas, Referentes a la lengna nahuatl, y entre ellos este : « Quauhtemotzin, undécimo y último Empe-

rador de México. » « Nahuatlatolmachiotl. Alfabeto Nahuatl ó Mexicano. » Fol., 16 pp. *México*, 1890; Vol. IV « *Revista de México* ».

52. JUAREZ (Teodoro). Memoria sobre etimologías mexicanas, con uno introducción en este idioma. En « Actas de la 11ª Reunión del Congr. Int. de Amers. ». *México*, 1897.

53. LANDERO (Carlos T.). Estudio sobre la lengua Huichola. En « La República Literaria ». T° 5°. *Guadalajara*, y en el « Boletin de la Sociedad de Ingenieros » de la misma. 4°.

54. LARRAINZAR (Federico). Lenguas de México. En « Estudios sobre la Historia de América ». T° 2°. *México*, 1875. 4°.

55. LÉON (Dr. Nicolás). Silabario del idioma Tarasco ó de Michoacán. *Morelia*, 1885. 8°, pp. 20.

56. — Etimologías de algunos nombres tarascos de los pueblos de Michoacán y otros Estados. En « Anales del Museo Michoacáno ». Ano 1°. *Morelia*, 1888. 4°.

57. — Glosario de voces castellanas derívadas del idioma tarasco ó de Michoacán. En « *Op. supra cit.* ». *Morelia*, 1888.

58. — Langue Tarasque. Grammaire, Dictionnaire, textes traduits et analyses. 8°, 293 pp. *Paris*, 1896. En colaboración con Mr. Raoul de la Grasserie.

59. LOPEZ YEPEZ (Joaquín L.). Catecismo y Declaración de la Doctrina Cristiana en Lengua

Otomí con un vocabulario del mismo Idioma. 254 pp. and 1 errata. *México*, 1826. 4°.

60. Lorenzana (Serapio de). Un Intérprete Huasteco. 8°, 43 pp. *México*, 1896.

61. Martinez (Gracida Manuel). Catálogo etimológico de los nombres de los pueblos, haciendas y ranchos del Estado de Oaxaca. *Oaxaca*, 1883. 8°.

62. Medina (A.). — Veáse : Zavala. Maurico.

63. Mendoza (Eufemio). Apuntes para un Catálogo Razonado de las Palabras Mexicanas introducidas al Castellano. Folio, 88 pp. *Mexico*, 1872.

64. — Catálogo de voces formado por el Instituto Smithsoniano de Washington para las comparaciones filológicas; versión mexicana de..... *México*, 1872. Folio.

65. — Nociones de aritmética mexicana. México, 1872. Folio. En « Bol. Soc. Mex. de Geogr. y Est^a^ ». T° 3°. 2ª Epoca.

66. Mendoza (Gumesindo). El Othomi es un modelo del orígen de las palabras en las lenguas madres, y un exemplo de cómo procedieron las razas primitivas para formar un idioma. En « Bol. Soc. Mex. de Geogr. y Est^a^ ». T° 4°. 2ª Epoca. *México*, 1872. Folio.

66 *a*. — Respuesta á las observaciones del Sr. Pimentel sobre la disertacíon acerca del Othomi. En op. supra. citata. T° 4°. 2ª Epoca. *México*, 1872. Folio.

67. — Estudio comparativo entre el Sánscrito

y Nahuatl. 24 pp. *México*, 1877. Folio. En « Anales del Museo Nacional de México ». T° 1°.

68. — Veáse : Anales de Cuauhtitlán.

69. Molina (Arcadio G.). El Jazmín del Istmo. Princípios generales para aprender á leer, escribir y hablar la lengua zapoteca. *Oaxaca*, 1892. 16°, pp. 175.

70. — La Rosa de Amor. Frases en español y zapoteco. *San-Blas-Tehuantepec*, 1894. 12°, pp. 12.

71. Mota (Br. José de la). — Veáse : Sandobal y Austria Moctezuma.

72. Najera (Fr. Manuel de S.). Disertacion sobre la Lengua Othomi, leida en latin en la Sociedad Filosofica Americana de Filadelfia, y publicada de su órden en el tomo 5° de la nueva série de sus actas; traducida al castellano por su autor F. Manuel Crisóstomo Náxera, individuo de varias sociedades literarias. Publícase de órden del E. S. Presidente de la República. México. En la imprenta del Aguila. 1845. En f° menor. 16 págs. preliminares. Págs. 1 á 145. En latin y castellano.

73. — Observations critiques sur le chap. XII de l'ouvrage de M. Duflot de Mofras. *México*, 1845. 4°, pp. 16.

74. — Gramatica del Tarasco. *Morelia*, 1870. 8°, pp. 45.

75. Ocampo (Melchor). Bibliografía Mexicana. En « Museo Mexicano ». T° 3°. *México*, 1844. Folio.

76. — Consulta a los estudiosos sobre la lengua Mexicana. *Op. sup. cit.*

77. — Idiotismos Hispano-Mexicanos. En « Obras completas de Melchor Ocampo ». T° 3°. *México*, 18. 8°.

78. Olaguirel (Lic. Manuel de). Onomatología del Estado de México. Etimologias de lengua Matzahua, Othomi, Tarasca y nahuatl. Noticia sobre la fundación de varios pueblos del Estado de México, con su geroglífico. Folio. *Toluca*, 1893.

79. — La Ciúdad de México y el Distrito Federal. Toponimía azteca. *Toluca*, 1898. 8°.

80. Olivares (Presb° Sebastián). Catecismo zapichu Catamba Español ca Tarasco hymbó. Mongaritaku S.(*ebastian*) O. (*livares*). *México*, 1891. 16°, 32 pp.

81. — Dos invitaciones en lengua tarasca 1888-1887. La 1ª en verso y la 2ª traducción del *Memorare* de San Bernardo. 4°.

82. Orozco y Berra (Manuel). — Geografía de las lenguas y Carta Etnográfica de México. Precedidas de un ensayo de Clasificación de las mismas lenguas, y de apuntes para las inmigraciones de las tribus. *México*, 1864. 4°, pp. 329 y un mapa colorido.

83. — Historia Antigua y de la Conquista de México. *México*, 1880. 4°. 4 vóls. (passim).

84. P. J. J. Lecciones Espirituales para las tandas de Ejercicios de S. Ignacio, dadas á los Indios en el idioma Mexicano. Compuestas por un Sacerdote del Obispado de la Puebla de los Angeles. Quien las dedica à la Luz increada, bajo el poderosísimo amparo de la Madre Sanctísima de ella. *Puebla*. Imprenta

Antigua en el Portal de las flores. 1841. 8°, 213 pp.

85. PALACIOS (Presb° Casiano). Catecismo de la Doctrina Cristiana en lengua mixteca. *Oaxaca*, 1896. 23 pp.

86. PALMA (Miguel Trinidad). Gramática de la Lengua Azteca ó Mexicana escrita con arreglo al Programa Oficial para que sirva de texto en las escuelas normales del Estado, por.... *Puebla*, 1886. 4°, pp 125.

87. — Catecismo de la Doctrina Cristiana por el P. Jeronimo de Ripalda, traducido al idioma mexicano. *Puebla*, 1886. 16°, pp 141. Al final un *Diccionarito*.

88. — Constitución de los Estados Unidos Mexicanos con sus adiciónes y reformas, traducida al idioma azteca ó mexicano. *Puebla*, 1888. 4°, pp. 59.

89. PASO Y TRONCOSO (Fransisco del). Utilidad de la lengua mexicana en algunos estudios literarios. En « Anales del Museo Nacional de México ». T° 4°. *México*, 1888. Folio.

90. — Discurso en la inauguración del monumento de Cuauhtemoc, en nahuatl y castellano. En la pág. 27 del « Memorandum acerca de la inaguracion solemne del monumento erigido en honor de Cuauhtemoc en la calzada de la Reforma de la ciudad de México ». 1887. 4° ».

91. — Collolloquio ynquenino || *quimaxili* yn *Tlaçomaquiz quauh-* || *nepanolli Santta Cruz in tlac mic-* || *nopilhuiani S. Elena*. Oquimotéc panîcu- || ilhuiili *Br.*

D Manuel de los Sanctos y Sala || *zar*, Cura Beneficiado y catzinco su Mages- || tad Vic° y Juez Eclesiástico y pan Altepetl || Sancta Cruz Coscaquauhatlauhticpac y Nati || lanal Ciudad Tlaxcalan. || Traducción castellana y notas de D. Francisco del Paso y Troncoso. *México*, 1890. 4°, pp. 50.

92. — Descripción, historia y exposición del códice pictorico de los antiguos náhuas que se conserva en la biblioteca de la Cámara de Díputados de Paris. *Florencia*, 1899. 4°. Como introducción: *Nociones de Fonologia Méxicana.*

93. — Sacrificio de Isaac. Auto en lengua mexicana traducido por..... *Florencia*, 1899. 4°, pp.

94. — Adoración de los Reyes. Auto en lengua Mexicana, traducido por..... *Florencia*, 1900.

95. Peñafiel (Dr. Antonio). División y clasificación de las lenguas y dialectos que usaron los antiguos habitantes del actual territorio mexicano. *Su estado presente.* En « Actas de la 11ª Reunion del Congr. Intr. de Amers. ». *México*, 1897. 4° mayor.

96. Peralta (Fr. M. Antonio). — Veáse: Reyes, Pedro Nolasco de los.

97. Perez (Juan Pío). Cronología antigua yucateca. Impresa en varias obras, lugares é idiomas.

98. — Diccionario de la Lengua Maya, por Don Juan Pio Perez. *Mérida de Yucatan.* Imprenta literaria de Juan F. Molina Solis. 1666-1877. En 4° mayor. Introducción pp. I-X D. Juan Pío Pérez. Memoria

biográfica por el C. Doctor Fabián Carillo Suaste pp. I-XX. Diccionario págs. 1-437 á 2 col. (Maya-Español).

En mi poder.

El autor, muerto el 6 de Marzo de 1859 tardó cuarenta años en componer este Diccionario que contiene cerca de treinta mil voces, según asegura su editor.

99. Perez (Presb° Francisco). Catecismo. de la doctrina cristiana en lengua Otomi, traducida literalmente al castellano por el presbítero D. Francisco Perez, Catedrático propietario de dicho idioma en la Nacional y Pontificia Universidad de la Ciudad Federal de los Estados Mexicanos, Examinador sinodal de dicho idioma de este Arzobispado. *México.* Imprenta de la Testamentaria de Valdés, á cargo de Jose M. Gallegos. 1834.

En 4°, 5 fojas preliminares. 45 págs.

100. — Manualito otomitico para los principiantes, obra del mismo autor, el cual sólo lle ga hasta la pág. 36.

101. Pimentel (Francisco). Descripción sinóptica de algunos idiomas indigenas de la República Mexicana. En « El Renacimiento ». T° 1°. 1ª Epoca. *México,* 1869.

102. — Cuadro descriptivo y comparativo de lenguas indígenas de México. 2 vols. *México,* 1862-1865. La edicion definitiva es la siguiente: Cuadro

descriptivo y comparativo de las lenguas indígenas de México, 2ª edición, 3 tomos 8° Pasta. *México*, 1875.

103. — Observaciones á la Disertación sobre el idioma othomí, del Sr. D. Gumesindo Mendoza. En « Bol. Soc. de Geogr. Estª ». *México*, 1872. 2ª Epoca. T° 4°.

104. — Réplica al Sr. D. Gumesindo Mendoza. *Op. sup. cit.*

105. — Sobre los nombres de parentesco en las lenguas indígenas de México. *Op. sup. cit.* 3ª Epoca. T° 1°. *México*, 1873.

106. PINEDA (Vicente). Historia de las sublevaciones indígenas en el Estado de Chiapas. GRAMATICA Y DICCIONARIO de la lengua TZEL-TAL. *Chiapas*, 1883. 4°, pp. 340 y 7 hojs. s. n.—143 pp.

107. QUIROZ YOLCECEL (Barnardino de Jesús). La enseñanza Nahuatl. *México*, 1889. Folio, pp. 18.

108. RAMIREZ (Lic. José Fernando). Etimologias de nombres de lugar, en nahuatl. En « Nomenclatura Geografica y Etimológica de México por A. Peñafiel ». *México*, 1897. Folio [1].

109. — Estudio sobre las partículas nahuas. En « Ans. Mus. Nac. de México ». T° 7°. Reyes. Pedro Nolasco.

1. El Sr. Ramirez hijo una colección de tarjetas con los geroglificos de lugar y su nombre correspondiente, las cuales en su mayor parte tomo del códice publicado por el Sr. Chavero en el 2° cuaderno de sus « Pinturas geroglificas ». En las tarjetas las utilizo el Sr. Peñafiel en la obra citada.

110. — El Ejercicio del Santo Viacrucis, puesto en Lengua Maya y copiado de un antiguo manuscrito. Lo da á la prensa con superior permiso el Dr. D. José Vicente Solis y Rosales, quien desea se propague esta devocion entre los fieles principalmente de la clase indígena. Va corregido por el R. P. Fr. Antonio Peralta. *Mérida.* Imprenta de J. D. Espinosa é hijos. 1869. En 8°, 31 págs.

111. Reyes (Vicente). Onomatología geográfica de Morelos. En « Boletin. Soc. de Geogr. y Est^a ». 4ª Epoca. T° 1°. — *México,* 1888. 4°.

112. — Toponomatocnia nahoa. En « Rev. Nac. de Ciens. y Letrs. ». T^os 1°, 2° y 3°. *México,* 1889-91. 4°.

113. — Orígen de las terminaciones del plural en el nahuatl y en algunos otros idiomas congéneres. En « Bol. Soc. Geogr. y Est^a. 4ª Epoca. T° 2°. *México,* 1890. 4°.

114. Riva Palacio (Vicente). Idioma de los tarascos. — Los idiomas de Oaxaca. En « México á travéz de los siglos ». T° II. *Barcelona.* Folio.

115. Rivera (Presb° Gregorio). Silabario de la lengua mexicana. Por el Presbítero D. Gregorio Rivera. Con superior permiso. *México.* En la oficina de D. Mariano Ontiveros, calle del Espíritu Santo. En 8°, de 29 págs, y la portada.

116. Robelo (Lic. Cecilio A.). Album de Morelos, 30 de Septiembre de 1889. 16° Pasta. Contiene una composición en Nahuatl escrita por el Lic. Robelo. *Cuernavaca,* 1896.

117. — Nombres geográficos mexicanos del E. de Morelos. *Cuernavaca*, 1887. 16°.

118. — Usumacinta. *Cuernavaca*, 1889. 4°.

119. — Nombres de los Reyes de México. *Cuernavaca*. 4°.

120. — Vocabulario comparativo Castellano y Nahuatl. *Cuernavaca*, 1889. 4°.

121. — Nombres geográficos mexicanos del Distrito Federal. *Cuernavaca*, 1900. 4°.

122. — Nombres geográficos del Estado de México. *Cuernavaca*, 1900. 4°.

123. — Culiacán, Culhuacán o Colhuacán. *Cuernavaca*, 1900.

124. RODRIGUEZ (Anselmo). Indice alfabético de los pueblos del Estado de Michoacán de Ocampo, con la etimología de sus nombres *en lengua tarasca*. *Morelia*, 1873. 8°, pp. 138.

125. ROSA (Canónigo Agustín de la). Estudio de la filosofía y riqueza de la lengua mexicana. *Guadalajara*, 1887. 16°, pp. 94.

126. — Analisis gramatical de algunos textos mexicanos de las obras del P. Jesuita Ignacio Paredes. *Guadalajara*, 1871. Contiene Análisis del Pater Noster, 6 pp.; del Sermón Misterio de la Encarnación, pp. 7 á 16; de la Salve, 1 à 7; del Sermón del P. Parades *¿ Quién es Dios ?* pp. 8 á 16; del Sermón de la Santísima Trinidad, pp. 1 á 28; del Sermón de la Encarnación, pp. 1 á 28.

127. — Lecciones de Gramática y de Filosofía de la lengua Mexicana. *Guadalajara*, 1881. 16° con 48 pp., que es lo único publicado.

128. — Explicación de algunos de los nombres de la lengua mexicana. *Guadalajara*, 1897. 12°.

129. ROSALES Y MALPICA (P. Francisco). Gramática teórico-práctica de la lengua Mexicana. *Puebla*, 1873. 4°, pp. 144 sólo publicadas por muerte del autor.

130. ROVIROSA (José N.). Nombres geográficos del Estado de Tabasco. *México*, 1888. Folio, pp. 36.

131. — Datos para un Diccionario etimológico Tabasqueño-Chiapaneco. En « Bol. Soc. Geogr. y Est^a^ ». 4ª Epoca. T° 1°. *México*, 1888.

132. RUZ (Fr. Joaquin). Catecismo Historico ó Compendio de la Istoria sagrada y de la Doctrina Christiana. Con preguntas y respuestas; y lecciones seguidas, por el Abad Fleury y traducidas del castellano al idioma yucateco, con un brebe exorto para el entrego del Santo Cristo á los enfermos, por el P. P. Fr. Joaquin Ruz de la Orden de S. Francisco. Para Instruction de los Naturales. Con licencia. *En Mérida de Yucatan*. En la Oficina á cargo de Domingo Canton : año de 1822, 2° dela independencia del Imperio Mexicano. En 8°, 4 fojas preliminares. Págs 3 á 186. 1 foja erratas.

133. — El Devoto instruido en el Santo Sacrificio de la Misa, por el P. Luis Lanzi de la Compañia de Jesus. Traduccion libre al idioma yucateco con unos

afectos. Por el P. Fr. Joaquin Ruz. Con las licencias necesarias. *Mérida de Yucatan.* Impreso por José Antonio Pino. 1835. En 4°, 9 fojas sin numerar.

134. — Gramática Yucateca por el P. Fr. Joaquin Ruz, formada para la instruccion de los indigenas, sobre el compendio, de D. Diego Narciso Herranz y Quiros. *Mérida de Yucatan.* Por Rafael Pedrera. 1844. En 8° de 16 págs.

135. — Cartilla ó Silabario de lengua Maya, para la enseñanza de los niños indígenas. Por el P. Fr. Joaquin Ruz, *Mérida de Yucatan.* Por Rafael Pedrera. 1845. En 8°, 116 págs.

136. — Manual Romano, Toledano y Yucateco para la administracion de los Santos Sacramentos, por el P. Fr. Joaquin Ruz. *Mérida de Yucatan.* En la oficina de José D. Espinosa. 1846. En 4°, 9 fojas sin número y págs. 5 à 191.

137. — Explicacion de una parte de la Doctrina Cristiana... por el R. P. M. Fr. Plácido Rico Frontaura... Traducido por el R. P. Fr. Joaquin Ruz. *Mérida de Yucatan.* Oficina de J. D. Espinosa. 1847. En 8° ó 4°, 392 págs.

138. — Catecismo y Exposicion Breve de la Doctrina Cristiana, por el padre Maestro Gerónimo de Ripalda dela compañia de Jesus. Traducido al Idioma Yucateco con unos afectos pª. socorrer á los moribundos por el M. R. P. Fr. Joaquin Ruz. *Mérida de Yucatan.* Impresso por José D. Espinosa. 1847. En 8°, 88 págs.

139. — Catecismo explicado en 39 instrucciones, sacadas del romano. 1ª parte. *Mérida de Yucatan.*

140. — Via Sacra del Divino Amante Corazon de Jesus. Dispuesta por las cruces del Calvario, por el Presbítero José de Herrera Villavicencio. Traducido al idioma Yucateco por el L. R. P. Fr. Joaquin Ruz. *Mérida de Yucatan.* Impreso por Nazario Novelo. 1849. En 8° 34 págs.

141. — Colección de Sermones para los domingos de todo el año y cuaresma, tornados de varios autores y traducidos libremente alidioma yucateco por el P. Fray Joaquin Ruz. *Mérida.* Imprenta de José D. Espinoza. 1846-49.

4 tomos en 4° T° 1° pp. 145. T° 2° (impreso por Nazario Novelo, 1849), pp. 268. T° 3° (imp. idem), pp. 254. T° 4° (id.), pp. 228. Al final una noticia de las obras del P. Ruz.

142. — Análisis de Idioma Yucateco al castellano, por el R. P. Fr. Joaquin Ruz. *Mérida de Yucatan.* Impreso por Mariano Guzman. 1851. En 8° 16 págs.

143. — Leti u cilich Evangelio Jesucristo hebix S. Lucas. *London*, 1865. 8°.

144. S. C. U. T. Cartilla ó Silabario del uso de letras y raíz de palabras de que se compone el idioma mexicano, según el uso manual de los llamados indígenas de Tlaxcala. Su autor : C. T. U. S. *Puebla*, 1647. 16°.

145. SANCHEZ (Dr. Jesús). Glosario de voces cas-

tellanas derivadas del idioma nahuatl ó mexicano. En « Anales del Museo Nacional de México ». T° 3°. *México*, 1886. Folio.

146. SANCHEZ (Canónigo José Maria). Gramática de la lengua Zoque, formada por... paraque sirva de texto el Colegio Tridentino de le Diócesis de Chiapas. Julio de 1877. 4°, pp 56 y una hoja plegada.

147. SANCHEZ (Solis. Lic. Felipe). — Veáse : Anales de Cuauhtitlan.

148. — « El Cronista de México » Numero de Julio 13 de 1864. *México.*

149. SANDOBAL (José Pilar). Varios escritos cortos en lengua mexicana, publicados principalmente en los periodícos « La Voz de México » y « El Tíenpo »

150. SANDOBAL Y AUSTRIA MOCTEZUMA (Presb° Rafael). Arte de la Lengua Mexicana por el Br. en Sagrada Teología D. Rafael Sandoval, Cura propio que fué de los partidos de Chiconquauhtla, Ecatzingo, y Tetela del Volcan, Misionero y Catedrático de dicha lengua en el Real Colegio de Tepotzotlan, y actual en la Real y Pontificia Universidad, y en el Tridentino Real y Pontificio Colegio Seminario de esta Corte. Con las licencias necesarias. En *México*, en la oficina de D. Manuel Antonio Valdés, año de 1810. En seguida de la portada una estampa [en cobre] de la Sma. Trinidad. En 8°, 8 fojas y 62 págs. de *Arte*, 1 foja erratas, 8 fojas sin numerar, con una *Doctrina Breve*, y 2 ccn un *Alabado* en mexicano, en

verso, por el Br. D. José de la Mota. Ambas piezas llevan la nota de reimpresas en la oficina de D. Mariano de Zúñiga y Ontiveros, año de 1809.

151. TELLECHEA (FR. Miguel). Compendio Gramatical para la inteligencia del Idioma Tarahumar Oraciones, Doctrina Cristiana, Pláticas, y otras cosas necesarias para la recta administracion de los Santos Sacramentos en el mismo Idioma, Dispuesto por el P. Fray Miguel Tellechea Predicador Missionero Apostólico del Colegio de Nuestra Señora de Guadaupe de Zacatecas, Ministro del Pueblo de Chinipas y Ex-Presidente de las Missiones de la Tarahumara. *México*. Año de 1826. Imprenta de la Federacion en Palacio. En 4°, 7 fojas preliminares (la 4° enteramente en blanco), 1 estampa (en cobre) que representa al autor mostrando su libro á dos indios arrodillados. Págs. 1 al 9 el prólogo. Págs. 1 á 160 la Obra. 2 págs. con otros tantos Sonetos detestables. 9 pags. de Indice y Erratas. Una pag. con una Décima del Impresor, tan disparatada como los Sonetos.

152. TORRES (M.). Estudios gramaticales sobre el Nahuatl, publicados por E. Ortega. *Leon*, 1887, pp. 104.

153. VALES (Jose Pilar). U sibhuun hach noh tzicbenil Ahaucan Ahmiatz Leandro Rodriguez de la Gala, ti ú hach yamailoob mehenoob yannoob laa. — Ho. — U salhuum Jose D. Espinoza Tu hunpic cabat catac oxkal lahumpiz ú habiloob Cristo Ahlohil. (*Mérida de Yucatan*, 1870). 4°.

154. VELA (José Canuto). Pastoral del Ilustrisimo señor Obispo dirigida a los indígenas de esta Diocesis. *Mérida de Yucatan*, 1848. 4°.

155. ZAVALA (Canónigo Mauricio). Gramática maya. *Mérida de Yucatan*, 1898. 4°.

156. — Vocabulario Español-Maya, por... y A. Medína. *Mérida de Yucatan*, 1898. 4°.

III

Un jugement critique des œuvres et auteurs ci-dessus mentionnés exige d'abord une classification rationnelle et qui fasse ressortir ce qui peut le mieux les caractériser.

Dans ce but, je les ai groupés ainsi qu'il suit: 1er groupe, *Pratiques*; — 2e groupe, *Scientifiques ou théoriques*; — 3e groupe, *Théoriques et pratiques*; — 4e groupe, *Amateurs et lyriques*.

1er groupe.

Nos 1, 5, 8, 9, 10 à 16, 18 à 22, 42, 43, 48 49, 52, 59, 60, 62, 69, 70, 71, 80, 81, 84, 85, 96, 99, 100, 106, 107, 118, 144, 149.

2e groupe.

Nos 4, 7, 17, 23 à 28, 46, 53 à 58, 72 à 79, 82, 83, 95, 101 à 105, 108, 109, 111 á 114, 124, 130, 131, 145, 152.

3e groupe.

Nos 2, 3, 29 à 41, 45, 50, 51, 63 à 68, 86 à 94, 97, 98, 110, 116 à 123, 125 à 129, 132 à 143, 146 à 148, 150, 151, 153 à 156.

4e groupe.

Nos 31, 44, 47, 61.

Dans les œuvres des auteurs du 1er groupe, on remarquera tout d'abord une grande connaissance pratique des idiomes par eux employés, mais ils restent fort en retard ou tout à fait nuls en ce qui concerne la science du langage.

Ceux du second groupe montrent, par contre, une connaissance scientifique des langues dont ils s'occupent, mais presque aucun d'entre eux ne semble s'être appliqué à les apprendre d'une manière pratique [1].

Quant aux écrivains du 3e groupe, il convient de faire une distinction. Ceux de la première moitié du XIXe siècle, façonnés au vieil enseignement *Nebriensis*, calquaient sur ce modèle leurs études indiennes. Rien que cela nous donne à penser dans quelles erreurs ils risquaient de tomber.

1. Dans ma jeunesse, je m'exprimais assez facilement en langue Tarasque. Voici douze ans que j'ai cessé de m'en servir. Aussi ne pourrais-je presque plus la parler. La comprendre me serait même difficile.

Les écrits du P. Najera, d'Orozco y Berra et de Pimentel ont eu pour effet de remédier à ces vices de méthode.

Citons parmi les ouvrages récents, en raison de leur valeur, ceux de M. *Paso y Troncoso*, le Lic. *Robeldo* et le chanoine *de la Rosa*.

L'ouvrage mentionné au n° 90 devra être particulièrement signalé comme pensé et écrit en un Nahuatl aussi pur qu'élégant [1].

Les auteurs que recommandent le plus leur ardeur au travail et leurs efforts sont ceux du groupe 4. Cependant il ne faut leur demander de connaissance théorique ni pratique bien profonde des langues dont ils s'occupent. Leurs productions uniquement étymologiques ont pour source soit d'anciens vocabulaires, soit les renseignements à eux fournis par des Indiens ignorants et qu'ils ne pouvaient vérifier. Aussi se guident-ils uniquement par le phonétisme : *Amicus Plato, sed magis amica veritas*.

IV

En vue de favoriser et faciliter les études de philologie mexicaine, un groupe de savants et certaines sociétés scientifiques nationales se sont occupés de

1. Mon étude en collaboration avec M. de la Grasserie (n° 58) a été faite conformément aux principes de la philologie moderne.

la réimpression des écrits des premiers missionnaires. Ils les mettent ainsi à la portée des amateurs nationaux ou étrangers. Citer les noms suivants me semble de toute justice :

1° *Direccion de Estadistica de la Republica Mexicana.*
2° *Museo nacional de Mexico.*
3° *Sociedad Mexicana de Geografia y estadistica.*
4° Belmar (lic. Francisco).
5° Chavero (lic. Alfredo).
6° Garcia Icazbalceta (Joaquin).
7° Léon (Dr Nicolas).
8° Peñafiel (Dr Antonio).
9° Sanchez (Chanoine José Maria).
10° Santoscoy (Alberto).

V

Les langues indigènes du Mexique ont été *plus* et *mieux* étudiées à l'étranger que chez nous[1]. Comme juste tribut de reconnaissance pour les efforts laborieux et utiles de tant de laborieux amateurs, efforts dont nous avons tiré nous-même grand profit, je dois citer les noms suivants :

1. Grâce à mes observations propres, et à l'aide que m'ont fournie les travaux des écrivains ci-dessus indiqués, j'ai, au bout de dix années de travail, terminé un petit ouvrage en voie de publication et intitulé : *Familias linguisticas de Mexico y synopsis de sus familias, idiomas, dialectos*, Ensayo de clasificacion.

1° Aubin M. J. M. A.
2° Berendt (D[r] Charles Herman).
3° Brasseur de Bourbourg (Abbé Charles).
4° Brinton (D[r] Daniel G.).
5° Buschmann (John Carl Ed.).
6° Charencey (M. le C[te] de).
7° Gattschett (Professeur Albert).
8° Pinart (M. Alphonse L.).
9° Rosny (M. Léon de).
10° Sapper (D[r] Carl).
11° Seler (D[r] Eduard).
12° Siméon (M. Rémi).

A côté de ces savants, je dois placer un libraire et éditeur intelligent autant que laborieux, M. Jean Maisonneuve. La publication de sa « Bibliothèque linguistique américaine » a rendu grand service à la philologie du Nouveau-Monde.

D[r] Nicolas Léon,
Professeur d' Ethnologie au Musée
National de Mexico.

L'ESPERANTO OU LINGVO INTERNACIA

I

La communication des peuples, dit Montesquieu, est si grande qu'ils ont absolument besoin d'un langage commun. Mais un langage commun à tous les peuples, ou du moins à tous les peuples civilisés, est-il possible? Beaucoup l'espèrent, les pionniers du progrès indéfini y croient. L'histoire nous dit qu'il y a maintes fois eu des langues partiellement internationales.

Après les victoires d'Alexandre, le grec devint le langage auxiliaire pour les peuples du bassin oriental de la Méditerranée. Après les victoires des Romains, le latin fut pendant plusieurs siècles la langue parlée par les peuples du bassin occidental de cette même mer Méditerranée. Les conquêtes des Arabes amenèrent la diffusion du koréich à travers le monde musulman et encore aujourd'hui on peut au moyen du koréich (dans lequel fut écrit le Koran) être compris de la

Malaisie au Maroc par plus de cent millions d'habitants. Au moment des croisades la langue d'oïl était parlée ou comprise de Londres à Jérusalem. Grâce à l'Église et aux universités, le latin modifié fut pendant plusieurs siècles la langue d'intercommunication entre les hommes éclairés de l'Europe. A la Renaissance, c'est le latin classique qui fut la langue des savants. Des victoires de Louis XIV à celles de Napoléon, le français se trouva la langue seconde de tous les civilisés. Aujourd'hui l'anglais n'est-il pas pour ainsi dire la langue du commerce internationale ? C'est celle-là qu'on parle dans les pays neufs comme les États-Unis, c'est la langue d'intercommunication des Indous qui comme idiome particulier ont sept langues différentes, c'est la langue grâce à laquelle un Européen peut être compris au Japon.

Donc, tour à tour des langues mortes ou vivantes ont été des organes internationaux.

D'un autre côté, des langues artificielles se sont créées, sous l'influence de nécessités, sur certains points du globe. La plus connue de ces langues artificielles et cependant populaires est la Lingua franca ou Sabir employée sur les côtes méditerranéennes d'Afrique et d'Asie. Le Sabir est composé de mots empruntés à toutes les langues parlées par les marins qui naviguent sur ces rivages. Dans les mers de Chine la nécessité a fait naître une langue artificielle analogue, c'est le Pindgin-english. Il est composé de

mots anglais combinés par le procédé monosyllabique des peuples chinois. Sur les côtes de l'Amérique et dans le Congo, il s'est créé de même des langues artificielles pour l'intercommunication.

Enfin deux systèmes de pasigraphie, c'est-à-dire de langue seulement écrites, ont été adoptés internationalement : ce sont le Code international des signaux maritimes et la Classification bibliographique décimale. Le Code international des signaux maritimes a été adopté par la France et l'Angleterre en 1864 et bientôt après par les autres nations maritimes. La Classification bibliographique décimale, due à l'Américain Mervil Dewey, a été adoptée par l'Institut bibliographique fondé à Bruxelles en 1895. Tout ceci semble prouver qu'une langue internationale est possible. Mais, si elle est possible, quelle doit-elle être ? Voici ce que dit à ce sujet M. Bollack, auteur lui-même d'un projet de langue internationale : la Langue bleue.

II

Avant d'étudier un problème, il convient d'en établir les données et de bien délimiter tout d'abord le travail à accomplir.

Aussi, antérieurement à toute discussion théorique, est-il indispensable de répondre à ces deux questions :

1° Quel est le but d'une langue internationale?

2° Et à qui une langue internationale est-elle destinée ?

Il faudra ensuite rechercher quelles sont les conditions d'existence essentielles dans un tel organe, formuler les desiderata auxquels il doit répondre, examiner les solutions proposées et en dresser un programme théorique complet d'exécution.

Le but d'une langue internationale pratique est sans contredit de donner à tous les hommes la faculté :

1° De correspondre avec l'univers entier et d'en recevoir des nouvelles sans passer par l'intermédiaire d'un *traducteur ;*

2° De circuler de par le monde et de se faire comprendre de tous sans avoir besoin d'un *interprète.*

Ici, nous pouvons noter déjà des conditions indispensables de la langue auxiliaire : elle devra être *parlable* et *scriptible.*

Il ne s'agit pas d'une langue universelle *unique* à imposer à tous, mais bien d'un idiome *second.*

Or, si la langue maternelle de chaque peuple doit être gardée pour l'expression de ses sentiments intimes dont la suprême et délicate quintessence constitue la littérature nationale, croit-on qu'il soit nécessaire de demander à un langage neutre, étranger, d'être à même de traduire ces sensations spéciales à chaque nationalité ? A vouloir exiger cette qualité on risquerait fort de ne pouvoir trouver un organe assez

souple pour rendre la diversité des conceptions métaphoriques de toute l'humanité : l'idiome international devra donner la possibilité d'exprimer l'ensemble des pensées *positives*, à savoir : les notions scientifiques, les termes exigés par les relations mercantiles et ceux employés au cours de la vie usuelle.

En un mot, la langue internationale doit être un instrument quasi matériel, propre à être manié par les savants, les commerçants, les voyageurs et...... Monsieur tout le monde......................

La seconde question : *A qui une langue internationale est-elle destinée ?* est encore plus importante.

De la réponse faite peut dépendre la réalisation du problème.

En premier lieu, on doit scinder les deux significations incluses dans les mots « à qui » ?

A quelles nations ? A quels individus dans chaque nation ?

Si nous voulons ne pas nous livrer à de poétiques divagations, mais bien rester dans la réalité, il est aisé de constater que les peuples désirant aujourd'hui communiquer de plus intime manière sont ceux de « civilisation européenne », les peuples de race aryenne. Ce champ d'expansion comprendrait l'Europe et ses colonies et les deux Amérique, et n'inclurait pas les races jaunes ou noires.

Il ne faut pas conclure de cette délimitation que les Chinois ou les Japonais ne pourront faire usage

de l'idiome international recherché, mais seulement que dans la solution du problème ne doivent pas intervenir d'aussi complexes considérations.

L'exemple suivant fera comprendre la nécessité de cette aire géographique.

Sous prétexte que les Chinois ne peuvent prononcer la lettre R, l'inventeur du *Volapük* supprima cette lettre de son langage.

Or, comme certains voyageurs prétendent que les lettres B et D ne sont pas davantage prononçables pour les mêmes peuples, il faudrait également éliminer ces sonorités que tous les Européens, tous les « Blancs » possèdent dans leurs alphabets. Ne serait-ce pas puéril ? et si les Chinois ne peuvent réellement pas énoncer le son R, ils agiront comme les Muscadins le firent pour le français, en grasseyant l'idiome international dans lequel ils diront : *Ma paole d'honnéu* ; on les comprendra quand même.

Dans chaque nation, *quels sont ceux* auxquels devra être destiné le langage international ?

La réponse est aisée : si le futur idiome second de l'humanité veut être digne de son nom, il doit pouvoir être parlé et écrit *par tous,* ou, tout au moins, par tous les hommes sans distinction possédant une éducation primaire.

Il faut que les ouvriers, que les serviteurs eux-mêmes puissent profiter du mode d'intercommunication établi ; l'idiome international doit être pour tous un « billet de circulation global ».

De plus, pour que les humbles de la terre, pour que les intelligences quelque peu frustes puissent également profiter de ce merveilleux instrument, il est indispensable que ce langage second soit d'une facilité d'acquisition incomparable. Les femmes, les enfants devraient pouvoir l'apprendre sans difficulté, et une des conditions primordiales d'un tel idiome semble que son fonctionnement doive être connu en l'étudiant seul et sans maître.

La *loi du moindre effort* régissant toutes les actions humaines, il paraît indiscutable que l'idiome exigeant le minimum de travail d'acquisition sera adopté pour cette fonction de langue seconde. Pour qu'un idiome soit ainsi *apprenable*, ne faut-il pas qu'il soit édifié par le raisonnement ? Une méthode élaborée sur des principes logiques en deviendra d'autant plus aisément assimilable.

Il faut aussi, condition *sine qua non*, que la langue commune des civilisés, si elle doit être artificiellement construite, ressemble aux idiomes existants, et qu'elle contienne toutes les améliorations apportées par l'évolution analytique dans la formation du langage.

. . . .

En récapitulant les considérations théoriques ci-dessus détaillées, on peut en déduire une définition-programme absolument complète du travail à accomplir :

La langue internationale pratique doit être un idiome étranger unique, parlable et scriptible, de la nature des langues indo-européennes; elle doit être simple et logique, nécessiter le minimum d'efforts dans son acquisition et être apte à pouvoir faire exprimer par tous les hommes l'ensemble des notions positives de la civilisation.

Le programme d'action étant théoriquement dressé, les données du problème clairement énoncées, comment aboutir dans la pratique ?

Les solutions proposées peuvent être de deux natures:

1° Étudier si dans le « stock » des langages existants un idiome répond aux desiderata exprimés;

2° Voir s'il n'est pas possible de créer artificiellement un nouveau mode d'intercommunication.

En examinant la première de ces hypothèses, nous nous trouvons en présence d'une subdivision nouvelle, les idiomes connus se partageant en « langues vivantes » et « langues mortes ».

Les langues mortes qui peuvent être mentionnées en ce cas sont: le sanscrit, l'hébreu, le grec et le latin.

Bien que mère de nos idiomes européens, la langue sanscrite, pas plus que l'hébreu, ne semble pratique si on la compare aux deux idiomes classiques.

Le grec et le latin ont cet avantage d'être étudiés

dans les écoles, de participer au vocabulaire de toutes les nations modernes. Par contre, leurs syntaxes sont complètement différentes de celles des langues vivantes, et, ce qui milite surtout contre leur adoption, est cet obstacle d'une difficulté d'acquisition tellement grande que les élèves des lycées de tous pays, après de nombreuses années de travail, ne peuvent réussir à s'assimiler ces langues *mortes*.

Ce dernier qualificatif indique que le lexique de ces idiomes n'est plus en rapport avec nos pensées, et que, de ce fait même, monuments impérissables d'un glorieux *passé*, ils ne peuvent prétendre à la fonction de langage de l'*avenir*.

Ici, il faut mentionner la proposition faite par quelques savants de les « moderniser » afin de les rendre viables ; mais dans ce cas il serait nécessaire d'en réformer la grammaire entière et de renouveler leur vocabulaire.

On créerait ainsi un idiome artificiel à base de grec ou de latin. S'il faut modifier à ce point un langage, n'est-il pas préférable d'en bâtir un de toutes pièces ?

Au contraire, la pensée d'adopter une langue vivante comme idiome international est essentiellement pratique et pourrait être adoptée si *la réalisation* de cette proposition était *possible*.

Bien qu'aucun idiome connu ne possède cette qualité essentielle d'être ou logique ou même facilement assimilable, les avantages immédiats sont

tellement grands que l'effort demandé serait justifié.

Supposons que le français ou l'anglais soit adopté comme langage international, en apprenant un de ces idiomes difficiles, les étrangers pourraient non seulement communiquer entre eux, mais en même temps s'imprégner du génie d'une grande nation.

Ce qui rend impraticable une telle tentative est qu'aucun peuple ne saurait consentir à la suprématie intellectuelle attribuée à celle d'entre les nations dont l'idiome serait seul universellement connu, et qui, de par la force des choses, deviendrait la langue unique de l'humanité.

Nous assistons à un réveil des nationalités ; les luttes linguistiques se poursuivent dans l'univers entier. Aucun groupement humain ne veut abandonner la langue des ancêtres, symbole de la vitalité d'un peuple.

III

Vu la difficulté d'adapter une langue morte aux besoins modernes, vu la quasi-impossibilité d'adopter une langue vivante comme langage commun, les novateurs ont pour la plupart cherché la solution du problème d'un autre côté : Ils ont rêvé de faire une langue artificielle. A cet effet, les uns ont songé à modifier une des langues existantes, les autres à établir des systèmes idéographiques ; un certain

nombre ont fait appel soit à la mimique, soit à la musique. De grands esprits ont favorisé ces essais. Le philologue Max Müller dit quelque part : « La conception d'une langue artificielle jouant à côté des idiomes nationaux le rôle d'organe international est certainement raisonnable », et il ajoute immédiatement : « J'affirme que cette langue artificielle peut être beaucoup plus régulière, plus parfaite, plus facile à apprendre que n'importe laquelle des langues naturelles de l'humanité. »

Descartes avait examiné la même question dans une lettre du 20 novembre 1629. Après avoir parlé d'une classification et d'une langue universelle fort aisée à apprendre, à prononcer et à écrire, il termine par ces mots : « Je tiens que cette langue est possible. »

Depuis 1617 on a fait plus de 150 tentatives de langues artificielles et les innovateurs appartenaient à la plupart des pays de l'Europe : Allemagne, Angleterre, France, Espagne, Italie, Suède.

Les langues européennes se sont tellement pénétrées les unes les autres qu'un Sabir européen semble être en puissance aussi bien comme vocabulaire que comme grammaire, et ce Sabir méthodique paraît de plus en plus devoir prendre ses éléments lexicographiques dans le latin, tant les Romains ont imprégné le monde de leur génie.

Nous empruntons à M. Bollack une esquisse

historique de la question qui est concise et précise. Nous nous sommes seulement permis d'ajouter deux noms à sa nomenclature qu'il n'a pu mentionner parce que son livre a paru en 1902 et que ces deux tentatives sont postérieures.

IV

La question de la langue internationale, peu connue du public, semble une idée nouvelle. Il n'en est rien. Depuis près de *trois siècles* elle a préoccupé de nombreux chercheurs, parmi lesquels on peut compter les plus illustres esprits.

Il faut distinguer diverses catégories dans l'énumération des « pionniers » de l'idée d'une langue internationale :

1° Ceux qui donnèrent un appui moral à cette recherche et qui lui accordèrent leur **patronage** moral sans toutefois travailler à sa réalision sont :

Aux XVIIe et XVIIIe siècles : le chancelier *Bacon*, *Descartes*, *Pascal*, le président *de Brosses*, *Locke*, l'impératrice *Catherine II*, *d'Alembert*, *Voltaire*, *Montesquieu*, *Diderot*, *Condillac*.

Au XIXe siècle : *Kant*, *Volney*, *Burnouf*, *Ampère*, *Charles Nodier*, *Auguste Comte*, *Proudhon*, *E. de Girardin*, *Littré*, *Renan*, *Max Muller*, *Élie Reclus*, *J.-H. Rosny*, *J. Novicow*, *Léon Tolstoï*.

De nombreux membres de l'Institut de France

encouragent aujourd'hui la mise à l'étude de la question : MM. *Appell*, *d'Arsonval*, *Bergson*, *Bonnier*, *Cailletet*, *Carnot*, *Gariel*, *Guignard*, *Guyon*, *Haller*, *Lannelongue*, *Laussedat*, *E. Lavisse*, *Léauté*, *Lemoine*, *Levy*, *Lippmann*, *Lœwy*, *Painlevé*, *Perrier*, *Poincaré*, *Potier*, *Renouvier*, *Dr Roux*, *Sarreau*, général *Sébert*, *Tarde*, *Violle*.

2° Ceux qui travaillèrent réellement à la solution du problème.

On peut grouper sous quatre rubriques les diverses tentatives effectuées.

A. PROJETS THÉORIQUES. — B. ÉCRITURES UNIVERSELLES. — C. RECTIFICATIONS D'IDIOMES. — D. CRÉATIONS ORIGINALES (*Langues artificielles*).

A. — Propositions théoriques.

Hermann Hugo (1617) ; *Candano*, *Buteo*, *Leibniz* (1679, Logique, notes III et IV) ; le Père *Lami* de l'Oratoire (1668) ; *P. Iabbe, de Bermonville* (1690) ; *Michaelis* (1762) ; *Lambert* (1764) ; *Faiguet* (1765) ; *Jones* (1769) ; *Soave* (1773) ; *Changeux* (1773) ; *Ch. Berger* (1779, Plan d'un langage oral et écrit) ; *Condorcet* (1794) ; *Sicard* (1799) ; *Bude* (1800) ; *Hourwitz* (1802) ; *F. L. Niethammer* (1808, Premières propositions d'un langage artificiel) ; *Stein* (1810) ; *Volney* (1819, Recherche d'un alphabet européen) ; *de Cornel*

Andreas Rethy (1821); *Bibran* (1825); *Grosselin* (1836); *Schipfer* (1838); *C. G. Howe* (1842); *Gagne* (1843, Monopanglotte); *Bazin* (1844); *Rambosson* (1853); *Lepsius* (1854); *von Gablentz* (1859); *Jacob Grimm* (1860, Programme complet d'une langue internationale); *Stewart* (1875); *Sertorio* (1876); *Ferrari* (1877); *C. Abel* (1885); *Raoul de la Grasserie* (1892, Principes d'une langue internationale); *Saint-Ferréol* (1892); *Puchner; von Arnim; Fieweger; Karl Lentze* (1895, Langue centrale); *Umano* (1900, Langage humain); abbé *Harduin* (1901, Langue franque); *Parnes* (1902, Welstprache); *Kuschner* (1902, Idiom comun).

Le *Dictionnaire de l'Encyclopédie* contient une proposition de *Reichmann* à ce sujet.

B. — Recherche d'un graphisme commun.

De nombreux auteurs ont pensé qu'une écriture universelle, *idéographique*, fonctionnant comme les signes chinois, suffirait pour résoudre le problème : ils ont créé des PASIGRAPHIES en oubliant qu'une langue internationale doit pouvoir être PARLÉE. Il faut néanmoins signaler leurs très intéressantes recherches :

Trinthein (1620, Stenographia); *Tartaglia* (1625); *Hartlib* (1644); *Kirschner* (1655); *Cane Beck* (1657); *J. Becher* (1661, Pasigraphie par chiffres); *P. Poreele*

(1667); *J. Uppersdorff* (1669); *Andreas Muller* (1681, Pasigraphie par caractères chinois); *Besnier* (1684); *C. von Lobkowitz* (1687); *D. Solbrig* (1725); *L. Richeri* (1750); *Kalmar* (1772); *de Ria* (1788, Palais des 64 fenêtres); *Vater* (1795); *Delormel* (1796); *de Maimieux* (1797); *C. Wolke* (1797); *Chamby* (1798); *G. E. Busch* (1799); *Grotenfeld* (1799); *Fry* (1800, Pantographe); *L. Næther* (1805); *Edmunds* (1805); *Burjas* (1808); *Riem* (1809); *Schmidt* (1816); *Matrater* (1834, Genigraphia); *Le Harivel* (1839); *Marte* (1839); *Renzi* (1840); *Groves* (1846); *Bachmayer* (1853); *M. Paic* (1857); *Sinibaldo de Mas* (1863); *S. Andrews* (1865); *Agnus* (1870); *Holmar* (1871); *Sunderwall* (1872); *P. J. Hamerton* (1874); *J. Damm* (1878); *F. Rosental* (1881); *de Baranowsky* (1884, l'Idéographie); *Hilbe* (1901, Zahlsprache); *Tilser* (1902, Pismo Kosmografiké); *Hag* (1902); *Rieger* (1903, Zifferngrammatik).

En 1811, l'*Académie des sciences* de Copenhague établit un concours sur la question de l'Écriture universelle.

L'illustre *Volney* fonda un prix annuel en spécifiant qu'il voulait récompenser « la recherche du meilleur *Alphabet européen* ».

C. — Rectifications d'idiomes existants.

Bradshaw (1847); *D*[r] *L**** 1864, Weltdeutsch); *Elias Mole* (1867, Germanic English); *Boltz* (1888,

Hellenique); *Melville Bell* (1888, World English); *Hoinix* (1889, Anglo-Franca); *Gasté* (1890, Novi-latin); *D. Rosa* (1892, Nov-latin); *Cortone* (1894, Neo-latin); *E. Beermans* (1895, Nov-latin); *Henderson* (1881, Lingua); *B. Bohin* (1898, Patoiglob); *F. Isly* (1901, l'Islien); *Frœlich* (1902, Reform latin).

D. — Créations originales dites LANGUES ARTIFICIELLES Recherche d'idiomes nouveaux « parlables » et « scriptibles ».

Seuls les auteurs suivants ont tenté de résoudre le problème d'une manière rationnelle, par la création d'un langage nouveau.

Deux voies ont été suivies :

a) La *première* est la formation d'un langage, dont chacun des signes *prononcés* ou *écrits* contribuerait à déterminer le sens des vocables.

On peut comparer cette méthode aux expressions fournies par la *nomenclature chimique*; on appelle ces langues artificielles des **idiomes philosophiques**.

Ces systèmes ayant pour but de donner à l'homme la faculté de représenter *exactement* chacune de ses conceptions, sont plutôt des projets de *langue* UNIVERSELLE *unique* que des langages seconds, *internationaux*.

b) Le *deuxième* mode de solution a été la recherche d'un idiome *international*, n'ayant d'autres visées que celle de servir de *langue auxiliaire*, de langage *supplé-*

mentaire à tout civilisé, d'être simplement l'*idiome* ÉTRANGER *unique*.

L'appellation théorique d'un tel langage est : l' « ÉTRANGER » par opposition au « NATIONAL », langue maternelle de chacun.

On peut également le dénommer : l'*idiome n°* 2 ou la *langue bis*; en un mot, l'idiome « extranational » recherché et destiné à devenir seulement « *le deuxième pour tous* ».

a) **Langues philosophiques.**

Bien que *théoriquement* cette solution d'un langage artificiel soit la plus parfaite, puisqu'elle offre la représentation raisonnée des pensées humaines, dans la *pratique* elle n'a pu aboutir pour les raisons suivantes :

1° La division de tous les concepts en catégories, espèces, groupes, ordres ou sous-ordres, etc., indispensable pour ce mode d'expression exacte de toutes les *notions*, est d'une exécution très difficile.

En effet, si les grandes manifestations de l'esprit humain peuvent être *classées*, il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de répartir certaines idées complexes, les abstractions et la plupart des objets.

2° Cette classification ayant été néanmoins réalisée par quelques auteurs grâce à des prodiges de raisonnements spécieux — dégénérant forcément en

subtilités, — il s'est alors produit dans l'application de ces règles l'obstacle insurmontable suivant :

Tous les mots d'une *même* catégorie de sens se *ressemblant* forcément, l'effort mnémonique imposé pour retenir chacun d'entre eux devenait presque irréalisable.

EXEMPLES TIRÉS DE :

l'*Ars signorum* de **Dalgarno.**	la *Langue universelle* de **Letellier.**	la *Lingua universal* de **Sotos Ochando.**
neka, *éléphant.*	**ege**, *père.*	**ababa**, *oxygène.*
neke, *cheval.*	**egi**, *fils.*	**ababe**, *hydrogène.*
neki, *âne.*	**ego**, *frère.*	**ababi**, *azote.*
neko, *mulet.*	**egu**, *mari.*	**ababo**, *soufre.*

On voit que, s'il est vrai que par cette classification, les premières lettres de chacun des vocablessont une aide pour la mémoire, le travail demandé ensuite pour la détermination précise de la pensée est beaucoup trop grand puisqu'il exige un effort infiniment plus considérable que celui nécessité pour l'acquisition de mots complètement *différents*.

a) **Principaux systèmes de langues philosophiques**[1].

Dalgarno (1664, Ars signorum); évêque *Wilkins* (1668, **Real character and philosophical language**).

Pendant deux siècles, la conception de la langue

1. Les systèmes complets sont imprimés en caractères gras.

philosophique a semblé sommeiller; depuis cinquante ans seulement on peut noter:

Vidal (1844, **Langue analytique**); *Letellier* (Caen, 1852, **Langue universelle**); *Sotos Ochando* (1852, Lingua universal); *Sudre* (1866, **Solrésol**); *E. Maldant* (1886, **Chabé** ou **Langue naturelle**); *F. W. Dyer* (1879, Lingua Lumina); *Chancerel* (1889, Oidapa); *Dr Nicolas* (1900, le Spokil).

b) **Principaux systèmes de langues artificielles** *proprement dites.*

Ce n'est également que dans la seconde moitié du XIXe siècle que l'on voit naître cette catégorie de projets:

Schipfer (Wiesbaden, 1839, Communications sprache); *L. de Rudelle* (Bordeaux, 1859, Pantos dimou glossa); *Pirro* (1868); *Cesare Mereggi* (Pavie, 1878, Blaïa Zimendal); *Schleyer* (Constance, 1880, **Volapük**); *Volk et Fuchs* (Leipzig, 1883, Weltsprache); *S. Verheggen* (1884, Nal Bino); *P. Steiner* (Neuvied, 1885, **Pasilingua**); *Eichhorn* (Bamberg, 1886, Weltsprache); *Sivartha* (Chicago, 1887, Visona); *Dr Zamenhof*, Varsovie, 1887, **Esperanto**); *Ch. Menet* (1888); *S. Bernhard* (Vienne, 1888, Lingua Franca nuova); *G. Bauer* (Agram, 1888, Spelin); *E. Lauda* (1888, Kosmos); *St. de Max* (Paris, 1889, Bopal); *J. Stempfl* (Kempten, 1889, Myrana); *J. Lott* (Vienne, 1890, Lingua internazional); *E. Dormoy* (Tours, 1893, Balta); *Heintzeler* (Stuttgard,

1893, Universala); *J. Guardiola* (Paris, 1893, Orba); *J. Stempfl*, 2e essai (Kempten, 1894, Communia); *de Liptay* (1896, la Langue catholique); abbé *Marchand* (1898, Dilpok); *Léon Bollack* (Paris, 1899, **La Langue bleue** ou **Bolak**, théorie; 1900, Vocabulaire); *Akademi internacional de Linga universal* (1902, l'**Idiom neutral**, œuvre d'un groupe de savants qui se constitua aux Congrès internationaux de *Volapük* en 1887 et 1889).

Chacun de ces systèmes offre l'avantage de posséder une grammaire très simple ne comportant pas d'exceptions; ils tendent tous à donner quelquesl facilités nouvelles dans l'effort nécessité pour l'étude d'un idiome étranger.

La plupart de ces ouvrages ne contiennent pourtant que des propositions grammaticales avec des ébauches de vocabulaire.

Sauf erreur, les seules méthodes complètes (grammaire et vocabulaire) sont au nombre de quatre: le *Volapük*, l'*Esperanto*, la *Langue bleue* et l'*Idiom neutral*.

Les principesdirecteurs de ces systèmes diffèrent totalement.

Le *Volapük*, qui vint le premier, fut conçu pour ainsi dire *arbitrairement*; le pasteur Schleyer forma une grammaire simple mais d'une nature régressive et établit son vocabulaire en s'inspirant des langues vivantes tout en agissant encore à son gré.

L'*Idiom neutral* rectifie très heureusement les règles

grammaticales du Volapük et offre un dictionnaire complet de mots empruntés aux idiomes existants.

L'*Esperanto* a également une grammaire aux règles très peu nombreuses, mais arbitrairement fixées. Le D[r] ZAMENHOFF, comme principe d'édification du vocabulaire, adopta « la plus grande internationalité des vocables » et choisit les racines de sa création parmi celles les plus répandues dans nos langues vivantes.

Cette ligne de conduite, commune avec celle des créateurs de l'*Idiom neutral*, permet à chacun de *deviner* une partie des significations et cette constatation est un puissant encouragement à l'étude plus approfondie de ces œuvres extraordinairement ingénieuses.

Il ne suffit pas que des chercheurs isolés offrent au public des solutions — aussi ingénieuses soient-elles — à ce problème qui intéresse au plus haut degré les destinées futures de la civilisation.

Ces efforts personnels ne sauraient aboutir ; la multiplicité même d'aussi *nombreuses* méthodes, compréhensible dans une période d'incubation, devient un obstacle fâcheux pour l'établissement de la langue « étrangère » dont la véritable fonction est d'être l'*unique* truchement entre les nations.

Il est donc nécessaire, qu'à un instant donné, un groupement se forme afin de juger l'état de la question, afin d'indiquer impartialement le système qu'il convient d'adopter.

Déjà, en 1859, la *Société de linguistique* de Paris étudia la question ; elle conclut en faveur du système de *Sotos Ochando*, langue philosophique dont le dictionnaire n'a jamais paru[1] !

En 1860, l'illustre grammairien allemand, *Jacob Grimm*, rédigea un premier programme théorique.

De 1878 à 1885, deux périodiques : LINGUIST publié à Hanovre par *Max Wahren* et INTERPRETOR, dont le directeur était *Karl Lenze* de Leipzig, s'occupèrent de recueillir les opinions des chercheurs.

En 1886, *Geo. Henderson*, auteur de deux systèmes différents (*Lingua* et *Anglo-Franca*), tenta de créer un groupement pour faire adopter le latin comme langue seconde et édita un journal, *Phœnix*, rédigé exclusivement en latin.

A l'heure actuelle, des publications intitulées : *Preco-Latinus* (Philadelphie), *Civis Romanus* (Limbach, Saxe) et *Vox Urbis* (Rome) sont écrits également dans la langue de Virgile.

Un autre journal, *Atlantes*, paraît en grec.

En 1888, l'*American Philosophical Society*, de Philadelphie, élucida tous les détails de la question et dressa un programme complet d'étude.

A nouveau, en 1889, la *London Philosophical Society* s'occupa du même problème.

1. Pour la justification de la *Société de linguistique*, il convient de dire que, jusqu'à cette date, aucun des systèmes de *langue artificielle* n'avait encore paru, sauf les propositions de *Niethammer*, de *Schipfer* et de *de Rudelle*.

Le *Volapük*, qui parut vers cette époque, sembla donner la solution demandée; c'était, en effet, un système complet d'intercommunication. Un enthousiasme universel éclata et près de cent mille individus correspondirent de cette manière.

La complication par trop grande de la méthode proposée ne permit pas une extension plus grande et, après une dizaine d'années d'efforts, le découragement s'empara de ses adeptes même.

Cet échec fut une grande déception pour tous ceux qui croyaient à la nécessité d'une langue internationale; beaucoup en tirèrent cette conclusion erronée que, cet essai ayant été infructueux, il était impossible de solutionner le problème.

Au lieu d'attribuer cette défaite à « l'outil » encore imparfait qui leur avait été offert, les hommes de bonne volonté qui voulaient se faire comprendre de tous leurs semblables et être compris par eux en vinrent à douter de l'excellence du principe.

Les perfectionnements se succédèrent, des conceptions nouvelles, pleines d'ingéniosité, vinrent reprendre la tâche interrompue, afin de répondre au besoin, tous les jours plus impérieux, d'intercompréhension, besoin accru sans cesse par les rapprochements matériels fournis par la science (trains rapides, téléphone, télégraphie sans fils).

Ce fut aux Congrès internationaux de l'Exposition de 1900 que cette nécessité fut le plus vivement ressentie.

L'auteur de ces lignes, en quatre congrès différents (*Éducation technique*, *Éducation sociale*, *Langues vivantes*, *Chambres syndicales*), appela l'attention de ses collègues sur l'acuité de la question. Sur son initiative, le principe d'un comité d'études fut même voté à la 3e section du Congrès des langues vivantes.

Au même moment, M. Raoul de la Grasserie fit émettre un avis favorable au Congrès de *Sociologie*.

Mais le véritable promoteur du mode pratique d'étude de ce problème fut à cette même époque M. *L. Leau*, docteur ès sciences. Dans une brochure intitulée : « La langue universelle est-elle possible ? », il indiqua les voies et moyens de procéder à cette investigation.

Il provoqua, en divers congrès, la nomination de *délégués* à un groupement qu'il dénomma : DÉLÉGATION POUR L'ADOPTION D'UNE LANGUE AUXILIAIRE INTERNATIONALE.

Aidé de M. *L. Couturat*, professeur d'Université, il obtint les adhésions du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, des Congrès internationaux d'histoire comparée et de philosophie.

Et MM. *Leau*, *Couturat*, *Cugnin*, *Laisant*, *Lalande*, premiers délégués élus, se réunirent et rédigèrent la DÉCLARATION suivante.

DÉCLARATION DE LA DÉLÉGATION

pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale.

Les soussignés, délégués par divers congrès ou sociétés pour étudier la question d'une langue auxiliaire internationale, sont tombés d'accord sur les points suivants :

1° Il y a lieu de faire le choix et de répandre l'usage d'une langue auxiliaire internationale, destinée non pas à remplacer dans la vie individuelle de chaque peuple les idiomes nationaux, mais à servir aux relations écrites et orales entre personnes de langues maternelles différentes.

2° Une langue auxiliaire internationale doit, pour remplir utilement son rôle, satisfaire aux conditions suivantes :

1re condition. — Être capable de servir aux relations habituelles de la vie sociale, aux échanges commerciaux et aux rapports scientifiques et philosophiques ;

2e condition. — Être d'une acquisition aisée pour toute personne d'instruction élémentaire moyenne, et spécialement de civilisation européenne ;

3e condition. — Ne pas être l'une des langues nationales.

3° Il convient d'organiser une délégation générale représentant l'ensemble des personnes qui comprennent

la nécessité ainsi que la possibilité d'une langue auxiliaire et sont intéressées à son emploi. Cette délégation nommera un comité composé de membres pouvant être réunis pendant un certain laps de temps.

Le rôle de ce comité est fixé aux articles suivants:

4° Le choix de la langue auxiliaire appartient d'abord à l'Association internationale des Académies, puis, en cas d'insuccès, au comité prévu à l'article 3.

5° En conséquence, le comité aura pour première mission de faire présenter, dans les formes requises, à l'Association internationale des Académies, les vœux émis par les sociétés et congrès adhérents et de l'inviter respectueusement à réaliser le projet d'une langue auxiliaire.

6° Il appartiendra au comité de créer une société de propagande destinée à répandre l'usage de la langue auxiliaire qui aura été choisie.

7° Les soussignés, actuellement délégués par divers congrès et sociétés, décident de faire des démarches auprès de toutes les sociétés de savants, de commerçants et de touristes, pour obtenir leur adhésion au présent projet.

8° Seront admis à faire partie de la délégation les représentants de sociétés régulièrement constituées qui auront adhéré à la présente déclaration.

En quelques mois cette déclaration recueillit l'adhésion de cent vingt professeurs de l'enseignement supérieur.

Vingt-quatre membres de l'*Institut de France* approuvèrent un mémoire du *général Sébert* préconisant l'établissement d'un idiome second.

La « DÉLÉGATION pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale » ne tarda pas à voir affluer les adhésions et, en vingt mois, elle obtint l'appui de quatre-vingt-dix sociétés de diverses nationalités, tant le besoin d'un mode d'intercommunication est ressenti dans l'univers entier.

Le 26 juin 1902, l'*Académie impériale des sciences d'Autriche-Hongrie* a décidé de s'associer à cette étude et nomma comme délégué le professeur *Hugo Schuchard*, de Graz.

Le *Grand Conseil de l'intercompréhension* se trouve constitué et d'ici peu tiendra ses assises publiques.

Son programme est arrêté.

Une langue BIS, idiome de tout civilisé hors ses frontières nationales, langage SUPPLÉANT TOUS LES AUTRES idiomes étrangers, *langue étrangère* UNIQUE, sera ainsi définitivement instaurée.

Elle apportera à la civilisation des bienfaits sans précédents :

Allégement des programmes d'éducation, facilité des relations scientifiques et commerciales, possibilité de circulation aisée de par le monde.

Et par surcroît, la grande pensée de la LANGUE SECONDE répandra, sans aucun doute, parmi les hommes, les notions nouvelles de solidarité, qui

contribueront à l'avènement d'une ère de meilleure humanité, grâce à l'influence pacifique d'un verbe commun, **le deuxième pour tous.**

Les personnes qui voudraient creuser plus à fond la question historique des langues artificielles peuvent consulter l'histoire très intéressante et très documentée de la langue universelle par Couturat et Leau qui a paru en 1903 chez Hachette. Tous les sérieux projets de langues universelles ou internationales y sont étudiés soigneusement.

V

Nous avions dans l'enfance assisté aux cours faits à Paris pour la divulgation de la langue musicale de Sudre, et ces cours n'avaient pas laissé dans notre esprit un bon souvenir. L'idée du Volapük nous avait séduit, mais son échec nous avait rendu sceptique à l'égard des langues artificielles, et nous nous étions adonné aux langues vivantes. Mais quel travail il nous a fallu pour savoir très incomplètement l'anglais, l'allemand et l'italien. Quand on nous parlait de langues faites de toutes pièces, nous avions le sourire aux lèvres. C'est dans cette disposition d'esprit que nous reçûmes un jour, à la fin de 1902, la visite d'un universitaire espérantiste, M. Th. Cart, professeur à l'École des sciences politiques. Il essaya de nous convaincre, répondit à toutes nos objections, et elles étaient nombreuses. Il nous montra un

texte en Esperanto et, sans études préalables, nous pûmes lire de suite une lettre, ce que nous n'eussions pu faire au bout de plusieurs mois en allemand ou en anglais même. Nous examinâmes la grammaire, sa simplicité nous conquit et quatre jours plus tard nous pûmes user de l'Esperanto pour notre correspondance. Nous fûmes frappé de la facilité de la nouvelle langue, d'autant plus que nous enseignons depuis trente ans à des fils de paysans qui ont grande difficulté à connaître leur langue maternelle et que nous fréquentons journellement des étrangers établis depuis quarante et cinquante ans en France sans avoir jamais pu s'assimiler notre langue.

Nous nous mîmes donc à l'étude de l'Esperanto tant cette langue nous parut avoir les qualités requises pour devenir l'idiome intermédiaire entre les hommes. Il a plus de souplesse, de clarté, de variété que quelque langue que ce soit ; il est aussi expressif que l'allemand, plus clair que le français, doux comme l'italien, beaucoup plus facile que l'anglais, et, comme l'espagnol, il n'a point d'orthographe ; bref, il a tous les avantages des langues vivantes sans en avoir les inconvénients, sa grammaire est logique et plus simple qu'aucune autre grammaire. Le vocabulaire est emprunté aux principales langues de l'Europe avec prédominance pour les racines latines. L'internationalité a toujours présidé au choix des radicaux et il n'y aucun homonyme. La poésie emprunte la

prosodie latine. Les textes grecs et allemands se traduisent presque littéralement en Esperanto. Grâce à l'accusatif, il y a variété et souplesse dans la phrase. Tout d'abord cependant, l'accusatif nous avait paru une superfétation, d'autant que les langues naturelles tentent de plus en plus à s'en passer.

Grâce à d'ingénieux affixes l'Esperanto crée, comme l'allemand, des mots automatiquement, de sorte qu'il a l'avantage des langues à flexions et, grâce à la juxtaposition des mots, il a également les avantages des langues agglutinantes.

La grammaire de l'Esperanto ne renferme que seize règles dont voici les principales : le substantif est formé par la terminaison O, l'adjectif par A, l'adverbe par E, l'infinitif par I, l'indicatif présent par AS, le passé par IS, le futur par OS, le conditionnel par US, l'impératif par U, le pluriel par J, l'accusatif par N, le féminin par le suffixe IN.

Le verbe être est le seul verbe auxiliaire. Chaque temps du verbe n'a qu'une flexion ; l'interrogation s'obtient par un mot spécial.

Il y a une préposition qui peut s'adapter à toutes les circonstances. Quand il y aura un petit manuel donnant l'emploi des prépositions, et cela ne peut tarder à se faire, l'Esperanto pourra être utilisé par chacun, quelle que soit son instruction première. C'est à beaucoup près la langue la plus aisée d'acquisition et selon toute vraisemblance, ce sera bientôt la plus utile à connaître.

Le manuel, le dictionnaire et les miscellanées réunies par M. Cart sous le nom de « Esperantaj prozajoj » nous paraissent être pour le moment les meilleurs livres d'étude pour apprendre cette langue.

Nous donnons une lettre déjà célèbre de l'auteur de la Lingvo internacia, comme l'appelle son inventeur, le Dr russe Zamenhof; elle donne la genèse de la langue et montre les avatars par où la pensée de l'auteur est passée, avatars qu'on retrouve dans les systèmes mêmes imaginés depuis trois siècles par les chercheurs de langues internationales. Zamenhof est né en 1859 et, vu son âge et sa nationalité, il est peu probable qu'il ait eu connaissance, du moins au moment de l'élaboration de l'Esperanto, des deux systèmes des langues *a posteriori* qui ont précédé son invention, nous voulons parler de Rudelle (1858) et de Pirro (1868), qui tous deux prirent le latin comme base de leur vocabulaire.

VI

EXTRAIT D'UNE LETTRE PRIVÉE DE L. ZAMENHOF A N. BOROVKO

...Vous me demandez comment s'est révélée en moi l'idée de créer une langue internationale et quelle fut l'histoire de la langue Esperanto depuis l'instant de sa naissance jusqu'à ce jour? Toute l'histoire publique de la langue, c'est-à-dire à partir du jour où

je me produisis ouvertement avec elle, vous est plus ou moins connue ; au surplus, quant à cette période de la langue, pour bien des raisons le moment n'est pas encore venu de la traiter ; aussi vous raconterai-je en traits généraux seulement l'histoire de la naissance de la langue.

L'idée à la réalisation de laquelle j'ai voué toute ma vie s'est révélée en moi (chose risible à dire) dans la plus tendre enfance, et depuis ce temps ne m'a jamais quitté ; je vécus avec elle et même je ne puis me concevoir sans elle. Cette circonstance vous expliquera en partie pourquoi je m'y suis appliqué avec tant d'obstination et pourquoi malgré toutes les difficultés et les revers je n'ai pas abandonné cette idée comme l'ont fait beaucoup d'autres qui ont travaillé sur le même chantier.

Je naquis à Bjelostok, gouvernement de Grodno. Ce lieu de ma naissance et de mes années d'enfance donna l'orientation à tous mes projets d'avenir. A Bjelostok, la population se compose de quatre éléments différents : des Russes, des Polonais, des Allemands et des Juifs ; chacun de ces éléments parle une langue à part et est en relations peu amicales avec les autres éléments. En cette ville plus que nulle autre part une nature impressionnable ressent l'infortune profonde de la diversité de langue et se convainc à chaque pas que la différence de langages est la seule, ou au moins la principale cause qui disjoint la fa-

mille humaine et la partage en fractions ennemies. On m'élevait en idéaliste, on m'apprenait que tous les hommes sont frères, et cependant, dans la rue, dans la cour, à chaque pas, tout me forçait à sentir qu'il n'y avait pas d'hommes: qu'il n'y avait que des Russes, des Polonais, des Allemands, des Juifs, etc. Cela tortura vivement mon âme enfantine, quoique beaucoup puissent sourire de cette « douleur pour l'humanité » chez l'enfant.

L'une après l'autre je rejetai différentes utopies puériles, et il n'y eut que le rêve d'une langue de l'humanité que je ne pus jamais rejeter. Je ne me rappelle pas à quelle époque, mais en tous cas d'assez bonne heure, se forma chez moi la conscience que la seule langue possible est une langue neutre, n'appartenant à aucune des nations actuellement vivantes. Lorsque de l'école de Bjelostok je passai au collège de Varsovie, je fus quelque temps enthousiasmé par les langues anciennes et rêvai de me transporter un jour à travers le monde, et par des paroles ardentes, d'amener les hommes à faire revivre l'une de ces langues pour l'usage commun. Je ne sais plus de quelle manière j'arrivai à la ferme conviction que c'était impossible, et je commençai à rêver obscurément d'une langue nouvelle, artificielle. Souvent alors, je me lançais dans des essais, j'inventais de toutes pièces des déclinaisons, des conjugaisons, etc., d'une richesse inouïe. Mais une langue humaine pré-

sentant un amas infini de formes grammaticales, et des centaines de milliers de mots, me parut une machine si artificielle et colossale, que je me répétai plus d'une fois: « Arrière les rêves! Ce travail là est hors de proportion avec les forces humaines! » — Et pourtant je revenais toujours à mon rêve.

J'avais appris à fond l'allemand et le français dans l'enfance, à l'âge où l'on ne peut encore comparer et tirer des conclusions; mais lorsque dans la 5e classe du collège je commençai à étudier l'anglais, la simplicité de la grammaire anglaise me sauta aux yeux, grâce surtout à la brusque transition des grammaires latine et grecque à celle-là. Je remarquai alors que la richesse des formes grammaticales n'est qu'un phénomène aveugle de l'histoire, non une nécessité pour la langue. Sous cette influence je commençai à éliminer les formes inutiles, et je remarquai que la grammaire fondait chaque jour de plus en plus dans mes mains, bientôt j'arrivai à une grammaire exiguë, qui, sans inconvénient pour la langue, n'occupait que quelques pages. Alors je commençai à m'adonner plus sérieusement à mon rêve. Mais les dictionnaires géants ne me laissaient pas tranquille.

Un jour, mon attention se porta par hasard sur la suscription « Svejcar*skaja* » (Marchand de boisson en russe) que j'avais déjà vue bien des fois, et ensuite sur l'enseigne « Konditor*skaja* » (Confiserie). Ce *skaja* m'intéressa, et me montra que les suffixes donnent

la possibilité de faire d'un seul mot d'autres mots que nous ne sommes pas obligés d'apprendre à part. Cette pensée s'empara complètement de moi. Sur les dictionnaires géants tombait un rayon de lumière, et ils commencèrent à diminuer rapidement devant mes yeux.

« Le problème est résolu ! » dis-je alors. Je me saisis de l'idée des suffixes et commençai à travailler beaucoup dans cette direction. Je compris quelle grande portée peut avoir pour la langue créée par l'esprit le plein usage de cette force, qui dans les langues naturelles n'a opéré que partiellement, aveuglément, irrégulièrement et incomplètement. Je commençai à comparer des mots, à chercher les rapports constants et définis entre eux, et chaque jour je rejetai du vocabulaire une nouvelle et énorme série de vocables, remplaçant cet amas par un suffixe qui exprimait un rapport déterminé. Je remarquai bientôt qu'une très grande quantité de mots de pure racine (ex : mère, étroit, couteau, etc.) peuvent être facilement transformés en mots « formés » et disparaître du vocabulaire. La mécanique de la langue était devant moi comme sur le plat de la main, et je commençai désormais à travailler méthodiquement, avec amour et avec espoir. Rapidement j'eus écrit toute la grammaire et le petit dictionnaire.

Ici je dirai quelques mots touchant le matériel du vocabulaire. Précédemment, lorsque je cherchais et

rejetais de la grammaire toute inutilité, je me proposais d'user aussi des principes de l'économie pour les mots, et convaincu que peu importe la forme qu'aura tel ou tel vocable, pourvu que nous convenions qu'il exprime l'idée donnée, j'inventais simplement des mots, m'efforçant qu'ils fussent le plus courts possible et n'eussent pas un nombre de lettres inutile. Je me disais qu'au lieu d'employer un mot de onze lettres comme « interparoli », nous pourrions très bien exprimer la même idée par un mot de deux lettres comme « pa ». C'est pourquoi j'écrivis simplement la série mathématique des réunions de lettres les plus courtes mais faciles à prononcer, et à chacune d'elles je donnai la signification d'un mot déterminé (ex. : a, ab, ac, ad,... ba, ca, da,... e, eb, ec,... be, ce,... ada, aca,.. etc.). Mais je rejetai immédiatement cette pensée, car mes expériences personnelles me montrèrent que ces mots d'invention étaient très difficiles à apprendre et encore plus difficiles à retenir. Dès lors je me convainquis que le fonds du vocabulaire devait être romano-germanique, modifié seulement en tant que l'exigeait la régularité de la langue. Étant sur ce terrain, je remarquai que les langues actuelles possèdent une provision considérable de mots internationaux tout préparés, et constituant un trésor pour une future langue internationale ; naturellement j'utilisai ce trésor.

En l'année 1878, la langue était déjà à moitié prête,

quoique entre la « lingwe uniwersala » d'alors et l'Esperanto actuel il y eût encore une grande différence. J'en donnai communication à mes condisciples (j'étais alors en 8e classe du collège). La plupart d'entre eux furent conquis par l'idée, frappés qu'ils avaient été de l'extraordinaire facilité de la langue, et commencèrent à l'apprendre. Le 5 décembre 1878, nous fêtâmes solennellement tous ensemble le baptême de la langue. Pendant cette fête on parla dans le nouvel idiome, et nous chantâmes avec enthousiasme l'hymne dont les premiers mots étaient les suivants :

« Malamikete de las nacjes,
Kadó, Kadó, jam temp' esta !
La tot' homoze in familje
Konunigare so debá. »

Cela signifie : « Hostilité des nations, tombe, tombe, il en est temps ! L'humanité entière doit s'unir en une famille. »

Sur la table, outre la grammaire et le dictionnaire, se trouvaient quelques traductions dans le nouvel idiome.

Ainsi finit la première période de la langue. J'étais encore trop jeune pour me produire en public avec mon travail et je décidai d'attendre encore cinq à six ans, et pendant ce temps d'éprouver avec soin la langue et de l'élaborer à fond pratiquement. Un

semestre après la fête du 5 décembre, nous terminâmes les cours du collège et nous séparâmes. Les futurs apôtres essayèrent de parler timidement « d'un nouvel idiome », mais s'étant heurtés aux railleries des hommes mûrs, ils s'empressèrent de renier la langue, et je restai tout seul. Ne prévoyant que des railleries et des persécutions, je résolus de cacher à tous mon travail. Pendant les cinq ans et demi de mon séjour dans l'Université, jamais je ne parlai à personne de mon affaire. Ce temps-là fut pour moi très difficile. La cachotterie me faisait souffrir ; obligé de dissimuler avec soin mes pensées et mes plans, je ne séjournais presque nulle part, je ne prenais part à rien, et le plus beau temps de la vie, — les années d'étudiant, — se passèrent pour moi le plus tristement possible. J'essayai une fois de me distraire dans le monde, mais je m'y sentis un étranger, je soupirai, je m'en allai. De temps en temps je soulageai mon cœur en faisant des poésies dans la langue que j'avais élaborée.

Pendant six ans je travaillai à perfectionner et à éprouver la langue : j'eus assez de travail, quoique en l'année 1878 il m'eût semblé que la langue était déjà toute prête. Je fis force traductions, je composai des œuvres originales, et de longues expériences me montrèrent que ce qui me paraissait tout prêt en théorie ne l'était pas en pratique. Je dus beaucoup élaguer, remplacer, corriger, et radicalement

transformer. Des mots et des formes, des
cipes et des règles se heurtaient et se gên
l'un l'autre, tandis que dans la théorie, ch
pris séparément et dans de courts essais, me
blait excellent. Certaines choses, comme par exe
la préposition universelle « je », le verbe
tique « *meti* », la terminaison neutre mais d
« *aŭ* », etc., ne m'entraient jamais dans la tê
théorie. Des formes qui me semblaient un t
apparaissaient dans la pratique un bagage superflu;
par exemple je dus rejeter quelques suffixes inu
En 1878, il me semblait suffire à la langue qu'ell
une grammaire et un vocabulaire; je n'attribua
lourdeur et le manque de grâce de la langue qu
que je ne la possédais pas encore assez bien;
pratique me convainquit de plus en plus que la la
avait encore besoin d'un insaisissable « je ne
quoi », de l'élément liant, qui donne une vie,
« esprit » défini et bien constitué.

L'esprit de la langue changera sans doute beau
avec le temps, quoique petit à petit et insensiblem
mais si les premiers espérantistes, hommes de div
nations, ne rencontraient en la langue un e
« fondamental » bien défini, chacun se mettrait à
de son côté et la langue resterait éternellement
tout au moins pendant très longtemps, une colle
de mots disgracieuse et sans vie. — Je comm
à éviter les traductions littérales de telle ou

langue, et m'efforçai de penser directement en la langue neutre. Puis je remarquai que la langue cessait dans mes mains d'être une ombre sans consistance de telle ou telle langue, et quelle acquérait son propre esprit, sa propre vie, sa physionomie propre, définie et clairement exprimée. Déjà même la parole coulait, souple, gracieuse et toute dégagée, comme la langue maternelle.

Une circonstance encore me porta à différer de me produire en public avec ma langue : longtemps resta sans solution un problème qui avait une portée considérable pour une langue neutre ; je savais que chacun me dirait : « Votre langue ne me sera utile que lorsque tout le monde l'adoptera, aussi je ne puis l'adopter jusqu'à ce qu'elle soit adoptée de tout le monde. » Elle ne pouvait donc avoir d'avenir avant qu'elle ne réussît à apporter son profit à chaque personne à part, et cela sans préoccupation de savoir si la langue était ou non déjà adoptée par tout le monde. A la fin, à l'instar de ce qu'on appelle les alphabets secrets, qui n'exigent pas qu'on les ait préalablement appris et permettent à un destinataire nullement initié de comprendre tout ce que vous écrivez pourvu que vous lui transmettiez la clef, je fus amené à la pensée d'arranger aussi ma langue à la manière d'une telle clef, qui, contenant non seulement tout le vocabulaire, mais encore toute la grammaire en la forme d'éléments distincts, et rangés par ordre alphabétique, donnerait au

destinataire nullement initié, de quelque nationalité qu'il fût, le moyen de comprendre immédiatement une lettre.

Ayant terminé ma vie universitaire, je débutai dans la pratique de la médecine. Alors je commençais à méditer de me produire en public avec mon travail. Je préparai mon manuscrit (« Dr Esperanto. Langue internationale. Avant-propos et manuel complet ») et me mis à chercher un éditeur. Mais ici pour la première fois je me heurtai à la dure pratique de la vie, à la question d'argent. Pendant deux ans je cherchai en vain un éditeur. Quand j'en eus enfin trouvé un, il mit un semestre à préparer l'édition et, au dernier moment, refusa. Finalement, après de longs efforts, je réussis à éditer moi-même ma première brochure, en juillet de l'année 1887. J'étais très énervé à la veille de cet événement; je sentais que j'étais devant le Rubicon, et que du jour où paraîtrait ma brochure, il n'y aurait plus moyen pour moi de reculer; je savais quel sort attend le médecin, si le public voit en lui un fantaisiste, un homme qui s'occupe d' « affaires à côté », je sentais que je jouais sur une carte toute ma tranquillité et mon existence futures ainsi que celles de ma famille; mais je ne pouvais abandonner l'idée qui était entrée dans mon corps et dans mon sang, et... je passai le Rubicon.

Lazare-Louis ZAMENHOF.

VII

L'Esperanto, ainsi appelé du pseudonyme de Zamenhof, se répandit d'abord en Russie. Il fut ensuite introduit en Suède où il fit de rapides progrès. Le Club volapükiste de Nüremberg, reconnaissant les défectuosités du volapük, le propagea en Allemagne dès 1889. Bien que par ses radicaux la nouvelle langue fût une vraie langue romane, les peuples néo-latins y semblèrent tout d'abord réfractaires, l'échec du volapük les avait sans doute mis en défiance. Ce n'est guère qu'en 1896 que l'Esperanto pénétra en France.

M. de Beaufront, qui avait travaillé pendant douze ans à une langue analogue (l'adjuvanto), reconnaissant la supériorité de la Lingvo internacia, se fit le propagateur du nouvel idiome. Toutefois ce ne fut qu'après l'Exposition universelle de 1900, et grâce au patronage éclairé du Touring-club aidé de quelques universitaires, que la langue auxiliaire fit chez nous de rapides progrès. Aujourd'hui vingt journaux dont un en braille la propagent dans le monde. Des milliers d'adhérents la lisent, l'écrivent, la parlent. Bien que nous soyons un adepte de la dernière heure et que nos relations mondiales soient minces, nous recevons chaque semaine plusieurs lettres en Esperanto. Déjà des écoles ont introduit l'Esperanto dans leurs programmes, entre autres huit écoles d'aveugles en France, Belgique, Allemagne, Autriche, Suède, Mexique et Chili.

Certes, il a été fait des critiques à l'Esperanto. Quelle œuvre humaine est parfaite ? Mais les imperfections qu'on a signalées peuvent être aisément corrigées et c'est à peine si les adeptes s'apercevraient du changement. On pourrait avec avantage, semble-t-il, supprimer l'emploi du subjonctif qui offre une difficulté inutile. On pourrait peut-être régulariser les dérivations pour éviter des confusions possibles. On aurait grand profit à modifier légèrement certains radicaux dont les terminaisons peuvent se confondre avec des suffixes. Moyennant ces très légères réformes, auxquelles l'auteur ne pourrait que souscrire, si le travail était fait par une académie internationale, l'Esperanto serait un organe à peu près parfait, offrant toutes les qualités requises pour un idiome commun.

Il est déjà bon de le connaître, bientôt sa connaissance sera utile aux savants, aux philosophes, aux commerçants, aux touristes. Même il arrivera vraisemblablement un temps où l'Esperanto sera indispensable à tout civilisé qui, grâce à ce précieux organe, gagnera un tiers de sa vie intellectuelle, si l'on en croit Leibniz, l'un des plus anciens champions de l'idée d'une langue commune pour l'humanité.

GUILBEAU,
Professeur d'histoire à l'Institution nationale
des jeunes aveugles de Paris.

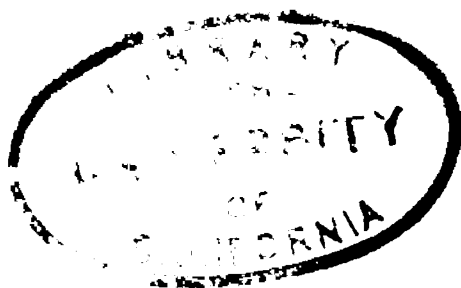


TABLE DES MATIÈRES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BOR


GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY

B000749817



